


REGIA BIBLIOTECA DELL' UNIVERSITÀ DI TORINO
G. III, 26.

ORAISONS

FUNÈBRES.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.


BIBLIOTECA NAZIONALE
DI TORINO


MADAME DE
LA VALLIERE

ORAISONS

FUNÈBRES

DE

BOSSUET, FLÉCHIER,

ET AUTRES ORATEURS.

[illegible]

[illegible]

CHOIX D'ORAIS[illegible]



[illegible]

[illegible]

1822.



ORAISONS

FUNÈBRES

DE

BOSSUET, FLÉCHIER,

ET AUTRES ORATEURS;

AVEC

UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE ET DES NOTICES

PAR M. DUSSAULT.

CHOIX D'ORAISONS.



A PARIS

CHEZ LOUIS JANET, LIBRAIRE,

RUE SAINT-JACQUES, N° 59.

1822.



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

En publiant ce troisième volume d'une collection si bien accueillie du public, nous voudrions n'avoir à faire que des remerciements à ce même public, pour l'indulgente bienveillance avec laquelle il applaudit à nos efforts; mais nous sentons trop bien que nous avons aussi des excuses à lui adresser. Nous ne pouvons pas en effet nous dissimuler combien a dû lui paroître extraordinaire le retard si long qu'a éprouvé la publication de ce volume. Quelques uns de nos nombreux souscripteurs nous ont fait des reproches auxquels nous n'avons pu qu'être très sensibles. On a accusé le libraire d'indifférence, l'homme de lettres de paresse, l'un et l'autre de peu de fidélité à leurs engagements; mais nous protestons que des difficultés insurmontables ont seules été cause d'un retard dont nous avons plus souffert nous-mêmes que les personnes qui nous ont le plus vivement et le plus amèrement témoigné leur impatience. Nous exposerions ici ces difficultés, si nous ne voulions épargner au lecteur un détail minutieux et fastidieux, et si,

même en demandant excuse, nous ne pensions avoir conservé le droit d'être crus sur parole.

Il est très vrai que notre conscience ne nous reproche rien; et peut-être, en dépit de quelques retards qui ont eu lieu, et qui peuvent encore avoir lieu, peut-être se le persuadera-t-on aisément, si l'on fait attention au soin qui, sous tous les rapports, règne dans les différentes parties de notre ouvrage. Au reste, nous n'avons reçu à cet égard que des éloges, et nous espérons que ce troisième volume ne les démentira pas: l'impression et la gravure n'y sont pas moins soignées que dans les deux volumes précédents; la partie littéraire l'est encore plus; du moins M. Dussault, qui se contente difficilement lui-même, et qui rabat toujours beaucoup des louanges qu'on lui donne, paroît plus satisfait cette fois-ci de son travail; et cette satisfaction, si rare chez un homme qui se critique encore plus sévèrement lui-même qu'il ne critique les autres, nous semble être un gage du surcroît de contentement que le public éprouvera en lisant les *Notices* nombreuses et développées qui ornent ce volume. Elles en forment, ainsi que des précédents, une partie très considérable, et constituent un véritable cours de littérature et d'histoire, joint aux monuments de l'éloquence françoise, dans un des genres où elle a le plus brillé. Par-tout elles offrent le même style, les mêmes prin-

cipes, les mêmes doctrines qui ont rendu classiques les *Annales littéraires* du même écrivain.

Nous tâcherons que la publication de notre quatrième et dernier volume suive assez promptement celle du troisième pour que nous n'ayons pas à essuyer de nouveau des reproches qui, lors même qu'ils n'ont qu'une apparence de justice, nous affectent sensiblement, et corrompent le plaisir que nous procure le grand succès de cette édition. Avec cette dernière partie de notre travail, nos souscripteurs recevront tout l'arriéré des gravures. Nous leur demandons en conséquence de ne pas nous presser avec trop d'impatience, et de compter sur la parole que nous leur donnons de les servir avec toute l'activité qui dépendra de nous. S'ils ont la bonté de considérer combien de mains différentes concourent à la perfection d'un ouvrage tel que celui-ci, qui, à ne l'envisager même que sous le point de vue de la gravure, est au rang de tout ce qu'on a fait de mieux, ils auront sans doute plus d'indulgence.

Ce quatrième et dernier volume contiendra, en grande partie, des *oraisons funèbres* prononcées depuis quelques années, et dont les auteurs sont vivants; le choix à faire parmi ces pièces est par conséquent très délicat. Plusieurs orateurs ont écrit déja à M. Dussault pour lui demander des préférences: nous savons qu'il voudroit pouvoir satisfaire tout le

monde; mais dans l'impossibilité où il se trouve de procurer cette satisfaction générale, il nous prie d'assurer les différents orateurs, tous plus ou moins distingués et célèbres, qui peuvent prétendre à des places dans ce recueil, qu'il les honore également, qu'il leur dit à tous :

Non nostrum inter vos tantas componere lites;
Et vitulâ tu dignus, et hic,

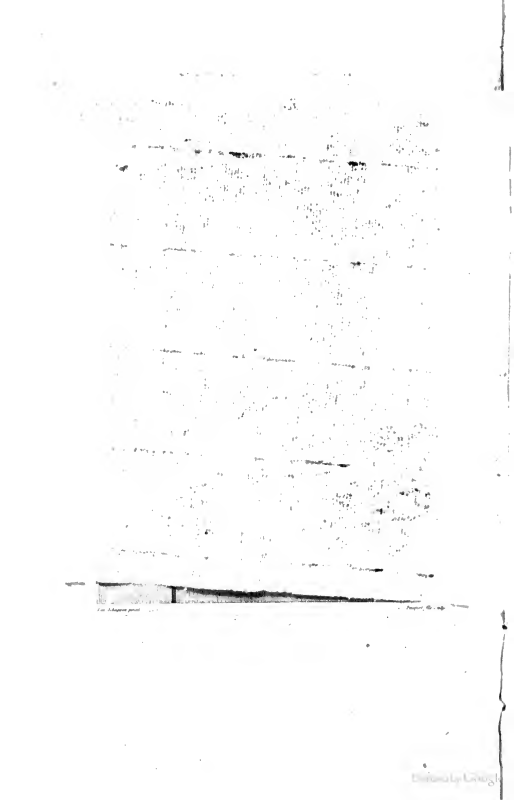
et que l'espace seul le contraint à faire un choix qu'il ne vondroit pas qu'on regardât comme une appréciation exclusive et comme un jugement définitif.


BIBLIOTECA NAZIONALE DI TORINO


MASCARON

dée, avec raison, comme la meilleure de toutes

3.



DE MASCARON.

M. Thomas, dans son *Essai sur les éloges*, dit que Mascaron annonça Bossuet, comme Rotrou avoit annoncé Corneille. Cette assertion, dans la double idée qu'elle renferme, présente quelque chose d'étrange. Mascaron étoit plus jeune que Bossuet, et Rotrou plus jeune que Corneille; mais la différence d'âge étoit moindre entre Corneille et Rotrou qu'entre Bossuet et Mascaron. Comment concevoir, pour nous borner à ces derniers, que Bossuet, qui avoit sept ans de plus que Mascaron, ait été annoncé par cet orateur? Son génie se fit-il attendre longtemps? ne fut-il pas, au contraire, extrêmement précoce? et, s'il est question du moment où ces deux orateurs arrivèrent au comble de leur gloire, et produisirent leurs chefs-d'œuvre, l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, prononcée par Bossuet en 1669, ne précéda-t-elle pas de six années l'Oraison funèbre de Turenne, prononcée par Mascaron, et regardée, avec raison, comme la meilleure de toutes

celles qu'il a composées? On peut remarquer que Fléchier lui-même étoit plus âgé que Mascaron. C'est ainsi qu'il y a, en littérature, comme dans quelques autres parties de nos études, des phrases faites, des espèces de formules, qui passent de bouche en bouche, et d'âge en âge, à l'aide d'une expression brillante, d'une image vive, d'une antithèse ingénieuse, d'un tour sentencieux, d'un rapprochement piquant, et qui, sous le masque d'une pensée profonde ou importante, n'offrent qu'une observation superficielle ou frivole; quelquefois même, avec toutes les apparences de la vérité, elles ne transmettent que l'erreur; semblables à ces monnoies fausses, qui trompent à la faveur d'un coin bien imité, et d'une empreinte habilement contrefaite : celui qui les a frappées, dupe lui-même de sa propre industrie, auroit peine à les distinguer et à les reconnoître, quand, mêlées aux véritables valeurs, elles suivent le torrent commun de la circulation.

Bossuet, Fléchier, Mascaron, parurent en même temps : ils furent, dans toute la précision du terme, contemporains; ils ne *s'annoncèrent* pas les uns les autres; ils fleurirent et

brillèrent tous à-la-fois: la saison des développements du génie étoit arrivée; les germes semés et préparés dans les âges précédents s'empressoient d'éclore. Chacun de ces orateurs se produisit avec tout ce que son talent étoit de nature à recueillir des influences du passé; mais on ne sauroit dire qu'aucun d'eux ait aidé ou annoncé les autres dans la voie de la perfection: de ce que Bossuet s'approcha du but beaucoup plus que Mascaron, il ne s'ensuit pas que celui-ci le lui ait montré, et lui en ait ouvert le chemin; de ce qu'il y a quelque rapport entre la manière de Bossuet et celle de Mascaron, faut-il conclure que ce dernier fut le précurseur de l'autre? On devroit donc aussi le regarder comme le précurseur de Fléchier, avec lequel il a pareillement plus d'un trait de ressemblance.

Les méprises des hommes d'esprit et de talent tiennent toujours à quelque illusion plausible; leurs erreurs se rattachent toujours à quelques vérités. Ce qui a pu disposer à considérer Mascaron comme plus ancien, comme antérieur, c'est qu'il est moins pur; il semble appartenir davantage aux temps qui précédent

l'époque de l'entière restauration de la littérature et du goût; ses ouvrages ont conservé beaucoup plus de traces de la rouille qui, avant cette époque, infectoit et ternissoit les productions du génie; l'éclat de son talent ne perce que par des intervalles plus ou moins rares cette enveloppe grossière, qui, dans les compositions de ses rivaux, a presque entièrement fait place à la politesse heureuse d'un nouveau siècle; les ornements de son style, les parures de son éloquence sont d'un choix, ont un caractère qui non seulement le rabaisse au-dessous d'eux, mais paroît le reculer assez loin du moment où ils écrivirent: c'est une sorte de costume suranné, qui le vieillit, qui semble ajouter à son âge tout ce qu'il ôte à son mérite. Mascaron fut le contemporain de Bossuet et de Fléchier; mais il a l'air d'être né long-temps avant eux.

On voit ici un de ces égarements où peut jeter la manie des rapprochements et des parallèles; mais ce n'est pas un des plus remarquables. Qui croiroit qu'on ne s'est pas contenté de comparer Bossuet et Fléchier à Corneille et à Racine, ce qui avoit bien son écueil, mais qu'on a poussé l'amour et l'excès de la compa-

raison jusqu'à vouloir en établir une entre Mascaron et Crébillon? Certes il faut avoir la vue bien fine pour apercevoir et saisir les rapports qui peuvent exister entre ces deux écrivains. Un certain goût de symétrie est le seul attrait qui ait pu conduire à une imagination si bizarre. On a voulu que le parallèle de nos tragiques avec nos orateurs funèbres ne demeurât pas incomplet; déja l'on avoit rapproché les deux premiers de ces orateurs des deux premiers maîtres de la scène; Mascaron devoit-il être le seul qui ne prêtât pas à un jeu d'esprit si séduisant? On s'efforça de le comparer à Crébillon, sans réfléchir que les caractères principaux de Bossuet, la force et le sublime, rappellent assez naturellement les deux qualités les plus éminentes de Corneille; que la grace, l'élégance, et la délicatesse de Fléchier offrent quelque image du mérite dominant de Racine; mais que rien, dans Mascaron, ne retrace l'idée de ce coloris énergique et sombre, de ces teintes noires, et de ce style empreint de terreur, qui distinguent l'auteur d'Atrée et de Rhadamiste.

En général, les parallèles, toujours agréables quand ils ne sont point trop forcés, mais tou-

jours plus ou moins suspects, même quand ils sont le plus légitimes, ne devroient être admis qu'entre les écrivains qui se sont exercés dans un même genre; encore peut-on observer que, lors même qu'ils se renferment dans ces limites, ils tirent leur justesse plutôt de l'indication des diversités que de l'appréciation des ressemblances : ils sont plus exacts et plus satisfaisants, à mesure que, partant de quelques points communs par où s'unissent les auteurs à comparer, ils suivent avec plus de soin les lignes divergentes par lesquelles ces mêmes auteurs s'écartent et se séparent les uns des autres; mais on conçoit que la difficulté de l'exactitude augmente, quand aux dissemblances des talents mis en parallèle viennent se joindre encore celles des genres où ils se sont déployés. Si nous avions eu un quatrième orateur funèbre de la force des trois premiers, peut-être auroit-on voulu lui chercher et lui trouver des rapports avec Voltaire.

Nul siècle n'a fourni plus de matière, et n'a présenté plus de tentations aux écrivains amis du parallèle, que le siècle de Louis XIV, parce que nul autre n'a produit plus de grands hom-

mes. C'est un noble et intéressant spectacle que celui de cette foule de génies qui naissoient, croissoient, se développoient ensemble; chacun s'agrandissoit par la grandeur même de tous les autres: dans des rivaux qui appartenoient à la même génération, dans des contemporains du même âge, les mouvements d'une généreuse émulation ajoutoient aux dons de la nature; le ciel, dans un très court espace de temps, dans un petit nombre d'années, avoit accordé à la France Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Mascaron. Ce dernier naquit en 1634, à Marseille, ville heureuse, féconde en talents, honorée des éloges des vieux âges, et dont les âges modernes n'ont pas rétracté la gloire. Il reçut le jour, pour ainsi dire, au sein de l'éloquence, et au bruit des applaudissements qu'excitoit de toutes parts celle de son père, un des plus célèbres avocats qui se soient illustrés dans le parlement d'Aix. Cultivé d'abord par de telles mains, il entra à seize ans dans l'Oratoire, où il acheva de perfectionner son éducation. On sentit bientôt qu'il étoit digne d'enseigner un art qui devoit un jour répandre tant d'éclat sur son nom. Il professa, comme Fléchier, et à peu près dans le

même temps, les belles-lettres et la rhétorique. On ne peut pas douter que les talents de ces deux orateurs ne se soient fortifiés par cette pratique. Un jeune professeur, favorisé de la nature, approfondit pour lui-même tout ce qu'il enseigne aux autres; en travaillant à instruire son auditoire, il s'éclaire, et s'instruit encore plus lui-même, et, quand il croit ne s'appliquer qu'à développer les dispositions de ses éléves, il étend, polit et développe son propre génie. On a vu, à toutes les époques, sortir ainsi de l'ombre des écoles, et des modestes fonctions de l'enseignement, des hommes supérieurs, qui s'y préparoient à la gloire; et ces exemples, qu'avoient offerts les anciennes communautés religieuses, et l'ancienne université de Paris, se sont reproduits de nos jours.

Mascaron avoit vingt-neuf ans quand il parut dans la carrière de la prédication : la ville d'Angers fut le théâtre de ses premiers succès; l'année suivante, devancé déja par sa réputation naissante, il alla se faire entendre à Saumur; et la foule des auditeurs qui s'empressoient autour de sa chaire fut telle, qu'après son premier discours on crut devoir dresser des échafauds et

établir des gradins dans l'église, qui paroissoit trop étroite pour un orateur si couru. Les protestants, dont la ville de Saumur étoit un des boulevards, n'étoient pas moins avides que les catholiques de recueillir les paroles d'un prédicateur qui venoit, en quelque sorte, les attaquer dans leur fort. La supériorité de son mérite triompha des préventions de l'esprit de parti; les protestants lui rendirent la justice la plus éclatante, et s'honorèrent eux-mêmes, en ne refusant pas d'honorer un talent éminent dans un de leurs adversaires. Le jeune orateur obtint particulièrement le suffrage d'un des hommes les plus savants et les plus éclairés que pût compter alors un parti où jamais n'ont manqué la science et les lumières. Le célèbre Tanneguy Le Févre, père de la célebre madame Dacier, frappé de l'éclat que jetoit, à son aurore, le talent de Mascaron, écrivoit à un de ses amis: « Rien de « plus éloquent que ce jeune orateur : tout son « extérieur répond au ministère qu'il exerce; « ses discours sont écrits avec élégance; l'expres-« sion en est propre, le récit clair, les orne-« ments de bon goût; il instruit, il plaît, il tou-« che. La fleur de la jeunesse protestante s'y

« porte en foule. Je me fais gloire d'y assister « sans le moindre déguisement, non pas comme « quelques uns des nôtres, qui, affligés de ses « succès, n'y vont que la tête cachée sous le man- « teau. Malheur aux prédicateurs qui viendront « après lui! » Cette malédiction de l'enthousiasme ne se réalisa point: les sermons de Bourdaloue et de Massillon surpassèrent de beaucoup, dans la suite, ceux de Mascaron; mais il paroît qu'aucun orateur ne le surpassa du côté de ces qualités extérieures dont parle Tanneguy Le Févre, qualités auxquelles Démosthène attachoit, avec raison, tant d'importance, qui exercent sur les contemporains un si puissant empire, et qui, s'évanouissant et périssant avec celui qui les possède, sont perdues pour la postérité. Mascaron leur fut sans doute redevable d'une partie de cette prodigieuse renommée qui environna sa vie de tant de considération, et qui, dès ses premiers essais, courut avec tant de rapidité dans toute la France. Toutes les villes se le disputoient; en quittant celles d'Angers et de Saumur, qu'il laissa remplies des plus vifs transports, il se rendit aux vœux des villes de Nantes, d'Aix, et aux sollicitations pressantes de

Marseille, sa patrie, qui, plus qu'aucune autre, sembloit avoir droit aux préférences de son génie; mais la capitale, qui envie tout à la province, ne tarda pas à le leur enlever, et bientôt la cour, dont la capitale avertit le goût et prépare les choix, l'appela sur la scène la plus honorable et la plus brillante où le talent puisse monter.

Ce fut en 1666 qu'il parla, pour la première fois, devant Louis XIV; il avoit alors trente-deux ans: il soutint ce qui facilite quelquefois le succès, et ce qui plus souvent l'entrave, une grande attente. Il fut retenu pour l'année suivante, et le roi, à la fin de la station, le félicita d'avoir contenté une cour si difficile et si délicate. Ce prince, dans l'espace des huit années pendant lesquelles, à différents intervalles, il entendit Mascaron, lui adressa plus d'une fois de ces mots flatteurs qui, dans sa bouche, avoient tant de grace et de poids. Mais que nous reste-t-il de cette multitude de sermons prononcés par Mascaron avec tant d'applaudissements? La postérité cherche aujourd'hui les titres de cette réputation extraordinaire dont il a joui de son vivant. Comment expliquer que d'un si grand nombre de discours qu'il a composés, et qui ex-

citèrent l'admiration de son siècle, il n'en existe qu'un seul qui ait pu triompher du temps, et qui ait mérité de fixer les regards des générations suivantes? Sommes-nous plus délicats et plus sévères que cette cour si spirituelle et si polie, dont Louis XIV félicitoit Mascaron d'avoir satisfait la délicatesse? non, sans doute; mais insensiblement les écrivains, les orateurs, se sont classés dans l'estime publique, suivant le degré de leur mérite réel: les vrais modèles de chaque genre ont été reconnus; les préférences se sont établies d'une manière fixe et invariable, sur l'appréciation juste et définitive des beautés et des défauts; le talent a été dépouillé de tous les prestiges qui couvroient ses imperfections. Les mêmes épreuves sont réservées à ce que nous pouvons admirer maintenant: un jour les rangs, plus ou moins confus à présent, seront réglés; les parts seront faites; et ceux qui recueilleront ces jugements portés en dernier ressort, ces décisions du temps, souverain arbitre des renommées, inévitable fléau de toutes les préventions, ne pourront point, pour cela, trouver dans leurs approbations ou dans leurs dédains le droit de se croire plus délicats et plus

éclairés que nous. Les sermons de Bossuet, de Fléchier, de Mascaron, mis long-temps sur la même ligne et placés à la même hauteur que ceux de Bourdaloue et de Massillon, sont tombés, de ce rang où ils ne pouvoient se soutenir, dans un oubli qui forme avec leur ancienne gloire le plus étonnant contraste. C'est uniquement par leurs oraisons funèbres que ces orateurs se sont maintenus au degré d'élévation où les plaça le suffrage de leurs contemporains. Ils atteignirent, dans cette sorte de composition, un point que personne ne put franchir, ni même atteindre après eux; ils posèrent la borne du genre, tandis que, dans le sermon, ils laissèrent entre eux et la dernière limite un espace où d'autres vinrent fonder leur invariable supériorité.

Avant de prêcher à la cour, et dans l'année même où il y parut, Mascaron avoit prononcé l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV; au commencement de l'année suivante, Bossuet, qui déja s'étoit essayé dans ce genre d'éloquence, célébra aussi la mémoire de cette princesse. Le discours de Bossuet n'a point été imprimé; celui de Mascaron ne méritoit pas

de l'être. Ce n'est pas que l'on n'y remarque tous les germes du talent qu'il montra plus tard dans une composition plus heureuse. On sent que l'auteur de ce mauvais ouvrage n'est pas un esprit vulgaire: le mouvement, la chaleur, la magnificence du style, un certain tour propre à l'oraison funèbre, un certain caractère qui, dans chaque genre, n'est jamais bien saisi que par ceux qui sont nés pour y exceller, annonçoient l'homme qui devoit laisser quelque trace brillante et ineffaçable dans la nouvelle carrière où il venoit d'entrer; mais on n'aperçoit ces augures et ces gages de sa destinée qu'à travers le plus rebutant amas d'idées bizarres, de rapprochements ridicules, de comparaisons et d'allégories aussi multipliées qu'insupportables, de figures enfin du plus détestable goût. Un an avant que Mascaron remontât dans la tribune funèbre, Bossuet s'étoit révélé tout entier, en 1669, dans le panégyrique de la reine d'Angleterre: assurément cette hauteur immense à laquelle il s'élança n'avoit été ni indiquée ni annoncée par Mascaron, qui, dès son second pas, rencontra ce redoutable concurrent, et eut à soutenir contre lui une lutte bien inégale. Ils se mesurèrent en-

semble, en 1670, dans l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre : on a oublié le discours de Mascaron ; l'impression que fit le second chef-d'œuvre de Bossuet, qui ne produisit plus que des chefs-d'œuvre, est, pour ainsi dire, encore toute vivante, après un siécle et demi, ce qui est le comble de l'éloquence, et se propagera sans doute d'âge en âge dans toute la postérité. On ignore même aujourd'hui que l'orateur qui disputa si bien à Fléchier sa plus belle couronne se soit trouvé, dans une circonstance si importante, aux prises avec Bossuet ; tant la supériorité de la victoire a effacé jusqu'à l'idée du combat, et au souvenir de la défaite ! La même année, à deux jours seulement d'intervalle, Mascaron prononça l'oraison funèbre du fameux duc de Beaufort ; et quoique ces deux discours n'en vaillent pas un bon, on peut, à cette occasion, observer qu'il travailloit avec cette aisance et cette facilité qui ne supposent pas toujours le talent, mais qui d'ordinaire l'accompagnent. Cette preuve singulière de facilité étoit même une espéce de merveille qu'avoit provoquée Louis XIV, et sur laquelle il avoit compté, parce qu'il lui appartenoit de croire qu'en tout il lui

suffisoit de commander pour être obéi. Pendant l'année 1672, on vit paroître dans la même lice un nouveau concurrent, Fléchier, qui débuta par l'oraison funèbre de madame de Montausier. A la même époque, Mascaron, après deux ans de silence, prononça l'éloge du chancelier de France, Pierre Séguier, regardé comme le meilleur de ses discours après l'oraison funèbre de Turenne. Il avoit été nommé, en 1671, évêque de Tulle: Fléchier ne parvint pas aussi rapidement aux honneurs de l'épiscopat; mais il fut admis, comme Bossuet, aux honneurs de l'académie françoise, qui, dans la suite, furent accordés aussi à Massillon, et que n'obtinrent ni Mascaron ni Bourdaloue.

Si l'on avoit à prononcer quelle est la plus éloquente et la plus belle des oraisons funèbres de Bossuet, on pourroit balancer entre quelques uns de ses discours, et les décisions du goût justifieroient peut-être l'embarras de l'admiration; mais Fléchier et Mascaron se sont élevés beaucoup au-dessus d'eux-mêmes dans l'éloge du maréchal du Turenne, où la noblesse du sujet paroît avoir agrandi la mesure de leur talent. Les applaudissements qu'ils reçurent retentissent

encore; ce fut Mascaron qui parla le premier. « M. de Tulle, dit madame de Sévigné, a sur« passé tout ce qu'on attendoit de lui dans l'orai« son de M. de Turenne; c'est une action pour « l'immortalité. » Elle ajoute dans la lettre suivante: « On ne parle que de cette admirable « oraison funèbre de M. de Tulle; il n'y a qu'un « cri d'admiration sur cette action. Son texte « étoit: *Domine, probâsti me, et cognovisti me;* et « cela fut traité divinement. J'ai bien envie de « la voir imprimée. » Madame de Sévigné se trompe ici sur le texte. Ailleurs elle demande à sa fille si elle a reçu cette oraison funèbre; puis elle s'écrie: « Il me semble n'avoir jamais rien « vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On « dit que l'abbé Fléchier veut la surpasser, mais « je l'en défie: il pourra parler d'un héros, mais « ce ne sera pas de M. de Turenne, et voilà ce « que M. de Tulle a fait divinement, à mon gré; « la peinture de son cœur est un chef-d'œuvre... « Je vous avoue que j'en suis charmée; et si les « critiques ne l'estiment plus depuis qu'elle est « imprimée, *je rends graces aux dieux de n'être pas* « *Romain.* » Il paroît que madame de La Fayette n'applaudissoit pas au discours de Mascaron

autant que madame de Sévigné ; c'est M. de Sévigné qui le fait entendre dans une de ses lettres. « Je me révolte, dit-il, contre ce qu'elle « nous mande de l'oraison funèbre de M. de « Tulle, parceque je la trouve belle et très « belle. » Madame de Sévigné reprend dans un autre endroit : « Je n'ai point eu l'oraison fu- « nèbre de Fléchier ; est-il possible qu'il puisse « contester à M. de Tulle? Je dirois là-dessus un « vers du Tasse si je m'en souvenois. » Enfin ce discours lui parvient, et elle exprime ainsi son sentiment en connoissance de cause : « En arri- « vant ici, madame de Lavardin me parla de « l'oraison funèbre de Fléchier : nous nous la « fîmes lire, et je demande mille et mille par- « dons à M. de Tulle, mais il me parut que celle- « ci étoit au-dessus de la sienne ; je la trouve « plus également belle par-tout ; je l'écoute avec « étonnement, ne croyant pas qu'il fût possible « de dire les mêmes choses d'une manière toute « nouvelle : en un mot, j'en fus charmée. » On voit que madame de Sévigné, si prévenue d'abord en faveur du discours de Mascaron, accorde, sans détour et sans réserve, la préférence à celui de Fléchier. Ce jugement a été confirmé

par la postérité. L'oraison funèbre de Fléchier est supérieure à celle de Mascaron; elle est *plus également belle par-tout.* L'exorde seul suffiroit pour lui assurer le premier rang : cet exorde est une inspiration d'un bonheur singulier, et un morceau d'une perfection rare; rien, dans Mascaron, n'en approche. C'est la fortune de Fléchier d'avoir rencontré cette idée si heureuse; mais il appartenoit à son goût de la bien mettre en œuvre, de la faire valoir, de ne lui rien ôter de son prix, de ne la point gâter: tel est le privilége du goût. Si la même pensée etoit échue à Mascaron, peut-être sous sa plume eût-elle perdu beaucoup de son éclat et de sa beauté. Sa manière n'est pas, à beaucoup près, aussi sûre que celle de Fléchier; mais dans les pages où il est irréprochable, où nul regret ne corrompt et n'altère le plaisir qu'il cause, quoique toujours d'une pureté moins parfaite, d'une élégance moins exquise que celle de son rival, il le domine par d'autres mérites: il a plus de feu, plus de verve, plus de rapidité, plus de véhémence; son style est plus mâle et plus plein, son expression plus profonde, son trait plus énergique. S'il a moins de grace que

Fléchier, il a aussi moins d'apprêt; s'il ne connoît pas aussi bien que lui toutes les ressources de l'art, il en étale moins les prétentions et le faste; s'il est plus négligé, il est plus naturel, moins compassé, moins symétrique: il paroît avoir plus de génie, et Fléchier plus d'esprit et de finesse. L'un suivit habilement le progrès des esprits et des lettres, et lui dut en partie ses perfections; l'autre resta comme immobile, comme enchaîné dans les liens des anciennes habitudes, auxquelles ses défauts appartiennent, et ne dut ses beautés qu'à lui-même. L'oraison funèbre de Turenne est la dernière qu'il prononça : jeune encore, à l'âge de quarante-un ans, il sortit d'une carrière où Bossuet et Fléchier continuèrent de se signaler pendant un assez grand nombre d'années : le premier ne la quitta qu'en 1687, et le second qu'en 1690. On ignore la cause de la retraite prématurée de Mascaron. Il n'a laissé que cinq oraisons funèbres; Bossuet en a composé six, et Fléchier huit : c'est un avantage que d'être resté plus long-temps dans la lice.

De l'évêché de Tulle il fut transféré à celui d'Agen, en 1679. Il y a une anecdote de sa vie qui n'est pas indigne d'être recueillie. C'étoit de

M. de Lavardin, évêque du Mans, qu'il avoit reçu la prêtrise; mais cet évêque déclara au lit de la mort qu'en faisant les cérémonies de l'ordination, il n'avoit jamais eu l'intention de conférer le sacrement à personne. De cet aveu naquit une question qui porta le trouble dans les écoles, donna lieu à beaucoup de discussions, et partagea les théologiens. Devoit-on considérer comme valables les ordinations faites par M. de Lavardin? Les ecclésiastiques à qui il avoit donné le sacrement de l'ordre pouvoient-ils être véritablement regardés comme prêtres? La Sorbonne intervint, et se décida pour l'affirmative. Malgré cette imposante autorité, plusieurs prêtres se firent réordonner; et Mascaron fut du nombre de ceux dont une décision si rassurante ne put lever les scrupules. Après avoir gouverné pendant vingt-quatre années le diocèse d'Agen, avec un succès que les circonstances rendoient difficile, et un zèle qui ne connoissoit aucun obstacle, il mourut, en 1703, à soixante-neuf ans, un an avant Bossuet, et sept ans avant Fléchier, dont les noms rappellent toujours le sien.

D...LT.

AVIS.

Des cinq oraisons funèbres composées par Mascaron, deux seulement nous ont paru dignes d'être placées dans ce recueil, où nous ne nous sommes proposé d'admettre que les chefs-d'œuvre de chaque orateur: ces deux oraisons funèbres sont celles du maréchal de Turenne et du chancelier de France Pierre Séguier. Nous avons dû présenter toutes les oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier, les deux maîtres du genre; mais nous devons nous borner à choisir parmi celles de Mascaron, et des autres orateurs qui ont suivi la même carrière. Un de nos plus illustres poëtes a dit, en parlant des tragédies de Voltaire et de celles de Racine:

On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.

Cette pensée est applicable à Bossuet et à Fléchier comparés avec ceux de nos orateurs chrétiens qui ont fait comme eux des oraisons funèbres. Il s'en faut même beaucoup que les deux discours de Mascaron que nous offrons ici soient d'un mérite égal: l'éloge de Turenne est fort au-dessus de celui de Séguier; et c'est ce qui nous a engagé à les classer suivant l'ordre du mérite, plutôt que suivant l'ordre du temps. Quoique l'éloge de Turenne n'ait été pro-

noncé que trois ans après l'autre, nous le plaçons le premier, parceque c'est à ce morceau, qui participe à la réputation du grand chef-d'œuvre de Fléchier, que s'attache sur-tout la renommée de Mascaron. Nous renvoyons, pour la notice sur la vie de Turenne, au volume précédent, où elle se trouve en tête de l'oraison funèbre de ce grand homme par Fléchier. Le lecteur sent que ces renvois, dont nous avons déja fait usage, sont indispensables; et quoiqu'ils puissent lui donner quelque peine, il les excusera, en réfléchissant qu'il seroit assez ridicule de reproduire à différentes places, dans ce recueil, des morceaux qu'on y rencontre déja à la place qui leur convenoit le mieux.

D...LT.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS HAUT
ET TRÈS PUISSANT PRINCE

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE,

MARÉCHAL-GÉNÉRAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI, etc.

Prononcée en 1675 aux Carmélites du grand couvent de Paris, où son cœur fut déposé.

Proba me, Deus, et scito cor meum. PSAL. 138.

Éprouvez-moi, grand Dieu, et sondez le fond de mon cœur.



IL n'y a rien que l'homme puisse moins soutenir que l'examen de son cœur, soit que Dieu en soit le juge, ou que les hommes en soient les arbitres. Les lumières de Dieu vont découvrir jusque dans les plus secrets replis de notre ame mille défauts que notre amour-propre nous cache et nous déguise à nous-mêmes; et les

hommes, tout aveugles qu'ils sont, n'ont pas laissé de conserver un reste de connoissance maligne, qui leur fait entrevoir ce qu'il faudroit pour faire un cœur parfait, mais qui leur donne un penchant secret à croire que ce cœur n'est plus qu'en idée, et qu'on n'en trouve point sur la terre.

Aussi la situation la plus raisonnable où l'homme de bien puisse être là-dessus, est de craindre beaucoup les jugements de Dieu, et de se mettre fort peu en peine de ceux des hommes. Il faut qu'uniquement attentif aux idées de vertu et de gloire que cette règle lui propose, il oublie presque s'il y a des spectateurs sur la terre, pour ne songer qu'à ce Dieu qui est en même temps le spectateur, le juge, et la couronne de ses actions. C'est là que le grand roi de qui j'ai emprunté les paroles de mon texte tournoit tous les mouvements de son cœur, lorsque, par une fierté sainte et héroïque, dédaignant toutes les vaines opinions de la terre, il alloit apprendre des jugements de Dieu celui qu'il devoit faire de ses pensées et de ses actions: *Proba me, Deus, et scito cor meum.*

Je sens bien, messieurs, que je trahis les plus

chers sentiments de l'illustre mort que nous pleurons, lorsque j'entreprends d'exposer à vos yeux les trésors d'un cœur que la nature avoit fait si grand, et que la grace avoit rendu si bon et si religieux. Jamais homme ne fut plus propre à donner de grands spectacles à l'univers; mais jamais homme ne songea moins aux applaudissements des spectateurs; et dans ce moment je me représente si vivement de quel air ce grand homme rejetoit les louanges, et je me sens si fort frappé de cette manière qui, sans avoir rien de dur, mettoit pourtant sur son visage tout le ressentiment d'une modestie indignée, qu'il s'en faut peu que je n'abandonne mon entreprise, et que je ne laisse à vos cœurs le soin de faire l'éloge d'un cœur que notre héros ne vouloit être connu et approuvé que de Dieu seul: *Proba me, Deus, et scito cor meum.*

Et en vérité cette sorte d'éloge lui seroit bien plus avantageuse que tout ce que l'éloquence pourroit produire de pompeux et de magnifique. Il y a de certains sujets où l'auditeur, touché par avance, s'irrite que l'orateur entreprenne de lui inspirer quelque chose de nouveau. Le cœur ne peut souffrir que l'esprit, par des pen-

sées particulières, vienne diviser un sentiment général qui le remplit et qui l'occupe tout entier. C'est l'état où je vous trouve, messieurs: vous sentez bien plus de choses sur ce sujet que vous n'en pensez; votre ame, pénétrée de tout ce qu'étoit ce grand homme, se sent pleine d'une foule d'idées, qui, à force de se presser pour se faire voir tout à-la-fois, se confondent, et ne font qu'un seul sentiment de tout ce que la vertu d'un héros peut inspirer de respect, d'admiration, de tendresse, et de douleur à ceux qui l'ont admiré, et qui l'ont aimé, et qui l'ont perdu. De sorte, messieurs, que votre imagination, élevée au-dessus d'elle-même par la sublimité du sujet, poussée et soutenue par la tendresse et la douleur de vos cœurs, ne laisse rien à faire ni à vos pensées ni aux miennes; et personne ne pourra me reprocher d'être demeuré au-dessous d'une si riche matière, à qui je ne puisse faire le même reproche avec justice, s'il étoit chargé du même emploi.

Eh! où en serois-je réduit, messieurs, sans cette égalité d'impuissance où la grandeur du sujet met tout ensemble les auditeurs et l'orateur? Car je ne me cache point à moi-même la

difficulté de mon entreprise, et le peu d'espérance qu'elle laisse d'un heureux succès. Je sais que pour répondre dignement à ce que vous attendez, il faudroit que l'on pût dire de moi ce qu'un historien a dit de six combattants à qui deux armées remirent autrefois la décision de leurs intérêts : ils combattirent en hommes qui étoient animés de l'esprit et du cœur des deux grands peuples qui les employoient : *magnorum exercituum animos gerentes.* Pour louer dignement ce grand homme, ne faudroit-il pas que je fusse animé des sentiments de toute l'Europe? de ceux de la cour dont il étoit l'admiration ; de ceux des armées dont il étoit l'ame et les délices ; de ceux des peuples dont il étoit le bouclier et le défenseur ; de ceux de tout le royaume dont il étoit l'ornement ; de ceux des ennemis dont il étoit la terreur ; de ceux des honnêtes gens dont il étoit le modèle ; et plus que tout cela, de ceux de l'Église et des saints dont il étoit l'amour et la joie?

Souffrez donc que, pour me soutenir un peu dans un si grand dessein, et pour ne pas m'égarer dans la recherche des qualités héroïques d'un si grand homme, je suive l'idée que les di-

vines Écritures nous donnent en la personne d'un grand prince, d'un grand capitaine, et d'un grand saint, et que, convaincu comme je le suis de la conformité du cœur de notre héros avec celui de David, j'adresse à toutes les conditions de la terre les paroles que David n'adressoit qu'à Dieu : *Proba me, et scito cor meum.* Sondez et examinez ce cœur, vous qui ne concevez point d'autre grandeur que celle qui vient des vertus militaires, et vous trouverez que, comme celui de David, il a eu toute la valeur et toute la conduite qui fait les grands capitaines. Sondez et examinez ce cœur, vous qui n'êtes sensibles qu'aux vertus douces de la morale et de la société civile, et vous trouverez que, comme celui de David, il a eu la bonté, la douceur, la modération, et toutes les qualités qui forment l'honnête homme et le sage. Sondez et examinez ce cœur, vous qui, plus éclairés que les autres, ne donnez votre approbation qu'aux vertus chrétiennes, et vous serez convaincus que, comme celui de David, il a été pénétré de foi, de religion, d'humilité, et de tous ces dons du Saint-Esprit qui font les chrétiens et les saints : *Proba me, et scito cor meum.* Voilà, messieurs, le sujet

et la division du discours que je consacre à la gloire immortelle de très haut et très puissant prince Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal-général des camps et armées du roi, colonel-général de la cavalerie légère, gouverneur de la province du haut et bas Limosin.

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais, messieurs, que presque tous les peuples de la terre, quelque différents d'humeur et d'inclination qu'ils aient pu être, sont convenus en ce point, d'attacher le premier degré de la gloire à la profession des armes; et soit que par complaisance pour les plus forts on ait voulu les élever sur tous les autres, soit que par flatterie on se soit laissé aller à consacrer la passion dominante des grands, ou que véritablement on n'ait rien trouvé au-dessus de cette fermeté d'ame qui fait mépriser les périls et la mort même, rien n'est si établi dans le monde que la supériorité de la gloire qui vient de la valeur, des victoires et des triomphes.

Cependant, si ce sentiment n'étoit appuyé que sur l'opinion des hommes, on pourroit le regar-

der comme une erreur qui a fasciné tous les esprits, et dont le monde est assez rigoureusement puni par le trouble et la désolation que l'amour d'une telle gloire cause dans tout l'univers. Du moins ne croirois-je pas que la chaire de la vérité fût destinée à louer les erreurs du genre humain, ni que les ministres du Seigneur, qui ne trempent plus leurs mains dans le sang des victimes, dussent être les panégyristes de ces actions dont le récit entraîne avec soi l'idée de tant de meurtres et de carnages.

Mais quelque chose de plus réel et de plus solide me détermine là-dessus; et si nous sommes trompés dans la noble idée que nous nous formons de la gloire des conquérants, grand Dieu! j'ose presque dire que c'est vous qui nous avez trompés. Car enfin, messieurs, sous quelle image plus pompeuse les saintes Écritures, qui doivent régler nos sentiments, nous représentent-elles Dieu même, que sous celle d'un général qui marche en personne à la tête des légions innombrables d'esprits qui combattent sous ses étendards? Elles nous le font voir sur un char tout brillant d'éclairs, la foudre à la main. La terreur et la mort marchent devant sa face, renversent ses

ennemis à ses pieds, et se faisant sentir aux choses insensibles même, les ébranlent jusqu'à leurs fondements, et ouvrent la terre jusqu'aux abymes. Le plus auguste des titres que Dieu se donne à lui-même, n'est-ce pas celui de Dieu des armées? Les anges ne le font-ils pas retentir au-dessus de tous les autres dans le ciel même, qui est le centre de la paix? Et enfin lorsque Dieu paroît sur la montagne de Sinaï, comme législateur, pour parler d'un ton de grandeur et d'une voix de magnificence, ne donne-t-il pas ses lois parmi les éclairs et les foudres?

Ainsi, messieurs, vous tous que la naissance et même la vocation du ciel appelle à cette glorieuse profession, qui est la défense des autels de Dieu, de l'autorité de votre prince, et de la sûreté de votre patrie, ne la regardez point comme un obstacle formel à votre salut et à votre gloire chrétienne. Ce que l'Église peut louer par la bouche de ses sacrés ministres, vous pouvez le pratiquer en chrétiens. Oui, vous le pouvez, et j'atteste sur cette vérité la gloire immortelle de ces héros généreux qui ont autrefois composé les légions à qui la valeur et le courage donnèrent le nom de Fulminantes. L'Église

leur a dressé des trophées sur la terre, et le ciel les a couronnés d'une gloire qui ne passera jamais. C'est parmi ces saints héros que nous pouvons croire qu'est placée l'ame de celui que nous venons de perdre, puisque avec leur courage et leur valeur il a eu leur foi et leur religion

M. de Turenne a eu tout ce qu'il falloit pour faire un des plus grands capitaines qui furent jamais. Sa grande naissance, qui, par la suite de mille héros, le faisoit remonter jusques aux anciens comtes souverains d'Auvergne et ducs d'Aquitaine, l'approchoit par ses alliances de toutes les couronnes de l'Europe. Tous ces grands noms de France, Navarre, Angleterre, Écosse, Bourgogne, Sicile, Portugal, et tant d'autres si souvent répétés dans sa généalogie, ne l'entretenoient que de victoires et de triomphes. Il étoit né avec un grand sens naturel et une pénétration judicieuse, avec un corps de ce tempérament robuste que les anciens louoient si fort dans leurs héros, et qui, jusqu'à un âge avancé, l'a rendu capable de toutes les fatigues de la guerre. Il commença dès l'âge de quatorze ans à porter les armes. Il ne pouvoit apprendre ce glorieux métier sous un plus grand maître que le fameux

Maurice, prince d'Orange, son oncle. Il passa par tous les degrés de la milice. La fortune lui fournit de grandes occasions, des combats, des siéges, des batailles, des révolutions subites, de grands événements. L'emploi le porta dans des pays différents; la victoire le suivit presque partout, et la gloire ne l'abandonna jamais. S'il n'a pas toujours vaincu, il a du moins toujours mérité de vaincre, puisque dans l'une et dans l'autre fortune il a également bien agi en brave soldat et en grand capitaine; et, sans aucune distinction de bons et de mauvais succès, il me paroît toujours le même en Hollande, en Italie, en Catalogne, en Allemagne, en France et en Flandre.

La Hollande admira dans ses premières campagnes une valeur qui lui devoit être un jour si fatale, et on feroit valoir ce qu'il fit à la levée du siége de Cazal, au secours de Turin, à la route de Quiers, et au passage du Pô à Moncallier, si la gloire de cent autres miracles par lesquels il s'est élevé au-dessus de lui-même ne jetoit un éclat assez vif pour effacer ceux de ses premières années.

Le malheur de Mariendal, arrivé par la faute d'un officier étranger, pouvoit-il être plus glo-

rieusement et plus utilement réparé que par cette présence admirable d'esprit avec laquelle M. de Turenne sauva le reste de l'armée? Dans le trouble où de tels désordres jettent d'ordinaire un général, on eût regardé comme un coup de prudence de faire approcher de nos frontières les troupes qu'il avoit sauvées dans la déroute. Mais notre héros, dont les vues étoient toujours plus étendues et plus justes que celles des autres hommes, leur donne le rendez-vous bien avant dans le pays ennemi, favorise leur retraite, combattant plutôt en victorieux qu'en vaincu, oblige par cette marche et par cette résolution, comme il l'avoit prévu, plusieurs princes d'Allemagne de joindre leurs troupes aux siennes; et, commandant peu de temps après l'aile gauche de l'armée du roi à la fameuse bataille de Norlingue, la fortune y seconda si bien les efforts qu'il fit pour retenir la victoire dans notre parti, qu'elle mérita qu'on lui pardonnât l'injustice de l'avoir abandonné au commencement de cette campagne.

Mais de quoi servent les armes, si par les combats et les victoires l'on ne se fait un chemin à la paix, qui, dans l'ordre légitime des

choses, doit être la fin de la guerre? M. de Turenne ravage comme un foudre tous les bords du Rhin, entre dans la Bavière le fer et le feu à la main, prend presque toutes les villes de cet état, défait les Bavarois et les Impériaux, et force l'empereur, par tant de victoires, de consentir à la paix de Munster, qui assura au roi la conquête de l'Alsace.

Hélas! malheureuse France! pour être défaite de cet ennemi, ne t'en restoit-il pas assez d'autres, sans tourner tes mains contre toi-même? Quelle fatale influence te porta à répandre tant de sang, et à perdre tant de vaillants hommes qui eussent pu te rendre maîtresse de l'Europe? Que ne peut-on effacer ces tristes années de la suite de l'histoire, et les dérober à la connoissance de nos neveux! Mais, puisqu'il est impos sible de passer sur des choses que tant de sang répandu a trop vivement marquées, montrons-les du moins avec l'artifice de ce peintre qui, pour cacher la difformité d'un visage, inventa l'art du profil. Dérobons à notre vue ce défaut de lumière, et cette nuit funeste qui, formée dans la confusion des affaires publiques par tant de divers intérêts, fit égarer ceux mêmes qui

cherchoient le bon chemin. Il est certain d'ailleurs que le côté que nous pouvons montrer de ce temps malheureux est si beau, si grand, si illustre pour M. de Turenne, et qu'il fit des choses si importantes pour l'état, et si glorieuses pour lui, à Bleneau, à Jergeau, à Villeneuve-Saint-Georges, à Étampes, et en cent autres endroits, que la mémoire en durera autant que la monarchie; et il semble qu'un homme qui n'eût pas songé à regagner le temps qu'un petit égarement presque forcé lui avoit fait perdre, n'eût point été capable d'aller si loin.

La suite de la guerre ne fut qu'une suite de gloire pour lui. La levée du siège d'Arras et celle du siège de Valenciennes sont deux monuments éternels de sa valeur et de sa prudence. Vainqueur dans l'un, et contraint de céder à la fortune dans l'autre, il fut également admirable dans tous les deux ; car si dans le premier il parut avec tout ce que la valeur heureuse a d'éclat et de pompe, dans le second il fit voir tout ce que la valeur malheureuse a de fermeté et de ressources. Sa retraite eut l'air d'un triomphe pour lui; et, bien loin de désespérer de la république et de la fortune de son roi, il empêcha

les ennemis de profiter de leur victoire, prit la Chapelle, et fit voir cette capacité admirable et consommée qui lui faisoit trouver le moyen de profiter des disgraces, et de se mettre en état, après les pertes, de donner souvent de la crainte, et toujours de l'admiration à ses ennemis.

Ce fut la dernière fois qu'il eut besoin de cet art des ressources qu'il savoit mieux qu'aucun capitaine de son siécle. La fortune, d'accord avec son mérite, ne lui laissa plus que la gloire de vaincre et de profiter de ses avantages. Ce n'est plus qu'un torrent impétueux de prospérité, et j'ai de la peine à suivre le vol de la victoire qui m'entraîne, pour me faire voir la prise de Saint-Venant, Mardick, Dunkerque, Furnes, Bergue, Dixmude, Ypres et Oudenarde. La conquête de la plupart de ces villes fut le fruit de la sage et généreuse résolution que prit notre héros de différer à se rendre maître de Dunkerque, qu'il assiégeoit, pour aller battre les ennemis à la fameuse bataille des Dunes. Je ne sais si j'oserai dire qu'il fit dans cette campagne comme un abrégé de toute la gloire militaire, et qu'il convainquit toute l'Europe que son génie s'étendoit également sur toutes les parties de la guerre, et

qu'il étoit toujours le même, soit qu'il fallût conduire des siéges, ou exécuter avec vigueur ce qui étoit judicieusement résolu, ou vaincre en bataille rangée, et profiter sans relâche de ses victoires.

Tant de grandes actions, une suite si constante de glorieux succès, une réputation si pleine et si entière, sembloient être le plus doux et le plus digne fruit de tant de travaux; et on eût dit que le ciel ne pouvoit plus rien pour lui, après lui avoir accordé toutes les couronnes que la gloire peut mettre sur la tête d'un sujet. Cependant ce qui eût été le terme et la fin des plus grands héros n'étoit qu'un chemin et un moyen au nôtre pour arriver à une plus grande gloire. Le Dieu des armées, par tant d'illustres emplois, par tant d'événements divers, tant de victoires et tant de triomphes, ne faisoit que préparer un maître en l'art de la guerre au grand et invincible Louis, et il ne falloit pas moins que l'étude et l'expérience de près de cinquante années pour faire quelque jour des leçons à un tel disciple. Que ne peut pas un grand maître lorsqu'il trouve un génie du premier ordre à former? A peine M. de Turenne a-t-il donné ses premiers conseils, qu'il

se voit hors d'état d'en donner d'autres, prévenu par les lumières, par la pénétration, et par l'heureuse et sage impétuosité du courage de ce grand monarque. Comme on voit la foudre, conçue presqu'en un moment dans le sein de la nue, briller, éclater, frapper, abattre; ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peine allumés dans le cœur du roi, qu'ils brillent, éclatent, frappent par-tout. Les murailles de Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, Alost, Oudenarde, tombent à ses pieds. La terreur saisit toute la Flandre, et l'étonnement passe au loin dans toute l'Europe. M. de Turenne est lui-même épouvanté de la rapidité et de la justesse de ce mouvement, lui qui, accoutumé à faire des choses extraordinaires, ne devoit plus trouver dans la guerre de sujet d'admiration. Mais ce qui doit redoubler la nôtre, c'est que M. de Turenne a paru si grand aux yeux du roi, qu'il a mérité que ce grand prince voulût bien s'appliquer dans les commencements à l'étudier; et, par la conformité de génie dans l'art de la guerre, le roi est si bien entré dans les manières de ce parfait capitaine, que M. de Turenne ne fit rien, il y a un an, pour chasser les Allemands du royaume, que le roi

n'eût projeté dans son cabinet; et les ordres de ce grand monarque étoient si conformes aux projets de notre héros, que l'on ne sait s'il est plus glorieux au roi d'être entré de si loin dans les desseins d'un général consommé en l'art de la guerre et aidé de la vue des lieux, ou à M. de Turenne d'avoir prévenu par ses actions les ordres d'un maître si éclairé.

N'attendez pas de moi, messieurs, que je vous fasse ici une description particulière des actions immortelles de cette campagne digne de l'envie des plus fameux conquérants qui furent jamais. Pour bien peindre de telles choses, il faut avoir un génie capable de les faire, et la postérité ne sauroit jamais bien tout ce que ce grand homme fit voir de sagesse, de capacité, de pénétration, d'activité, de vigueur, à Sintzheim, à Ladembourg, à Entzem, à Mulhauzen, à Turqueim, si ce nouveau César n'avoit lui-même laissé l'histoire de sa vie. Pour moi, dont le style peu accoutumé à de telles matières n'en pourroit que ternir l'éclat, quand je vois cette multitude innombrable d'Allemands qui menaçoient la France d'une inondation pareille à celle des Cimbres et des Teutons, et que j'entends cet homme si sage,

qui parloit toujours si modestement de l'avenir, promettre fièrement de leur faire repasser le Rhin, au-delà duquel l'espérance de ravager nos plus riches provinces les avoit attirés, il me semble qu'il y eut ici une inspiration d'en haut, et que, non seulement vaillant comme David, mais en quelque façon prophète comme lui, il parla de l'avenir aussi sûrement que le Dieu même qui l'inspiroit pour le prévoir, et qui le soutenoit pour l'exécuter.

Assemblez-vous, ennemis d'Israël, dit le Dieu des armées, et vous serez vaincus : *Congregamini, populi, et vincemini*(1). Renforcez votre ligue de l'union de cent peuples confédérés, vous serez vaincus : *Confortamini, et vincemini.* Faites des apprêts effroyables de guerre, vous serez vaincus : *Accingite vos, et vincemini.* Joignez la prudence à la force : tenez mille conseils de guerre, tous vos desseins seront renversés : *Inite consilium, et dissipabitur.* Promettez, espérez, menacez, il n'arrivera rien de ce que vous projetez : *Loquemini verbum, et non fiet.* Voilà, messieurs, comme parle celui devant qui toutes les forces de la terre ne sont que du vent et de la fumée ;

(1) Is., c. 8.

et voilà ce que promet fièrement ce grand capitaine, cet autre David inspiré et animé de l'esprit de Dieu. Peuples que le Rhin sépare de nous, unissez-vous; sortez de vos forêts et de vos neiges pour venir inonder les doux climats de la France; Cercles de l'Empire, unissez toutes vos forces, vous serez vaincus, et il ne vous restera que de tristes et malheureux débris de vos armées, qui iront annoncer à leur pays épuisé d'hommes et de soldats votre défaite, et la grandeur de mon roi. Il le dit, il l'exécute; il fait une marche de près de cent lieues; il conduit son armée et son artillerie par des chemins que les montagnes, les précipices, les torrents et les neiges, rendoient presque inaccessibles à des voyageurs libres et déchargés; la marche se fait avec un secret si prodigieux, qu'on eût dit que les troupes étoient enveloppées d'un nuage épais qui en déroboit la vue à tous les hommes. Il surprend les ennemis, il les attaque avec un nombre inégal; mais Dieu renouvelle ici les victoires prodigieuses des Machabées; et pour peindre la chose par les paroles mêmes de l'Écriture sainte et de l'Église, qui viennent si bien à mon sujet, à peine M. de Turenne fit-il briller dans ses éten-

dards l'image éclatante du soleil de la France, que les yeux des ennemis en furent éblouis. Cette multitude se dissipe, ravie de mettre un grand fleuve entre leur fuite et l'ardeur de notre illustre général, qui ne leur donnoit point de relâche: *Refulsit sol in clypeos aureos, et multitudo gentium dissipata est.*

Aussi ne fut-il jamais un triomphe plus pompeux que celui dont les peuples honorèrent M. de Turenne à son retour. Les couronnes de laurier et de chêne, les arcs de triomphe dont les Romains récompensoient la valeur de leurs généraux, approchent-ils des acclamations, des larmes de joie, des bénédictions de toutes les provinces qu'il traversa? Ce héros, si ennemi du faste, mais si sensible au plaisir de faire du bien, pouvoit-il être plus agréablement convaincu de celui qu'il avoit fait à toute la France, que par la foule que faisoient sur son passage les vieillards et les jeunes gens, les hommes, les femmes, et les enfants, et par cet empressement qu'ils avoient de voir, de saluer, d'approcher, et de toucher celui qu'ils reconnoissoient pour leur libérateur, et à qui ils publioient devoir leur honneur, leur vie, leurs biens, leur patrie et leur liberté?

Les sages et heureux commencements de cette campagne ne nous promettoient pas de moindres succès, et sans le coup fatal qui nous a ravi ce grand capitaine, il falloit que la France songeât à quelque nouvelle manière de triomphe. Hélas! l'eût-elle cru que la pompe en dût être si triste et si lugubre? Ce n'étoit point se flatter de vaines espérances d'un avenir douteux, que de se promettre de telles choses d'un héros qui, à force de remporter des victoires, nous en avoit fait perdre entièrement la surprise et presque la joie.

Nous attendions ces grands avantages avec une tranquillité bien éloignée de la présomption inquiète que causent les desirs mal fondés; car que ne pouvoit-on pas attendre d'un tel général à la tête de tant de braves soldats, qui, renouvelant les sentiments des soldats d'Alexandre, se croyoient invincibles sous sa conduite? Qu'il y ait, disoient-ils tous d'une voix, des rivières entre nous et notre patrie; qu'on nous engage dans le cœur d'un pays ennemi; qu'on nous ordonne de combattre avec un nombre inégal contre toutes les forces de l'Empire; que des marais tremblants nous fassent craindre que la terre ne manque

sous nos pieds : tant que ce grand homme sera à notre tête, nous ne craignons ni les hommes ni les éléments; et, déchargés du soin de notre sûreté par l'expérience et par la capacité du chef qui nous commande, nous ne songeons qu'à l'ennemi et à la gloire.

M. de Turenne a eu même en mourant un avantage qui manqua à ce conquérant de l'Asie. Alexandre ne trouva point d'ami assez fidèle pour venger sa mort, ni de successeur assez illustre pour maintenir et pour étendre ses conquêtes. M. de Turenne a trouvé l'un et l'autre. Messieurs ses neveux, qui, excités par leur propre vertu et par l'exemple d'un oncle si illustre, l'avoient si généreusement suivi dans toutes les occasions de danger et de gloire; tous les officiers et tous les soldats, remplis d'une nouvelle vigueur, comme s'ils avoient ramassé sur le cercueil de ce prince ces restes d'esprits que les anciens croyoient errer autour des corps morts, ou persuadés qu'ils combattoient encore à la vue de cette grande ame, firent d'abord sentir aux ennemis ce que peuvent des troupes disciplinées par un tel maître, et animées du desir de venger sa mort: et si ce grand homme étoit capable de quelque sen-

timent pour les choses de la terre, quelle seroit sa joie de voir que le grand prince qu'il regardoit, comme le premier capitaine du monde, et pour la valeur et pour la capacité, soit venu ajouter les victoires d'Allemagne à celles de Flandre; qu'à ses approches et à son nom, que la gloire a fait résonner si souvent sur les bords du Rhin, les ennemis aient levé des siéges et fait des mouvements qui font voir que les héros ont l'art de vaincre quelquefois leurs ennemis sans les combattre?

Toutes ces choses, messieurs, nous ont à la vérité rassurés de nos craintes; mais qu'est-ce qui sera capable de soulager notre douleur? La tristesse que la mort de M. de Turenne a causée n'est pas de la nature de celles qui s'évaporent avec les premières larmes et les premiers soupirs; elle a fait une impression trop durable sur tous les cœurs. La cour, les armées, la ville, les provinces, les peuples, s'en sont fait une douleur qui ne passera jamais. Vous ne l'avez point encore oublié, messieurs: cette funeste nouvelle se répandit par toute la France comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du ciel, et remplit tous les esprits des ténèbres de la mort. La terreur et la consternation la suivoient. Personne

n'apprit la mort de M. de Turenne, qui ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'état. Ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'étoit sensible qu'à la perte de ce grand homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches, et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisoit gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus. L'un disoit qu'il étoit aimé de tout le monde sans intérêt; l'autre, qu'il étoit parvenu à être admiré sans envie; un troisième, qu'il étoit redouté de ses ennemis sans en être haï. Mais enfin ce que le roi sentit sur cette perte, et ce qu'il dit à la gloire de cette illustre mort, est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince. On vit dans les villes par où son corps a passé les mêmes sentiments que l'on avoit vus autrefois dans l'empire romain lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étoient fermées; le triste et morne silence qui régnoit dans les places publiques n'étoit interrompu que par les gémissements des habitants;

les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville; les prêtres et les religieux à l'envi l'accompagnoient de leurs larmes et de leurs prières. Les villes, pour lesquelles ce triste spectacle étoit tout nouveau(1), faisoient paroître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnoient; et comme si, en voyant son cercueil, on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençoient.

Ce regret n'a point été particulier à la France; les étrangers, qui l'ont admiré pendant sa vie, l'ont pleuré à sa mort; et je ne puis m'empêcher d'entrer ici dans un sentiment contraire à celui qu'eut David sur la mort de Saül et de Jonathas. Il ne vouloit pas qu'on apprît aux Philistins la perte de ces illustres défenseurs d'Israël: *Nolite annuntiare in Geth, neque in plateis Ascalonis.* Non, non, que la renommée porte la nouvelle de cette perte aux ennemis de la France. Par-tout où la vertu sera aimée, on regrettera cet illustre

(1) Neque discerneres proximos, alienos, virorum fœminarumve planctus, nisi quod comitatum Agrippinæ, longo mœrore fessum, obvii et recentes in dolore anteibant. Tacit., lib. III, cap. 1.

mort; dans les cours les plus opposées à nos intérêts il se trouvera des princes généreux qui donneront des éloges à sa mémoire, des regrets à sa perte, et des prières à son ame. Ceux mêmes qui en feront un sujet de joie, et qui le témoigneront par des fêtes publiques, éleveront, sans le vouloir, un trophée à la gloire de M. de Turenne par l'aveu public de leur crainte, et par leurs réjouissances. Mais quel sentiment d'admiration les étrangers n'auroient-ils pas eu pour ce grand homme, s'ils l'avoient vu de près comme nous, et s'ils avoient connu les qualités incomparables de son ame!

Car comme la valeur, tout héroïque qu'elle est, ne suffit pas pour les héros, et qu'elle est semblable à ces étoiles qui brillent à la vérité, mais qui n'auroient que de mauvaises influences si la conjonction de quelques astres bienfaisants ne les corrigeoit; tout ce dehors si grand et si pompeux que je viens d'étaler à vos yeux ne suffiroit pas pour donner une gloire solide à M. de Turenne, si son cœur n'avoit été animé de toutes les vertus qui font l'honnête homme et le sage. C'est la seconde partie de mon disconrs.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est proprement que dans son cœur que l'homme se trouve tout entier et tel qu'il est véritablement. Par-tout ailleurs il peut être ou partagé ou déguisé; son esprit a de la peine à se parer des illusions de l'amour-propre, qui le représentent à lui-même tout autre qu'il n'est. Les actions par où l'on juge ordinairement de nous ne sont pas toujours des marques certaines des habitudes de notre ame : c'est quelquefois la nécessité qui nous y contraint, ou l'occasion qui nous y convie. Il y a même des moments heureux où l'ardeur d'une générosité sans réflexion nous y pousse; et dans toutes les rencontres, à parler sainement des choses, il ne faut pas dire que l'homme ait la gloire de faire une action qu'on lui arrache ou qui lui échappe.

Mais cet homme si suspect dans tout le reste se trouve tel qu'il est dans son propre cœur; c'est là qu'il faut prendre les véritables traits de son portrait et la matière solide de ses louanges. C'est dans mon cœur que je suis véritablement tout ce que je suis, s'écrie le grand saint Augus-

tin. *Cor meum, ubi ego sum quicumque sum.* Et dans les paroles que j'ai prises pour texte, après que David a convié Dieu de l'examiner tout entier, il s'arrête ensuite à son cœur, comme à l'unique sujet sur lequel tout cet examen doit tomber: *Proba me, Deus, et scito cor meum.*

Ainsi n'appréhendez pas, messieurs, qu'en me bornant à l'éloge du cœur de M. de Turenne, je vous fasse perdre quelque chose de ce grand homme, ni qu'il se trouve hors des limites de mon sujet quelque partie de cette précieuse matière que je ne mette pas en œuvre. Il me seroit bien plus aisé de prendre M. de Turenne par tout autre endroit que par celui de son cœur: c'est par là principalement qu'il se dérobe à mes yeux. Ce n'est pas que ce cœur se soit jamais évaporé dans les chimères d'une fausse gloire, ou que les sentiers obscurs de la dissimulation, du péché et du mensonge me le cachent. Une route bien plus glorieuse me le fait perdre de vue: il a tenu un chemin si peu battu dans la carrière de la véritable gloire, que je n'y trouve ni trace ni adresse pour me guider. Accoutumés que nous sommes à ne voir aller les hommes que de biais et par des détours, j'ai de la peine à sui-

vre un cœur qui, dans la poursuite de la gloire, ne s'est jamais ni arrêté ni égaré. De tous les motifs qui font agir les hommes, et qui corrompent dans la racine des fruits qui paroissent si beaux au-dehors, je n'en trouve pas même l'ombre dans ce cœur. L'avarice, l'intérêt, l'amour-propre, la vanité, le plaisir, ces sources empoisonnées de toutes les actions des hommes, n'ont jamais infecté ce cœur.

Ce grand homme étoit si bien sorti de lui-même et de ses propres intérêts, qu'il n'y est jamais rentré par le moindre retour. Dans l'impétuosité qui le portoit vers les grandes choses, il n'a jamais fait cette réflexion intéressée que la belle idée de la gloire qui l'attiroit pût devenir sa gloire particulière; et pour vous le représenter d'un seul trait tel qu'il a été, il faut dire de lui comme du plus sage des Romains(1), que l'amour-propre, qui est tout borné en lui-même, n'eut jamais de part ni dans ses desseins ni dans ses actions.

Jugez, messieurs, si de cette élévation il a pu

(1) ..... Nullosque Catonis in actus
Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.
Lucan. lib. II, v. 390.

seulement jeter les yeux sur les richesses, et en faire le motif de ses actions, lui qui ne daignoit pas même les regarder comme des fruits honnêtes de ses travaux. Ce n'est pas qu'il affectât les manières de ces fameux capitaines dont Rome et Athènes ont tant célébré la glorieuse pauvreté. Sans avoir vécu comme eux, il a été ce qu'ils étoient; et si l'on faisoit exactement l'anatomie du cœur de ces héros, peut-être trouveroit-on que les Fabrice, les Camille et les Phocion se sont plus appliqués aux richesses par le soin laborieux de s'en priver, que M. de Turenne par la noble indifférence d'en avoir ou de n'en avoir pas.

Si le roi d'Épire vouloit éprouver la générosité de mon cœur, disoit un de ces Romains, il devoit le sonder par l'offre de tout son royaume: *Toto ei regno tentandus fui.* Il est honnête et glorieux de refuser les libéralités des rois, lorsqu'elles doivent être le motif ou la récompense d'une trahison; mais, après tout, ce n'est que la gloire d'un crime évité. Un roi plus grand en toute manière que le roi d'Epire a tenté, s'il m'est permis de me servir de ce terme, l'indifférence que M. de Turenne avoit pour le bien

par tout ce que le plus grand roi du monde peut faire pour le plus grand de ses sujets: mais notre héros, indocile à souffrir de grandes richesses, n'a jamais pu consentir à en recevoir qu'autant qu'il en falloit pour mettre la bonté et la reconnoissance de son prince à couvert, sans risquer la gloire de sa modération et de son désintéressement.

Il regardoit, à la vérité, les richesses comme des moyens nécessaires pour soutenir la grandeur de sa naissance et celle de ses illustres emplois; mais, dégagé de l'erreur des autres hommes, qui cherchent sans cesse des moyens pour une fin qui ne vient jamais, il ne songeoit aux moyens que lorsque la fin qu'il s'étoit proposée le pressoit. C'étoit à la veille de ses glorieuses campagnes qu'il songeoit qu'il n'étoit pas riche; c'étoit dans la suite de l'emploi qu'il empruntoit des sommes considérables pour des nécessités imprévues. Prenez garde, messieurs, que votre amour-propre ne vous fasse quelque surprise en cet endroit, et que vous n'alliez donner un nom peu honnête à un oubli plus glorieux que la plus sage précaution. Ce prince, assuré de l'amitié du roi et du secours de ses serviteurs,

croyoit qu'il lui étoit permis d'être négligent sur un point où les autres pèchent par un excès de prévoyance; et je puis dire que M. de Turenne avoit toute la gloire du désintéressement sans avoir la honte de l'imprudence, au lieu que les autres n'ont au-dehors la gloire de la prudence que parcequ'ils sont poussés au-dedans par le motif d'un lâche et sordide intérêt.

Cependant la gloire de M. de Turenne ne me sembleroit pas pleine et entière sur ce sujet, si, vainqueur de l'avarice par la facilité de ses inclinations naturellement grandes et généreuses, il n'avoit jamais rien eu à combattre. La Providence a voulu qu'il ait eu une fois en sa vie des desirs, qu'il les ait vaincus glorieusement, et qu'il ait fait voir à toute la terre qu'il avoit assez de force pour acquérir une vertu difficile et laborieuse, si le bonheur de son naturel ne l'eût pas rendu sans peine l'homme le plus vertueux de son siècle.

Voici, messieurs, une des actions de sa vie que les yeux du peuple n'ont peut-être pas remarquée, mais qui est si belle et si extraordinaire que je ne puis me résoudre à la passer sous silence. M. de Turenne avoit passionné-

ment desiré le gouvernement d'Alsace et de Brisach. Des vues proportionnées à la grandeur de sa naissance et à l'élévation de son ame lui avoient mis ces desirs bien avant dans le cœur; il étoit encore en un âge où les passions sont les plus violentes; cette grande gloire qu'il s'est depuis acquise ne lui ôtoit point encore la vue de ce que le monde appelle des établissements solides. L'occasion d'obtenir ce qu'il desiroit se présente, avec des circonstances si heureuses et si honnêtes qu'on eût dit qu'il avoit concerté avec la fortune l'exécution de son desir. Le gouverneur de Brisach avoit été mis dans cette place importante de la main du duc de Weymar. A l'arrivée de M. de Turenne, qui venoit commander l'armée du roi dans l'Alsace, il entre dans des soupçons et dans des frayeurs dont nous ignorons le sujet; il se retire, il abandonne sa place et la province à l'homme du monde qui en desiroit le commandement avec plus de passion. Cette occasion, capable de faire naître l'envie d'un si bel établissement aux personnes qui n'y eussent jamais pensé, la fait perdre à notre héros qui y pensoit depuis si long-temps. Il ne dépêche point de courrier à la cour pour deman-

der la dépouille d'un homme qui se dépouilloit lui-même; et, par un désintéressement sans exemple, il rassure le gouverneur, le remet dans sa place, et le raccommode à la cour. Conquérir l'Alsace, prendre Brisach, se rendre maître de ce fameux passage du Rhin, ce seroit l'effet d'une valeur héroïque (1), mais dont les soldats, les officiers, et la fortune, qui veut avoir sa part dans tous les grands événements, partageroient la gloire avec M. de Turenne: mais vaincre ses desirs, vaincre la force de l'occasion, renoncer à Brisach et à l'Alsace, c'est une victoire que M. de Turenne remporte tout seul, et dont il ne partage la gloire avec personne.

Nos passions ne sont pas seulement violentes, elles sont adroites: repoussées par un endroit de notre ame, elles se représentent avec un nouveau visage d'un autre côté. Tel croit qu'il n'est pas honnête d'être intéressé pour soi-même, qui se persuade qu'il est permis de l'être pour ce que

(1) Et certè in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus, multùm juvant: maximam verò partem quasi suo jure fortuna sibi vindicat; et quidquid est prosperè gestum, id penè omne ducit suum. At verò hujus gloriæ, C. Cæsar, quam es paulò antè adeptus socium habes neminem. Cicer. pro Marc.

l'on aime; et il ne voit pas que son amour-propre le suit par-tout, et qu'il ne lui fait faire ce petit mouvement au-dehors que pour le ramener dans son intérêt par un chemin dont il ne s'aperçoit pas. M. de Turenne a eu pour son illustre maison, pour ses chers amis, et pour ses fidèles serviteurs toute la tendresse et tout l'empressement que la nature inspire à un bon cœur. L'absence ni le temps n'étoient point capables de ralentir l'ardeur de son amitié, mais il y avoit en son cœur un amour prédominant à tous les autres, c'étoit l'amour de la justice. Elle étoit la règle inviolable de toutes ses actions, l'amitié ni la haine ne le pouvoient jamais préoccuper: il refusoit des graces à ses amis, qu'il accordoit à ses ennemis, quand il les en croyoit plus dignes que ceux qu'il aimoit; et, sourd à toutes les plaintes de la nature et de l'amitié, il traitoit ceux qui étoient capables de les faire, de petits esprits qui tournent toujours autour d'eux-mêmes, n'ayant pas assez de force pour s'en éloigner.

Aussi n'étoit-ce ni par l'intrigue d'un domestique intéressé, ni par des assiduités étudiées, ni par l'utilité d'une liaison, que l'on se faisoit une entrée dans le cœur de M. de Turenne. Le bon-

heur pouvoit lui montrer ceux qui devoient être ses amis; mais il n'alloit que jusque-là, le seul mérite faisoit le reste: car comme il n'avoit point une froideur et une fierté capable de rebuter, il n'avoit point aussi cet air caressant qui semble mendier le cœur de tout le monde, sans vouloir pourtant engager le sien. Personne n'a jamais pu se plaindre d'avoir été dédaigné avec mépris, ni d'avoir été amusé par de vaines espérances. Ce grand homme avoit rendu l'accès de son cœur difficile sans être rude, et il en avoit, pour ainsi dire, fortifié les premières avenues, parcequ'après les avoir une fois forcées par le mérite, le reste ne coûtoit plus rien ni à prendre ni à conserver.

Je vous appelle à témoin de cette vérité, chers et illustres amis de cet homme incomparable. Fut-il jamais une amitié si entière, si douce, et si sûre que la sienne? Sa dissimulation vous a-t-elle jamais donné la peine de faire ces difficiles observations qu'il faut employer pour pénétrer le cœur humain? L'inégalité de son humeur vous a-t-elle jamais obligés de prendre des mesures pour choisir les bons moments, et pour éviter les fâcheux? Sa défiance vous a-t-elle jamais obligés à ces éclair-

cissements qui font perdre à réparer des choses déja faites un temps qu'on emploieroit bien plus agréablement à faire de nouveaux progrès dans l'amitié? A-t-il jamais exigé de vous une servitude et une dépendance tyrannique? Enfin, dans ce commerce qui vous ouvroit ce cœur jusqu'au fond, y avez-vous jamais rien trouvé qui méritât quelque indulgence de votre part? y avez-vous découvert quelque foiblesse et quelques sentiments qui marquassent la vanité et la corruption du siècle? Avez-vous eu besoin de vous faire une religion de nous cacher quelque défaut secret? Eussiez-vous desiré d'en ôter ou d'y ajouter quelque chose? Si vous étiez les maîtres de vous former un cœur à vous-mêmes, en voudriez-vous un plus grand, plus droit, et plus parfait? Hélas! je le sens, messieurs, je touche à l'endroit de votre plaie le plus douloureux et le plus sensible; et, s'il vous étoit libre de m'interrompre, ne vous écrieriez-vous pas ici que vous n'y avez rien vu que de grand et d'héroïque; que tous ses sentiments étoient pour vous des leçons de sagesse et de vertu, des sujets d'admiration et d'amour, et la matière éternelle de vos larmes, ou du moins d'un triste et précieux souvenir?

Eh! que ne doit-on pas croire d'un cœur en qui l'amour souverain de la vérité a été la source de mille vertus? Cet amour est le plus beau caractère d'une grande ame. Il est dans notre esprit le remède des erreurs et des illusions où notre ignorance nous expose : dans notre cœur il est le frein de nos passions, qui, fatiguées des reproches de la vérité, se lassent enfin et s'éteignent. Il est le lien le plus assuré de la société civile ; et, si je puis le dire, cet amour nous rend, en quelque façon, incapables de tromper et d'être trompés. Mais pour avoir cet amour dans un degré héroïque, il faut aimer la vérité par-dessus toutes choses, et n'aimer dans les choses que la vérité. Car notre amour-propre, toujours attentif à nous faire quelque surprise, ne nous donne que trop souvent le change (1). Nous aimons tous la vérité ; mais nous ne l'aimons pas tous si uniquement que nous n'aimions encore quelque chose avec elle ; et, pour accorder en nous ces deux amours, nous nous laissons aller à croire que ce que nous aimons est la vérité. Un rayon de la lumière du ciel qui préparoit ce grand cœur

(1) Quicumque aliud amant, hoc quod amant volunt esse veritatem. Aug. Conf. l. X. c. 13.

à la connoissance des vérités de la foi, l'y disposoit par cet amour naturel qu'il avoit pour celles de la morale. C'étoit son inclination dominante; et son étude particulière étoit à ne montrer, à n'avoir et à n'être rien de faux. Ses actions étoient aussi sincères que ses paroles; ses paroles n'étoient que les images de ses pensées, et ses pensées étoient toutes heureusement réglées sur les idées de la vérité.

Il ne lui est jamais arrivé de chercher à paroître par de certaines choses dont l'éclat et la belle apparence ne sont pas toujours soutenus d'un fonds d'honneur et de vérité. Il étoit naturellement libéral, les pauvres le savent; et il lui eût été facile de satisfaire cette noble inclination, s'il eût voulu se relâcher un peu sur la manière d'acquérir pour parvenir à la gloire de donner. Il n'a jamais balancé là-dessus, persuadé que la libéralité n'étoit plus une vertu dès que l'on consentoit à acquérir avec quelque empressement ou quelque injustice, pour donner avec pompe et avec éclat. Mais ce même homme à qui l'on n'eût pas arraché les sommes les plus petites lorsque la moindre ombre de vanité se rencontroit à les donner, n'avoit point de peine à se dé-

pouiller même de son nécessaire, lorsque la moindre ombre de justice ou de bienséance pouvoit ôter à ses largesses l'air du faste et de l'ostentation. C'est de cet amour pour la vérité que venoit l'aversion qu'il avoit de se justifier dans les choses que les faux bruits ou les mauvais offices pouvoient rendre suspectes. Content du témoignage de sa conscience, il ne vouloit point devoir à une apologie ce qu'il devoit à la vérité même. C'est de l'amour pour la vérité que venoit cette modération admirable dans les rencontres où il sembloit que l'intérêt de sa gloire dût exciter son ressentiment. Comme il alloit jusqu'au fond des choses, il trouvoit qu'il y a bien plus de gloire à vaincre sa passion qu'à venger une injure, et ceux qui courent à la vengeance vont au plus aisé et non pas au plus glorieux.

Cet amour lui faisoit préférer la gloire d'une entreprise bien concertée, quoique malheureuse, au vain éclat de celles qui n'ont rien de bon que le succès. Enfin c'est de cet amour de la vérité que venoit cette naïveté admirable avec laquelle M. de Turenne se laissoit voir tel qu'il étoit, sans rien exagérer par orgueil, sans rien abaisser par une fausse modestie, mais plus que tout cela par

une si entière application à la vérité des choses, qu'elle lui faisoit presque oublier si c'étoit de lui-même qu'il parloit. La peinture a besoin d'ombres et de jours pour donner du relief aux corps qu'elle représente, ou pour mettre les autres en éloignement; aussi ne fait-elle que des figures: la nature, qui produit les choses véritablement, n'a pas besoin de ces artifices. Comme il ne fut jamais une vertu plus pleine et plus naturelle que celle de ce grand homme, il n'y en eut jamais de plus épurée de tout artifice. Il ne se cachoit point, il ne se montroit point; il parloit, lorsqu'il le falloit, et de ses victoires et de ses désavantages, aussi peu attentif à relever la gloire des unes qu'à déguiser le malheur des autres. Il ne songeoit pas même à ces grandes ressources de gloire qui lui permettoient de faire des pertes sans s'appauvrir; et la même vérité qui lui faisoit raconter le détail des victoires innombrables qu'il a remportées lui faisoit dire le particulier de quelques occasions où il n'avoit pas été heureux: aussi éloigné dans ces récits du faste de la modestie que de celui de l'orgueil.

Dans ce moment votre imagination ne vous représente-t-elle pas vivement cette simplicité

admirable qui régnoit dans toutes les actions et dans toutes les manières de M. de Turenne? Ne croyez-vous pas voir ce prince se mêler dans la foule des courtisans et dans les assemblées mêmes de la ville, avec la bonté et la familiarité d'un homme qui n'eût pas été distingué par tant d'endroits?

Pour moi, messieurs, je ne puis m'empêcher de peindre ce que je pense là-dessus, par des traits tout différents de ce que je veux représenter, et de rappeler dans votre mémoire ces siècles funestes de l'empire romain où il n'étoit pas permis aux particuliers d'être vertueux et illustres, parceque les vices des princes ne laissoient ni vertu ni gloire impunie. Après avoir conquis des provinces et des royaumes, bien loin d'aspirer à l'honneur du triomphe, il falloit à son retour éviter la rencontre de ses amis, prendre la nuit de peur de trop arrêter les yeux du public. Une embrassade froide, sans entretien et sans discours, étoit tout l'accueil que le prince faisoit à un homme qui venoit de sauver l'empire. Du cabinet de l'empereur, où il ne faisoit que passer, il étoit rejeté et confondu dans la foule des autres esclaves: *Exceptusque brevi os-*

culo, nullo sermone, turbæ servientium immixtus est. M. de Turenne a eu le bonheur de vivre et de servir sous un monarque dont la vertu ne laisse rien à craindre à celle de ses sujets. Il n'y a point de grandeur ni de gloire qui puisse faire ombre à celle du soleil qui nous éclaire, et l'importance des services n'est jamais à charge à un prince convaincu par sa propre magnanimité qu'il les mérite. Aussi les distinctions d'estime et de confiance de la part du roi valoient à M. de Turenne la gloire d'un triomphe. Les récompenses fussent allées aussi loin que ces distinctions, si le roi eût trouvé en lui un sujet docile à recevoir des graces; mais ce qui étoit l'effet d'une sage politique dans les temps malheureux où la vertu n'avoit rien tant à craindre que son éclat, étoit en lui l'effet d'une modestie naturelle et sans art.

Il revenoit de ses campagnes triomphantes avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vide de sa propre gloire que le public n'en étoit occupé. En vain les peuples s'empressoient pour le voir; en vain, dans les assemblées, ceux qui avoient l'honneur de le connoître le montroient

des yeux, du geste et de la voix à ceux qui ne le connoissoient pas; en vain sa seule présence, sans train et sans suite, faisoit sur les ames cette impression presque divine qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque: toutes ces choses, si propres à faire rentrer un homme en lui-même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au-dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéroient en aucune manière la situation tranquille de son ame, et il ne tenoit pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes.

Outre les sentiments que la religion lui inspiroit sur ce sujet, ceux qu'il avoit pour le roi et pour l'état lui ôtoient toutes les vues de sa gloire particulière; et il eût cru faire un larcin de retenir pour lui-même quelque chose de ce qu'il croyoit devoir tout entier à son prince et à sa patrie. Quel est le général d'armée qui s'avise de se faire une inquiétude de ce qui se passe dans les lieux éloignés de lui? N'arrive-t-il pas le plus souvent qu'une jalousie secrète leur fait craindre les avantages de la cause commune, lorsque leur gloire particulière ne s'y trouve pas, ou qu'il y a du danger qu'elle ne soit ou obscurcie ou ba-

lancée? Notre héros, défait de ces pernicieuses maximes, donnoit ses desirs et ses craintes aux entreprises où il ne pouvoit contribuer de ses soins et de sa personne. Il pratiquoit sur ce point ce qu'il disoit judicieusement en d'autres rencontres, qu'il falloit toujours craindre l'ennemi éloigné, et ne le craindre plus dès qu'il est présent. Ce capitaine intrépide et assuré contre l'ennemi qu'il avoit en tête portoit ses craintes et ses desirs par-tout où le roi portoit ses armes, en Flandre, en Sicile, en Catalogne; semblable à ce sage et généreux Caton, qui, sans rien craindre pour lui-même, craignoit pour toutes les parties de la république romaine: *Cunctisque timentem, securumque sui.*

Il a poussé cette délicatesse et les effets de cet amour si loin, qu'il semble que ce n'est pas ici le portrait d'un homme qui ait été tel qu'on le représente, mais la simple idée du sujet le plus zélé qui fut jamais: car hasarder simplement sa vie et sa fortune pour l'état, ce ne fut pas assez pour satisfaire une ame aussi héroïque et aussi remplie de l'amour de ses véritables obligations que celle de M. de Turenne; mais hasarder sa réputation pour son prince, renoncer à sa pro-

pre gloire pour l'intérêt de l'état, c'est le plus grand sacrifice qu'un grand capitaine puisse faire à son maître; et c'est, messieurs, ce qu'a fait M. de Turenne dans les deux dernières campagnes. Il y a un an que nous lui voyions faire le personnage de cet illustre Romain qui fut appelé l'épée de la république: avec un nombre inégal, et un désavantage qui le menaçoit presque d'une défaite assurée, il cherche, il pousse, il bat à toute heure les ennemis. Cette année, au contraire, il se réduit au personnage de cet autre Romain, qui fut appelé le bouclier de la république: quoique le nombre et la valeur de ses troupes semblassent lui assurer la victoire, il fuit les occasions des combats et des batailles; différent de lui-même dans la conduite, mais semblable à lui-même dans l'ardeur pour le service de son prince et pour le bien de l'état. Il y a un an qu'il étoit en-deçà du Rhin, où il falloit, à quelque prix que ce fût, faire perdre aux Allemands l'envie de venir inonder la France, et pour cela les poursuivre et les battre sans relâche; cette année il étoit au-delà du Rhin, et il lui suffisoit de maintenir l'armée du roi, et d'assurer le repos de sa patrie.

Avouez, messieurs, que se servir de l'épée avec tant de risque, lorsque pour l'intérêt de sa gloire particulière il ne devoit, ce semble, que se couvrir du bouclier; se couvrir simplement du bouclier, lorsqu'il pouvoit en apparence se servir avec tant de gloire de l'épée; enfin, s'exposer au danger et à la honte d'être vaincu, lorsque le service du roi demandoit qu'il hasardât tout pour essayer de vaincre; fuir les occasions de combattre et de vaincre, lorsque pour le service du roi il suffisoit de n'être pas vaincu, est une chose si rare, si singulière, si héroïque, qu'on peut dire qu'une telle action n'a point eu de modèle, et qu'elle ne sera jamais imitée.

Croyez-vous après cela, messieurs, que celui qui jusqu'ici nous a paru un héros hors de la portée même de l'imitation pût encore trouver de quoi s'élever au-dessus de lui-même par la grandeur et par la droiture de ses sentiments? Vous persuaderez-vous, messieurs, qu'un grand homme de guerre, qu'un général d'armée ait pu faire des souhaits pour la paix? Croirez-vous qu'un homme puisse si bien faire la guerre et songer à la finir? Je ne le croirois pas moi-même, si je ne parlois d'un héros qui nous avoit accou-

tumés aux miracles et aux prodiges. Oui, messieurs, ce grand capitaine desiroit ardemment la paix. Il voyoit avec douleur les maux qu'entraîne après soi la nécessité de la guerre. Il laissoit aux vertus médiocres ces lâches ménagements qui, pour faire durer la considération d'un particulier, font durer la misère des états; et sans songer qu'il eût de quoi se rendre encore plus admirable dans la vie privée qu'à la tête des armées, il se hâtoit de se dérober par la rapidité de ses victoires la matière de ses emplois. A l'entrevue des deux rois, il fut sans doute bien plus touché des réjouissances publiques avec lesquelles les François et les Espagnols solennisèrent la naissance de la paix et l'espérance de la félicité publique, que de l'aveu que le roi d'Espagne fit à sa gloire, lorsque, pressé par la force de la vérité, il confessa en présence des deux cours que les victoires de M. de Turenne lui avoient fait passer de mauvaises heures et de mauvaises nuits, lui dont la fière gravité auroit à peine permis qu'il avouât seulement que le soin de ce vaste empire sur lequel le soleil ne se couche jamais fût capable de troubler son repos.

Pour une telle vertu la terre n'a point de con-

ronnes; le laurier et l'olive joints ensemble n'en forment pas une assez belle pour une tête si illustre : ce n'est que de votre main, grand Dieu, qu'une vertu si parfaite doit être couronnée. Souvenez-vous donc, Seigneur, de la douceur de ce nouveau David : *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.* Donnez le repos de la sainte Sion à cette grande ame, qui par ses exploits n'a songé qu'à contribuer à la paix des peuples qui vous adorent. Vos miséricordes, grand Dieu, nous donnent presque cette assurance, et ce n'étoit que pour le préparer aux couronnes éternelles que vous aviez rempli ce cœur de religion, de piété, et de toutes les vertus qui font les chrétiens. C'est la troisième partie de mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

Tous les siècles et toutes les nations ont eu des hommes extraordinaires, que la valeur, la prudence, la fortune et la sagesse ont distingués des autres. L'ancienne Grèce et l'ancienne Rome nous ont laissé des modèles de grands princes, de vaillants capitaines, de sages et illustres citoyens;

mais il est difficile de trouver dans un seul homme toutes les vertus qui ont fait les héros parmi les païens, et celles qui font les saints parmi les chrétiens. C'est pourtant le caractère véritable du prince que nous pleurons. Rome profane lui eût dressé des statues sous l'empire des Césars; et Rome sainte trouve de quoi l'admirer sous les pontifes de la religion de Jésus-Christ: car, messieurs, si le nombre des vertus morales de M. de Turenne étoit plus grand que celui de ses exploits, sa religion le rend encore plus admirable que toutes les qualités naturelles de son ame.

De sorte, messieurs, qu'il me semble que je vous ai conduits dans cet éloge par des endroits semblables aux différentes parties du temple de Jérusalem. On rencontroit d'abord le parvis, que la foule du peuple remplissoit de tumulte; on passoit ensuite par les lieux sacrés, où les victimes étoient égorgées, et l'on entroit enfin dans le sanctuaire, que Dieu seul remplissoit par la présence de sa grandeur, et qui par une communication de sainteté rendoit les autres lieux majestueux et vénérables. Le cœur de ce grand homme a été le temple animé du Dieu vivant. Vous en avez vu d'abord les dehors tumultueux, par ce

bruit que font dans l'imagination les actions militaires, lors même que l'on ne fait que les dire. Vous êtes entrés ensuite dans cette partie de notre cœur où résident les passions différentes, et vous les avez toutes vues immolées à la gloire par la vertu de ce héros. Enfin, me voici dans l'endroit de mon discours où il faut que je tire le rideau pour découvrir à vos yeux le sanctuaire de ce cœur que Dieu remplissoit par sa majesté, et où il étoit comme sur un trône, que la foi, l'espérance, la charité, l'humilité et les autres vertus chrétiennes, lui dressoient. De ce lieu sacré je vois sortir des lumières qui se répandent sur tout ce que je viens de dire, qui sanctifient tous les éloges que j'ai donnés à ce grand homme, et qui, réformant tout ce que vos idées peuvent avoir eu de profane jusqu'ici, au lieu de vous le faire voir comme un César et un Alexandre dans la guerre, vous le représentent comme un David ou un Théodose, et comme un philosophe chrétien, élevé dans l'école de Jérusalem, plutôt que comme un disciple d'Athènes.

M. de Turenne, qui ne pouvoit, ce semble, avoir que des défauts étrangers, et comme hors de lui-même, fut engagé par sa naissance et par

son éducation dans les erreurs de Calvin, qu'il trouva établies et dominantes dans son esprit avant que sa raison fût assez forte pour s'y opposer. Mais que ne peut la main toute-puissante qui opère le salut des hommes? Les péchés et les erreurs mêmes lui servent pour manifester les richesses de sa miséricorde et la gloire de ses élus; car s'il est vrai, selon saint Augustin, que beaucoup de malheureux égarés ont fait voir la beauté de leur génie et la grandeur de leur esprit dans la défense des erreurs qu'ils soutenoient, *in ipsis erroribus defendendis quam magna claruerunt ingenia*, ne peut-on pas dire que le temps que M. de Turenne a été dans l'erreur n'a servi qu'à faire l'épreuve de la sincérité de son cœur? S'il n'eût eu qu'une religion de politique, nous ne pleurerions pas à la vérité ces belles et nombreuses années qu'il a passées hors du sein de l'Église; mais peut-être faudroit-il pleurer devant Dieu celles qu'une foi feinte lui eût fait passer dans la véritable communion. Jamais homme, si je puis me servir de cette expression, n'a été de meilleure foi dans l'erreur que M. de Turenne; et tant qu'il plut à celui qui avoit marqué le temps où ce grand homme devoit entrer dans

le sein de Jérusalem de le laisser dans la malheureuse prévention de Babylone, rien ne fut capable de l'ébranler. Il fut pourtant attaqué par tout ce qu'il y a sur la terre de plus fort et de plus sensible. La conversion de M. le duc de Bouillon son frère le pressa non seulement par tout ce que la chair et le sang ont de pouvoir dans ces sortes de changements, mais par tout ce que l'exemple d'un prince également grand par l'esprit, par le cœur, et par la force de la persuasion, pouvoit avoir d'ascendant sur l'esprit d'un frère plein d'estime et de respect pour cet illustre aîné. La fortune et la gloire le sollicitèrent par tout ce qu'elles ont de force et d'attraits. Le roi, avant la paix des Pyrénées, eût honoré la plus grande vertu de son royaume de la première charge de sa couronne, si M. de Turenne eût cru qu'il eût été permis de s'élever aux plus grands honneurs de la terre en foulant aux pieds la religion qu'il professoit. Quelle perte que tant de constance et de fermeté n'ait pas été employée pour la bonne cause! La Providence le permit afin que la gloire de sa conversion ne fût pas douteuse, et qu'il parût aux yeux du bon et du mauvais parti que, sans le mélange d'aucun motif

humain, il n'avoit été vaincu que par ces charmes de lumière dont parle saint Paul, qui, ayant gagné son cœur depuis si long-temps par l'amour de la vérité, chassèrent enfin de son esprit toutes les ténèbres de l'erreur.

Ce combat intérieur, où M. de Turenne n'avoit que Dieu pour spectateur, où il avoit mille ennemis secrets qui s'opposoient à son salut, où il s'agissoit, non d'une couronne qui flétrit sur la tête du vainqueur, mais de cette couronne immortelle que Dieu a préparée à ceux qui le servent en esprit et en vérité, a été l'occasion de sa plus noble victoire et de son triomphe le plus illustre. Il employa pour se vaincre lui-même plus d'art, plus de sagesse et plus de courage qu'il n'en avoit jamais employé à vaincre les autres; et comme le premier pas vers la victoire est de bien connoître l'ennemi qu'on doit combattre, M. de Turenne n'oublia rien durant un long temps pour reconnoître le fort et le foible de sa première religion, qui, par une grace singulière de Dieu, lui étoit devenue suspecte. Il écouta tous les avis qu'on lui donna; il frappa à la porte de la vérité par les prières et par les larmes; il se défia d'autrui et de lui-même; et, s'a-

bandonnant tout entier à la conduite de Dieu, qu'il cherchoit avec tant de sincérité, il triompha dans son esprit de la vieille erreur, que le malheur de son éducation y avoit établie ; il triompha dans son cœur de la mauvaise honte, qui parmi les hommes fait passer pour foiblesse un changement, lors même qu'il conduit à la vérité ou à la vertu ; il mit sa gloire à brûler ce qu'il avoit jusqu'alors adoré, et à entrer avec autant d'humilité que de courage dans le sein de cette Église qui, charmée de ses vertus, soupiroit depuis si long-temps après l'acquisition d'un tel fils.

Anges du premier ordre, esprits destinés par la Providence à la garde de cette grande ame, dites-nous quelle fut la joie de l'Église du ciel à sa conversion, et avec quelles réjouissances furent reçus les premiers parfums des oraisons de ce nouveau catholique, lorsque, du pied des autels de l'agneau sacrifié, vous les portâtes au pied de l'autel de l'agneau régnant dans la gloire. Les vieillards couronnés et les chœurs des anges n'en redoublèrent-ils pas la joie et l'harmonie du céleste cantique?

Pour vous, messieurs, vous n'avez pas oublié

que l'Église de la terre regarda cette conversion avec autant de joie qu'elle eût fait celle d'un royaume tout entier. M. de Turenne vainqueur des ennemis de l'état ne causa jamais à la France une joie si universelle et si sensible que M. de Turenne vaincu par la vérité et soumis au joug de la foi.

Les bénédictions et les applaudissements ne s'arrêtèrent pas à cet illustre converti; ils passèrent jusqu'à ce cher et illustre neveu qui, par ses conférences fréquentes, avoit contribué si efficacement à la conversion de ce grand homme. Certes, messieurs, si pour mériter l'honneur du triomphe parmi les Romains, et pour monter au Capitole avec la pourpre, il falloit avoir étendu les bornes de l'empire, et défait des armées considérables; quand la grandeur de la naissance, la profondeur du savoir, l'innocence des mœurs, une sagesse consommée dans une grande jeunesse, n'auroient pas assuré à ce prince la plus éminente dignité de l'Église, il suffisoit d'avoir contribué en quelque chose à la conquête de cette grande ame, pour mériter d'entrer en triomphe, et couvert de la pourpre sacrée, dans le Capitole du monde chrétien.

Depuis que M. de Turenne fut devenu par sa conversion un nouvel enfant en Jésus-Christ, fut-il une piété plus sincère, une foi plus vive, une confiance en Dieu plus pleine et plus forte, une humilité plus profonde, et une religion plus entière? Mais qu'est-ce que je fais? et, avant que d'avancer dans ce sanctuaire, ne faut-il pas que je prononce ici les mêmes paroles que disoit autrefois le diacre, lorsque le prêtre étoit arrivé à la plus auguste partie des sacrés mystères? *Sancta sanctis*, les choses saintes ne sont que pour les saints. Enfants du siècle, hommes nourris dans le mensonge et la vanité, jusqu'ici vous m'avez entendu, parceque j'ai dit des choses que le monde corrompu est capable d'admirer, quoiqu'il ne soit pas toujours capable de les faire: mais m'entendrez-vous et me croirez-vous, lorsque je vous parlerai des sentiments que la religion et la piété lui inspiroient? Vous ne les avez pas entendus de sa bouche: M. de Turenne, content d'exposer aux yeux du siècle les dehors d'une vie sage et réglée, gardoit pour les conversations qu'il avoit avec les serviteurs de Jésus-Christ des sentiments dont le monde n'étoit pas digne, et il n'avoit garde d'exposer ces perles évangéliques à des pro-

fanes qui les eussent foulées aux pieds par leurs railleries sacriléges. Aussi n'est-ce pas à vous que je donne ce cœur à examiner dans cette partie de mon discours; c'est à Dieu, c'est à ses saints, c'est à ces sacrées épouses de Jésus-Christ qui, par leur piété, prennent plus d'intérêt à la religion de ce prince, que le sang ne leur en a fait prendre en tout le reste.

M. de Turenne avoit une foi si vive et si pleine, que tout lui paroissoit grand et majestueux dans l'Église. Il avoit de la vénération pour les plus petites pratiques de la religion, dont les enfants du siècle ne font que de froides railleries; il regardoit ces observances religieuses avec les mêmes sentiments qu'il faut considérer dans la nature les œuvres de Dieu, qui n'est pas tellement grand dans les ouvrages qui sont sortis de ses mains, qu'il ne soit encore admirable dans les plus petits. Si vous ne voyez pas cette grandeur, mondains, c'est qu'il y a deux sortes de vie dans le monde, l'une toute spirituelle, et l'autre toute dans les sens. Ces deux vies sont également incompréhensibles l'une à l'autre, parcequ'il y a un chaos impénétrable entre les deux; et comme les saints ne peuvent comprendre que les hom-

mes, faits pour jouir de Dieu, s'occupent tout entiers du néant et des créatures, les hommes charnels de leur côté ne peuvent donner le prix qu'il faut à tant de saintes pratiques d'humilité et de pénitence, qui leur paroissent comme un rien dans la religion. Vous croyez, messieurs, que c'est moi qui ai fait la distinction de ces deux vies, et que je l'ai même empruntée de quelque contemplatif éclairé. Me croirez-vous, messieurs, quand je vous dirai que je n'ai fait en cela que redire fidèlement les sentiments de M. de Turenne, et les vues saintes et justes que sa foi lui donnoit sur toutes les choses de la religion? Et en vérité je n'ose vous blâmer de la peine que vous avez à le croire; car enfin est-ce dans la cour, est-ce dans les armées, est-ce sous le casque et sous la cuirasse que s'apprennent de telles vérités? Non, messieurs, non, ni la chair ni le sang ne pouvoient lui avoir révélé de si grandes et de si sublimes vérités; c'étoit le Père céleste, qu'il servoit avec une foi si pure et une religion également éloignée de la dureté et de l'hypocrisie.

Que s'il avoit une vénération si sincère pour les pratiques de pénitence et d'humilité qui paroissent si petites, jugez, messieurs, de quelle

manière il étoit touché de la grandeur des mystères, dont l'élévation est si propre à humilier l'esprit et le cœur de l'homme. M. de Turenne ne trouvoit point à son gré de néant assez profond où la créature pût se réduire devant la majesté terrible du Dieu qui l'a faite et qui la soutient. Ce n'étoit pas assez pour lui d'offrir au Seigneur soir et matin le sacrifice de ses lèvres, il vouloit être chrétien tout le jour, comme il le disoit lui-même; et il avoit pitié de ces personnes aveugles qui, par une petite prière qu'ils offrent à Dieu le matin, croient avoir acheté le droit de l'oublier et même de l'offenser le reste de la journée. M. de Turenne n'estimoit dans la religion que ces jours pleins et entiers dont parle David: *Dies pleni invenientur in eis;* et mettant, pour ainsi dire, en faction tour-à-tour toutes les puissances de son ame, il s'efforçoit de continuer, par la droiture de ses intentions, par l'éloignement du péché, et par l'amour sincère du bien, le sacrifice de louanges que ses prières, ses saintes lectures, ses heures de retraite et ses pieuses réflexions commençoient et finissoient si fidèlement tous les jours.

Ne pensez pas, messieurs, que notre héros

perdit à la tête des armées et au milieu des victoires ces sentiments de religion. Certes, s'il y a une occasion au monde où l'ame pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors mêmes de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'ame par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connoît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel; c'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient: « C'est moi qui me suis fait moi-même »

Mais aussi la religion et l'humilité paroissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu?

M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avoit un Dieu au-dessus de sa tête que dans ces occasions éclatantes, où presque tous les autres l'oublient. C'étoit alors qu'il redoubloit ses prières; on l'a vu même s'écarter dans les bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adoroit en cette humble posture ce Dieu devant qui les légions des anges tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer la victoire, faisoient porter l'arche d'alliance dans leur camp, et M. de Turenne croyoit que le sien seroit sans force et sans défense s'il n'étoit tous les jours fortifié par l'oblation de la divine victime qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistoit avec une dévotion et une modestie capables d'inspirer du respect à ces ames dures à qui la vue des terribles mystères n'en inspiroit pas.

Dans le progrès même de la victoire, et dans

ces moments d'amour-propre où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion étoit en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissoit autour de lui des cris de victoire; en vain les officiers se flattoient et le flattoient lui-même de l'assurance d'un heureux succès: il arrêtoit tous ces emportements de joie où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si dignes de sa piété: « Si « Dieu ne nous soutient, et s'il n'achève son ou« vrage, il y a encore assez de temps pour être « battus. »

Aussi, comme il reconnoissoit que toutes les victoires venoient de Dieu, il s'efforçoit de les rendre dignes de Dieu. Après avoir vaincu les ennemis, il n'oublioit rien pour vaincre la victoire même. Vous savez que naturellement elle est cruelle, insolente, impie: M. de Turenne la rendoit douce, raisonnable, et religieuse. Quels ordres ne donnoit-il pas, quels efforts ne faisoit-il pas pour arrêter le carnage, qui, après l'ardeur du combat, n'est plus qu'un crime et une brutalité barbare, pour empêcher la profanation des temples, l'incendie des maisons, les

dégâts inutiles, et les abominations qui obligent si souvent les princes chrétiens à pleurer les plus justes et les plus glorieuses victoires?

Après un tel exemple, les faux politiques oseront-ils encore mettre parmi leurs maximes impies, que la religion chrétienne n'est pas propre à faire de grands hommes de guerre? Les libertins oseront-ils tourner en ridicule ceux qui songent à apporter aux occasions dangereuses un cœur d'autant plus ferme et plus intrépide que leur conscience est plus pure? O corruption! ô fantôme d'une fausse gloire! ô ouvrage funeste de ce vieil ennemi du genre humain, qui n'a que trop réussi à ouvrir une porte assurée à la mort éternelle des ames, dans un emploi où il y a tant de portes ouvertes à la mort du corps (1)! Quoi! messieurs, des chrétiens peuvent-ils penser qu'un homme soutenu de la confiance qu'il a en Dieu,

(1) Il n'y a que la religion qui rende les hommes braves, patients, intrépides par conscience; il n'y a qu'elle qui attache à la lâcheté et à l'indifférence pour son prince et pour sa patrie, non seulement la honte, mais le crime et la punition éternelle. Ces motifs subsistent après tous les autres; ils demeurent lorsque tout s'alarme et s'ébranle; ils rappellent même les autres sentiments, et s'en servent avec avantage; et si l'on étoit fidèle à la religion, l'on seroit invincible. DUGUET, Institution d'un prince.

armé de la sûreté de sa conscience, animé de l'espérance des couronnes immortelles, convaincu qu'une des plus essentielles obligations que la religion lui impose est de combattre et de mourir, s'il le faut, pour le service de son prince et de sa patrie, soit moins généreux et moins vaillant qu'un impie présomptueux qui met toute son espérance en soi-même, et qui ne reconnoît point d'autre dieu que son cœur et que son bras? Messieurs, le pourrez-vous croire désormais? et si les exemples des Charlemagne, des Théodose, des David, qui ont plus remporté de victoires par leurs prières que par leurs épées, sont trop anciens et trop éloignés, ne serez-vous pas instruits par la piété et la religion du héros que vous venez de perdre? Vous lui avez vu prendre au pied des autels les armes pour aller combattre les ennemis; vous lui avez vu rapporter au pied des autels ces mêmes armes, après les avoir vaincus. Avez-vous vu que sa religion l'ait troublé en donnant les ordres, qu'elle l'ait rendu timide dans l'exécution; qu'elle l'ait empêché de poursuivre chaudement la victoire, d'en tirer tous les avantages possibles pour le service de son maître? Enfin, pour avoir de la religion, en

étoit-il moins prudent, moins vaillant, moins heureux? ou plutôt n'étoit-il pas heureux, sage et vaillant parcequ'il avoit de la religion?

Et en vérité, messieurs, il semble qu'il étoit bien juste que le Dieu des armées combattît pour un prince qni combattoit pour lui avec tant de zèle et d'ardeur. Le soin d'acquérir de nouveaux sujets à son roi ne l'empêchoit pas de songer aux conquêtes de Jésus-Christ et à la conversion des hérétiques. C'étoient les victoires pour lesquelles il croyoit qu'il lui étoit permis d'avoir de l'amour-propre, et dont il pouvoit en quelque façon se glorifier. Il souhaitoit avec tant de passion de ne voir qu'un pasteur et qu'un bercail dans l'Église, que je ne crains point de dire qu'avec plaisir il se fût fait anathème pour réunir les frères qu'il avoit eus dans l'erreur à ceux que la vérité lui avoit donnés. Il n'épargnoit rien pour satisfaire cette sainte passion; il étudioit avec soin les meilleures manières de ramener les égarés; il avoit des conférences fréquentes avec toutes les personnes qui, par leur savoir, leur zèle et leur charité, pouvoient avancer ce grand ouvrage. Au milieu de son camp, à la veille des plus importantes actions de la guerre, et quel-

ques heures avant que de vaincre des armées entières, il écrivoit de longues lettres, il donnoit des avis pour enlever à l'hérésie quelque ministre ou quelque personne considérable qui, par l'éclat de sa conversion, pût procurer celle de plusieurs autres.

Comme il savoit qu'il n'y a que trop d'hérétiques qui, pour me servir des termes de Tertullien, regardent la pauvreté comme une divinité plus redoutable que le Dieu même dont ils tiennent la vérité captive dans l'injustice, il n'épargnoit ni son bien ni son crédit pour leur subsistance, et pour leur faire trouver dans l'Église véritable tout ce qu'ils perdoient de secours, d'appui et de biens en quittant la fausse. Il n'étoit hardi à demander des graces au roi que sur ce sujet, et il fût allé jusqu'à l'importunité, si la religion de son prince n'eût prévenu son zéle. Ce zéle n'est pas éteint par sa mort; sa libéralité fait encore la guerre à l'hérésie; et il ne s'est pas contenté que l'exemple de sa conversion fût comme un phare qui avertît les hérétiques du chemin qu'il falloit tenir pour éviter les écueils, il a même préparé un port et un asile à ceux qui, se sauvant tout nus du naufrage, ont besoin

de trouver sur la rive quelque main charitable qui leur aide à conserver une vie qu'ils viennent de garantir des flots. Tant de soin, tant d'application, tant de vues pour les intérêts de l'Église, ne méritent-ils pas qu'on lui donne les titres les plus pompeux dont les saints Pères aient honoré la mémoire des princes religieux? que l'on publie que, comme Constantin, il a été un évêque du dehors pendant sa vie, et qu'on lui donne, comme à ce grand empereur, le nom de très saint et très heureux après sa mort? Ce triste endroit de mon discours m'avertit ici qu'il faut que je dissipe quelques pensées sombres qui s'élèvent dans votre ame, et que je vous adresse les mêmes paroles que S. Ambroise employa autrefois dans l'oraison funèbre du jeune Valentinien; *Audio vos dolere quòd non accepit sacramenta baptismatis.* « Je vois, disoit-il au peuple « de Milan, que vous avez une extrême douleur « de ce que l'empereur est mort sans avoir reçu « le baptême. Mais, continue-t-il, il avoit sou- « haité ce sacrement, il l'avoit demandé avec ar- « deur et avec une foi vive : n'est-ce pas en avoir « la grace, quoiqu'on n'en ait pas reçu l'ablution! « *Certè qui poposcit accepit.* Si les martyrs sont

« lavés dans leur sang sans le secours du bap-« tême, pourquoi ne dirons-nous pas que l'il-« lustre Valentinien a été baptisé par sa piété et « par ses desirs? *Si suo sanguine abluuntur mar-« tyres, et hunc sua pietas abluit.* »

Je suis bien éloigné de croire que j'aie ni la sainteté ni la gravité du grand Ambroise, pour donner à mes sentiments un poids approchant de celui qu'avoient les pensées de ce grand saint. Mais aussi n'ai-je pas en main une matière plus favorable, et des gages plus assurés du salut de M. de Turenne que S. Ambroise n'en avoit de celui de Valentinien? Notre héros avoit été régénéré en Jésus-Christ par le baptême; il s'étoit uni à lui par la participation des divins mystères, en mangeant au pied des autels ce pain des forts qui soutient l'âme, et lui donne la force d'arriver à la sainte montagne de Dieu. Il avoit une foi vive, une confiance de fils en la bonté du Père céleste; il sentoit, comme il le disoit lui-même au confident de sa piété, que l'amour de Dieu croissoit en son cœur. Ses mœurs étoient pures, ses intentions saintes; il avoit un extrême éloignement du péché; il adoroit Dieu en esprit et en vérité; il le prioit avec une charité ardente

et une humilité sincère; il est mort dans le devoir actuel d'un bon citoyen; ses desirs les plus ardents étoient de contribuer par ses victoires à une paix qui lui donnât le moyen de vaquer dans la retraite à cet unique nécessaire que Jésus-Christ nous enseigne dans l'Évangile.

Le beau spectacle que c'eût été pour le monde chrétien, d'entendre dire à ce grand homme après la paix ce que dirent les Machabées vainqueurs de tous leurs ennemis: *Ecce contriti sunt omnes adversarii nostri, ascendamus nunc mundare sancta et renovare.* Voilà les ennemis de mon prince vaincus, l'Europe paisible, et la France triomphante: montons sur la sainte montagne de Sion pour y purifier et y achever le temple que Dieu veut avoir dans nos cœurs. Il l'eût fait, messieurs, il l'eût fait: on lui eût vu mettre toute sa gloire au pied de la croix, et descendre par religion et par humilité d'une élévation d'où les autres sont ordinairement précipités par quelques revers de fortune ou par la mort.

Ce grand et bel avenir dont sa mort précipitée nous a fait perdre l'exemple ne sera point perdu pour lui devant vous, grand Dieu! vous qui lisiez dans son cœur, vous qui voyiez ce de-

sir sincère et empressé qu'il avoit de sortir de l'Égypte pour vous aller adorer dans le désert. Votre puissance, peut, quand elle veut, mettre les temps en abrégé, et donner à quelques jours le mérite de plusieurs années; et cette même puissance, qui appelle les choses qui ne sont pas avec la même facilité que celles qui sont, ne donnera-t-elle pas la récompense de ce glorieux avenir à un héros qui s'en étoit presque attiré tout le mérite par l'ardeur et par la sincérité de ses desirs?

Mais quand ce cœur ne seroit pas un fruit entièrement mûr pour le ciel, le Carmel, cette terre de graces et de bénédictions où il a été transplanté, ne lui avanceroit-il pas ce degré de chaleur et ce goût de sainteté qui le rendra propre pour l'éternité bienheureuse, tandis qu'il ne tombera pas une goutte de rosée sur les malheureuses montagnes où ce grand homme a été enlevé à la terre? *Montes Gelboe, nec ros nec pluvia cadat super vos!* L'oblation du sacrifice, l'élévation des mains de cet illustre prélat, dont la tendresse redoublera la religion, le zèle et la piété, les prières de ces saintes filles du Carmel, attireront sur ce cœur des rosées d'en-haut, as-

sez abondantes pour lui donner sa dernière perfection.

Certes, l'on peut bien dire de M. de Turenne que la gloire qui l'a suivi durant toute sa vie l'a accompagné jusqu'à sa mort. Le roi, pour donner une marque immortelle de l'estime et de l'amitié dont il honoroit ce grand capitaine, donne une place illustre à ses glorieuses cendres parmi ces maîtres de la terre, qui conservent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes. Ce sera là, messieurs, que les étrangers curieux, et la postérité savante, iront apprendre dans les ornements de l'architecture les actions éclatantes de ce prince, dont la réputation a rempli toute la terre et remplira la suite des siècles. Ce sera là que par des emblèmes ingénieux on apprendra quelles ont été les vertus civiles et morales par lesquelles il a surpassé la sagesse des plus célèbres philosophes. Mais si dans ce superbe monument M. de Turenne trouve la gloire d'Athènes et de Rome; dans celui que la piété de son illustre maison lui élève en ce saint lieu nous pouvons dire que la gloire du Carmel lui est donnée : *Decor Carmeli datus est illi.* C'est ici

que toutes les vertus chrétiennes feront le sujet de son épitaphe, et la magnificence de son tombeau. C'est ici que l'on apprendra que la grandeur de la naissance, la vie de la cour, la profession des armes, la gloire des victoires et des triomphes, et les applaudissements du monde, n'ont pas été incompatibles dans le cœur de M. de Turenne avec l'humilité de la croix, et qu'une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, un zèle animé pour la conversion des hérétiques, une haine constante du péché, un amour véritable pour le bien, une intention pure, et enfin une religion pleine et sincère, ont procuré devant Dieu à ce parfait héros une gloire plus solide, plus éclatante, et plus durable que celle dont il a été couvert devant les hommes.

NOTICE

SUR PIERRE SÉGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

PIERRE Séguier, d'un nom si illustre dans la magistrature, naquit à Paris le 29 de mai 1588. La noble famille dont il fut un des ornements remonte jusqu'au onzième siécle : elle avoit puisé d'abord dans la gloire des armes, véritable source de toute noblesse, l'éclat qu'ensuite elle porta dans les fonctions de la robe; parmi ses souvenirs et ses titres elle compte les charges de grand sénéchal des comtes de Flandre et de connétable de la duché de Narbonne, exercées par des Séguiers il y a huit cents ans. Dans des temps beaucoup plus modernes, et lorsqu'elle eut passé de la carrière militaire dans celle de la magistrature, on voit Pierre Séguier, bisaïeul de celui dont nous parlons, arriver par la seule voie légitime et honorable, c'est-à-dire par son rare mérite, à la faveur du roi François I[er], et se signaler dans l'emploi d'avocat-général au parlement, ainsi que dans la conduite des négociations les plus importantes. Le fils de celui-ci, également du nom de Pierre, se rendit célèbre, sous les rois Henri II et Charles IX, par sa dextérité dans le maniement des

affaires, par son zèle pour le bien de l'état, et par une éloquence noble, pure et douce, qui sembloit lui avoir été transmise avec le sang : il a laissé des harangues et un traité *de cogitatione Dei et sui.* Antoine Séguier, fils de ce dernier, se distingua, sous Henri IV et sous Louis XIII, dans les places de maître des requêtes, de conseiller d'état, d'avocat-général, de président à mortier, et dans les fonctions d'ambassadeur ; telle étoit enfin l'illustration de cette maison, au moment où Mascaron prononçoit l'oraison funèbre suivante, que cet orateur ne craignit pas de s'écrier devant un auditoire toujours délicat sur ces matières : « Vous « vous représentez un sénat tout entier de grands et « illustres magistrats de ce nom, douze conseillers « au parlement, six conseillers d'état, deux lieute- « nants civils, deux avocats-généraux, sept maîtres « des requêtes, cinq présidents à mortier, deux pre- « vôts de Paris, chefs de la noblesse de France, et « plusieurs illustres prélats : tout brille, tout éclate « dans cette illustre généalogie. »

Ces races antiques et généreuses, où se perpétuent de générations en générations les vertus, les talents, l'amour effectif du bien public, sont la gloire de leur patrie et l'honneur de l'humanité. Malheur aux temps où l'orgueil et l'envie, les deux grands ressorts des révolutions politiques, font disparoître sous des prétentions nouvelles, et sous des tentatives d'égalité, ces distinctions consacrées par les siècles, garanties précieuses et indispensables de l'harmonie sociale !

Pierre Séguier, l'objet de cette notice, fut préparé par une excellente éducation aux places que demandoit sa naissance: les premières leçons lui furent données par un homme que son mérite éleva dans la suite aux dignités d'archevêque de Bourges et de grand aumônier de France; cet homme rare qui se chargea du soin de l'instruire et de former sa jeunesse se nommoit M. Frémiot. La science du droit lui fut enseignée par celui des disciples du célèbre Cujas que ce grand jurisconsulte affectionnoit le plus. Il étoit digne d'avoir de tels maîtres: les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature n'étoient contrariées en lui par aucun de ces défauts qui, mêlés quelquefois aux dons les plus estimables, en étouffent ou en retardent le développement; son desir d'apprendre égaloit le zèle et le savoir des doctes personnages qui présidèrent à son éducation. Aidé de leurs secours, il fut bientôt en état d'exercer avec succès les charges que la succession des droits et des talents rendoit héréditaires dans sa famille. Après avoir été maître des requêtes, conseiller au parlement, président à mortier, il parvint, en 1635, à la dignité de garde des sceaux et de chancelier. Quoiqu'il fût alors âgé de quarante-sept ans, on dit que le roi Louis XIII, le trouvant trop jeune et balançant à lui confier des fonctions d'une si haute importance, y fut déterminé par cette réponse que lui fit M. Séguier: « Sire, je n'en serai que plus long-« temps au service de votre majesté. »

Profondément frappés du spectacle des troubles dont nous avons été les témoins, des tempêtes qui, de notre temps, ont bouleversé la France, nous sommes plus ou moins disposés à croire que les jours antérieurs de la monarchie furent plus sereins et plus tranquilles. Il s'en faut bien qu'il en soit ainsi : trois de nos rois assassinés dans l'espace d'un siècle et demi ne prouvent que trop combien seroit trompeuse l'image de ce paisible bonheur dont nous voudrions orner le passé. Des mouvements séditieux agitèrent violemment la Normandie vers la fin du règne de Louis XIII : M. Séguier fut envoyé, en 1639, dans cette province, pour y rétablir l'ordre; il sut déconcerter les projets des mutins par la sagesse de ses mesures, et imposer à leur audace par la fermeté de son caractère; il les fit rentrer dans le devoir. « Il « n'a point apprébendé, dit son panégyriste, les dan- « gers qui ont menacé sa vie : les provinces soulevées, « les peuples mutinés, l'image présente de la mort, « n'ont jamais troublé son esprit, ému son cœur, fait « pâlir son visage, ou déconcerté la gravité de son « maintien. » Ce noble courage, dont la magistrature françoise a donné plus d'un exemple à jamais illustre, se reproduisit avec non moins d'éclat dans M. Séguier, quelques années après, à l'occasion des troubles de la fronde : il brava le parlement révolté contre l'autorité royale; mais les sceaux lui furent ôtés deux fois dans ces temps d'orage, en 1650 et en 1652; et ce fut sans doute par deux de ces sortes de conces-

sions que les violences de la révolte arrachent toujours trop aisément aux alarmes du pouvoir menacé. Il recouvra cette dignité quatre ans après, en 1656, quand tout fut pacifié; il avoit alors soixante-huit ans, et joignoit à ses autres titres ceux de duc de Villemor et de protecteur de l'académie françoise.

Parmi les établissements véritablement nationaux, et spécialement marqués du caractère de l'utilité publique, on peut compter cette célèbre académie. Il faut bien que le soin du langage ne soit pas indifférent aux intérêts politiques d'une nation, puisque le plus grand ministre qu'ait jamais eu la France comprit dans les plans de son génie, et dans les prévoyances de sa sagesse, la création d'une compagnie destinée à fixer les usages, à épurer les principes, à maintenir les convenances et les harmonies de l'idiome que nous parlons. Cet idiome, cette langue, appelée à s'embellir de tant de chefs-d'œuvre immortels, aspiroit encore à cette perfection où elle parvint bientôt après: elle ne possédoit encore que des ouvrages plus remarquables par le parti qu'avoient su tirer de ses premiers développements quelques génies heureux, que par la fertilité des ressources qu'elle devoit déployer un jour: tout étoit en promesse et comme en fleur dans la littérature nationale. Le moment étoit donc venu de fonder cette institution protectrice que nous devons au cardinal de Richelieu, à qui nous sommes également redevables de l'imprimerie royale, du jardin des Plantes, et du rétablis-

sement de la Sorbonne. Si ce corps savant n'a pas rendu tous les services qu'on pouvoit attendre de lui, s'il n'a pas tenu tous ses engagements, s'il n'a été qu'une foible barrière contre l'invasion du mauvais goût, qu'un insuffisant préservatif contre la corruption de la langue, qu'il avoit contribué à perfectionner, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il a du moins été utile par l'émulation féconde que l'ambition d'y être admis n'a cessé d'entretenir dans le cœur des vrais gens de lettres. Il fut créé en 1635; c'est l'année où M. Séguier prit les sceaux et fut nommé chancelier. Huit ans après le cardinal de Richelieu mourut: l'académie, dont M. Séguier étoit membre, desira l'avoir pour son protecteur, à la place de celui qu'elle venoit de perdre; elle n'eut qu'à s'applaudir de ce vœu dont rien ne contraria l'exécution. Son nouveau protecteur continua de venir quelquefois à ses séances, auxquelles Richelieu n'avoit jamais daigné paroître, et que, dans la suite, le roi Louis XV honora une fois de son auguste présence. Ami de l'égalité académique, il souffroit avec peine que, dans ces doctes assemblées, on le traitât de *monseigneur*. La juste reconnoissance de l'académie françoise a voulu que l'éloge de M. Séguier vînt toujours se placer à côté de ceux du cardinal de Richelieu et de Louis-le-Grand, dans ces discours de réception dont le sage Patru introduisit le premier l'usage. Voici de quelle manière l'ingénieux, le grave Montesquieu s'ex-

prima dans le sien sur ce digne patron des gens de lettres : « Vous ne vous ressemblez jamais dans les « éloges que vous faites de ce chancelier, qui n'abusa « ni de la confiance des rois, ni de la confiance des « peuples, et qui, dans l'exercice de la magistrature, « fut sans passion, comme les lois, qui absolvent et « qui punissent sans aimer ni haïr. »

L'illustre chancelier ne se bornoit pas à veiller sur les lettres : les arts partageoient avec elles sa sollicitude; ils devoient se joindre à la littérature pour embellir et immortaliser le régne de Louis XIV : ils y travailloient comme elle; comme elle ils avoient, pour ainsi dire, leur temple, leur sanctuaire. M. Séguier assura le culte qui leur est dû en étendant sa protection et ses bienfaits sur l'académie de peinture et de sculpture; et les artistes, ainsi que les écrivains, se félicitèrent de l'avoir pour appui.

Une vie si glorieusement remplie se termina le 28 de janvier 1692 : M. Séguier étoit alors dans sa quatre-vingt-quatrième année. C'est à Saint-Germain-en-Laye qu'il rendit le dernier soupir, de la manière la plus édifiante, entre les bras de Mascaron, qui, après l'avoir exhorté au lit de la mort, fut chargé de le louer dans la tribune funèbre. Il ne laissa que deux filles, dont l'une épousa d'abord le marquis de Coislin, ensuite le marquis de Laval, et mourut en 1710; et l'autre, qui mourut six ans plus tôt, fut successivement duchesse de Sully, et duchesse de Verneuil. La

gloire de ce grand nom de Séguier s'est soutenue dans les collatéraux du chancelier, et vit encore aujourd'hui dans quelques hommes dignes d'un tel héritage.

D...LT.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MESSIRE PIERRE SÉGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE,

Prononcée aux Carmélites de Pontoise, en 1672.

Corona dignitatis senectus, quæ in viis justitiæ reperietur. Prov. 16.

La plus belle couronne d'une éminente dignité, c'est d'y vieillir avec honneur, et en marchant constamment dans les voies de la justice.

Pour achever le portrait de la vanité des choses humaines, il ne me restoit plus qu'à rendre ce triste devoir à la mémoire de messire Pierre Séguier, chancelier de France, garde des sceaux de la couronne, et commandeur des ordres de sa majesté. Deux ans ne se sont pas encore écoulés, depuis que les obsèques pompeuses d'une

illustre princesse et d'un grand prince (1), élevés sur la terre dans le point de leur plus grande gloire, donnèrent une assez ample matière à l'éloquence chrétienne de la chaire; et il ne nous fut pas difficile d'inspirer du dégoût pour les créatures, étant soutenu par deux exemples si fameux de l'inconstance de tout ce que le monde a de plus éclatant et de plus doux.

Cependant il n'est que trop vrai qu'autant que ces morts soudaines sont propres à jeter d'abord la frayeur et l'étonnement dans les ames, autant dans la suite laissent-elles lieu à l'amour-propre de ne s'en point faire l'application. Chacun se persuade qu'il est destiné à fournir une plus longue carrière dans le monde; et, jugeant de la longueur de sa vie par le desir de vivre, qui est sans bornes, on regarde la longue vie dont on se flatte comme une espèce d'immortalité.

Pour pouvoir donc donner le dernier trait au tableau de l'inconstance des créatures, il falloit encore parler de la mort d'un grand homme, qui, dans une des plus belles et des plus longues vies du monde, eût laissé le loisir au siècle d'é-

(1) Henriette d'Angleterre, M. de Beaufort.

puiser en sa faveur tout ce qu'il peut faire pour la grandeur et la félicité d'un mortel, et qui eût donné à la terre un exemple aussi rare qu'est celui d'une longue vie et d'une longue gloire tout ensemble. On ne peut choisir un meilleur juge pour régler le prix qu'on doit donner à toutes les pompes du siècle, et il n'y eut jamais un juge plus propre à prononcer ce fameux arrêt, que le grand homme que nous pleurons. Personne n'a vu de plus près le comble des grandeurs humaines, que ce grand chancelier du plus grand royaume du monde; personne ne les a examinées avec des yeux plus éclairés que ce philosophe chrétien; personne ne les a vues plus long-temps que le plus ancien officier de la couronne, qui, ayant mérité dans sa jeunesse la place des vieillards, a conservé dans sa caducité l'esprit et la vigueur des jeunes gens: *Corona dignitatis senectus, quæ in viis justitiæ reperietur.*

Parlez donc sur ce grand sujet, grand et illustre mort: faites-vous un nouveau tribunal de votre tombeau, et, portant votre autorité plus loin après votre mort qu'elle n'a été pendant votre vie, prononcez dans cette illustre assemblée, non plus sur les différents des particuliers,

ni sur les affaires publiques de cet état, mais sur le sort général et la condition universelle de tout le genre humain. Dites-nous ce que vous a paru au moment de votre mort cette belle vie, qui joignoit un si grand poids de gloire au poids de vos années. Que vous a paru l'éclat de tant d'actions héroïques, lorsque la mort vous a mis dans ce point de vue d'où se découvre la véritable proportion de toutes les choses qu'on ne voit ailleurs que dans un faux jour si propre à l'illusion? Quoi! messieurs, ce grand homme ne peut répondre, ce premier oracle de la justice est muet; et la mort détruit tellement toutes choses, qu'elle ne laisse pas même une langue et une bouche pour prononcer que tout n'est rien!

Imprudent que je suis, le morne silence qui règne autour de ce tombeau ne fait-il pas la fonction de sa langue et de sa voix? Ne nous dit-il pas que la longue carrière d'une si longue vie n'a paru à ce grand homme, au moment de sa mort, que comme le jour qui vient de passer? Hélas! quand on est arrivé au terme, les différentes longueurs de la carrière qui y conduisent se distinguent aussi peu que celles des lignes

quand elles sont confondues dans leur centre; la mort unit tout, confond tout, égale tout, parce-qu'elle réduit tout dans une espèce de néant qui est indivisible et qui ne se mesure point par les degrés. Mais, comme pour bien juger de la grandeur d'une chute il faut la mesurer de la hauteur du lieu d'où l'on tombe, pour bien juger du néant de l'homme et de la puissance de la mort, il faut voir quelle a été la grandeur du héros dont elle a triomphé; combien de gloire elle a renfermé dans son tombeau, et que tout y seroit enseveli avec lui, s'il n'avoit opposé au pouvoir de la mort cet assemblage glorieux de tant de vertus naturelles et chrétiennes, domestiques et publiques, civiles et morales, qui, étant des qualités immortelles, porteront la gloire de son nom jusqu'à la plus reculée postérité parmi les hommes: elles lui ont préparé le chemin de cette gloire dont Dieu couronne ses élus parmi les anges.

Et à vous dire le vrai, il n'en falloit pas moins à ce grand homme pour soutenir dignement le poids de l'auguste ministère dont il étoit revêtu, et pour remplir la vaste étendue des fonctions d'un grand chancelier. Car cette impor-

tante dignité est, dans un sujet, l'un des plus beaux et des plus doux ornements de la royauté. L'image du Dieu des armées, que portent les princes, se fait sentir à leurs ennemis par les mains de ceux qui portent ses foudres dans les emplois tumultueux de la guerre : mais l'image douce et brillante du Dieu de paix et de justice, que portent les princes à l'égard de leurs sujets, est imprimée dans la personne d'un chancelier par le caractère auguste de sa charge. Elle est comme un canal spirituel qui entretient un commerce de raison et d'intelligence entre le prince et ses sujets, par où la protection de la justice descend du prince vers les peuples, et le respect et la fidélité des peuples remonte vers le souverain.

Enfin, messieurs, un chancelier me paroît dans le monde civil comme une de ces intelligences du premier ordre que Dieu ne dédaigne pas d'associer à sa providence dans la conduite de l'univers : il faut qu'il ait leur lumière, leur fermeté, et leur religion. Ces purs esprits qui gouvernent le monde sous les lois de Dieu ne sont que lumière et qu'intelligence, et dans la sphère de leurs fonctions rien ne borne leur

connoissance. Leur force n'est pas moindre que leur lumière; rien n'est capable d'arrêter leur opération : ils maîtrisent la nature; tous les mouvements des éléments rebelles sont contraints de céder à leur force et à leur fermeté. Tant de lumière et tant de force ne font aucun tort à leur religion; pendant qu'ils gouvernent le monde, ils sont eux-mêmes gouvernés par une loi supérieure à laquelle ils sont soumis par le choix de leur liberté, autant que par la nécessité de leur dépendance.

DIVISION.

C'est sur les qualités de ces nobles intelligences que je prends l'idée de celles de M. le chancelier; il a eu leurs lumières, il a eu leur fermeté, il a eu leur religion. Tout ce qu'il y a de ténèbres répandues sur les beaux-arts et sur les sciences les plus épineuses cédoit à la pénétration de son génie, et il n'étoit pas moins l'oracle de toutes les belles disciplines que celui de la jurisprudence et des lois. Son cœur, par sa fermeté, répondoit aux lumières de son esprit; la crainte, l'avarice, la flatterie, ces vents impé-

tueux du monde et de morale, qui renversent les cœurs les plus fermes, n'ont jamais ébranlé le sien : tout élevé qu'il étoit au-dessus des autres hommes par l'éminence de ses qualités et de ses charges, sa religion l'a toujours constamment abaissé sous la main toute-puissante de Dieu, et lui a toujours soumis les lumières de son esprit pendant sa vie, et consacré toutes les affections de son ame à sa mort. Voilà, messieurs, le sujet de son éloge, qui vous convaincra qu'ayant conservé ces sentiments jusqu'à une vieillesse fort avancée, il a mérité pleinement les louanges divines que mon texte renferme : *Corona dignitatis senectus, quæ in viis justitiæ reperietur.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'oserions-nous dire, messieurs, et nous croiroit-on, si l'oracle de la vérité ne l'avoit dit avant nous, que les premiers magistrats de la terre doivent être regardés comme des dieux, et que les compagnies de justice sont des assemblées de divinités subalternes, où le véritable Dieu préside par l'esprit de la justice qui y décide

toutes choses : *Deus stetit in synagoga deorum?* Mais que la vanité humaine ne se fasse point un poison d'une qualité si auguste : l'antidote n'est pas loin; et la même Écriture qui les nomme des dieux, nous apprend avec quelle précaution et en quel sens ce beau titre leur appartient, en les faisant souvenir que, tout dieux qu'ils sont, ils ne laisseront pas de mourir comme des hommes : *Dii estis, vos autem sicut homines moriemini.*

Je dis plus, sans crainte d'avancer un paradoxe, si les hommes n'étoient mortels, le nom que porte le Dieu immortel ne leur eût jamais été donné, et ils doivent le plus éclatant de leurs titres à la plus basse de leurs qualités, qui est celle de cendre et de poussière. Avez-vous jamais remarqué, messieurs, que les anges que Dieu applique au gouvernement de l'univers n'ont jamais été appelés des dieux dans les écritures? Dieu affecte au contraire de leur donner des noms qui les rabaissent, en les appelant ses serviteurs et ses esclaves. Cette réserve, dit le grand saint Augustin, est une prévoyance du Dieu jaloux. S'il eût donné son nom aux anges, il eût risqué quelque chose : ces nobles créa-

tures ont de quoi soutenir ce grand nom avec quelque sorte d'apparence; leur immortalité, jointe à leur lumière, eût peut-être trompé les hommes, et on leur eût dressé des autels et présenté des sacrifices. Mais pour l'homme il n'a point eu les mêmes ménagements : il leur a donné sans crainte le nom de dieux; et, à quelque degré d'élévation que leur lumière et l'étendue de leur esprit portât leur grandeur et leur gloire, il n'a pas appréhendé qu'on se trompât, et qu'on s'avisât de faire un dieu d'une créature si fragile.

Voilà, messieurs, le jugement que le Dieu du ciel prononce sur les dieux de la terre; s'ils avoient de quoi soutenir ce grand nom, il ne le leur eût jamais donné : ils ne sont si haut par leurs titres que parcequ'ils sont si bas par les choses; et, quelque air de divinité que leur lumière attache à leur personne, le tombeau sera toujours infailliblement un contre-poids de la gloire de leur tribunal. Vous en voyez au milieu de cette Église l'exemple le plus décisif qui fut jamais : *In medio autem deos dijudicat.*

Le grand homme qui repose dans ce tombeau n'étoit pas un dieu du commun, *non de*

plebe deus. Par la lumière de l'esprit, aussi bien que par l'éminence de sa dignité, il pouvoit être appelé, au terme de l'Écriture, le premier des dieux; ses lumières brilloient de cet éclat qui fait les premiers génies du premier ordre; elles étoient pures, sans aucun mélange d'obscurité, et le faisoient arriver à la pure vérité, sans passer par les ténèbres du doute; elles étoient aussi vastes et aussi étendues que son ministère, c'est-à-dire qu'elles avoient une espéce d'immensité; elles avoient une influence universelle sur tous les corps lumineux de l'état : et comme le soleil redouble le feu des astres auxquels il se joint sur sa route, toutes les compagnies de justice brilloient d'un éclat redoublé par la présence de celui qui n'étoit pas moins leur soleil pour les éclairer que leür chef pour leur donner le branle et le mouvement. En faut-il davantage pour soutenir le grand nom que l'Écriture donne aux juges? En eût-il fallu davantage pour soutenir l'apothéose parmi les peuples, dont la prostitution et l'ignorance mettoit tous les législateurs et tous les magistrats au nombre des dieux?

Mais hélas! nous ne pouvons plus nous y

tromper, la précaution n'est que trop sûre; ce grand homme n'est plus que cendre et que poussière; cet oracle est muet; ses lumières sont éclipsées par les ombres de la mort; ce grand chancelier n'a plus pour tribunal qu'un tombeau. L'Église, reconnoissante de la protection qu'il lui a toujours donnée, lui rend ses devoirs; mais ce n'est plus que comme à un pécheur qui a besoin de la miséricorde du Dieu des dieux et du juge des juges. L'éloquence sacrée de la chaire rend ses hommages au protecteur et au maître de la plus pure éloquence du siècle; mais c'est par une oraison funèbre. Ah! ne craignons pas, messieurs, de l'appeler un dieu, le premier des dieux : n'appréhendons point de blesser la jalousie d'un Dieu. En attirant l'admiration des hommes, nous n'avons, hélas! devant les yeux que de trop sensibles précautions contre la grandeur de tant de titres, et contre la sublimité de tant de nobles idées.

Et à vous dire le vrai, il nous en prend bien de regarder les lumières de ce grand homme si approchantes de celles de ces intelligences, et si bien tirées sur celles de Dieu, à travers les voiles de la mort. Sans ce secours leur éclat nous ébloui-

roit : nous ne pourrions voir d'un œil ferme cette portion de l'esprit de Dieu, cette émanation de lumières éternelles, cette participation de la sagesse divine. C'est l'avis du Sage de louer les hommes après leur mort, qui est un précepte de modestie pour celui qui est loué, et devient en cette occasion un secours nécessaire pour celui qui loue : *Lauda post mortem.*

Car, messieurs, je ne fais pas de difficulté de dire qu'un talent aussi grand et aussi rare que celui de cet illustre chancelier, ne fût un pur don du ciel, qui étoit plus infus qu'acquis. Les hommes peuvent allumer des flambeaux pour éclairer un espace médiocre; mais il n'appartient qu'à Dieu d'allumer ce grand flambeau qui forme le jour et qui éclaire toute la terre.

Il me seroit aisé, si je voulois tout donner à l'industrie humaine, de trouver dans le bonheur de son éducation et dans l'assiduité de son travail la source de ses grandes connoissances; car ce grand homme eût pour son précepteur M. Fremiot, que son mérite éleva depuis à la dignité d'archevêque de Bourges et de grand aumônier de France. Il apprit la science du droit du disciple bien-aimé du grand Cujas, et l'on peut dire

que ces savants maîtres, pour satisfaire l'avidité de leur illustre disciple, le nourrissoient du suc et de la moelle de toutes les sciences, comme on dit que Chiron ne nourrissoit son Achille que de la cervelle des lions. Avec la plus belle et la plus heureuse facilité d'esprit qui fut jamais, il n'a pas laissé de s'appliquer à l'étude avec autant d'assiduité que s'il eût fallu acquérir par un travail opiniâtre ce que le ciel lui avoit donné par le bonheur de sa naissance. L'amour des sciences fut toujours la passion dominante de son cœur : il lui consacra ses premières années, qui sont d'ordinaire la proie malheureuse de tous les vices pour lesquels il ne faut que des richesses et un corps. La grandeur de ses gains faisoit son avarice dans ce beau commerce. L'histoire, la jurisprudence, la morale et la politique ont toujours été ses plus douces occupations et ses plus chères délices. Cet esprit, altéré de la sagesse, l'alla chercher dans le lycée, dans l'académie et dans le portique; et après s'être enrichi de tous les trésors qu'il y trouva, il se fût cru pauvre et indigent de tout ce qui a fait les richesses de toute l'antiquité profane, s'il n'eût trouvé dans les saintes écritures et dans les con-

noissances théologiques de quoi remplir l'objet infini de la capacité presque infinie de son esprit. La glace de l'âge n'avoit point amorti dans ce sage vieillard la pointe de cette sainte et noble passion. La mort l'a surpris faisant des extraits de sa propre main sur toutes ces grandes matières; occupation bien plus digne d'un grand homme dans un âge si avancé, que celle de ce Romain si vanté qui se faisoit honneur d'apprendre la langue grecque.

Je pourrois encore trouver dans son sang la source de ses lumières, et regarder ses connoissances aussi bien comme un héritage que comme une acquisition.

Vous me prévenez, messieurs, et ce seul mot vous remet devant les yeux toute la gloire des grands hommes que la maison des Séguiers a donnés à la robe depuis qu'elle a renoncé à celle des armes, où ceux de ce nom se sont signalés dès le onzième siècle, tant en la charge de grand sénéchal des comtes de Flandre, qu'en celle de connétable de la duché de Narbonne. Vous vous représentez un Pierre Séguier, bisaïeul de notre illustre chancelier, qui fut l'amour et les délices du grand roi François Ier, qui, l'ayant entendu

parler avec tant de plaisir sur toutes choses, voulut enfin qu'il parlât pour lui au parlement en qualité d'avocat général, et dans les plus importantes négociations des affaires de l'état : un Antoine Séguier, dont la sagesse, l'intégrité, la lumière et la religion font voir de combien les vertus chrétiennes l'emportent sur celles des Caton et des Aristote : un autre Pierre Séguier, père de cet illustre mort, qui trouva dans les troubles et l'agitation de l'état l'affermissement de sa vertu, une digne matière à son habileté dans les affaires, et une preuve assurée de son inviolable fidélité Vous vous représentez un sénat tout entier de grands et illustres magistrats de ce nom, douze conseillers au parlement, six conseillers d'état, deux lieutenants civils, deux avocats généraux, sept maîtres des requêtes, cinq présidents au mortier, deux prevôts de Paris, chefs de la noblesse de France, et plusieurs illustres prélats. Tout brille, tout éclate dans cette illustre généalogie : la religion, la justice, la science et la sagesse y jettent mille rayons de tous côtés, et les réflexions de tant de lumières envoyées des pères aux enfants et réfléchies des enfants vers les pères, y forment un éclat que l'esprit a peine de

soutenir. Tous ces grands hommes s'étoient réunis dans leur petit-fils; ils lui avoient transmis toutes leurs plus glorieuses qualités : et comme les fleuves ne perdent leur nom que dans l'Océan, le nom, les titres, les dignités, les vertus de cette illustre maison, ne pouvoient se confondre et se perdre plus glorieusement que dans la personne de M. le chancelier et dans cette éminente dignité qui est comme un océan de grandeurs, le comble et le sommet de toutes les dignités du royaume.

Præmissaque retrò
Nobilitas nec origo latet, sed luce sequente
Vincitur, et magno gaudet cessisse nepoti.
Prima Togæ virtus stat filius.

Mais encore une fois, messieurs, toutes ces sources, quelque claires qu'elles soient, n'ont pu produire cet esprit de lumières dont ce grand homme étoit inondé, pour me servir des termes d'un ancien. Pour former ce grand déluge et cette inondation, il faut que le ciel s'ouvre et qu'il verse à flots et à torrents ce que la terre ne sauroit donner que goutte à goutte. Pour connoître tout ce qui mérite d'être su, pour porter

d'un seul regard ses réflexions plus loin sur les plus difficiles matières que les plus beaux esprits du siècle ne peuvent faire par de longues méditations, et pour avoir cette connoissance presque immense des principes de la jurisprudence, de la diversité des lois, des différents usages, des régles infinies du droit commun, des exemptions délicates, des priviléges, des intérêts du prince, des devoirs des sujets, des diverses natures d'expéditions; pour juger des justices des autres, et redresser, par sa lumière et par son équité, ce que les plus sages têtes d'un état n'ont point vu; pour pénétrer d'un coup d'œil jusqu'au fond des affaires les plus embrouillées, il faut, messieurs, il faut être éclairé d'en haut, il faut avoir une participation de cette clarté infinie du Tout-Puissant, *emanatio claritatis Omnipotentis.* Il faut, à la lumière des anges, comme dit saint Augustin, voir les effets dans les principes, et lire dans Dieu même les régles de cette première justice, qui dans son unité contient la multiplicité de toutes les lois, et qui, sans jamais changer d'elle-même, ne laisse pas de changer les régles qui sont nécessaires au monde, ou pour arrêter la malice des hommes, ou pour soula-

ger leur misère. Ne croyez pas, messieurs, que je diminue la gloire de ce grand homme en disant qu'on lui a plus donné qu'il n'a acquis, parceque nous sommes toujours plus riches et plus ornés des dons de Dieu que des fruits de notre travail. Par l'étude et par la méditation, c'est l'homme qui acquiert; par l'infusion, c'est Dieu qui donne: et Dieu est toujours plus riche et plus libéral pour donner que l'homme n'est avide et habile pour acquérir.

Aussi quand ce grand homme ouvroit la bouche pour expliquer les sentiments de son prince et pour dire les siens, il faisoit sentir à tous ceux qui l'écoutoient cet air d'inspiration, cette force d'en haut qui a tant de grandeur et qui tient bien plus de l'oracle que de l'orateur. L'éloquence des hommes ordinaires a besoin d'un grand amas de paroles, de figures, et de mouvements; il faut qu'elle attaque le cœur humain dans les formes, pour soutenir cette espèce de tyrannie qu'elle exerce sur les cœurs en les persuadant: aussi on peut dire que ces figures et ces mouvements sont comme de petites armées rangées en bataille. Mais l'éloquence d'un prince qui parle à ses sujets, celle d'un chancelier qui

parle pour son prince, fière, majestueuse, assurée qu'elle est de ses droits et de sa dignité, néglige tous ces petits arrangements: elle enlève ce que l'autre ne fait que demander; et par la force des choses, sans secours, sans agitations et mouvements, elle fléchit les obstinés, persuade ceux qui sont incertains, désarme les rebelles, inspire le respect, et fait, avec moins de bruit, et plus de force, ce que l'autre n'exécute qu'à peine avec tant de figures tendres et de mouvements passionnés.

Telle étoit l'éloquence de ce grand homme, facile, claire, énergique, et grave, qui portoit le caractère de son esprit et de sa dignité. Nous pouvons lui mettre dans la bouche ces paroles du plus sage de tous les hommes: *Habebo propter sapientiam claritatem ad turbas, et honorem apud seniores;* ma sagesse m'a donné ce brillant d'esprit et cette force de parole qui attire le respect des peuples, et qui jette de l'étonnement dans l'esprit des plus sages magistrats. *In conspectu potentium admirabilis ero,* je me suis fait admirer au plus puissant ministre qui fut jamais. Armand le grand, l'immortel Armand trouva quelque chose à admirer dans la profondeur de ma sa-

gesse et dans la force de mon éloquence, lui qui, se connoissant lui-même, devoit avoir épuisé sur ses qualités héroïques toute son admiration : *Facies principum mirabuntur me.*

Le grand roi, qui seul méritoit sur la terre d'être le maître d'un si grand ministre, fut charmé de mes discours, et voulut que la plus haute éloquence servît d'interprète à l'exacte justice du plus juste de tous les rois : *Loquentem me respicient, et, sermocinante me plura, manum ori suo imponent.* Tous les ordres du royaume, attentifs des yeux et des oreilles à mes discours, mettoient leur main sur leur bouche, pour garder un plus grand silence, et pour empêcher ces saillies d'applaudissements que mon éloquence leur arrachoit.

Mais non, messieurs, oubliez tout cela, souvenez-vous seulement qu'il a dignement parlé pour notre grand monarque : ce seul mot est le plus grand éloge du monde. Un historien a dit des six guerriers qui devoient décider par un duel le différent d'Albe et de Rome, qu'ils portoient tous les cœurs de deux grandes armées, *ingentium exercituum animos gerentes.* Mais quel éloge peut égaler celui qu'on peut donner à no-

tre chancelier, d'avoir si dignement porté dans ses discours l'esprit et le cœur du grand, du juste, du magnanime Louis? Pour soutenir un caractère presque divin, il faut une espèce d'inspiration et d'enthousiasme. Quiconque ne demeure pas au-dessous de ce grand emploi est au-dessus de toutes les louanges. Vous les voyez, vous les sentez, messieurs; mais j'ose dire que personne ne les sent et ne les voit mieux que moi dans ce moment; et l'impossibilité où je me trouve de parler dignement de ce grand prince me fait mieux juger de la difficulté qu'il y a de parler pour lui. Mais, messieurs, si c'est un si grand sujet de louange pour un sujet d'avoir pu s'élever jusqu'à cette région supérieure de l'esprit de son souverain, est-ce une petite louange pour un souverain de descendre avec tant de dignité jusqu'aux emplois de ses sujets, de faire voir en les continuant avec tant de grace, tant de suffisance, et de capacité, que tous ses officiers ne suppléent pas tant à son défaut, qu'ils ne font que soulager ses peines; qu'il est tous ses officiers par sa pénétration et par ses lumières, quoiqu'il ne le soit pas par fonction; et qu'on peut dire de lui, comme du premier des Césars,

que le même génie qui le fait vaincre dans les combats le fait prononcer avec tant de lumière et de sagesse sur les affaires les plus embrouillées à la tête de son conseil, *ut illum eodem animo dixisse quo bellavit appareat.* Grande ame, si vous êtes encore sensible aux choses de la terre, et s'il plaît à Dieu de vous faire connoître ce qui s'y passe, que de joie pour vous d'apprendre que votre mort même n'a pas été inutile à la gloire d'un maître qui a été votre plus tendre et respectueuse passion durant votre vie!

Sans vouloir pourtant pénétrer dans les secrets de l'autre vie, sur lesquels la Providence a tiré un voile impénétrable, ne pouvons-nous point dire que si les lumières de ce grand homme ont été si utiles au service du roi, l'amour qu'il a eu pour les lettres et pour les savants ne servira pas peu à immortaliser ce que sa majesté a fait de grand et dans la guerre et dans la paix? S'il se trouve des Virgile et d'autres génies capables de porter la mémoire de notre grand monarque jusqu'à la plus reculée postérité; s'il y a des mains assez habiles pour conserver à nos neveux les traits, l'air, la douceur et la majesté de ce visage et de ce port si digne de l'empire du

monde, je ne crains point de dire que cet Auguste en doit quelque chose à ce Mécène. C'est lui, messieurs, c'est lui qui a donné le premier exemple à notre siècle d'exciter le travail des beaux esprits, ou en leur épargnant par ses libéralités la peine et le temps qu'il faut donner à solliciter la fortune, ou en procurant à leur vertu la gloire et l'élévation qui est la plus douce et la plus digne récompense du mérite.

Aussi lorsque le grand cardinal de Richelieu eut quitté la terre, l'académie françoise, ce corps illustre qui, contre la nature des autres corps, n'est composé que d'yeux brillants qui découvrent tout par leurs lumières, de bouches éloquentes qui charment tout par leurs discours, n'hésita point sur le choix qu'elle devoit faire d'un chef qui continuât de l'animer d'une manière aussi noble et aussi élevée que ce grand Armand. Elle recouvra dans notre illustre chancelier ce qu'elle venoit de perdre dans ce premier ministre, et elle considéra moins dans ce choix la protection qu'elle pouvoit recevoir de son autorité, que la supériorité de son génie, qui le rendoit sans leur choix le chef des savants et des beaux esprits, et la libéralité qui l'en ren-

doit le bienfaiteur et le père. En effet, messieurs, il a fait élever les uns aux premières dignités de l'Église; il a poussé les autres dans le conseil du roi; il a fait des libéralités à quelques uns, que leur mérite peut excuser de profusions. Une partie de ces grands hommes ont déja rendu leur reconnoissance publique, je laisse aux autres de témoigner leur gratitude d'une manière digne d'eux; il a trop bien placé ses bienfaits pour craindre que ceux qui les ont reçus les ensevelissent jamais dans l'oubli. Ils publieront sans doute que les graces et les établissements n'étoient pas les seuls biens qui les attachoient à ce grand homme, qui étoit leur maître aussi bien que leur protecteur; ils ont reçu des avis de lui dans leurs ouvrages et dans leur profession qui les ont surpris, et qui leur faisoient voir que pour pénétrer ce qu'il y a de plus fin et de plus délicat dans les beaux-arts il ne falloit qu'un seul regard à ce génie sublime, et que ce que les autres ne découvroient qu'à force de travail et d'application, ce grand homme le voyoit dans les petits moments où il se délassoit de la forte assiduité qu'il apportoit à son ministère. Que ne pourra pas un tel esprit pour la

justice, s'il se trouve un cœur qui y réponde par sa fermeté? C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

La plus ancienne de toutes les lois est celle que la main de Dieu a gravée dans le cœur de l'homme en le formant. Nous portons dans le fond de notre être cette loi toujours vivante, qui nous éclaire dans nos doutes, qui nous avertit dans nos erreurs, qui récompense nos vertus, qui punit nos crimes par les sentiments intérieurs qui nous consolent ou qui nous déchirent. Aussi l'éloquent saint Chrisostome a fort judicieusement remarqué que, dans le décalogue que Dieu donna à son peuple, il ne rend aucune raison ni des commandements ni des défenses qu'il y fait. En défendant l'adultère et l'homicide, il n'ajoute pas, parceque ce sont de grands maux; en commandant l'honneur des parents, il ne rend pas pour raison la justice qu'il y a d'aimer ceux à qui nous devons la vie. Dieu avoit déja mis toutes ces raisons dans le cœur de l'homme; et sa propre conscience, par une lumière intérieure, prévenoit tout ce qu'on au-

roit pu lui dire pour autoriser l'équité de ces commandements et de ces défenses : *Quoniam præveniens conscientia hæc omnia nos docuit.*

De manière, messieurs, que si l'homme se fût donné à lui-même l'attention qu'il se devoit, il n'eût pas eu besoin du secours d'une autre loi. Mais depuis que, séduit par les créatures et emporté par ses passions, il a fui son propre cœur, il a fermé ses oreilles à la loi du dedans qui le guidoit, il lui a fallu une loi du dehors qui le ramenât à lui-même. Dieu l'a traité, dit saint Augustin, comme un esclave fugitif qu'on fait revenir dans sa prison et dans ses fers à force de courir après lui et de lui couper chemin. L'homme fuyoit son propre cœur, et avoit coupé les chaînes sacrées que sa raison lui donne : *Eras fugitivus cordis tui.* Dieu, pour l'obliger à rentrer en lui-même, met un législateur au-dessus de sa tête, lui donne une loi qui frappe ses sens. Il la voit écrite en tous les endroits, il l'entend prononcer en tous lieux. Pressé qu'il est par cette loi extérieure du côté de ses sens, il rentre dans lui-même, et revient à cette loi intérieure par laquelle il devoit se gouverner pour vivre en homme.

C'est, ce me semble, messieurs, le beau sens qu'on peut donner à ces paroles de David : *Constitue legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.* Il considère cette liberté effrénée des païens qui les faisoit vivre sans loi et sans dépendance. Dans cet état, il faut qu'ils se croient ou des dieux ou des bêtes. Dieu est trop grand pour être réglé par une loi supérieure : la bête est trop stupide pour être réglée par une obéissance raisonnable. Quiconque veut vivre sans loi s'élève ou s'abaisse à l'un de ces degrés, et dans tous les deux il n'est point homme. Mais, grand Dieu, envoyez-leur un législateur qui les place dans leur véritable rang, et qui, leur faisant voir qu'ils ne sont pas bêtes puisqu'ils ont de la raison pour être conduits, qu'ils ne sont pas dieux puisqu'ils ont trop de foiblesse pour se conduire eux-mêmes, leur apprenne justement qu'ils sont libres à la vérité, mais libres sous une loi : *Constitue legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.* Voilà ce que c'est que d'être homme.

Mais quand il faut donner ce législateur, ce premier magistrat à son peuple, qu'il y a de mystères, et qu'il faut faire de démarches ! On

sépare Moïse de cette foule d'Israélites qui demeurent au bas de la montagne; on le fait monter sur le haut de la sainte colline de Sina; il est défendu aux animaux d'approcher de ce lieu sacré; la gloire du Seigneur, dont une nue est le symbole, enferme Moïse dans un même sanctuaire avec Dieu; il en revient avec un éclat et un air de divinité dont les Israélites ne peuvent soutenir la force et le brillant. Tout cela nous dit que le législateur et le premier magistrat d'un grand peuple entre dans le premier partage de la gloire et de la force du Seigneur; qu'il laisse bien loin au-dessous de lui cette foule d'hommes déréglés qu'il doit conduire; qu'il s'élève à cette partie du monde moral où n'arrivent pas les tempêtes et les orages des passions qui renversent tout dans la basse région où se trouve le commun des hommes; et que, s'étant mis au-dessus de tous les sentiments dont la nature animale est capable, il devient un pur esprit et une pure intelligence, que la raison détermine, et dont les mouvements humains ne peuvent ébranler la fermeté.

Il n'est pas besoin, messieurs, que je descende à une application précise de tout ce que je viens

de dire: vous l'avez fait avant moi; vous avez reconnu les traits de ce juste chancelier dans le portrait de la justice même que je viens de former. Seigneur, s'écrie un prophète, vous n'êtes point comme ces juges de la terre: les passions dont leur tribunal est investi de toutes parts n'approchent point du vôtre; et, maître de vous-même, vous jugez avec une tranquillité que rien au monde ne peut troubler: *Tu autem, dominator virtutis, cum magnâ tranquillitate judicas.* Pour en venir là, il faut être Dieu ou l'image de Dieu. Mais, Seigneur, puisqu'en récompensant nos vertus vous couronnez vos propres dons, ne soyez point jaloux si j'exprime par ces termes consacrés à votre grandeur la fermeté d'ame des grands hommes dont l'équité a été une des plus belles images de votre justice. Oui, messieurs, ce grand homme a exercé la justice en qualité de maître des requêtes, d'intendant des plus importantes provinces du royaume, de président à mortier, de garde des sceaux, de chancelier de France, avec une fermeté que la flatterie n'a pu amollir avec tout ce qu'elle promet de biens, et que la crainte n'a pu ébranler avec tout ce qu'elle a de terreur. Quiconque a

pu résister à tous ces coups peut passer pour invulnérable.

Le roi de Babylone connoissoit bien tout le foible du cœur humain, lorsqu'il entreprit de rendre tout son peuple idolâtre : il savoit que les hommes ne sont pas ordinairement gratuitement méchants ; qu'on prétend mettre à couvert ses crimes sous sa lâcheté ; que, s'il faut se défaire de sa probité, l'on n'entend point la perdre, mais la vendre ; que ceux qui font l'injustice pour l'injustice même sont des monstres, et que les monstres sont rares. Ainsi, messieurs, ce prince fait préparer des musiciens et des instruments dont l'accord faisoit une harmonie douce et capable d'amollir les ames les plus dures et les plus farouches. Il fait allumer une fournaise et tenir des bourreaux prêts, afin que l'image d'une mort si présente intimidât les ames foibles ; la statue d'or, afin que l'éclat de cette matière, que Tertullien appelle si bien la reine du monde, *princeps mundi*, éblouît les yeux des avares. Toute la Syrie céda à ces différentes attaques ; il y eut peu d'hommes dont Nabuchodonosor n'eût trouvé le foible, et on ne compte que trois jeunes hommes qui eussent le cœur

de résister à une si lâche prostitution. La gloire en soit rendue à votre grace, mon Dieu! vous avez trouvé dans ce grand homme que vous venez d'enlever à la terre un ministre fidèle, un chancelier incorruptible, et qui, ayant résisté aux douces attaques de la flatterie, aux promesses engageantes de l'avarice, aux menaces terribles de la crainte, a si fort approché de cette tranquillité avec laquelle vous jugez: *Tu autem cum tranquillitate judicas.*

Long-temps avant que la sagesse humaine nous dit que les plus dangereux ennemis étoient les donneurs de louange, *Pessimi inimicorum genus laudantes*, la sagesse divine avoit prononcé, par l'oracle de ses Écritures, que les louanges sont à l'homme de bien ce que le feu est à l'or, et que, comme la plus grande preuve de ce métal est la résistance qu'il fait à l'activité de cet élément qui détruit tout, de même la marque certaine d'une grande ame est la résistance qu'elle fait aux sentiments que la bouche corrompue des flatteurs veut lui inspirer, et de refuser les faveurs que l'on veut tirer par les louanges: car le flatteur est toujours intéressé; il aborde en adorant, mais ses louanges ne sont

que la préface d'une demande, *Accessit adorans et petens aliquid ab eo;* il prétend que le son des louanges enchante l'ame, l'endort, l'amuse; et pendant qu'emportée hors d'elle-même par ces louanges, elle ne songe qu'à se regarder avec amour-propre dans le beau portrait que les flatteurs lui font d'elle-même, ce qu'elle serroit lui échappe des mains; chatouillée qu'elle est, elle n'a plus de force à résister. Tout le monde se laisse enchanter à cette sirène; nous avons un penchant à croire que tout ce que la flatterie dit de nous sort de la bouche de la vérité. On ajuste la flatterie avec tant d'art, que nous croyons que les portraits de sa façon nous ressemblent. Personne ne ferme pleinement la porte aux flatteurs, on se contente par une fausse modestie de la pousser doucement et de la laisser entr'ouverte. Vérité de mon Dieu, venez à mon secours, pour me faire louer dignement la magnanimité de cette ame héroïque, qui, comme un soleil, a su dissiper la vapeur plutôt que l'encens qui s'élève du fond corrompu de l'ame du flatteur. Vous lui devez, vérité de mon Dieu, autant de véritables éloges qu'il en a refusé de faux de la bouche de la flatterie. Appe-

lez autant de véritables panégyristes autour de son tombeau qu'il a éloigné d'injustes flatteurs de son tribunal. Que les pauvres, qui n'avoient que l'éloquence des larmes et les tristes discours de la misère, viennent apprendre à toute la terre si les civilités des grands, si les louanges des beaux esprits, si cette flatterie d'assiduité et de visites, leur ont fait trouver l'accès moins favorable auprès de cet autel vivant, où tous les malheureux rencontroient un asile assuré. Mais non, messieurs, ce grand homme, qui parloit mieux que tous les autres hommes, exprimera mieux là-dessus ses sentiments; et ses propres paroles lui feront bien plus d'honneur que les miennes. « Je regarde, disoit-il, l'excès des « louanges qu'on me donne comme un préjugé « de l'injustice des demandes qu'on me va faire. « Je ne suis ni aussi grand qu'un Dieu pour méri- « ter les parfums les plus exquis, ni aussi insensi- « ble qu'une idole pour soutenir la vapeur puante « des fausses louanges. » S'il est vrai que la bouche du flatteur est l'épreuve de la fermeté du cœur de l'homme de bien, jamais cœur a-t-il passé par tant d'examens et d'épreuves différentes que celui de ce grand homme, à qui ses

dignités attiroient autant de flatteries que ses vertus de justes louanges?

Cependant, messieurs, quelque grand que soit le sujet de cet éloge, il me semble que le refus des richesses et des présents a je ne sais quoi de plus pur et de moins suspect que celui des honneurs et des louanges, parcequ'il est comme impossible de renoncer à ce doux parfum de la gloire, quand il nous est offert, encore qu'en apparence nous y renoncions. Quiconque refuse d'être loué par les autres se loue lui-même; il recueille une moisson de gloire plus noble et plus sûre que celle qu'il dédaigne; et quand une fois les louanges sont adressées à quelqu'un, soit qu'il les accepte ou qu'il ne les accepte pas, il les reçoit toujours. Il n'en est pas de même des richesses : celui qui les rejette demeure aussi pauvre qu'il étoit auparavant, et il n'y a point de différence entre les perdre tout-à-fait et les refuser. Aussi l'Écriture sainte compare la fermeté de ces ames que les richesses n'ébranlent point à celle de ces bâtiments solides dont les fondements sont creux jusqu'aux enfers, et dont le faîte s'élève presque jusqu'au ciel : *Qui projicit avaritiam, monumenta saxorum sublimitas ejus.*

Mais cette même Écriture, qui vient de me fournir de quoi louer cette générosité en général, me donne les paroles du monde les plus fortes pour en faire l'application à cet illustre chancelier : *Suscitavi eum ad justitiam*, je l'ai fait naître pour être l'appui de la justice, l'exemple de tous les grands magistrats, le protecteur des innocents, la terreur des injustes ; *omnes vias ejus dirigam*, je conduirai ses pieds dans les voies de la justice, je conserverai ses mains, et elles seront pures de toute la corruption que les présents et les gains injustes attachent à celles des avares, *et non in pretio neque in muneribus.*

Ce grand homme eut la religion de ne rien recevoir qui ne pût être donné justement, et qui lui pût être reproché par les soupirs de quelques particuliers intéressés ; il eût cru être souillé de la confiscation du bien des proscrits : il a regardé la dépouille des malheureux comme une chose profane, et à laquelle la main du souverain prêtre de la justice ne doit jamais toucher. Oui, ce grand homme pouvoit à la fin de sa vie, avec la même assurance que Samuel, appeler tous les peuples de ce grand état, et leur dire : *Loquimini de me coram Domino et coram Christo*

ejus; Venez, peuples innombrables de ce grand royaume, qui avez été soumis à l'autorité de mon tribunal; paroissez avec moi devant celui de Dieu et de Jésus-Christ son fils; déposez si j'ai opprimé quelqu'un, si je me suis prévalu de mon autorité pour faire quelque chose contre les lois, dont j'étois le tuteur et l'oracle; si j'ai pris des présents, non seulement de la veuve et de l'orphelin, mais du traitant et de l'homme d'affaires: *Si oppressi aliquem, si de manu cujusquam munus accepi.* Touché comme je le suis de ce que je dis, il me semble, messieurs, que j'entends les voix confuses de tous les François, qui s'élévent des quatre coins de cet état, et qui crient: Grace, Seigneur, miséricorde au protecteur des pauvres, dont les mains sont si nettes de tous présents, et dont toute la conduite n'a pu être souillée de l'ombre d'aucun gain injuste. Bien loin de cela, messieurs, il a mille fois rejeté l'utile qui n'étoit point honnête, pour embrasser l'honnête qui étoit stérile et infructueux. Il me prend ici une envie bizarre, illustres héritiers de ce grand homme; chassez, si vous pouvez, de votre cœur pour quelques moments cette générosité héroïque que toute la terre con-

noît, et que j'ai vue de si près dans les derniers jours de la vie de ce grand homme; prenez pour un peu de temps les sentiments et les pensées des avares: les vues de l'avarice loueront mieux ce grand homme que tout ce que je puis avoir de rhétorique. Qu'un héritier intéressé, et qui seroit peu touché du desir de la gloire, seroit éloquent à se plaindre d'un père qui, après avoir été quarante ans garde des sceaux et chancelier, sort de ces grands emplois avec un peu moins de bien qu'il n'y en avoit apporté! qu'il se trouveroit bien fondé de l'accuser d'imprudence et d'insensibilité pour sa famille! que ces accusations et ces plaintes seroient glorieuses et honorables, puisque tout ce qui manqueroit à son avidité seroit l'éloge de ce grand homme! Mais, messieurs, il faut nous taire et vous et moi sur ce sujet; vous ne serez jamais assez avares, ni moi assez éloquent pour le louer, vous par vos plaintes, moi par mes éloges: une bouche plus éloquente l'a fait avant nous, le roi a loué la générosité et le désintéressement de son ministère; il a publié qu'il n'a trouvé de la résistance en lui que quand il a voulu lui faire donner de grands appointements pour des emplois

extraordinaires dont il se chargeoit : j'ai eu l'honneur d'entendre cet éloge de sa bouche. Que l'envie se taise là-dessus ; la bouche du Seigneur a parlé, *os Domini locutum est.*

Mais quoi! ce grand homme sera-t-il plus privilégié dans la morale que ces héros fabuleux ne l'étoient dans la nature? Ils n'étoient pas absolument invulnérables, et il y avoit toujours quelque endroit dans leurs corps par où ils pouvoient être blessés comme le reste des hommes. La crainte n'ébranloit-elle point, dans l'exercice de la souveraine justice, celui que la flatterie n'a pu corrompre? Non, messieurs, cette passion violente qui, comme parle Tertullien, ouvre toutes les portes de l'ame et y fait entrer tous les crimes, *quando aditus animæ formido laxavit,* n'a pu ébranler la fermeté de ce grand cœur, il n'a point appréhendé les disgraces, puisqu'il ne les a point évitées.

Il n'a point appréhendé les dangers qui ont menacé sa vie: les provinces soulevées, les peuples mutinés, l'image présente de la mort, n'ont jamais troublé son esprit, ému son cœur, fait pâlir son visage, ou déconcerté la gravité de son maintien. Je parle ici aux confins d'une pro-

vince qui a vu ce grand homme à la tête des troupes du roi aussi bien que de ses conseils, d'un côté donner le mot aux officiers de guerre, de l'autre faire parler les lois en reines parmi les armes, où elles ont accoutumé d'être muettes, et trouver ce doux tempérament de la sévérité qui châtie les rebelles, et de la douceur qui les gagne. Qu'il paroissoit bien que la sévérité avec laquelle ce grand homme pacifia cette importante province venoit bien plus de la fermeté de son ame que de la dignité du caractère dont il étoit revêtu et de la force des troupes qui le soutenoient!

Je n'ose, messieurs, vous convier de tourner les yeux d'un autre côté, pour voir un théâtre bien plus fameux d'une action encore plus éclatante et plus fameuse. Épargnez-moi la peine de dire les noms, le temps, le lieu, et les acteurs; n'ayons pour ce temps funeste que des larmes et un silence profond: *lacrymas civilibus armis secretumque damus.* Ne regardons point la chose comme arrivée; persuadez-vous que c'est une idée de générosité que je vais vous tracer; ne descendez que de loin et en passant sur les applications odieuses; permettez-moi de n'en par-

ler qu'en énigme, et ne vous efforcez point, de grace, d'en trouver le mot.

L'on veut que le plus grand magistrat du royaume paroisse en public, et qu'il passe à tra vers d'une foule de séditieux qui ont perdu le respect qu'ils doivent à leur souverain, pour aller faire la fonction de son ministère la plus hardie et la plus odieuse à ce peuple mutiné. Aux approches d'un tel péril, une ame du commun ne sent que des mouvements irréguliers: car ou l'excès de la crainte la fait reculer, ou bien, se sentant trop foible pour affronter un tel péril qu'elle auroit considéré dans toute son étendue, elle devient hardie par une espèce de lâcheté qui l'empêche de considérer le péril où elle se jette sans gloire, parcequ'elle le fait sans connoissance. Le héros dont je parle, éloigné également de ces deux extrémités vicieuses, ne craint rien pour lui-même, et craint tout pour l'état. Il a tout le cœur qu'il faut pour aller, et toute la présence d'esprit qu'il faut pour délibérer s'il le devoit faire; il balance s'il ne faut pas ôter à des peuples l'occasion d'un grand crime, tel qu'eût été le meurtre d'un chancelier de France: il sait qu'une goutte de son sang en

feroit couler des ruisseaux dans la suite par tout le royaume, et qu'un tel attentat ne méritant point de pardon, ceux qui l'auroient commis ne chercheroient point d'autre impunité que la perte de l'état. Croyez, messieurs, que dans ce portrait j'ai voulu représenter le sage Caton, qui, dans le feu des guerres civiles, ne craignoit rien pour lui-même, et n'étoit occupé que des dangers de la république : *Cunctisque timentem, securumque sui.*

Vous savez ce qui arriva : l'ange tutélaire de l'état épargna le plus grand crime du monde aux peuples qu'il avoit sous sa protection. Un reliquaire, donné à ce grand homme par une sainte vierge du Carmel (1), fut une barrière impénétrable contre la rage de ces furieux, et fit voir que, quand il plaît à Dieu, deux ais de sapin sauvent ce que des milliers d'hommes n'eussent pu garantir. Il en est des ames communes comme de la mer, qui est encore agitée longtemps après que les vents sont calmes; elles passent des frissons de la crainte aux emportements de la vengeance et aux excès immodérés de la

(1) Voyez *la Vie de la sœur Marguerite du S.-Sacrement*, par le P. Amelot.

joie, passion également opposée à la sagesse et à la gravité d'un grand homme. Celui dont je parle, retiré par miracle du plus grand de tous les dangers, ne retient de l'image de son péril que ce qui regarde l'image de son prince; et, plus ferme que l'orateur romain, à qui la vue de quelques soldats fit perdre l'esprit et le cœur, ce grand homme ne soutint jamais mieux dans son discours la dignité de son prince que dans celui qu'il fit revenant dès portes de la mort. Quiconque trouve cette présence d'esprit en sortant d'un si horrible danger fait voir qu'il ne l'a jamais perdue, que la fermeté de son ame n'est pas un moindre miracle que la conservation de sa personne, qui fut un effet des sentiments qu'il a toujours eus pour Dieu.

TROISIÈME PARTIE.

Me voici, messieurs, dans la troisième partie de ce discours, où, pressé par le temps, je me contenterai de marquer seulement les choses, et laisserai à vos esprits le plaisir de faire le reste. Ne croyez pas que ce soit faire descendre M. le chancelier de son tribunal, que de le représen-

ter au pied des autels de Dieu, qu'il a toujours si régulièrement adoré. Ce que l'homme rend à Dieu par les sentiments de sa religion est le premier devoir de la justice; et j'ai appris du grand saint Augustin et du docteur angélique saint Thomas que, puisque l'exercice de la justice consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient, la plus essentielle de ses obligations se trouve à rendre l'esprit et le cœur à Dieu, qui le regarde comme sa plus douce et sa plus agréable possession.

Je vous atteste ici, sainte et auguste religion d'un Dieu crucifié; avez-vous trouvé une tête plus souple au joug que vous imposez que celle de ce grand homme? Jamais entendement humain a-t-il porté de meilleure foi les chaînes sacrées dont les vérités révélées tiennent l'orgueil et la fierté de l'esprit captives? Sainte et auguste religion, il a toujours été votre disciple, votre protecteur comme chancelier, votre docteur comme très savant. C'étoit trop peu pour lui, il eût voulu être votre victime comme martyr; et nous lui avons ouï dire, avec des paroles de feu et des larmes, que sa mort n'avoit rien de rude pour lui, sinon de ne la pouvoir souffrir

pour la défense de la foi de Jésus-Christ et de son Église. Quand je vois ce grand esprit si soumis aux articles de notre foi, il me semble que je vois l'océan, cet élément si étendu et si fougueux, qui, après avoir porté ses flots jusqu'aux cieux, avoir creusé dans son sein des abymes jusqu'aux enfers, avoir menacé d'engloutir tout ce qui est sur son rivage, dès qu'il approche du bord il se dompte lui-même, il brise ses flots, il vient traînant comme un esclave pour baiser le doigt de Dieu qui lui marque ses bornes, et qui lui dit : Élément fougueux, tu viendras jusque-là, et tu ne passeras pas plus avant. L'esprit de M. le chancelier avoit l'étendue de l'océan, il en avoit le mouvement, il s'élevoit jusqu'au ciel, il descendoit jusqu'aux enfers, par la connoissance qu'il avoit de toutes choses; mais dès qu'il approchoit des choses de la religion, il adoroit les bornes sacrées que sa foi lui marquoit par l'ordre de Dieu : *Termini positorem adorat.* Cette soumission si sincère venoit des idées sublimes qu'il avoit de la grandeur de Dieu, du néant et de la misère de l'homme. Il avoit souvent dans l'esprit et dans la bouche ces belles paroles de Tertullien, qui ne paroissent pas in-

dignes de Dieu, qui est si grand et si unique dans sa grandeur qu'il semble détruire tout autour de lui pour demeurer dans sa solitude majestueuse : *Deus solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ possidet.* Le seul Être suprême détruit tout, anéantit tout, ôte tous les degrés et tous les rangs, bâtit son trône sur le néant de toutes les créatures. Trop heureux, trop heureux, disoit-il, si je puis me perdre moi-même pour m'abymer dans l'infinité de ce premier Être!

Ces sentiments, qui l'ont occupé si saintement sur la fin de sa vie, avoient pénétré son esprit et son cœur dans sa jeunesse; il eut dessein de se consacrer tout entier à la contemplation de la grandeur de son Dieu, et de s'en rendre la victime par la pénitence. Mais les ordres de Dieu lui destinoient une autre place dans son Église; il falloit qu'il en fût le protecteur. Pouvoit-on seconder plus fidèlement ses desseins? Pouvoit-on être attaché plus scrupuleusement à l'Église, qui est la colonne de la vérité, et avoir plus de déférence pour le saint-siège, qui en est l'oracle? Pleurez, pleurez, ministres des saints autels, prélats de l'Église; vous avez perdu le plus zélé défenseur de cette ombre de jurisdiction qui vous reste.

Pleurez, familles de religieux, les uns votre fondateur, les autres votre père, tous votre protecteur. Il me semble ici, messieurs, que je suis obéi, et que j'entends de tous les côtés du royaume les tristes accents des services qui lui ont été faits en tant d'églises, tristes mais précieuses marques de la douleur et de la reconnoissance de ces saints ordres.

Les sentiments de la religion étoient descendus de son esprit dans son cœur; il aimoit Dieu, il le regardoit comme son souverain bien, il n'avoit point de plus doux entretien que ceux dont il étoit la matière; et lorsque, dans les conférences secrètes qu'il avoit très souvent avec des personnes de piété, il lui étoit permis de s'abandonner à sa tendresse, les larmes lui couloient des yeux: ce sang du cœur, comme parlent les Pères, étoit des marques ardentes de la sincérité de son amour et de sa pénitence; car il avouoit dans l'amertume de son ame qu'il étoit pécheur.

Loin d'ici le lâche artifice de ces orateurs qui, au lieu de faire voir ceux qu'ils louent comme pénitents, s'efforcent de les faire impeccables! Ils ne voient pas que l'autel et la chaire ne s'ac-

cordent pas; que les auditeurs le prennent pour un pécheur, tandis qu'ils s'efforcent de faire voir le panégyrique d'un saint; et que rien ne s'accorde plus mal qu'un sermon pour un innocent, et qu'une messe pour un coupable. M. le chancelier a été homme, c'en est assez pour avouer qu'il a été pécheur. Mais, grand Dieu! si vous ne sauvez que ce qui n'a point péché, eh! qui sera justifié? qui remplira les siéges des anges prévaricateurs? quel sera le sujet de votre miséricorde? Votre serviteur a péché, c'est ce que font tous les hommes: mais, ce que tous les hommes ne font pas, il a fait pénitence, il a versé des larmes amères, il a poussé des soupirs enflammés, il a fait des profusions dans ses aumônes assez grandes pour éteindre les flammes d'enfer; enfin, il a terminé tant de saintes actions de sa vie par une de ces morts que vos Écritures appellent précieuses devant vous.

Hélas! j'ai prononcé cette funeste parole; j'ai bouché vos plaies, messieurs, et je me vois obligé de les rouvrir. Illustres enfants de ce grand homme, songez dans ce moment à son exemple plus qu'à sa perte; ayez autant de constance pour entendre parler de sa mort, qu'il

en eut pour la souffrir. Il faut presque adorer ce que vous pleurez : *Quod luctus fleverat antè, nunc adoret.* Il vous a donné l'exemple de la constance ; il ne paroissoit pas qu'il allât quitter tant de chers et dignes objets de sa tendresse. Cet endroit me fait souvenir de cet illustre Métellus à qui ses conquêtes avoient donné le nom de Macédonien. Il est peu de personnes dont on puisse plus justement comparer le bonheur avec celui de ce brave Romain : car, outre ses grandes actions, ses triomphes, ses charges, le long espace de temps qu'il vécut, il laissa quatre illustres fils au monde ; il les vit dans un âge avancé et dans les premières places de l'état ; on vit quatre fils porter sur leurs épaules le cercueil de cet illustre père ; les deux aînés avoient été consuls ; le troisième l'étoit effectivement, et le quatrième le fut bientôt. Pour parler juste, dit un historien, il ne faut pas appeler cela mourir, mais sortir agréablement de la vie.

Notre chancelier est mort de même au milieu des siens, dont il étoit aimé jusqu'à l'adoration, dans les larmes d'une épouse que sa piété et tant d'autres rares qualités lui rendoient considé-

rable. Il voyoit son sang joint à celui du grand Henri par l'alliance d'un grand prince ; il voyoit dans sa famille, par le mariage de mesdemoiselles ses filles, toute la gloire, la générosité, et, ce qui est si rare, la probité des plus illustres maisons du royaume ; il eût eu de la peine à décider, lui qui décidoit tout, qui l'emportoit dans son illustre famille, ou les prélats dans les vertus religieuses de l'Église, ou les officiers de la couronne dans les qualités éclatantes de l'épée, ou les dames dans les graces et les vertus modestes de leur sexe. Mourir dans le sein de tant de grandeurs et de tant de gloire s'appelleroit, au style d'un païen, partir doucement de la vie ; mais, dans un style chrétien, être le meilleur père du monde, et quitter sans foiblesse tant d'enfants si aimants et si aimés, s'appelle s'endormir au Seigneur, s'appelle espérer une vie où l'on n'est plus lié par les liens périssables de la chair et du sang, mais par les chaînes immortelles d'une éternelle charité.

Jamais homme ne fut plus pénétré de la foi, de l'espérance, de l'amour de cette vie future, que ce grand homme. J'eus l'honneur d'être appelé à sa mort, et j'apportai à ce triste ministère

toute la douleur que peut inspirer une perte publique, et l'intérêt d'une maison à qui je dois tant de respects et de reconnoissance. Mais pardon, messieurs, si je vous dis qu'en le voyant je ne pus plus donner que des larmes de joie à votre perte. Au lieu de trouver un malade affoibli qui eût besoin d'être aidé, je vis un homme plus admirable dans le lit de mort qu'il n'avoit jamais été sur son tribunal. Je m'oublierai moi-même avant que d'oublier les grandes choses dont je fus le témoin. Combien, à travers les ombres de la mort, ce spectacle avoit d'éclat et de grandeur ! Le beau spectacle pour Dieu de voir ce cœur brisé de douleur, humilié dans la vue de ses péchés, mais soutenu par la confiance de ce Jésus qu'il nommoit si souvent son bon, son doux, son aimable, son miséricordieux Jésus, *spectaculum Deo!* Le beau spectacle pour les anges de voir le brillant de cette grande ame, qui, déja dégagée des sens et de la matière, touchoit, ce semble, aux vérités éternelles, et n'étoit remplie que de cette grandeur et de cette sainteté de Dieu que ces intelligences célèbrent dans toute l'éternité, *spectaculum angelis!* Le beau spectacle pour les hommes de voir l'exemple

d'une résignation si entière à la volonté de Dieu, et ce choix si juste des passages les plus beaux et les plus affectifs de la sainte Écriture, qu'il sembloit que le même esprit qui les a dictés aux prophètes les lui inspirât pour les dire et pour en tirer les plus tendres affections, *spectaculum hominibus!*

Mais pourquoi me servir d'un terme singulier pour parler des spectacles de plusieurs agonies, où la grace de Jésus-Christ a fait triompher ce grand homme de toutes les forces de l'enfer et de toutes les horreurs de la mort? Il a vu plusieurs fois, dans ce triste appareil que lui causèrent les cérémonies sacrées de l'Église, la douleur de ses chers enfants, les larmes de ses domestiques, et les sentiments qu'inspire la nature: mais il les a vus sans en être ému, il les a sentis sans s'étonner. Ces langueurs, ces abattements, ces symptômes, que Tertullien a si bien appelés des portions de la mort, l'ont mis plusieurs fois aux prises avec elle. La mort du Seigneur, qui donne la mort et la vie, qui conduit jusqu'au bord du tombeau et qui en retire, sembloit l'immoler et le faire revivre plusieurs fois pour se donner plus souvent à lui-même, aux

hommes et aux anges, le beau spectacle d'une mort si héroïque et si chrétienne. Car, messieurs, par où jugions-nous du retour de sa vie, si ce n'est par ses élévations à Dieu, par ses actes de religion? Animé d'une foi si vive, d'une espérance si ferme, d'une charité si ardente pour son Dieu et pour ses ennemis, le premier mouvement de son cœur étoit un mouvement de religion. Il pouvoit dire à Dieu avec le prophète royal, dont il répétoit fidèlement les plus beaux psaumes: *Resurrexi, et adhuc sum tecum*: Je suis ressuscité, mais ce n'est que pour être avec vous. Aussi nous ne nous aperçûmes que ce grand homme avoit cessé de vivre que lorsqu'il cessa de parler de Dieu.

Que dis-je, messieurs? cessa de parler de Dieu! Non, non, il ne cessera jamais de le faire; son corps fait encore dans son tombeau l'office que son esprit faisoit dans son corps; ses ossements, dans le sépulcre qu'il a choisi, disent encore à Dieu: Seigneur, qui est semblable à vous? *Omnia ossa mea dicent: Domine, quis similis tibi?* Semblable à ces hommes pleins de foi dont l'histoire ecclésiastique nous parle, il a renoncé à ce superbe tombeau de ses pères, pour trouver une

humble retraite dans la terre des saints, et pour entretenir et cultiver, par le voisinage du corps d'une sainte (1) qui a toujours été sa protectrice, ce germe d'immortalité qu'empruntent les fidèles mourants par la participation de la chair vivifiante de Jésus-Christ. Il semble que dès le quatrième siècle on a travaillé à son épitaphe par ces beaux vers :

Sprevisti patriis corpus sociare sepulcris,
....Cùm pia fraterni consortia somni,
Sanctorumque cupis carâ requiescere terrâ.

Grand Dieu ! ne le frustrez point de son espérance. Fidèle servante de Jésus-Christ, obtenez-lui, par le voisinage de vos sacrés os, une heureuse communion de grace et de paix. Saintes filles d'Élie, ouvrez le ciel, comme votre père, pour en faire descendre, non pas une goutte, mais une inondation de rosée pour éteindre les flammes qui sont destinées à l'expiation de ses péchés. Et vous, chère et illustre sœur, soulagez votre juste douleur par les paroles que Jésus-Christ vous adresse aussi bien qu'à celle dont il parle dans l'Évangile : *Resurget frater tuus.* Ce

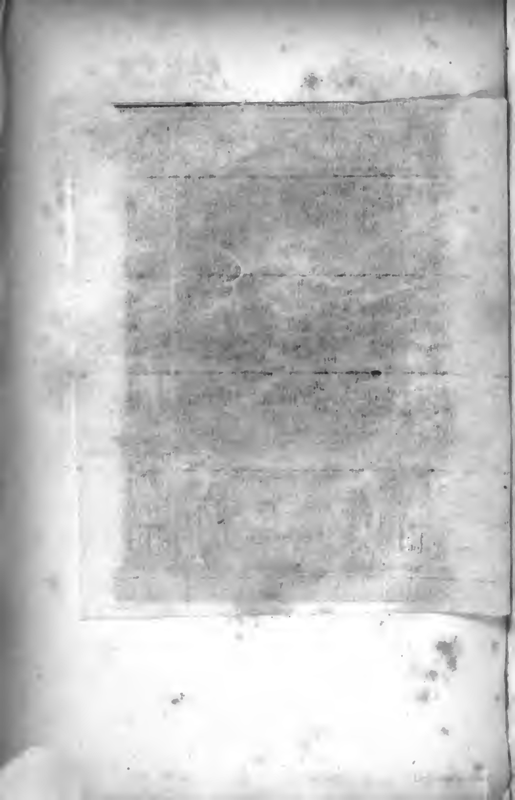
(1) La sœur de M. le chancelier, religieuse carmelite de Pontoise, où il a choisi sa sépulture.

frère que vous avez pleuré si amèrement n'est pas mort, il a vécu en moi, il ne sauroit mourir: *Resurget frater tuus.* Vous le souhaitez, vous le croyez: nous le souhaitons, nous le croyons avec vous, nous l'espérons. Mais comme la justice de Dieu est délicate et si sévère qu'elle trouve des taches dans les anges, qui sont des esprits si purs, qu'elle trouve à réformer dans notre plus exacte justice, nous allons joindre notre esprit et notre cœur à l'esprit et au cœur du grand prélat qui achève le sacrifice que notre discours n'a que trop long-temps interrompu, et offrir la victime de propitiation pour cette grande ame; et, pleins de l'espérance de sa gloire, nous nous souviendrons à jamais que, la vie de M. le chancelier ayant été assez belle et assez éclatante pour satisfaire l'esprit des plus ambitieux, sa mort assez chrétienne et assez sainte pour remplir les desirs des justes, vous pouvez lui appliquer sans crainte les paroles sacrées qui ont commencé ce discours, puisque l'on ne peut couronner plus dignement une éminente dignité qu'en y vieillissant avec honneur, et en sortant par la piété et par la religion, qui sont les voies véritables de la justice: *Corona dignitatis senectus, quæ in viis justitiæ reperietur.*


BIBLIOTECA NAZIONALE
DI TORINO


BOURDALOUE

membre n'excluoient ni la sévérité du style, ni



DE BOURDALOUE.

Dans cette foule d'orateurs, de poëtes, d'historiens, de savants, d'écrivains de tout genre, d'hommes enfin capables d'honorer la littérature, qui sortirent du sein de cette société célèbre à laquelle la prévention et l'envie ont tout disputé, excepté les succès de l'esprit et la gloire des talents, le P. Bourdaloue se fait remarquer par un caractère qui lui est propre, par une physionomie toute particulière : il semble appartenir à l'école de Port-Royal plutôt qu'à celle des jésuites ; et l'on diroit que ses talents lui furent donnés pour servir de lien entre deux compagnies dont la rivalité présenta trop souvent le scandaleux spectacle de toutes les fureurs de la jalousie et de toutes les foiblesses de l'humanité mêlées aux vues les plus pures et aux plus nobles travaux. Quand on lit Bourdaloue, on oublie ces affligeantes discordes, et l'on se plaît à observer que le goût et les maximes de la corporation religieuse dont il étoit membre n'excluoient ni la sévérité du style, ni

l'austérité des doctrines, ni l'inflexibilité des principes, trop regardées, sans doute, comme le privilége de ceux qui se piquoient non pas pré cisément de faire le bien, à l'exemple de leurs émules, mais de le faire autrement qu'eux; lorsqu'on jette, dis-je, les yeux sur les discours de l'orateur dont nous parlons, le souvenir des prétentions et des différences s'efface et disparoît: Port-Royal ne compte ni un écrivain plus exact, ni un logicien plus pressant, ni un théologien plus orthodoxe et plus profond, ni un moraliste plus pur.

Tous les traits par où cette illustre école ambitionna de se caractériser, et parvint en effet à se distinguer, se réunissent dans Bourdaloue: il pratiqua au suprême degré cet art du raisonnement dont elle dicta les préceptes les mieux rédigés, et dont elle donna elle-même d'immortels exemples; il mit dans l'expression de ses pensées cette économie d'ornements, et cette sobriété d'imagination dont elle sembloit s'être imposé la loi, ce dédain de plaire et de séduire qu'elle affectoit peut-être, et qui, du moins, entroit en quelque sorte dans les régles de sa discipline, s'il n'entroit pas dans les cal-

culs de sa politique; il fut rigide dans la chaire comme elle l'étoit dans ses écrits; le monde, et ses passions, et ses sophismes, le trouvèrent inaccessible, intraitable, désespérant comme elle. Foulant aux pieds ces fleurs malheureuses dont un goût faux et encore barbare avoit semé la carrière de l'éloquence évangélique, s'il ne chercha ni ne trouva point celles dont elle pouvoit convenablement s'orner et s'embellir, il montra du moins ce qu'il falloit éviter; et, après avoir forcé les barrières qui fermoient encore la route du bon goût, il y marcha d'un pas ferme. En cela il contribua, comme les écrivains de Port-Royal, à cette révolution nécessaire qui s'opéra dans les lettres; il y contribua dans une partie très importante, l'éloquence de la chaire, dont il fut le réformateur, j'ai presque dit le créateur; et par lui la société des jésuites, cette société qui eut des droits à la reconnoissance, et qui n'a presque recueilli que les témoignages de la haine, partage avec sa rivale, à qui l'on rendroit une justice plus parfaite en lui rendant des hommages moins exclusifs, l'honneur d'avoir fait revivre parmi nous, dans des temps si voisins encore de la barbarie, les

vrais principes de la littérature, enseignés par un grand modèle exerçant un grand ministère.

Louis Bourdaloue entra en 1648, à l'âge de seize ans, dans cette compagnie, devenue si recommandable par les hommes de mérite qu'elle a produits, et par les éminents services qu'elle a rendus. Il étoit né à Bourges, au mois d'août 1632. Celui qui devoit un jour lui disputer la gloire du genre d'éloquence dans lequel il excella, et qui devoit y parvenir par une voie toute différente, n'étoit pas alors près de naître: Bourdaloue avoit trente et un ans de plus que l'orateur qui, dans la suite, vint l'égaler, et peut-être le surpasser; il étoit du même âge que Fléchier, et avoit cinq ans de moins que Bossuet. Ce qui se déclara d'abord en lui, ce fut un grand fonds de jugement et de raison qui, se développant et s'affermissant avec les années, devint la base de son talent et le caractère de son éloquence. On sait avec quel soin les jésuites étudioient les dispositions de leurs élèves, avec quelle sagacité ils démêloient en eux ces penchants innés que l'on ne contrarie jamais sans inconvénient, avec quel empressement ils dirigeoient chacun de leurs disciples vers le but que sembloit lui marquer la

nature; toutefois il ne paroît pas que leur pénétration ait promptement reconnu la destinée du jeune Bourdaloue. On peut croire qu'ils n'entrevirent pas du premier coup d'œil ce grand avenir, puisqu'ils balancèrent quelque temps sur le choix des fonctions qu'ils devoient définitivement conférer à celui dont la vocation n'étoit cependant pas équivoque. Il n'est pas invraisemblable qu'un talent de la nature du talent de Bourdaloue ne se soit pas dès le premier âge annoncé avec éclat : ce n'est point par les qualités de l'imagination qu'il brille, c'est par la justesse du sens, par la force de la raison, par l'ascendant de la logique, genre de mérite dont les présages sont toujours moins frappants et moins remarqués. Le génie de l'orateur, comme celui du poëte, est ordinairement environné dès sa naissance des plus éclatants augures; le feu secret qui l'anime perce à travers les enveloppes de l'enfance, et la flamme d'une imagination vive est presque toujours la première lueur qui le découvre, le premier trait qui le signale : cette flamme, cette sorte d'auréole ne se montroit pas autour de Bourdaloue. Mais lorsqu'après avoir enseigné la rhétorique et la philosophie, et pendant qu'il

étoit encore professeur de théologie morale, il se fut essayé dans la prédication, ses supérieurs, avertis tout-à-coup de ce qu'il pouvoit devenir, n'hésitèrent plus sur ce qui lui convenoit, et se hâtèrent d'ouvrir devant lui la carrière où l'appeloit évidemment une aptitude éminente.

Il ne vint prêcher à la cour qu'en 1670 : il étoit alors dans sa trente-neuvième année, c'est-à-dire dans la maturité du talent. Il apporta devant le grand roi les tributs d'un génie perfectionné par plusieurs années d'exercice dans la province et dans la capitale. Sa réputation s'étoit accrue rapidement : car il avoit commencé tard ; ce ne fut qu'en 1666, à l'âge de trente-quatre ans, qu'il monta dans les chaires. Au même âge, Bossuet, qui déja s'étoit fait connoître depuis assez long-temps, avoit prêché devant Louis XIV. Il régnoit dans la tribune sacrée, quand Bourdaloue s'y présenta pour lui disputer son sceptre et son empire : mais déja Bossuet, que des sermons à-peu-près improvisés n'auroient point placé dans l'avenir au rang dont il étoit digne comme orateur, s'étoit, en quelque sorte, réfugié dans l'oraison funèbre, asile et théâtre de sa supériorité. Celle de Bourdaloue se fit bientôt sentir : dès qu'il pa-

rut, il éclipsa Bossuet et tous les autres prédicateurs. Les inspirations soudaines et rapides de son plus redoutable rival, des traits sublimes qui brilloient comme des éclairs fugitifs à travers les nuages d'une foule de pensées mal digérées et d'expressions confuses et bizarres, des mouvements plus vifs et plus impétueux que réguliers, une véhémence presque sauvage, une éloquence plus semblable aux élans d'un missionnaire plein de zèle et de génie qu'aux méditations d'un orateur qui joint à la puissance du talent les sages combinaisons de l'étude, des discours enfin qui n'étoient que de beaux canevas, des sermons qui n'étoient que de brillantes mais informes esquisses, ne pouvoient prévaloir sur des compositions travaillées avec un soin infini par un homme qui, s'il ne possédoit pas toutes les parties du génie oratoire, en réunissoit du moins quelques unes dans le plus haut degré.

Jamais en effet aucun ministre de la parole, sans en excepter Démosthène lui-même, n'avoit porté plus loin l'ambition et l'art de maîtriser les esprits par la violence légitime de la conviction; jamais orateur ne fit plus d'honneur à la

raison humaine. Ses plans sont les plus solidement conçus et les plus vigoureusement tracés que l'on connoisse; toutes ses constructions oratoires s'appuient et reposent sur les bases les plus fermes; les détails de l'édifice, liés entre eux par les rapports les plus rigoureusement exacts, concourent tous à l'harmonie et à la perfection de l'ensemble; nulle foiblesse, nul écart; tout est nerveux, tout est plein, tout marche au but: quand la route est ouverte et jalonnée, tous les pas sont ceux de la raison même; toutes les idées particulières sont déduites scrupuleusement des principes généraux, s'appellent mutuellement entre elles, et deviennent des conséquences forcées les unes des autres : ainsi le tissu le plus complet et le plus serré se forme et se déploie progressivement; l'esprit de l'auditeur ou du lecteur, captif dans la chaîne du raisonnement, se sent entraîné par une force irrésistible.

Si l'imagination a ses plaisirs, si le sentiment a ses délices, la raison aussi a ses jouissances: elle se plaît dans la contemplation des vérités qui tirent d'elle-même leur lumière et leur évidence. Comme les rayons du soleil, en se répandant sur la nature, réjouissent la vue qu'ils éclai-

rent, et pour laquelle ils sont faits, les clartés qui brillent aux yeux de la raison et qui lui sont propres causent une satisfaction pure et intime qui n'est peut-être autre chose que le témoignage secret et flatteur que nous nous rendons à nous-mêmes de la plus noble de nos facultés. La lecture des sermons de Bourdaloue procure singulièrement ce doux et tranquille plaisir. Ne demandez pas à cet orateur de ces mouvements qui jettent, pour ainsi dire, l'ame hors d'elle-même; n'attendez pas de lui cette onction qui pénètre le cœur, ce pathétique qui l'attendrit, qui l'ouvre, et qui va chercher la source des larmes; il ne vous offrira pas cette élocution vivement figurée, où chaque terme est une image, et chaque phrase un tableau; vous ne trouverez pas dans son style ces périodes harmonieuses, cette ravissante mélodie du langage, qui rapproche plus particulièrement l'orateur du poëte, et qui saisit, attache et charme l'esprit, en exerçant d'abord sur l'oreille enchantée son aimable et magique empire: les graces de sa diction, car elle n'en manque pas entièrement, sont austères et sérieuses; Bourdaloue n'admet dans l'expression qui revêt sa pensée aucune des parures du luxe oratoire;

il se sert de la parole, ainsi qu'on l'a si bien dit de l'orateur athénien, comme un homme modeste de son habit, uniquement pour se couvrir: mais cette simplicité sévère n'est pas sans attraits; elle ressemble à un noble et généreux mépris de toute séduction, de tout artifice; et, comme elle montre la bonne foi de l'orateur, elle annonce également sa confiance dans la force de la vérité et dans la raison de l'auditeur. C'est, en effet, celui-ci qui compose alors, en quelque sorte, le discours qu'il écoute; c'est la voix pure et sans mélange de la conviction intérieure qu'il entend, plutôt encore que celle de l'orateur même: il jouit des vérités qui le condamnent et qui l'effraient, parceque, dépouillées de tous les prestiges d'un art étranger, elles semblent appartenir de plus près à l'esprit qui les reçoit; parceque c'est à l'intelligence même, au jugement, à la logique de l'auditeur, que sans cesse l'orateur en appelle. Ses discours, en s'adressant presque uniquement à la raison, lui donnent le sentiment de toutes ses forces, et lui font apprécier tout ce qu'elle vaut.

Sans doute Bourdaloue dut son style et sa manière à ses dispositions naturelles; mais les cir-

constances dans lesquelles on le vit paroître n'y furent peut-être pas étrangères : plus il étoit capable de sentir les énormes défauts qui corrompoient alors l'éloquence de la chaire, plus ces ridicules qui déshonoroient la prédication, ces vices qui infectoient la parole de vie, devoient inspirer d'aversion à cet esprit si solide, si juste, et si droit, et plus la crainte de devenir complice de ces excès dut l'entraîner loin de pareils travers. On prodiguoit avec une profusion monstrueuse les ornements les plus faux et les moins convenables, les traits d'esprit les plus déplacés, les rapprochements les plus affectés, l'érudition la plus mal entendue ; l'enflure espagnole s'étoit introduite dans la chaire française avec les pointes italiennes ; les sermons n'étoient que des tissus de jeux de mots, qu'un mélange révoltant de citations ambitieuses et de mauvaises épigrammes, du baladinage le plus misérable et du plus absurde pédantisme ; le burlesque même étoit monté avec effronterie dans la tribune de l'Évangile. De quel œil un homme tel que Bourdaloue dut-il voir ces désordres aussi contraires à la religion qu'à la raison même, aussi scandaleux qu'extravagants? du même œil qu'un législateur

non moins ferme qu'éclairé verroit une nation profondément corrompue, dont il seroit chargé d'épurer les institutions et de corriger les mœurs. Frappé des maux qu'il auroit à guérir, ses remèdes seroient peut-être un peu trop violents; effrayé de la licence qu'il auroit à réprimer, ses lois seroient peut-être un peu trop rigoureuses. N'est-il pas permis de supposer aussi que la simplicité dont Bourdaloue donna l'exemple et dicta la loi ressembleroit moins à la sécheresse, si le luxe indécent et risible qui de son temps défiguroit encore l'art de la parole, eût été moins effréné; peut-être eût-il été moins voisin d'une extrémité, si le spectacle de l'extrémité contraire qui frappoit ses regards eût été moins fait pour blesser son goût. Il devint d'autant plus sévère pour lui-même, qu'il étoit plus choqué des défauts en crédit; il opposa une sorte d'excès à un autre excès incomparablement plus blâmable, et mit à la place de tous les déréglements de l'esprit et de l'imagination une régularité si austère, qu'elle parut quelquefois se confondre avec la roideur, et dégénérer en aridité.

Toutefois on ne rendroit pas une entière justice à ce grand réformateur de la chaire chré-

tienne parmi nous, si l'on ne convenoit pas qu'indépendamment des autres genres de mérite qu'on ne sauroit lui contester, il se rencontre dans ses compositions une multitude infinie de peintures, dont le coloris énergique autant que vrai suppose une imagination qui joint à beaucoup de sagesse une vivacité peu commune, et dont les traits justes et précis appartiennent à un esprit non moins fin que judicieux, non moins pénétrant qu'exact. Les portraits étoient à la mode quand Bourdaloue commença l'œuvre de la réformation oratoire: il ne dédaigna pas cette sorte d'ornements, quoique les romanciers de l'époque en eussent donné les principaux exemples; il ne craignit point de flatter un goût qui n'étoit pas, il est vrai, sans dangers pour l'éloquence, mais dont elle pouvoit tirer quelque solide avantage. Les portraits sont en général un écueil: l'historien qui les prodigue risque beaucoup d'ébranler la confiance dont il a besoin, et de paroître abjurer le mérite de la fidélité, en recherchant celui de l'imagination; le romancier même et le poëte doivent peindre leurs personnages par le développement des actions plutôt que par le crayon des caractères; le moraliste, le prédicateur, en se livrant trop à

cette séduction des peintures, montrent plutôt le frivole desir de plaire que la noble ambition d'instruire. Il y a toujours, plus ou moins, dans la composition des portraits, un certain jeu qui les rend d'autant plus suspects qu'ils sont plus ingénieux; et si l'écrivain ou l'orateur les entasse sans discrétion, si ses ouvrages ou ses discours deviennent comme autant de galeries où les yeux sont perpétuellement occupés des saillies brillantes de son pinceau, alors on pourra trop aisément le soupçonner de s'être abandonné aux caprices de son goût, aux tentations de son amour-propre, et d'avoir consulté l'intérêt de son plaisir et celui de sa gloire plus que l'intérêt de la vérité.

Le sage Bourdaloue n'encourut point ces accusations: les portraits qu'il a semés dans ceux de ses discours qui pouvoient le plus convenablement en admettre, ses sermons de morale, y sont encadrés de manière que, n'ayant rien de postiche, ils se lient intimement aux preuves mêmes, dont ils forment la partie la plus attachante. Leur éclat, qui réveille l'attention, ne semble être qu'un reflet de la lumière que les

preuves ont déja répandue, qu'un nouveau rayon de l'évidence dont elles ont éclairé déja l'esprit de l'auditeur. Ici, rien qui trahisse l'envie d'amuser par le cliquetis des antithèses, par l'étincelle qui jaillit du choc des oppositions; rien qui annonce le dessein d'éblouir par le prestige des couleurs, rien qui sente l'école ou l'académie, rien qui dévoile les prétentions de l'orateur, rien qui veuille surprendre l'applaudissement, rien qui mendie l'admiration; nul art apparent, nulle rhétorique affectée; le peintre n'interroge que la nature, ne consulte que le vrai; le sévère coloris qu'il emploie ne sert qu'à donner du relief à la fidélité de son crayon; jamais sa touche exacte et ferme n'est gouvernée par le caprice, ni dirigée par la fantaisie; ce qu'il peint, il l'a bien vu; il creuse la matière de ses observations sans s'égarer jamais dans les profondeurs de sa pensée; il la soumet à une analyse fine et délicate, sans que jamais sa finesse dégénère en subtilité. L'imitation, qui suit toujours les talents supérieurs, et qui toujours parodie les grands modèles, n'a essayé de le reproduire que dans cette partie, où sans doute il lui parut moins

décourageant; mais ses efforts ont prouvé qu'en ce point même il étoit, comme dans le reste, absolument inimitable.

Peu de prédicateurs paroissent avoir senti combien, malgré les apparences, l'oraison funèbre diffère du sermon. Presque tous ceux qui ont excellé dans l'un de ces deux genres ont cru pouvoir exceller dans l'autre: l'expérience a toutefois accusé leur méprise; aucun orateur n'a pu être égal à lui-même dans ces deux principales divisions de l'éloquence chrétienne; et les prédicateurs en qui cette inégalité n'est pas très sensible n'ont pas beaucoup à se féliciter d'une telle exception: elle vient de ce que, ni d'un côté ni de l'autre, ils n'ont pris un très remarquable essor.

Quelles sont donc les limites qui séparent deux sortes de composition si voisines, et, au premier coup d'œil, si semblables? D'abord il est évident que le style propre à l'oraison funèbre n'est pas celui qui convient au sermon: le sermon veut des preuves, l'oraison funèbre des tableaux: l'un pose une question, et cherche à établir une vérité; l'autre part d'un point avoué, d'un fait qu'elle suppose incontestable, et dont elle a seu-

lement pour but d'exposer les circonstances avec éclat, et de faire valoir tous les détails: l'un va au-devant de toutes les objections qui peuvent s'élever dans l'esprit de l'auditeur; l'autre iroit contre son objet si elle pouvoit avoir l'air d'en craindre aucune, elle ne se charge que de développer des concessions. On dit à Fléchier: « Déployez devant nous, en termes élégants et magnifiques, ce que nous avons déja dans la mémoire et dans le cœur; racontez-nous éloquemment nos souvenirs; embellissez de couleurs brillantes les traits déja fixés dans notre imagination; que votre heureux génie devienne le digne interprète de nos regrets, le digne organe de nos sentiments! » On dit à Bourdaloue: « Dissipez les ténèbres qui couvrent notre esprit, levez nos doutes, combattez nos préoccupations; nous ne vous croirons qu'à bon escient, nous vous résisterons tant que nous pourrons: éclairez-nous, en quelque façon, malgré nous; enfantez la conviction avec effort. » Il s'ensuit que, de part et d'autre, la manière de s'énoncer ne sauroit être la même; qu'ici l'élocution doit être plus serrée, plus rapide, plus simple, plus didactique; là, plus étendue, plus périodique, plus har-

monieuse, plus ornée, plus pompeuse: les lieux communs, les amplifications, les descriptions, les parallèles, parfaitement accommodés à la nature de l'oraison funèbre, seroient moins bien placés dans le sermon; et déja l'on aperçoit non seulement une différence, mais une opposition, un contraste, dans la diversité des styles, dans les convenances relatives de la diction.

Que si l'on considère la marche du discours, la disposition oratoire, on voit qu'il est de l'essence du sermon qu'elle y soit plus méthodique, plus logique, plus appropriée au dessein de prouver, plus conforme au projet d'instruire. Aussi peut-on observer que si l'oraison funèbre jette ses plans, comme le sermon, sur des divisions marquées, elle n'admet pas aussi généralement les sous-divisions: elle procède avec plus de liberté; comme expression du regret et du deuil, elle peut même se livrer à une sorte de désordre, qui ne paroîtroit pas tolérable dans le sermon: ce qui, dans ce dernier, seroit un défaut, un vice, peut se tourner chez elle en grace et en beauté.

Enfin les qualités de l'invention, le mouve-

ment, l'action de l'esprit qui domine un sujet, l'approfondit et le féconde, achèvent le divorce des deux espèces de composition : l'une s'appuie sur des faits qu'elle trouve tout préparés, qu'elle rassemble sans peine, qu'elle orne de fleurs, et du milieu desquels elle fait aisément jaillir quelque leçon utile; l'autre a besoin d'user de toutes les ressources de la dialectique pour tirer de son sujet des arguments forts d'évidence, des preuves lumineuses qui mettent dans tout leur jour les instructions qu'il renferme : l'une doit plus à l'imagination, l'autre au raisonnement: le sermon est, pour ainsi dire, une création qui appartient tout entière à son auteur; l'oraison funèbre n'est qu'une forme donnée à une matière toute créée d'avance, et dont le fond est indépendant du génie de l'orateur; mais cette forme, comme nous avons essayé de le montrer, est elle-même à-peu-près l'opposé de celle qui convient au sermon. Concluons donc que ces deux genres, malgré leur apparente affinité, sont très divers; et rappelons ici, puisque la nature et le ton de cette discussion le permettent, que les plus anciens rhéteurs en ont très bien posé les bornes, sans connoître ni le sermon ni notre orai-

son funèbre, lorsqu'ils ont distingué les deux genres appelés par eux *délibératif* et *démonstratif* (1).

Le génie est, si l'on peut s'exprimer ainsi, captif dans la sphère particulière où l'a circonscrit la nature : plus il est vigoureux et prononcé, moins il peut en sortir ; dès qu'il s'en écarte, le défaut de succès l'avertit d'y rentrer ; hors de ce cercle il n'est plus pour lui de gloire. Malheur à ceux qui, sans se compromettre en rien, peuvent essayer de tout ! le ciel ne les a point marqués du sceau de la supériorité. Le génie décidé que Bourdaloue avoit déployé dans le sermon devoit faire craindre qu'il ne réussît pas dans l'oraison funèbre : aussi cet orateur, si fécond et si varié, semble-t-il avoir plutôt évité que recherché cette carrière ; parmi plus de cent cinquante pièces que renferme le recueil de ses discours, on ne rencontre que deux oraisons funèbres, l'éloge de Henri de Bourbon, prince de Condé (2), et celui du grand Condé,

(1) On est un peu entré dans cet examen pour obéir à quelques personnes qui font à ce recueil l'honneur de le lire avec attention.

(2) Henri de Bourbon, père du grand Condé, mourut en 1646 ; son oraison funèbre ne fut prononcée par Bourdaloue qu'à la fin de 1683.

son fils: encore sait-on à peine qu'ils existent; ils n'ont jeté aucun éclat durable. Cependant le célèbre Bayle, après avoir lu le premier, fit parler très haut son admiration; et Bossuet, après avoir entendu le second, s'écria: « Cet homme « sera éternellement notre maître en tout! » Mais la postérité n'a point partagé ces transports de Bayle, qui avoit moins de goût et de littérature que d'érudition et de dialectique; elle n'a pas répondu à cette exclamation si imposante de Bossuet, démenti par son propre ouvrage: elle paroît bien plutôt avoir souscrit à l'avis de Fénélon, qui prononça sur cette dernière oraison funèbre de Bourdaloue cette grave et remarquable sentence: « C'est l'ouvrage d'un grand homme qui « n'est pas orateur. » Quoi! Bourdaloue n'étoit pas orateur! Non, sans doute, il ne l'étoit plus quand il franchissoit les bornes prescrites à l'étendue et à l'empire de son talent. Il paroissoit bien sentir lui-même le danger de ne pas les respecter, lorsqu'il disoit, en commençant l'oraison funèbre de Henri de Bourbon: « Ce sera à vous, chré- « tiens, dans *ce genre de discours qui m'est nouveau*, « de me *supporter*, et à moi d'y trouver de quoi « vous instruire, et de quoi édifier vos ames. »

L'éloquence chrétienne pouvoit-elle donc renfermer quelque genre *nouveau* pour l'orateur qui depuis vingt ans remplissoit toutes les chaires des merveilles de son génie et toute la France du bruit de son nom; pour celui qui avoit fait taire tous les autres orateurs, ou qui du moins les avoit effacés; que l'on comparoit à Corneille pour la singulière fertilité de ses conceptions et la variété inépuisable de ses plans; dont la pensée abondoit en ressources, et dont l'esprit, toujours le même et toujours nouveau, ne se copioit, ne se répétoit jamais; que l'on appeloit enfin *le roi des prédicateurs*, ainsi que *le prédicateur des rois?* Quel étoit donc ce genre extraordinaire où la longue expérience d'un orateur si puissant et si exercé sembloit se livrer avec crainte aux épreuves d'un noviciat périlleux? C'étoit celui pour lequel il n'étoit pas né, et dans lequel en conséquence il seroit resté novice toute sa vie: on eût toujours reconnu *le grand homme*, on n'eût plus retrouvé *l'orateur*. On le chercheroit vainement, par exemple, dans l'oraison funèbre du grand Condé, sujet qui plaça Bourdaloue, à côté de Bossuet, dans une concurrence trop inégale: mais Bourdaloue ne disparoît pas tout entier,

ne s'anéantit pas totalement dans cette lutte; on peut y remarquer encore quelque souvenir de sa force, quelques traces de son haut mérite; le *grand homme* est encore là.

M. Villemain, dans cet excellent *Essai sur l'Oraison funèbre* (1), que nous ne citerons jamais assez, s'exprime ainsi, avec ce goût exquis et cette précision ingénieuse, caractères de tous ses ouvrages de littérature : « Bossuet, dit-il, marche « comme les dieux d'Homère, qui en trois pas « sont au bout du monde; Bourdaloue se traîne « avec effort dans une carrière étroite, qu'il peut « à peine fournir. Si l'on cherche, par l'examen « attentif des deux ouvrages, à se rendre compte « de cette prodigieuse inégalité, on la trouve en-« core plus étonnante, et le génie de Bossuet pa-« roît plus inconcevable : car, il ne faut pas s'y « tromper, le discours de Bourdaloue renferme « des beautés nombreuses et d'un ordre supé-« rieur : la pensée est forte et grave; le style, « sans l'orner beaucoup, la soutient par une ex-« pression énergique et simple : il y a peu d'i-« mages; mais souvent cette brièveté pleine de

(1) Voyez le jugement porté sur cet ouvrage dans le quatrième tome des *Annales littéraires*, 4 vol. in-8°, Paris, chez Maradan.

« vigueur est le premier mérite de l'éerivain, « après le talent de peindre. » Quoiqu'il semble peut-être assez diffieile d'aecorder eette *carrière étroite* où Bourdaloue *se traîne avec effort, et qu'il peut à peine fournir,* avee *ces beautés nombreuses et d'un ordre supérieur* que l'on avoue, cependant il est très vrai que son plan paroît trop didactique et mesquin : ce sont des lignes propres à diriger le raisonnement plutôt qu'un champ ouvert à l'inspiration ; mais nous n'oserions pas dire qu'il ne les suit qu'avec peine, qu'il les parcourt languissamment et avec effort : ici, comme dans ses sermons, il analyse finement, il discute avec force ; il prouve, à la vérité, il veut instruire, il veut convaincre, quand il faudroit plaire, étonner, émouvoir, attendrir ; on voit qu'il est hors de son élément, et c'est ce qui rend moins surprenante eette prodigieuse inégalité dont M. Villemain cherche à se rendre compte par un examen attentif : l'éloquence manque ici, parceque l'orateur n'y est plus ; ee n'est pas seulement au-dessous de Bossuet que descend Bourdaloue, en essayant d'un genre pour lequel il n'étoit pas fait, e'est au-dessous de Fléchier, au-dessous de Masearon. « Ah ! l'éloquence », s'éerie, avee l'expres-

sion d'une sorte de regret aimable, le judicieux et spirituel littérateur dont nous venons d'emprunter l'autorité et de transcrire les paroles, « l'éloquence est quelque chose de plus que la « science de penser et d'écrire ; le génie même « n'a pas toujours droit sur elle : c'est un don à « part, un privilège unique ; si quelquefois elle « se montre et se déclare là où vous l'attendiez « le moins, souvent aussi elle manque dans l'ou- « vrage où elle seroit le plus nécessaire, dans « l'homme que ses talents et ses études en ren- « doient le plus digne. » Ajoutons que toujours elle abandonne le talent qui se méconnoît ; tant il est vrai que le génie est borné par sa perfection même.

Bourdaloue appuya la force de ses discours de l'exemple de sa vie : ses vertus égalèrent ses talents ; sa conduite fut une prédication perpétuelle ; elle étoit, dit M. de Bausset, *encore plus éloquente que ses sermons mêmes.* Suivant un de ses contemporains, c'étoit la meilleure réponse que l'on pût faire aux Lettres provinciales ; mais heureusement cette réponse n'étoit pas la seule du même genre : un grand nombre d'autres membres de cette société qu'honoroit Bourdaloue ré-

futèrent aussi, par l'argument pratique de leurs vertus et par la pureté de leurs maximes, ces chefs-d'œuvre d'éloquence, de raisonnement, et de raillerie, qui ne sont pas en tout des chefs-d'œuvre de justice. L'équité veut que l'on ne refuse pas au génie profond, sublime et mordant de Pascal les hommages qu'il mérite; mais elle veut également que des diatribes pleines de véhémence, que des plaisanteries pleines de sel, que d'adroits sophismes, ne soient pas la règle unique d'après laquelle on doive juger une compagnie digne des plus grands égards, qui marqua son existence orageuse et précaire par tant de services rendus à la religion, aux lettres, à l'humanité tout entière (1).

Elle perdit en 1704 le grand prédicateur qu'elle montroit avec une noble confiance à ses amis et à ses ennemis. Bourdaloue mourut le 13 de mai de cette année, dans la soixante-douzième de son âge; il avoit exercé le ministère de la parole sainte durant trente-quatre ans. Bossuet et Mascaron étoient morts quelques mois avant lui; Fléchier vivoit encore, mais éteint

(1) Voyez la quatrième partie du *Génie du christianisme*, par M. de Châteaubriand.

par la vieillesse; et bientôt il devoit aller rejoindre dans la tombe ses illustres rivaux. Toutefois la tribune chrétienne, en regrettant ces beaux génies, ne demeura pas dans une triste et désespérante viduité: déja un digne successeur de ces maîtres de l'éloquence évangélique s'étoit depuis quelque temps annoncé; Massillon avoit paru.

D...LT.

ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Dixit quoque rex ad servos suos : Num ignoratis quoniam princeps et maximus cecidit hodiè in Israel ?.... Plangensque ac lugens ait : Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est.

Le roi lui-même, touché de douleur et versant des larmes, dit à ses serviteurs : « Ignorez-vous que le prince est mort, et que, dans sa personne, nous venons de perdre le plus grand homme d'Israël ?.... Il est mort, mais pas comme les lâches ont coutume de mourir. » (Au second livre *des Rois*, chap. 33.)

MONSEIGNEUR (1),

C'est ainsi que parla David dans le moment qu'il apprit la funeste mort d'un prince de la maison royale de Judée, qui avoit commandé

(1) M. le Prince.



avec honneur les armées du peuple de Dieu; et c'est, par l'application la plus heureuse que je pouvois faire des paroles de l'Écriture, l'éloge, presque en mêmes termes, dont notre auguste monarque a honoré le premier prince de son sang, dans l'extrême et vive douleur que lui causa la nouvelle de sa mort. Après un témoignage aussi illustre et aussi authentique que celui-là, comment pourrions-nous ignorer la grandeur de la perte que nous avons faite dans la personne de ce prince? Comment pourrions-nous ne la pas comprendre, après que le plus grand des rois l'a ressentie, et qu'il a bien voulu s'en expliquer par des marques si singulières de sa tendresse et de son estime, pendant que toute l'Europe le publie, et que les nations les plus ennemies du nom françois confessent hautement que celui que la mort vient de nous ravir est le prince et le très grand prince qu'elles ont admiré autant qu'elles l'ont redouté? Comment ne le saurions-nous pas, et comment l'ignorerions-nous à la vue de cette pompe funèbre qui, en nous avertissant que ce prince n'est plus, nous rappelle le souvenir de tout ce qu'il a été, et qui, d'une voix muette, mais bien

plus touchante que les plus éloquents discours, semble encore aujourd'hui nous dire : *Num ignoratis quoniam princeps et maximus cecidit in Israel?*

Je ne viens donc pas ici, chrétiens, dans la seule pensée de vous l'apprendre. Je ne viens pas à la face des autels étaler en vain la gloire de ce héros, ni interrompre l'attention que vous devez aux saints mystères, par un stérile quoique magnifique récit de ses éclatantes actions. Persuadé plus que jamais que la chaire de l'Évangile n'est point faite pour des éloges profanes, je viens m'acquitter d'un devoir plus conforme à mon ministère. Chargé du soin de vous instruire et d'exciter votre piété par la vue même des grandeurs humaines, et du terme fatal où elles aboutissent, je viens satisfaire à ce que vous attendez de moi. Au lieu des prodigieux exploits de guerre, au lieu des victoires et des triomphes, au lieu des éminentes qualités du prince de Condé, je viens, touché de choses encore plus grandes et plus dignes de vos réflexions, vous raconter les miséricordes que Dieu lui a faites, les desseins que la Providence a eus sur lui, les soins qu'elle a pris de lui, les graces dont elle

l'a comblé, les maux dont elle l'a préservé, les précipices et les abymes d'où elle l'a tiré, les voies de prédestination et de salut par où il lui a plu de le conduire, et l'heureuse fin dont, malgré les puissances de l'enfer, elle a terminé sa glorieuse course. Voilà ce que je me suis proposé, et les bornes dans lesquelles je me renferme.

Je ne laisserai pas, et j'aurai même besoin pour cela de vous dire ce que le monde a admiré dans ce prince; mais je le dirai en orateur chrétien, pour vous faire encore davantage admirer en lui les conseils de Dieu. Animé de cet esprit, et parlant dans la chaire de vérité, je ne craindrai point de vous parler de ses malheurs; je vous ferai remarquer les écueils de sa vie: je vous avouerai même, si vous voulez, ses égarements; mais jusques dans ses malheurs vous découvrirez avec moi des trésors de graces; jusques dans ses égarements vous reconnoîtrez les dons du ciel, et les vertus dont son ame étoit ornée. Des écueils même de sa vie vous apprendrez à quoi la Providence le destinoit, c'est-à-dire, à être pour lui-même un vase de miséricorde, et pour les autres un exemple propre à confondre

l'impiété. Or, tout cela vous instruira et vous édifiera. Il s'agit d'un héros de la terre; car c'est l'idée que tout l'univers a eue du prince de Condé. Mais je veux aujourd'hui m'élever au-dessus de cette idée, en vous proposant le prince de Condé comme un héros prédestiné pour le ciel : et dans cette seule parole consiste le précis et l'abrégé du discours que j'ai à vous faire. Je sais que d'oser louer ce grand homme, c'est pour moi une espèce de témérité, et que son éloge est un sujet infini que je ne remplirai pas : mais je sais bien aussi que vous êtes assez équitables pour ne pas exiger de moi que je le remplisse; et ma consolation est que vous me plaignez plutôt de la nécessité où je me suis trouvé de l'entreprendre. Je sais le désavantage que j'aurai de parler de ce grand homme à des auditeurs déja prévenus sur le sujet de sa personne d'un sentiment d'admiration et de vénération qui surpassera toujours infiniment ce que j'en dirai. Mais dans l'impuissance d'en rien dire qui vous satisfasse, j'en appellerai à ce sentiment général dont vous êtes déja prévenus; et, profitant de votre disposition, j'irai chercher dans vos cœurs et dans vos esprits ce que je ne trouverai

pas dans mes expressions et dans mes pensées.

Il s'agit, dis-je, d'un héros prédestiné de Dieu, et voici comme je l'ai conçu : écoutez-en la preuve ; peut-être en serez-vous d'abord persuadés. Un héros à qui Dieu, par la plus singulière de toutes les graces, avoit donné en le formant un cœur solide pour soutenir le poids de sa propre gloire ; un cœur droit pour servir de ressource à ses malheurs et, puisqu'une fois j'ai osé le dire, à ses propres égarements ; et enfin un cœur chrétien pour couronner dans sa personne une vie glorieuse par une sainte et précieuse mort. Trois caractères dont je me suis senti touché, et auxquels j'ai cru devoir d'autant plus m'attacher, que c'est le prince lui-même qui m'a donné lieu d'en faire le partage, et qui m'en a tracé comme le plan dans cette dernière lettre qu'il écrivit au roi son souverain, en même temps qu'il se préparoit au jugement de son Dieu qu'il alloit subir. Vous l'avez vue, chrétiens, et vous n'avez pas oublié les trois temps et les trois états où lui-même s'y représente : son entrée dans le monde marquée par l'accomplissement de ses devoirs, et par les services qu'il a rendus à la France ; le milieu de sa vie, où il reconnoît

avoir tenu une conduite qu'il a lui-même condamnée; et sa fin consacrée au Seigneur par les saintes dispositions dans lesquelles il paroît qu'il alloit mourir. Car prenez garde, s'il vous plaît: ses services et la gloire qu'il avoit acquise demandeient un cœur aussi solide que le sien pour ne s'en pas enfler ni élever; ses malheurs, et ce qu'il a lui-même envisagé comme les écueils de sa vie, demandoient un cœur aussi droit pour être le premier à les condamner, et pour avoir tout le zèle qu'il a eu de les réparer; et sa mort, pour être aussi sainte et aussi digne de Dieu qu'elle l'a été, demandoit un cœur plein de foi et véritablement chrétien.

C'est donc sur les qualités de son cœur que je fonde aujourd'hui son éloge. Ce cœur dont nous conservons ici le précieux dépôt, et qui sera éternellement l'objet de notre reconnoissance; ce cœur que la nature avoit fait si grand, et qui, sanctifié par la grace de Jésus-Christ, s'est trouvé à la fin un cœur parfait; ce cœur de héros, qui après s'être rassasié de la gloire du monde, s'est par une humble pénitence soumis à l'empire de Dieu, je veux l'exposer à vos yeux; je veux vous en faire connoître la solidité, la droiture, et la

piété. Donnez-moi, Seigneur, vous à qui seul appartient de sonder les cœurs, les graces et les lumières dont j'ai besoin pour traiter ce sujet chrétiennement. Le voici, mes chers auditeurs, renfermé dans ces trois pensées: un cœur dont la solidité a été à l'épreuve de toute la gloire et de toute la grandeur du monde; c'est ce qui fera le sujet de votre admiration: un cœur dont la droiture s'est fait voir jusque dans les états de la vie les plus malheureux, et qui paroissoient les plus opposés; c'est ce qui doit être le sujet de votre instruction: un cœur dont la religion et la piétié ont éclaté dans le temps de la vie le plus important et dans le jour du salut, qui est principalement celui de la mort; c'est ce que vous pourrez vous appliquer pour en faire le sujet de votre imitation, et ce sont les trois parties du devoir funèbre que je vais rendre à la mémoire de très haut, très puissant, et très excellent prince Louis de Bourbon, prince de Condé, et premier prince du sang.

PREMIERE PARTIE.

De quelque manière que nous jugions des choses, et quelque idée que nous nous formions

du mérite des hommes, ne nous flattons pas, chrétiens, il est rare de trouver dans le monde un vrai mérite, encore plus rare d'y trouver un mérite parfait, et souverainement rare, ou plutôt rare jusqu'au prodige, d'y trouver un mérite universel, c'est-à-dire tous les genres de mérite rassemblés et réunis dans un même sujet. Mais c'est pour cela même que ce mérite, quand il se trouve, est quelque chose de si difficile à soutenir; c'est pour cela que la gloire d'un tel mérite est une tentation si délicate et si dangereuse, et que de s'en préserver, c'est une espéce de miracle dont il n'y a qu'un héros choisi de Dieu et formé de la main de Dieu qui soit capable. Or voilà quel fut le caractère de celui dont nous pleurons la mort; et c'est, mes chers auditeurs, le premier trait des miséricordes que Dieu par son aimable providence a exercées sur lui. Je m'explique.

On voit tous les jours dans le monde des hommes, avec peu de mérite, aidés du hasard et de la fortune, ne laisser pas de s'acquérir de la gloire et faire de grandes actions, sans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un mérite distingué, mais d'un

mérite borné. On y voit des braves, mais dont les autres qualités ne répondent pas à la valeur; de grands capitaines, mais hors de là de petits génies. On y voit des esprits élevés, mais en même temps des ames basses; de bonnes têtes, mais de méchants cœurs. On y voit des sujets dont le mérite, quoique vrai, n'a pas le bonheur de plaire, et qui, avec tous les talents dont le ciel les a pourvus, n'ont pas celui de se faire aimer (1). On y voit des hommes qui brillent dans le mouvement et dans l'action, mais que le repos obscurcit et anéantit; que les emplois font valoir, mais qui dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

Où voit-on l'assemblage de toutes ces choses? c'est-à-dire où voit-on tout ensemble et dans le même homme une gloire éclatante fondée sur un mérite infini; de grandes actions faites par des principes encore plus grands; un courage invincible pour la guerre, et une intelligence supérieure et dominante pour le conseil; un esprit

(1) Enituit aliquis in bello, sed obsolevit in pace: alium toga, sed non et arma honestârunt. At principi nostro quanta concordia, quantusque concentus omnium laudum, omnisque gloriæ contigit! Plin. Panég. ch. iv.

vaste, pénétrant, sublime, n'ignorant rien, et né pour décider de tout; une ame encore plus belle et encore plus noble; les vertus militaires avec les civiles, l'élévation du génie avec la bonté, la vivacité des lumières avec les charmes de la douceur? Où voit-on un homme également aimable et redoutable, également aimé et admiré; un homme l'honneur de sa nation, la terreur des ennemis de son roi, l'ornement de la cour, l'admiration des savants, l'amour et les délices des honnêtes gens; un homme aussi grand dans la retraite qu'à la tête des armées; aussi comblé de gloire réduit à lui-même et se possédant lui-même, que remportant des victoires et donnant des combats? Où voit-on, dis-je, tout cela, et dans un éminent degré?

Vous l'avez vu, chrétiens, et je ne sais si vous le verrez jamais. Des siècles ne suffisent pas pour en produire un exemple, et notre siècle est le siècle heureux où cet exemple a paru. Mais l'idée que j'en donne est trop singulière pour pouvoir convenir ni être appliquée à nul autre qu'au prince incomparable que j'ai prétendu vous marquer; et je ne crains pas que, remplis de cette idée, vous ayez pu vous y méprendre, ni

en imaginer un autre que lui. Or concluez de là encore une fois quel fonds de solidité il a donc fallu que Dieu lui donnât pour le fortifier contre une telle gloire, c'est-à-dire non pas contre la vaine et la fausse gloire, dont il n'y a que les petits esprits qui soient susceptibles, mais contre la gloire selon le monde la plus véritable, et par conséquent la plus propre à inspirer aux héros même le poison subtil de l'orgueil et d'une idolâtrie secrète de leurs personnes.

Non, chrétiens, jamais homme sur la terre n'a été ni dû être plus exposé à cette corruption de l'amour-propre, et à cette enflure de cœur qui naît de la connoissance de son propre mérite, que le prince dont je fais l'éloge. Pourquoi? Parceque jamais homme n'a eu dans sa condition un mérite si complet, si généralement reconnu, si hautement, si justement, si sincèrement applaudi. Quel bruit ne firent pas dans le monde ses premiers exploits, et par quels prodiges de valeur sa réputation naissante ne commença-t-elle pas à éclater!

Comme il étoit né pour la guerre, il ne lui fallut point d'apprentissage pour le former. La supériorité de son génie lui tint lieu d'art et d'ex-

périence, et il commença par où les conquérants les plus fameux auroient tenu à gloire de finir. Dans un âge où à peine confie-t-on aux autres la conduite d'eux-mêmes, il se vit toute la fortune de la France entre les mains. Nous étions menacés des derniers malheurs : la foiblesse d'une minorité, une régence tumultueuse, un conseil en butte à l'intrigue et à la cabale, des semences de division, des grands mécontents, l'agitation de la cour, l'épuisement des peuples, faisoient concevoir à l'Espagne des espérances prochaines de notre ruine.

La valeur du duc d'Enguien apporta le remède à tous ces maux. Une bataille de laquelle dépendoit ou le salut ou la perte de l'état fut l'épreuve et le coup d'essai de ce jeune héros. On crut qu'emporté par l'ardeur de son courage il alloit tout risquer ; et, déja sûr de lui, en capitaine consommé, il répondit et se chargea de l'évènement. En vain lui remontra-t-on qu'il alloit combattre une armée plus nombreuse que la sienne, composée des meilleures troupes de l'Europe, commandée par des chefs d'élite, fière et enflée de ses succès, avantageusement postée : plein d'une confiance qui parut dans ce moment-

là lui être comme inspirée d'en haut, quoique avec des forces inégales, il s'avança, il triompha, et, faisant tout céder à sa valeur, il déconcerta et il humilia les puissances ennemies.

Par là il leur fit sentir que la France pouvoit être tout à-la-fois affligée et victorieuse, dans la désolation et en état de leur donner la loi. C'est ce que la journée de Rocroi leur dut apprendre, et ce qu'elles n'oublieront jamais. Mais en même temps par là il sauva le royaume, il le calma, et, si j'ose ainsi m'exprimer, il le ranima. Il devint le soutien de la monarchie; et par cette importante action, affermissant l'autorité du nouveau monarque, dont il étoit le bras, il nous fut dès-lors comme un présage de ce règne heureux, glorieux, miraculeux, sous lequel nous vivons.

En effet, depuis ce mémorable jour, la fortune, inconstante pour les autres, sembla pour lui s'être fixée, et avoir fait avec lui un pacte éternel pour être inséparable de ses armes. Vaincre et combattre ne fut plus désormais pour lui qu'une même chose. Ce ne fut plus qu'un torrent de prospérités, de conquêtes, de batailles gagnées, de prises de villes. Il n'y eut point

de campagne suivante qui, par la singularité des entreprises que forma le duc d'Enguien et qu'il exécuta, n'égalât ou ne surpassât tout ce que nous lisons dans l'histoire de plus surprenant.

Les journées de Fribourg et de Nordlingue, si célèbres par l'opiniâtre résistance des ennemis, et par les insurmontables difficultés qu'il y eut à les attaquer; ces journées, que l'on peut fort bien comparer à celles d'Arbelles et de Pharsale, portèrent l'alarme et l'effroi jusque dans le cœur de l'Empire, et forcèrent enfin l'Allemagne à vouloir la paix aux conditions qu'il nous plut de la lui donner. Sans parler de cent autres actions que je supprime, et dont vous êtes bien mieux instruits que moi, la journée de Lens, encore plus triomphante (1), acheva de mettre ce prince dans la juste et incontestable possession où il se vit alors d'être le héros de son siècle. Une suite si étonnante de succès prodigieux et inouïs fit taire devant lui toute la terre (2), pour me servir du terme de l'Écriture, ou plu-

(1) Voltaire a dit de même : « Les belles et triomphantes années du règne de Louis XIV. »

(2) 2. Marc. 1.

tôt, par un contraire effet, quoique par la même raison, fit parler de lui toute la terre, c'est-à-dire la fit retentir de son nom, et la fit taire de tout le reste. Or vous savez combien, avec de tels succès, il est difficile de ne pas s'éblouir, et de ne pas sortir des bornes de la modération humaine. Vous savez le danger qu'il y a de s'oublier alors soi-même, jusqu'à devenir l'adorateur de soi-même, et jusqu'à dire comme l'impie, *Manus nostra excelsa*, et, *Non Dominus fecit hæc omnia* (1). Vous verrez pourtant combien, par la miséricorde du Seigneur, notre prince en fut éloigné.

Mais ce n'est pas tout, et je ne crains point d'amplifier ni d'exagérer, quand j'ajoute que ses succès n'ont été que la moindre partie de sa gloire, et que le principe de ses actions étoit encore plus propre à le flatter que ses actions mêmes, parcequ'on ne peut nier que lui-même, et ce qui étoit en lui, ne fût encore infiniment plus grand que ce qui partoit de lui; car j'appelle le principe de tant d'héroïques actions ce génie transcendant et du premier ordre que Dieu lui avoit donné pour toutes les parties de

(1) Deut. c. 2.

l'art militaire, et qui, dans les siécles où l'admiration se tournant en idolâtrie produisoit des divinités, l'auroit fait passer pour le dieu de la guerre, tant il avoit d'avantage au-dessus de tous ceux qui s'y distinguoient.

J'appelle le principe de ces grands exploits cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui faisoit tout oser et tout entreprendre; ce feu qui dans l'exécution lui rendoit tout possible et tout facile; cette fermeté d'ame que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa ni ne rebuta; cette vigilance que rien ne surprenoit; cette prévoyance à laquelle rien n'échappoit; cette étendue de pénétration avec laquelle, dans les plus hasardeuses occasions, il envisageoit d'abord tout ce qui pouvoit ou troubler ou favoriser l'événement des choses, semblable à un aigle dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaste pays; cette promptitude à prendre son parti, qu'on n'accusa jamais en lui de précipitation, et qui, sans avoir les inconvénients de la lenteur des autres, en avoit toute la maturité; cette science qu'il pratiquoit si bien, et qui

le rendoit si habile à profiter des conjonctures, à prévenir les desseins des ennemis presque avant qu'ils fussent conçus, et à ne pas perdre en vaines délibérations ces moments heureux qui décident du sort des armes; cette activité que rien ne pouvoit égaler, et qui, dans un jour de bataille, le partageant, pour ainsi dire, et le multipliant, faisoit qu'il se trouvoit par-tout, qu'il suppléoit à tout, qu'il rallioit tout, qu'il maintenoit tout, soldat et général tout à-la-fois, et par sa présence inspirant à tout un corps d'armée, et jusqu'aux plus vils membres qui le composoient, son courage et sa valeur; ce sang froid qu'il savoit si bien conserver dans la chaleur du combat; cette tranquillité dont il n'étoit jamais plus sûr que quand on en venoit aux mains, et dans l'horreur de la mêlée; cette modération et cette douceur pour les siens qui redoubloit à mesure que sa fierté contre l'ennemi étoit émue; cet inflexible oubli de sa personne, qui n'écouta jamais la remontrance, et auquel constamment déterminé, il se fit toujours un devoir de prodiguer sa vie, et un jeu de braver la mort: car tout cela est le vif portrait que chacun de vous se fait, au moment que je parle,

du prince que nous avons perdu; et voilà ce qui fait les héros.

Ceux qu'a vantés l'ancienne Rome, et ceux qui avant lui s'étoient distingués sur le théâtre de la France, possédoient plus ou moins de ces qualités : l'un excelloit dans la conduite des siéges, l'autre dans l'art des campements; celui-ci étoit bon pour l'attaque, et celui-là pour la défense : l'universalité, jointe à l'éminence des vertus guerrières, étoit le caractère de distinction de l'invincible Condé. Ainsi le publioit le grand Turenne, cet homme digne de l'immortalité, mais le plus légitime juge du mérite de notre prince, et le plus zélé aussi bien que le plus sincère de ses admirateurs; ainsi, dis-je, le publioit-il; et la justice qu'il a toujours rendue à ce héros, en lui donnant le rang que je lui donne, est un témoignage dont on l'a ouï cent fois s'honorer lui-même. De là vient que le prince de Condé valoit seul à la France des armées entières; que devant lui les forces ennemies les plus redoutables s'affoiblissoient visiblement par la terreur de son nom; que sous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides et invincibles; que par lui nos frontières étoient à cou-

vert, et nos provinces en sûreté; que sous lui se formoient et s'élevoient ces soldats aguerris, ces officiers expérimentés, ces braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernières guerres, et qui n'ont acquis tant d'honneur au nom français, que parcequ'ils avoient eu ce prince pour maître et pour chef.

Quel trésor dans un état d'y posséder un tel homme! et quel vide un tel homme par sa mort ne laisse-t-il pas dans un état! Or, de penser qu'on est cet homme, et l'être en effet, le savoir, le sentir, se l'entendre dire à toute heure, et jouir, mais aussi singulièrement que celui-ci, de cette haute réputation dont il semble que Dieu même a voulu paroître jaloux, ayant si souvent affecté de s'appeler dans l'Écriture le Dieu des armées; c'est-à-dire être entre les hommes comme le Dieu des autres hommes; quelle tentation et quel piége pour le salut, surtout dans les maximes d'une religion qui ne couronne que les humbles, et qui réprouve les vertus mêmes, séparées de l'humilité! Vous allez voir si notre prince succomba à cette tentation.

Mais auparavant joignez à la gloire des armes

celle de l'esprit, dont l'abus n'est pas moins à craindre, et qui donna dans sa personne tant de lustre à la qualité même de héros; car il n'étoit pas, si j'ose me servir de ce terme, de ces héros incultes, qui de la bravoure et de la science de la guerre se font un titre et un droit d'ignorance pour tout le reste. Avec le magnanime et l'héroïque, il sut accorder tout le brillant et tout le sublime des talents de l'esprit.

Quelle capacité plus vaste! quel discernement plus exquis! quel goût plus fin! quelle compréhension plus vive! qu'elle manière de penser et de s'énoncer plus juste et plus noble! Qu'ignoroit-il? et dans l'immensité des choses dont il avoit acquis la connoissance, que ne savoit-il pas exactement? Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, aussi bien que le sage Salomon, c'est-à-dire depuis la plus relevée théologie jusqu'aux moindres secrets de la mécanique, de quoi n'étoit-il pas instruit? Que n'avoit-il pas lu et dévoré? Profane et sacré, antique et moderne, de quoi ne parloit-il pas et ne jugeoit-il pas en maître?

S'il falloit assister à un conseil, avec quelle force de politique, avec quelle abondance d'ex-

pédients, avec quel don de décision, n'y opinoit-il pas! S'il s'entretenoit avec des savants, que n'ajoutoit-il pas à leurs lumières par ses réflexions! et dans ce qu'ils croyoient savoir, de combien de faux préjugés, doué lui-même d'une science plus épurée, ne les faisoit-il pas revenir! Quel poids, s'ils le consultoient comme auteurs, son approbation ne donnoit-elle pas à leurs ouvrages! et quelle censure plus infaillible que la sienne leur répondoit par avance du jugement du public? Tout cela se trouvant en lui accompagné de ces vertus qui font l'ornement de la société civile, et qui, par une alliance rare, joignoient le parfait honnête homme à l'habile homme, au grand homme, au prince, au héros, que lui manquoit-il pour être selon le monde un homme achevé?

Jamais homme, encore une fois, n'eut donc tant de droit d'être rempli de lui-même, si jamais on peut avoir droit d'en être rempli; et jamais homme, pour se défendre de la vanité, n'eut donc tant à craindre du côté de la vérité. Mais c'est ici où commence le miracle de la Providence: car en même temps, parcequ'il avoit un cœur solide (or voici à quoi je réduis la so-

lidité de ce cœur, en le comparant et en l'opposant à lui-même), jamais homme, avec tant de gloire, n'a été si supérieur à sa propre gloire; jamais homme, avec tant de mérite, n'a été moins enflé de son mérite; jamais homme, avec tant d'éclatants succès, n'a été si éloigné de l'ostentation ni si ennemi de la flatterie; jamais homme, avec tant de grandeur, n'a allié tant d'humanité, tant d'affabilité, tant de bonté; jamais homme, avec tant de capacité et tant de lumières, n'a eu moins de présomption; jamais homme, avec tant de sujets d'être content de lui-même, n'a été moins occupé de lui-même, moins gâté ni moins infecté de l'amour de lui-même. Miracles, dis-je, de la Providence, mais d'autant plus miracles, qu'ils paroissoient en lui comme naturels. A ces traits, mes chers auditeurs, vous reconnoissez encore ici le prince de Condé.

Un héros supérieur à sa propre gloire, c'est-à-dire qui a tout fait pour l'acquérir, hors de la désirer et de la chercher, ce qu'il ne fit jamais. Quelle gloire avoit-il en vue? celle du roi et de l'état. Pour celle-là, il n'y avoit rien qu'il ne se crût permis; et la mesure de ses desirs, quand il s'agissoit de la gloire du roi, étoit de la desirer

sans bornes, et de rapporter tout à elle, ou, pour mieux dire, de sacrifier tout pour elle. Il ne pensoit à la sienne que pour en réprimer les mouvements, et pour s'en interdire la vaine joie, qu'il estimoit une bassesse; ayant souvent protesté que, quoi qu'il eût fait, il n'avoit jamais rien fait pour paroître brave, ayant toujours eu pour maxime d'aller au solide des choses, d'aimer son devoir pour son devoir même, et de trouver dans le seul témoignage de sa conscience toute la récompense de ses services : solidité d'autant plus héroïque, qu'elle est plus intérieure et plus cachée.

Un héros sans ostentation. Le vit-on jamais s'applaudir ou se prévaloir d'aucune de ces actions glorieuses qui l'avoient rendu si célèbre ? S'il en parloit, c'étoit avec une retenue dont jamais ni sa complaisance pour ceux qui l'écoutoient, ni leur curiosité qu'il faisoit souffrir ne le fit relâcher. S'il racontoit le gain d'une bataille, vous eussiez dit qu'il n'y avoit eu nulle part; ce n'étoit que pour louer ceux qui y avoient montré de la valeur, que pour leur en donner la gloire, que pour les faire connoître à la cour : jamais plus éloquent ni plus officieux que quand

il leur rendoit cette justice, et jamais plus en garde ni plus réservé que quand on vouloit ou surprendre ou forcer sa modestie, pour lui faire dire ce qui le touchoit personnellement. A-t-on pu obtenir de lui qu'il écrivît les mémoires de sa vie, chose qu'il auroit faite si dignement, et dont la postérité lui auroit eu une obligation éternelle? et avec quelque instance qu'on l'en ait pressé, son indocilité sur ce point, si je puis m'exprimer de la sorte, a-t-elle pu être vaincue? Tout ce que j'ai fait, répondoit-il, n'est bon qu'à être oublié : il faut écrire l'histoire du roi; toute autre désormais seroit superflue. Et on sait avec quelle abondance de cœur il parloit ainsi. Sa sincérité n'étoit-elle pas en cela une aimable preuve de sa solidité?

Un héros ennemi de la flatterie. Vous me direz qu'il lui étoit aisé de l'être, parceque étant sûr de la vraie louange, et ayant tout ce qu'il avoit pour être sincèrement loué, à peine pouvoit-il craindre d'être flatté. Parlons donc plus correctement. Un héros ennemi de la louange même la plus sincère et la plus vraie, car il étoit difficile qu'on lui en donnât d'autre; mais c'étoit assez qu'elle fût louange pour qu'il ne pût pas la soutenir.

Avec quelle impatience et quel chagrin ne la supportoit-il pas quand il ne pouvoit l'éviter! et quand il en étoit le maître, avec quel air de dignité, quoique sans fierté, ne la rebutoit-il pas! Au lieu que le foible des grands est d'aimer à être trompés, et d'écouter avec plaisir l'adulation et le mensonge, dont on nourrit sans cesse leur amour-propre; le caractère tout opposé de notre prince étoit de ne pouvoir souffrir les vérités même qui lui étoient avantageuses, et qui, honorant son mérite, fatiguoient et gênoient sa modestie: hors de là passionné pour la vérité, c'est-à-dire aimant la vérité qui l'instruisoit, qui le détrompoit, qui le condamnoit, mais craignant et fuyant la vérité qui le louoit et qui l'exaltoit. Dis-je rien que vous n'ayez vu? et ce caractère de solidité, si rare parmi les princes, ne vous a-t-il pas fait cent fois admirer celui que vous regrettez aujourd'hui?

Un héros aussi humain qu'il étoit grand. Je sais qu'il pouvoit être l'un sans préjudice de l'autre; et je conviens qu'il étoit de l'intérêt de sa grandeur même qu'il eût ce fonds d'humanité qui le rendoit si affable et si accessible, parcequ'il ne paroissoit jamais plus grand que quand

il se communiquoit et qu'il se laissoit voir de près. De combien peu de grands du monde en pourroit-on dire autant ! mais aussi dans combien peu de grands du monde voit-on cette application qu'il avoit à gagner par des bontés prévenantes ceux qui avoient l'honneur de l'approcher ! Vit-on jamais prince d'un commerce plus aisé, plus libre, plus commode? se sentoit-on, quand on conversoit avec lui, embarrassé ou gêné du respect qu'on avoit pour sa personne, quoiqu'on en fût pénétré? Quel soin n'avoit-il pas de le tempérer par tout ce qu'il y a d'obligeant; se familiarisant avec les uns, s'abaissant avec les autres, s'ouvrant et se confiant à ceux-ci, entrant dans les affaires de ceux-là, s'accommodant et se proportionnant à tous? Pouvoit-on sortir d'avec lui sans être charmé de son honnêteté, et sans ressentir une joie secrète des marques qu'on venoit d'en recevoir? Et faut-il s'étonner si, avec de semblables manières, après avoir gagné tant de batailles, il avoit gagné tant de cœurs? Mais en falloit-il un moins solide que le sien pour préférer, comme il faisoit, cette conquête des cœurs à toutes celles qu'il avoit faites par sa valeur?

Un héros que l'amour de lui-même n'avoit point gâté. De là vient cet attachement admirable et cet inépuisable zéle qu'il avoit pour tous ses devoirs. Comme il étoit peu occupé de soi, il pensoit éternellement à ce qu'il croyoit devoir aux autres. Fut-il jamais un meilleur père? fut-il un plus aimable maître? fut-il un plus parfait ami? Quelle ample matière d'éloges ces trois qualités ne me fourniroient-elles pas si je pouvois m'y arrêter?

Un plus parfait ami. Servez-m'en ici de témoins, vous qui en avez fait l'épreuve: en avez-vous connu un plus fidèle, un plus sûr, un plus exact observateur des droits sacrés de l'amitié? Vous qui êtes assez heureux pour avoir été honorés de celle de ce grand homme, rappelez-en le souvenir, et dites-moi, vous a-t-il jamais manqué? a-t-il eu de l'indifférence pour vos intérêts? s'est-il montré insensible à vos malheurs? lui est-il échappé un secret que vous lui eussiez confié? avez-vous découvert en lui ces foibles auxquels l'amitié des grands est si sujette, ou plutôt qui font que les grands connoissent si peu l'amitié? ses défiances et ses froideurs vous ont-elles causé de l'inquiétude? avez-vous eu à essuyer ses inégalités? a-t-il

exigé de vous des dépendances serviles? quand il a pu vous obliger, vous a-t-il fait valoir ses graces? Il aimoit, et il vouloit être aimé: a-t-il rien omis pour y réussir; et jamais prince y est-il mieux parvenu, c'est-à-dire jamais prince a-t-il eu tant d'amis choisis, tant d'amis désintéressés, tant d'amis attachés à lui pour lui-même, tant d'amis de toutes professions et de tous états, à la cour et hors de la cour, dans la robe et dans l'épée? Mais l'aimoit-on comme on aime ordinairement les princes, par intérêt, par politique, par nécessité? et n'avoit-il pas l'avantage d'être aimé comme les particuliers, par inclination, par choix, par estime, en un mot parcequ'il étoit aimable? l'auroit-il été, quoique grand prince, s'il n'avoit été solide?

Un meilleur père et plus digne d'en porter le nom. Mais il ne m'appartient pas de toucher à cette qualité. Il n'y a que vous, princes et princesses qui m'écoutez, à qui elle ait été pleinement connue. Nous savons les soins infinis qu'il s'est donnés pour vous élever, et pour faire de vous des princes parfaits; mais il n'y a que vous-mêmes qui puissiez dire la tendresse qu'il a eue pour vos personnes. Je vous le demanderois

ici, si je n'appréhendois de rouvrir vos plaies; et ce n'est qu'en tremblant que je vous y fais penser: mais dût-il vous en coûter de la douleur, au moins par là comprendra-t-on combien vous lui avez été chers, et jusqu'où il a porté l'amour paternel. Permettez-moi donc de le dire, et, aux dépens de ce qu'en souffrira votre cœur, écoutez l'éloge d'un père que la pieuse quoique profane antiquité n'auroit pas moins révéré sous ce nom de père que sous celui de héros; d'un père dont vous avez été la joie, comme il a été votre gloire. Il a rempli le devoir et le nom de père jusqu'à n'épargner pas sa propre vie, et jusqu'à se faire un plaisir de la sacrifier pour ses enfants; et, puisqu'il faut le dire enfin, la mesure de l'amour qu'il a eu pour eux est qu'en effet il en a été la victime.

Or tout cela compris ensemble est ce que j'ai appelé un cœur solide, opposé à ce cœur vain que Dieu réprouve, particulièrement dans les grands de la terre; et j'ai dit, mes chers auditeurs, que par là Dieu avoit donné à notre prince un préservatif admirable, non seulement contre la gloire du monde, mais contre tous les désordres qui la suivent, et qui sont si funestes pour

le salut. Car qu'est-ce qui perd les grands du monde? Vous le savez, cette plénitude d'eux-mêmes, cette enflure de leur grandeur, cet abus de leur dignité, cet oubli de leurs devoirs, cette habitude d'indépendance, ce mépris et ce rebut des autres, cette haine de la vérité, cet amour de la flatterie, cette dureté, cette fierté, cette jalousie et cette ostentation d'autorité, cette crainte du mérite d'autrui, cette présomption du leur propre, cet entêtement de ce qui leur est dû, que sais-je? voilà ce que la gloire du monde leur attire; et dans l'usage qu'ils en font, voilà ce qui les perd et ce qui les damne. Or, graces au Seigneur, rien de tout cela ne s'est trouvé dans notre prince, parcequ'il avoit un cœur solide, à l'épreuve de la vanité et de toute l'iniquité qui en est inséparable. Dieu, lui donnant ce cœur solide, préparoit donc dès-lors en lui le fonds sur lequel devoit agir sa grace; il éloignoit donc déja de lui tous les obstacles que sa grace auroit eu à surmonter si elle avoit trouvé en lui un autre cœur. Cette solidité de cœur entroit donc déja dans le dessein et dans l'ordre de sa prédestination éternelle : pourquoi? parceque, dans les vues de Dieu, elle devoit être

en lui le contre-poids de toute la gloire qu'il avoit à soutenir. Mais voici quelque chose de plus : car j'ai ajouté que Dieu, par une seconde faveur, lui avoit donné un cœur droit pour servir de ressource à ses malheurs, et c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a point d'astre qui ne souffre quelque éclipse; et le plus brillant de tous, qui est le soleil, est celui qui en souffre de plus grandes et de plus sensibles. Mais deux choses en ceci sont bien remarquables : l'une, que le soleil, quoique éclipsé, ne perd rien du fond de ses lumières, et que, malgré sa défaillance, il ne laisse pas de conserver la rectitude de son mouvement; l'autre, qu'au moment qu'il s'éclipse, c'est alors que tout l'univers est plus attentif à l'observer et à le contempler, et qu'on en étudie plus curieusement les variations et le système : symbole admirable des états où Dieu a permis que se soit trouvé notre prince, et où je me suis engagé à vous le représenter. C'est un astre qui a eu ses éclipses. En vain entreprendrois-je de

vous les cacher, puisqu'elles ont été aussi éclatantes que sa lumière même; et peut-être serois-je prévaricateur si je n'en profitois pas pour en faire aujourd'hui le sujet de votre instruction. J'appelle ses éclipses le malheur qu'eut ce grand homme de se voir enveloppé dans un parti que forma l'esprit de discorde, et qui fut pour nous la source funeste de tant de calamités; et considérant ce grand homme dans sa profession de chrétien, j'entends, par l'éclipse qu'il a soufferte, ce temps où, livré à lui-même, il nous a paru comme dans une espèce d'oubli de Dieu, ce refroidissement où nous l'avons vu dans la pratique des devoirs de la religion : deux choses que je ne puis pas disconvenir avoir été les deux endroits malheureux de sa vie, l'une par rapport à son roi, et l'autre par rapport à son Dieu. Mais c'est ici, adorable et aimable Providence, où vous me paroissez tout entière, et où je découvre le secret de votre conduite : car vous aviez donné à ce héros un cœur droit, qui, dans les maux les plus extrêmes, lui a été d'une immanquable ressource; un cœur droit qu'il a conservé dans ces deux malheureux états, et qui, ayant toujours été entre vos mains, ne

s'est jamais absolument ni perverti ni démenti ; un cœur droit dont vous vous êtes avantageusement servi pour ramener ce héros à tout ce qu'il vous a plu, n'ayant permis qu'il s'écartât du droit chemin que pour l'y faire rentrer, et plus utilement pour nous, et plus glorieusement pour lui-même. Voilà, providence de mon Dieu, l'effet de vos miséricordes, que je dois faire observer à ceux qui m'écoutent, et qui vont être pour eux autant de leçons de leurs plus importants devoirs.

Oui, pour le malheur de la France, le prince que nous pleurons se vit mêlé dans un parti que la discorde avoit formé, et qui le détacha de nous. D'autres, plus éclairés que moi, ont appréhendé de toucher ce point de son histoire ; et moi, pour l'intérêt de mon ministère, je me suis senti inspiré(1) de m'y arrêter ; car j'ose dire que jamais point d'histoire ne fut plus propre à vous faire voir ce que peut la droiture d'un cœur dans l'extrémité des disgraces humaines, ni plus propre à imprimer dans vos es-

(1) Ce tour a vieilli ; il est fréquent dans Fléchier. « Ceux à qui « Dieu *inspire* de le servir. — *Inspiré* de laisser à la postérité le « portrait d'une femme héroïque. »

prits la grande maxime, non seulement de la véritable politique, mais de la pure religion, qui consiste dans l'inviolable attachement que l'on doit avoir pour les puissances établies de Dieu, et pour ceux en qui réside l'autorité légitime, ou qui en sont les dépositaires; et je ne crains pas que le zéle que vous avez pour la gloire du héros dont nous parlons vous fasse supporter avec peine cette morale, puisque c'est de la droiture même de son cœur et de la pureté de ses sentiments que j'en vais tirer les preuves les plus convaincantes.

Il est donc vrai, chrétiens, ce prince, jusqu'alors l'appui de l'état, par la conjoncture fatale des dissensions civiles, en devint tout d'un coup la terreur; il est vrai qu'entraîné par le torrent, il se trouva malgré lui hors de la route que sa sagesse et sa raison lui faisoient tenir et qu'il avoit résolu de suivre: mais il est vrai aussi (première circonstance bien essentielle) que jamais son cœur ne se sentit si cruellement déchiré; et nous n'avons qu'à rappeler le souvenir des choses passées, pour lui rendre aujourd'hui cette justice, qu'au moins les maux que nous souffrîmes, causés par la guerre qui s'alluma

dans le royaume, ne durent point lui être imputés, puisqu'ils ne furent que les suites de la violence qu'on avoit faite à son cœur; et en effet, on sait combien il s'efforça de détourner l'orage de cette guerre, et de quelle manière, sur le point qu'elle alloit éclater, il s'y opposa. Malgré les chagrins dont il étoit accablé, et dont il pouvoit se promettre par elle du soulagement, on sait combien il y résista. Vaincu par d'autres intérêts que les siens, auxquels il ne put être insensible, et qui l'y engagèrent enfin, on sait le désespoir qu'il en témoigna; car il étoit naturellement ennemi des conseils violents, et, aux dépens de ses intérêts propres, il en avoit de l'horreur. Son cœur, dont les intentions étoient droites, n'eut donc par lui-même aucune part à nos misères; et si les mouvements de ce cœur eussent été suivis, vous le savez, jamais l'esprit de division n'auroit prévalu, jamais notre repos n'eût été troublé, et jamais la France n'eût eu la douleur de voir le prince de Condé séparé d'elle. Ce fut la main du Seigneur qui s'appesantit sur nous; ce fut le fruit de nos iniquités; ce fut la justice de Dieu qui, pour nous punir, nous ôta ce prince, sur lequel, et

avec raison, nous comptions bien plus que sur la multitude de nos légions et de nos forteresses.

Je ne dis point ceci pour vous justifier sa conduite. A Dieu ne plaise que j'excuse ce que lui-même a détesté, ni que je prétende faire ici une apologie dont il seroit encore le premier à me faire un crime! Qu'il ait été foible une fois, et qu'une fois il ait succombé à une tentation humaine (seconde circonstance), au moins est-il vrai qu'il a eu le mérite des cœurs droits et des grandes ames, en se condamnant lui-même; et à Dieu ne plaise que je diminue rien par mon discours d'un mérite aussi rare que celui-là! car je soutiens que pour un héros comme lui cette condamnation de soi-même, sur-tout avec les suites qu'elle a eues, et dont nous l'avons vue accompagnée, a été, dans l'ordre politique aussi bien que dans la religion, cette espèce de pénitence qu'une bouche éloquente de notre siècle assuroit fort bien n'être pas moins glorieuse que l'innocence. Tel a été le sentiment de celui qui devoit en être le juge, c'est-à-dire du plus grand des rois; et nous savons combien ce désaveu sincère d'une conduite malheureuse a eu de pou-

voir sur lui pour regagner sa confiance et son amitié.

Mais ne croyez pas qu'il n'en ait coûté à notre prince qu'un stérile et vain repentir (troisième circonstance encore plus notable). Pour donner à ce repentir plus d'efficace et plus de poids, l'un des soins de notre prince fut de le rendre utile et salutaire à tous ceux qui étoient alors compagnons de son triste sort. Eloigné de la cour et du royaume, il en faisoit des leçons au jeune prince son fils; et, par des confidences paternelles de l'état douloureux où il se voyoit, il rectifioit en lui, ou, si vous aimez mieux, il prévenoit les conséquences de son propre exemple. En père aussi tendre que sage, il lui représentoit les horreurs de ces sortes d'engagements; il lui mettoit devant les yeux et il lui faisoit sentir la déplorable destinée d'un prince réduit à chercher un asile, et à dépendre de la protection d'une puissance étrangère qui se défie toujours de lui, et dont lui-même ne peut jamais s'assurer. En un mot, il lui apprenoit à profiter de ses malheurs; et son unique consolation dans le comble de ses disgraces étoit de penser qu'il élevoit dans la personne de ce fils un autre lui-même, mais

qui, instruit et formé par lui, seroit plus heureux que lui, mieux conseillé que lui; le diraije? plus irrépréhensible que lui, dans la chose du monde où il avoit plus recherché et plus passionnément souhaité de l'être. Fut-il jamais une droiture de cœur comparable à celle-là? Ce n'est pas assez.

Pénétré de ces sentiments, et parcequ'il avoit le cœur droit, ce prince, quoique abandonné à sa mauvaise fortune, refusa constamment tous les avantages qui auroient pu la relever, mais qui en la relevant lui auroient été un obstacle éternel à son rétablissement dans les bonnes graces et dans l'obéissance du roi (quatrième circonstance, dont vous avez dû faire avant moi la remarque). A quelle épreuve, sur ce point, l'Espagne ne le mit-elle pas, et à quelles conditions ne fut-elle pas toute prête de traiter avec lui, s'il avoit voulu pour jamais s'attacher à elle? mais avec quelle fermeté et quelle hauteur ne rejeta-t-il pas les propositions, quoique spécieuses, par où on le tenta! On lui offrit en pleine souveraineté des villes et des provinces considérables; et il ne répondit à ces offres que par une généreuse indignation d'avoir été cru capable de les écouter.

Le retour à l'obéissance de son roi lui parut quelque chose de meilleur et de plus avantageux pour lui que d'être lui-même souverain, et il préféra le droit qu'il s'étoit réservé de travailler à ce retour et de pouvoir l'espérer à tous les titres dont son ambition auroit pu hors de là être flattée. Elle étoit irritée par la misère; mais son devoir le soutint. Il ne put ni souffrir ni consentir d'acheter à ce prix une couronne; et il aima mieux s'exposer à être toujours malheureux que de renoncer pour jamais à être fidèle. Voilà ce que j'appelle un cœur droit.

Eut-il un moment de joie tandis que, séparé de nous, il se vit dans l'affreuse nécessité d'être malgré lui-même notre ennemi? Non, messieurs; séparé de nous, il gémissoit dans le secret de son cœur des succès mêmes de ses armes: sa valeur, employée contre sa patrie, lui étoit odieuse à lui-même; forcé à en faire un tel usage, il auroit voulu ou en avoir moins, ou être hors de toute occasion de la produire. Que ne fit-il pas pour mettre fin à un état si violent (cinquième circonstance, dont je suis sûr que vous fûtes alors touchés)? Omit-il rien de tout ce qui dépendoit de lui pour disposer les choses à la

paix? Dans les négociations des Pyrénées, où il fut question de régler ce qui regardoit sa personne, voulut-il être considéré au préjudice de la cause commune? Hésita-t-il à sacrifier tout plutôt que d'apporter à ce grand œuvre le moindre retardement? Les intérêts de ses amis exceptés, ne pria-t-il pas qu'on oubliât les siens et qu'on l'oubliât lui-même, si de là dépendoit la conclusion d'un traité qui devoit pacifier l'Europe? et pourvu qu'on lui ménageât le seul bien après lequel il soupiroit, savoir les bonnes graces du roi, ne protesta-t-il pas qu'il seroit content? La paix entre les deux couronnes ne fut-elle pas le comble de ses vœux, parcequ'elle l'assura que ce bien lui étoit accordé? et n'avouoit-il pas que le jour de sa vie le plus triomphant étoit celui où, rétabli à la cour et favorablement reçu du roi, il étoit rentré dans la possession de ce bien?

Mais avec quel zèle ne travailla-t-il pas ensuite à se l'assurer, et à s'en rendre digne plus que jamais (sixième et dernière circonstance)! et quel soin n'eut-il pas après son retour de réparer ses malheurs par le redoublement de ses services! Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi, et je me trouve encore accablé de

mon sujet; car ce seroit le lieu de vous faire voir notre prince suivant le roi dans ses glorieuses campagnes, qui ont été le miracle de notre siècle, et prenant part à ses conquêtes, dont un jour la postérité aura droit de douter, ou peut-être même qu'elle ne croira pas, parcequ'elles sont bien plus vraies que vraisemblables. De quel œil les regarda-t-il? Si la droiture de son cœur n'en avoit encore sur ce point réglé les mouvements, peut-être auroit-il eu peine à n'en pas concevoir une envie secrète, lui qui jusque-là n'avoit rien trouvé dans la guerre qui pût être pour lui un sujet d'envie: mais il fut alors convaincu qu'il y avoit quelque chose de nouveau sous le soleil; et parcequ'il avoit un cœur droit, il vit avec joie un plus fort que lui, selon le terme de l'Écriture, sur le théâtre du monde, obscurcissant tous les héros, et lui causant à lui-même de l'étonnement. Je vous représenterois, dis-je, le prince de Condé suivant les pas de Louis-le-Grand, qui étoient des pas de géant, et se surpassant par la nouvelle ardeur que lui inspiroit l'exemple de ce monarque. Vous le verriez, ainsi que parle Daniel, rajeuni comme l'aigle, et, dans un corps usé de travaux,

rallumant tout le feu de ses premières années, combattre et, comme un autre Hercule, défaire à Senef l'hydre conjurée contre nous, c'est-à-dire les trois formidables armées de l'empereur, de l'Espagne et de la Hollande; en poursuivre les restes et les dissiper par la levée du siége d'Oudenarde; repasser en Allemagne, et par sa présence sauver l'Alsace exposée en proie à l'ennemi, et désolée par la mort de M. de Turenne; empêcher les funestes suites de la perte de ce général; avec les débris d'une armée, et avec une poignée de gens, arrêter toutes les forces de l'Empire, les faire honteusement échouer devant Haguenau et devant Saverne, les fatiguer, les consumer, les pousser au-delà du Rhin, partout secondé de son illustre fils, qui partageoit avec lui la gloire de ses actions, et à la valeur aussi bien qu'à l'amour duquel il eut à Senef la satisfaction et la joie de se voir lui-même redevable de la vie; par-tout s'immolant et se sacrifiant, mais par-tout triomphant et remplissant la mesure de cette glorieuse réparation qu'il faisoit à la France. Changeant de scéne, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre, et dans une vie plus tranquille, achevant en ceci de se

satisfaire par une conduite envers le roi qui n'eut peut-être jamais d'exemple, mais qui en pourra éternellement servir à tous ceux qui m'écoutent.

En effet, il n'y avoit point de particulier dans le royaume à qui le prince de Condé ne fût un modèle de l'attachement, du dévouement, de la soumission et de l'obéissance qui sont dus au roi; il n'y avoit point de courtisan qui n'apprît de lui à honorer, à révérer, à aimer le roi; il n'y avoit point d'esprit chagrin ni mécontent qu'il ne redressât, en lui inspirant la vénération et la tendresse qu'il avoit pour le roi. Ce mérite du roi, si connu, avoit des charmes pour lui qu'il faisoit sentir aux autres; et on ne concevoit jamais une idée plus haute des grandes qualités du roi que quand le prince de Condé s'en expliquoit, et qu'on l'en entendoit parler. Avec quelle application n'étudioit-il pas les volontés de ce monarque pour y conformer les siennes! Avec quelle ardeur n'alloit-il pas au-devant de tout ce qui pouvoit lui plaire! Avec quelle joie ne voyoit-il pas sa famille unie à la personne de ce grand roi par le lien d'un heureux mariage! Avec quels saisissements de douleur et de crainte n'appréhendoit-il pas et ne

ressentoit-il pas les moindres maux dont la santé précieuse de ce grand roi étoit attaquée! Avec quelle vivacité ne s'intéressoit-il pas pour sa conservation! Après avoir cent fois tremblé des affreux périls où il avoit vu ce roi conquérant poussé par son héroïque valeur, avec quelle résolution ne l'empêcha-t-il pas de s'exposer aux dangers où la maladie de la jeune princesse, c'est-à-dire où l'excès de sa bonté et de son amour de père alloit l'engager! Avec quel courage, dis-je, et quelle vigueur notre prince, quoique lui-même languissant et déja mourant, ne l'en retira-t-il pas! Mais ne put-on pas dire alors, et n'eut-il pas droit de penser qu'il rendoit par là un service à l'état, seul capable d'effacer le souvenir des choses passées; que par là il s'acquittoit envers la France de tout ce qu'il pouvoit lui avoir dû, et que lui conserver son roi étoit ne lui devoir plus rien? Voilà, mes chers auditeurs, de quoi nous sommes redevables à la droiture de son cœur. Mais voyons de quelle ressource la droiture de son cœur lui a été par rapport à son Dieu; et c'est ici où votre piété va trouver de quoi se satisfaire.

Il est vrai, ce prince, ou livré à lui-même,

ou, si vous voulez, emporté par l'esprit du monde, nous a paru quelque temps comme dans une espèce d'oubli de Dieu. Mais quoiqu'il ait paru oublier Dieu, ô profondeur et abyme de miséricorde! il ne l'a jamais méconnu; et, malgré son relâchement dans la pratique des devoirs de la religion, il n'a jamais, dans le secret de son cœur, abandonné la religion, il n'a jamais perdu la foi, il n'a jamais douté de nos mystères. Ainsi l'a-t-il lui-même déclaré; et nous savons que son témoignage est vrai, puisque jamais prince ne fut moins capable que lui, sur-tout dans un sujet pareil, de dissimuler ni de feindre. Quand il ne l'auroit pas assuré, certains traits de sa vie, quoique alors moins chrétienne et plus dissipée, nous en auroient suffisamment répondu. Ce soin qu'il avoit après une victoire remportée, sur le champ même de bataille, les genoux en terre, d'en rendre à Dieu les premières actions de graces (c'est ce qu'il fit à Rocroi); ces ordres si absolus et si sévères qu'il faisoit garder, pour empêcher dans la licence de la guerre la profanation des lieux saints; cette exactitude à ne confier les bénéfices auxquels il devoit pourvoir, sur-tout quand ils étoient chargés de la conduite des

ames, qu'à des sujets choisis et sans reproche, chose qu'il observa toujours; ce zéle si louable qu'il témoignoit pour la conversion du moindre de ses domestiques engagé dans l'hérésie (c'est ce que nous avons vu); ces conseils salutaires qu'il a si souvent donnés à ses amis mourants, et à ceux qui, dans les attaques, étoient blessés auprès de lui, les exhortant le premier à mettre leur salut en assurance, et s'employant à leur en procurer les prompts secours; ces marques de christianisme si édifiantes qu'il donna lui-même à Gand dans le danger d'une maladie; et ce qui nous a enfin paru à sa mort, où, comme parle le Saint-Esprit, se fait la manifestation des sentiments de l'homme et de ses œuvres: *In fine hominis denudatio operum ipsius*(1); tout cela, dis-je, montre bien qu'au milieu même des égarements du monde, la religion s'étoit conservée dans son cœur. Or elle ne s'y étoit conservée que parcequ'il avoit un cœur droit; et par là je prétends, mes chers auditeurs, rendre ici à la religion un des plus invincibles témoignages qui puissent lui être rendus; par là je prétends confondre le libertinage et tous les

(1) Eccles. 11, 29.

monstres d'impiété qui pourroient régner parmi vous ; et je veux par là vous faire adorer la Providence, qui sait si bien des plus grands maux tirer sa gloire et notre bien. Écoutez-moi, et qu'au moins ce que je vais dire ne soit pas un jour le sujet de votre condamnation.

Témoignage invincible et irréprochable en faveur de la religion: pourquoi? parceque jamais homme, à peine en excepterois-je saint Augustin, n'a tant examiné la religion, ni avec un esprit si éclairé, que notre prince; et, ce que je vous prie en même temps de remarquer, jamais homme ne l'a étudiée avec moins de précaution que lui, ni avec plus de danger de la perdre, c'est-à-dire avec un esprit plus curieux et plus éloigné de cette soumission aveugle que la religion demande. Or que s'ensuit-il de là? Le voici, non pas comme je l'imagine, mais comme le prince lui-même l'a éprouvé par un don de grace dont il a depuis tant de fois rendu gloire à Dieu. Il s'ensuit de là qu'il n'a donc conservé la religion pure que parceque, malgré sa curiosité, il l'a connue vraie; c'est-à-dire que parceque sa curiosité, son savoir, sa pénétration, n'ont pu y découvrir de foible; que parcequ'à

l'exemple de saint Augustin, plus il étudioit cette religion, plus elle lui paroissoit fondée sur les principes éternels de la vérité et de la sainteté; que parceque toutes ses recherches n'aboutissoient qu'à l'en convaincre; que parcequ'au milieu même des égarements du monde, il avoit, aussi bien que saint Augustin, une raison saine, et que son cœur, qui étoit droit, a toujours été, sur le point de la religion, d'intelligence et d'accord avec sa raison : car voilà ce que l'iniquité du monde n'a jamais pu corrompre dans ce grand homme, et voilà ce qui l'a sauvé. S'il avoit eu moins de lumières, semblable à ces demi-savants qui ne sont impies que parcequ'ils sont ignorants, il auroit, comme dit l'apôtre (1), téméraireinent condamné tout ce qu'il auroit ignoré. S'il avoit eu moins de droiture, il n'auroit cru que ce qu'il auroit voulu; et, à l'exemple de l'insensé qui voudroit qu'il n'y eût point de Dieu, il auroit dit dans son cœur, « Il n'y a point de « Dieu (2). » Mais parceque la droiture de son cœur répondoit parfaitement à l'abondance de ses lumières et à l'intégrité de sa raison, malgré

(1) Jud., Epist.

(2) Psal. 13, 1.

l'impiété du monde, il a toujours dit et dans sa raison et dans son cœur, « Il y a un Dieu ; » et, par un enchaînement de conséquences contre l'évidence desquelles il a cent fois confessé que le libertinage le plus fier n'avoit rien à opposer que de foible et de pitoyable, son cœur, de concert avec sa raison, lui a toujours fait conclure : « Il y a un Dieu. Il y a une religion qui est le « vrai culte de Dieu. De toutes les religions du « monde, la chrétienne est uniquement et in- « contestablement l'ouvrage de Dieu. De toutes « les sociétés chrétiennes, il n'y a que dans la « catholique où se trouve l'unité, où subsiste « l'ordre, et par conséquent où réside l'esprit de « Dieu. » C'est ainsi, mes chers auditeurs, que raisonnoit ce grand prince; et c'est à quoi, s'en ouvrant lui-même à ses plus confidents amis, il protestoit qu'il s'en étoit toujours tenu.

Or voilà ce que je prétends avoir été l'heureuse ressource ou le remède souverain de ses froideurs et de ses relâchements dans la pratique des devoirs chrétiens : car d'un cœur ainsi disposé, que ne doit-on pas attendre? d'un cœur en qui la religion n'est pas éteinte, que n'a-t-on pas lieu d'espérer? avec ce principe de religion,

de quoi ne revient-on pas? Tandis que la foi est encore vivante (1), faut-il s'étonner si, malgré la dissipation des voies du siècle, malgré la dureté de la pierre, malgré les épines qui l'étouffent, cette divine semence, surmontant tout cela par sa vertu, produit enfin des fruits de grace, de salut, et de sainteté? Et n'est-ce pas le miracle de la miséricorde que nous avons vu dans la personne de notre incomparable prince? Le dirai-je, chrétiens? Dieu m'avoit donné comme un pressentiment de ce miracle; et dans le lieu même où je vous parle aujourd'hui, dans une cérémonie toute semblable à celle pour laquelle vous êtes ici assemblés, le prince lui-même m'écoutant, j'en avois non seulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet, par une prière qui parut alors tenir quelque chose de la prédiction. Soit inspiration, ou transport de zèle, élevé au-dessus de moi, je m'étois promis, Seigneur, ou plutôt je m'étois assuré de vous que vous ne laisseriez pas ce grand homme, avec un cœur aussi droit que celui que je lui connoissois, dans la voie de la perdition et de la corruption du monde. Lui-même, dont la présence

(1) Luc. 1.

m'animoit, en fut ému. Et qui sait, ô mon Dieu, si, vous servant dès-lors de mon foible organe, vous ne commençâtes pas dans ce moment-là à l'éclairer et à le toucher de vos divines lumières? Quoi qu'il en soit, mes vœux et mes souhaits n'ont point été vains : il vous a plu, Seigneur, de les exaucer, et j'ai eu la consolation de voir ma parole accomplie. Ce prince, qui m'avoit écouté, a depuis écouté votre voix secrète; et, parcequ'il avoit un cœur droit, il a suivi l'attrait de votre grace. Mais je m'aperçois que j'entre dans le sanctuaire de ce cœur, et que sa droiture m'a insensiblement conduit à sa piété; dernière qualité qui, dans sa personne, a couronné, comme j'ai dit, une vie glorieuse par une sainte et précieuse mort. Encore un moment de votre attention, et je vais finir.

TROISIÈME PARTIE.

C'est à la mort, dit saint Chrysostome, que le secret de la prédestination des hommes commence à se développer; et c'est, si j'ose parler ainsi, dans ce dénouement de la vie où nous voyons tous les jours le discernement que Dieu fait déja du bon grain et de la paille, c'est-à-

dire des lâches chrétiens et de ceux en qui la foi est victorieuse du monde, par la différence des caractères et des dispositions de ceux qui meurent : car les chrétiens lâches, dit ce saint docteur, par un effet de réprobation visible, qui est la suite déplorable de leur lâcheté, quoique chargés de crimes devant Dieu, obstinés à jouir de la vie, remettent l'importante affaire de leur conversion au temps de la mort; font paroître des foiblesses honteuses, et, supposé les principes de la religion, affreuses et scandaleuses dans la nécessité la plus pressante de se disposer à la mort; ont pour Dieu des cœurs froids et des cœurs durs, dans la vue même prochaine de la mort. Telle est la destinée fatale des mondains que Dieu rejette. Au contraire ceux qu'il choisit pour être, comme dit saint Paul, des vases de miséricorde, s'ils sont dans le désordre du péché, préviennent la mort par une véritable pénitence, purifiés par la pénitence, regardent la mort avec tranquillité et en soutiennent le combat avec fermeté; mourants, achèvent de se sanctifier par la mort, ou plutôt sanctifient la mort même, et se la rendent précieuse devant Dieu par la ferveur de leur piété. Ainsi

meurent les élus de Dieu ; et c'est ainsi, mes chers auditeurs, qu'est mort le grand prince à qui nous rendons aujourd'hui les devoirs funèbres.

Il est mort en sage chrétien, parcequ'il a voulu que sa mort fût précédée de sa conversion et de son retour à Dieu ; il est mort en héros chrétien, parcequ'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de son ame ; il est mort en parfait chrétien, parcequ'il a consacré les derniers moments de sa vie par tout ce que la religion peut inspirer de plus saint et de plus tendre à un cœur fervent. N'ai-je donc pas eu raison de lui appliquer cet éloge de l'Écriture : *Nequaquam ut mori solent ignavi mortuus est*(1)? Il est mort, mais non pas comme les lâches mondains, ni comme les lâches impies ont coutume de mourir. Or voilà, hommes du siècle, ce que vous devez imiter. Ni la valeur de ce prince, ni ses qualités héroïques, ne sont presque pas des exemples pour vous, tant elles ont été élevées au-dessus de vous ; mais sa conversion et sa mort sont des modèles que Dieu vous avoit réservés, et dont je défie les cœurs les plus

(1) 2. Reg. 3, 33.

impénitents et les plus endurcis pécheurs de n'avoir pas été touchés.

Il voulut en sage chrétien, par un retour à Dieu aussi sincère qu'exemplaire, prévenir la mort. Ce fut votre ouvrage, Seigneur, et la gloire en est due encore aujourd'hui à votre grace toute-puissante. Il auroit pu, suivant le malheureux usage des esclaves du monde, attendre jusqu'à la dernière heure, et, par d'opiniâtres délais, dans l'impuissance de se résoudre, pousser jusqu'au bout le désordre d'une espérance présomptueuse; mais il avoit trop de lumières pour prendre un si mauvais parti. Persuadé qu'une conversion à la mort n'étoit d'ordinaire qu'une conversion forcée, et qu'une conversion forcée ne pouvoit jamais être une conversion chrétienne, il en médita une qui, au moins de ce côté-là, ne pût pas à lui-même lui être suspecte; et il voulut, par des épreuves solides de soi-même, se donner le loisir de se convaincre que c'étoit lui qui quittoit son péché, et non pas son péché qui le quittoit. Touché du souvenir des dangers qu'il avoit courus, et dans lesquels, prodigue de son ame aussi bien que de sa vie, il avoit mille fois risqué son salut éternel, il

conçut l'importance et l'obligation de l'assurer une fois. Son ame, sauvée de tant de périls, lui parut précieuse. Il ne voulut pas qu'en vain la Providence eût fait tant de miracles pour le conserver. Il crut lui devoir cet hommage, non seulement de ne la plus tenter, mais de racheter, par ce qui lui restoit de jours et d'années, l'oubli de Dieu et de soi-même dans lequel il avoit vécu. Le moment de salut arriva pour lui : il le connut; et, dans un temps où le monde ne s'y attendoit plus, mais où le Dieu des miséricordes avoit préparé son cœur, ce prince, qui n'avoit si long-temps balancé que pour s'affermir davantage, après avoir pris toutes les mesures pour s'attirer le don du ciel, se déclara enfin par un changement qui réjouit les anges et qui édifia les hommes, qui consola les gens de bien et qui confondit les impies. Quel coup de foudre pour ceux-ci, lorsqu'ils virent éclater les véritables sentiments de ce héros, duquel ils s'étoient jusque-là, quoique injustement, prévalus pour autoriser leur conduite! Ce coup, mes chers auditeurs, les atterra et les consterna. De tout autre exemple le libertinage en auroit appelé, ou plutôt contre tout autre exemple

il se seroit ou élevé ou inscrit en faux ; car voilà l'iniquité de l'esprit libertin du siècle. Qu'un mondain, même de bonne foi, réforme sa vie, on raisonne sur sa conversion, on en cherche les motifs, on veut que l'intérêt soit le ressort qui ait donné le mouvement à la grace; et quand tous les dehors sont hors de prise, on va fouiller jusque dans les intentions les plus secrètes pour y trouver le levain caché de l'hypocrisie et de la dissimulation.

La conversion de notre prince fut à couvert de tout cela. Sa bonne foi et la sincérité de son procédé étoient si établies dans le monde, que l'impiété la plus maligne se tut, et respecta dans sa personne l'œuvre de Dieu. En effet, jamais retour à Dieu ne fut plus humble, plus uniforme, plus constant, ni mieux soutenu, plus accompagné de toutes les conditions que le monde même respecte, et qui font dans les actions des hommes ce caractère d'irrépréhensibilité dont parle saint Paul. Quelles mesures de prudence, je dis de prudence chrétienne, son humilité n'y observa-t-elle pas? Également ennemi de l'affectation et de l'ostentation, il évita soigneusement tout ce qui pouvoit ressentir l'une ou

l'autre dans l'accomplissement d'une résolution si sainte; et l'une de ses applications fut de n'y mêler aucune singularité par où il semblât avoir voulu s'en faire honneur; s'étant proposé pour modèle le sage et l'humble saint Augustin, qui en usa de la sorte, de peur, disoit-il lui-même dans le livre de ses Confessions, qu'on ne l'accusât ou qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu paroître grand jusque dans sa pénitence: *Ne conversa in factum meum intuentium ora dicerent quòd quasi appetiissem magnus videri* (1). Avec quelle égalité d'ame et quelle constance notre prince ne poursuivit-il pas ce que la grace du Seigneur lui avoit si divinement inspiré! Incapable d'un vain projet, il se prescrivit dès-lors à soi-même une forme de vie chrétienne qu'il pratiqua sans relâche, et de laquelle il ne se démentit jamais; assistant chaque jour, mais avec un respect digne de Dieu, au mystère adorable et redoutable; priant, comme le centenier Corneille, avec assiduité; nourrissant son ame de la lecture des Écritures saintes, dont Dieu lui avoit donné le goût; la purifiant par la patience, qui, selon l'apôtre, devint l'épreuve de sa foi

(1) L. 9. Conf. c. 2.

aussi bien que la matière de sa pénitence; bénissant Dieu dans ses douleurs, et lui en faisant par sa soumission un sacrifice continuel: tout cela à la vue de sa maison, qu'il édifioit et qu'il régloit par son exemple; n'ayant pas eu moins de zèle pour donner selon l'Évangile les marques nécessaires de sa conversion, et pour en faire voir les fruits, que de modestie pour en éviter l'éclat; et jusqu'au temps que le Seigneur acheva d'y mettre le sceau de la grace finale, ayant soutenu avec une inviolable persévérance ce qu'il avoit si saintement et si mûrement entrepris.

Ainsi préparé du côté de Dieu, faut-il s'étonner s'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de son ame, et s'il est mort en héros chrétien? Car on peut bien dire de lui ce qu'a dit l'Écriture d'un saint roi dont elle a canonisé la piété, *Spiritu magno vidit ultima* (1), qu'il a envisagé sa fin avec cet esprit de héros, qui fut encore ici son caractère, et qui jamais ne fut plus grand que quand il se trouva dans sa personne sanctifié par la religion: *Spiritu magno*. Les impies et les enfants du siècle, malgré la préten-

(1) Eccles. 48. 27.

due force d'esprit qu'ils affectent pendant la vie, laissent voir aux approches de la mort toute leur foiblesse. Ils sont désolés à la mort, parcequ'ils n'ont pas assez de force pour se résoudre à quitter la vie. Ils veulent à la mort être trompés, parcequ'ils n'ont pas le courage de s'entendre dire qu'il faut mourir. Leur en porter la parole est pour eux une mort anticipée, que la fausse prudence du siècle croit toujours leur devoir épargner. Un malheureux respect humain, fondé sur leur conduite passée, et encore plus sur leur disposition présente, ferme sur cela la bouche aux plus zélés de leurs amis. On écarte les ministres de l'Église, dont au moins la vue les avertiroit d'y penser; et la crainte d'effrayer un pécheur mourant, mais particulièrement un grand du monde, fait qu'on le livre tel qu'il est et qu'on l'abandonne à la rigueur des jugements de Dieu : terrible mais juste châtiment de sa lâcheté.

C'est ce que nous voyons tous les jours; mais c'est ce qu'on n'a pas vu dans le héros dont je vous propose l'exemple. Que fait-il? frappé de la maladie qui doit décider de son sort, pour en bien soutenir l'attaque, il en veut savoir le pé-

ril ; il commande, mais en prince et en maître, qu'on ne lui déguise rien de l'état où il est ; il oblige ceux qu'il a honorés de sa confiance à lui rendre cet important quoique douloureux office ; il leur en lève lui-même toutes les difficultés ; il reçoit la nouvelle de sa mort comme il a cent fois reçu les ordres de son souverain, c'est-à-dire comme un ordre du ciel auquel il est prêt d'obéir ; et le premier sentiment dont il est touché, c'est d'adorer en esprit et en vérité l'auteur de son être, en lui disant avec une soumission également chrétienne et héroïque : *Dominus est; quod bonum est in oculis suis faciat* (1). « Il est « le maître de ma vie ; qu'il fasse de moi ce qui « est agréable à ses yeux. » Posséda-t-il jamais son ame avec plus de fermeté? et dans un jour de bataille eut-il jamais plus de présence et plus d'application d'esprit que ce jour-là? Quoique mourant, aucun de ses devoirs ne lui échappe. Il écrit au roi une lettre aussi tendre que respectueuse. Il profite de ce moment pour obtenir une grace qu'il a si ardemment souhaitée, et qui va finir la disgrace d'un prince qu'il ne peut oublier, d'un prince qu'il a reconnu si digne

(1) 1. Reg. 3.

de ses soins, d'un prince qu'un mérite éprouvé et dont il répond lui a rendu encore plus cher que la proximité du sang. Il pourvoit aux affaires de sa maison avec autant de liberté que de sagesse. Il pense à ses amis; et malgré eux, par les bienfaits dont il les comble, il leur donne les dernières marques de sa précieuse amitié. Vous diriez qu'en effet la mort n'est pour lui qu'un départ et un voyage auquel il se dispose, au lieu que l'impie la regarde comme une entière ruine et comme une totale destruction: *Et quod à nobis est iter, exterminium* (1). Mais laissons là ces devoirs du monde, et attachons-nous à ce qu'il fait comme chrétien.

Le désordre ou plutôt le scandale des mondains qui meurent est qu'on n'ose même leur parler de ce que l'Église a pour eux de plus salutaire et de plus saint. Cette idée de sacrements de l'Église, qui, dans les vues de la foi, devroit les remplir de consolation et de force, du moment qu'on la leur propose, les jette dans des abattements d'esprit qu'on ne sait si l'on doit imputer à une simple lâcheté, ou à une énorme dureté; et Dieu veuille qu'il n'y entre point d'in-

(1) Sap. 3, 3.

fidélité! Quels détours ne faut-il pas prendre, et, à la honte de la religion, quels ménagements ne faut-il pas apporter pour les déterminer à se munir de ses divins secours, et à se pourvoir de ces remèdes souverains qui sont les sources du salut! Ni ménagements ni détours ne sont nécessaires pour y déterminer notre prince: il les desire lui-même avec ardeur, il les demande avec empressement: il n'attend pas que son esprit affoibli ne soit plus en état d'en profiter; il veut, pour en ressentir toute la vertu, être dans un parfait usage de sa raison, et posséder son ame tout entière pour s'en appliquer tout le fruit. Instruit de cette grande vérité, que les choses saintes ne sont que pour les saints, il s'y prépare, non seulement par une confession fervente, mais par une exacte et rigoureuse discussion de toutes les obligations que sa religion lui prescrit, et auxquelles il achève de satisfaire. Œuvres de piété, de charité, de justice, il n'omet rien de tout ce que la délicatesse d'une conscience aussi éclairée que la sienne peut lui suggérer; et ce que l'on a admiré ou même vanté dans les consciences les plus timorées est ce qu'il accomplit avec toute l'humilité du servi-

teur inutile, mais pourtant fidèle. Si quelque chose, malgré ses soins, se trouve avoir manqué à ce qu'il ordonne et à quoi il fut obligé, il y supplée par la plus sûre et la plus efficace de toutes les voies. Il sait l'amitié qu'a son fils pour lui; il connoît son cœur, et il ne croit pas pouvoir donner à Dieu une caution plus infaillible de ce qui lui resteroit à acquitter, que l'amitié de ce fils, sur laquelle il se repose. Se trompoit-il? et, fondé sur cette amitié, n'avoit-il pas droit de s'assurer de tout? Mais achevons.

Après avoir reçu son Dieu, plein de zèle et animé de cette ferveur qui est comme l'effet sensible du sacrement dans ceux qui le reçoivent bien disposés, il répand son ame en présence des siens. Prince et princesse qui m'écoutez, oserai-je vous remettre devant les yeux ce triste spectacle que votre douleur eut tant de peine à soutenir? Mais suspendez pour un moment votre douleur, et dites-moi, avez-vous jamais ouï parler avec plus de dignité, avec plus de grace, avec plus d'énergie et plus de force, de vos plus essentiels devoirs, que vous en parla ce héros mourant? Non, je ne craindrai pas de vous rappeler ses dernières paroles; je sais que vous ne

pouvez les oublier, et que vous en fûtes trop vivement pénétrés pour en perdre jamais le souvenir. Quand vous n'auriez pas eu jusqu'alors les sentiments de religion que Dieu vous a donnés, ce prince, l'organe de Dieu, vous les auroit inspirés dans le moment qu'il se sépara de vous; et le dernier effort qu'il fit lorsque, bénissant sa famille dans vos personnes, il vous dit « que la « véritable grandeur consistoit à servir le maître « des maîtres, et à mettre en lui sa confiance, « et que vous ne seriez jamais ni grands hommes « ni grands princes qu'autant que vous seriez « chrétiens et attachés solidement à Dieu; » ces paroles, dis-je, que vous recueillîtes avec autant de respect que de piété, auroient bien fait sur vous plus d'impression que les prédications les plus touchantes n'en feront jamais pour vous le persuader. C'est avec ces paroles qu'il vous quitta, ou, pour mieux dire, qu'il s'arracha de vous.

Pour mourir en parfait chrétien, il voulut mourir par avance à ce qu'il avoit le plus tendrement aimé. C'est à vous seul, mon Dieu, qu'il voulut consacrer les derniers moments de sa vie. Pour se détacher de la chair et du sang, il vous en fit, Seigneur, un sacrifice digne de

vous qui l'acceptâtes, et de lui qui vous le présenta; et pour exécuter lui-même l'arrêt de cette douloureuse séparation à laquelle vous le prépariez, il vous immola toute la tendresse de son cœur, en faisant retirer le prince son fils et la princesse sa belle-fille, dont la présence étoit encore pour lui quelque chose de si doux, et dont pour tout autre que pour vous il n'auroit pas voulu, ô mon Dieu! perdre un seul moment: et c'est alors qu'uniquement occupé de vous, et déja mort à tout le reste, il entra en esprit dans votre sanctuaire, pour n'avoir plus d'autres pensées que celle de votre justice et de votre miséricorde: *Introïbo in potentias Domini, memorabor justitiæ tuæ solius*(1). C'est alors, mes chers auditeurs, que, renonçant à tout le faste de la gloire mondaine, et se souvenant seulement qu'il étoit pécheur, il donna ces marques publiques d'un cœur contrit et humilié, que Dieu ne méprisa jamais dans le plus vil coupable, mais que je ne sais s'il n'admire point, aussi bien que la foi du centenier, dans un héros pénitent. C'est alors qu'empruntant la voix et employant le ministère de celui qui l'assistoit, il dé-

(1) Psal. 70, 16.

clara le désespoir où il étoit d'avoir par ses discours et par ses exemples mal édifié son prochain, et en particulier ses domestiques et ses amis. C'est alors qu'ajoutant au mérite de la patience le desir de la souffrance et le zéle de la pénitence, réduit à une langueur extrême, il s'affligea de ne pas souffrir assez, et souhaita, pour l'expiation de ses fautes, d'endurer les douleurs les plus aiguës. C'est alors que, rempli de foi, il répondit à toutes les prières de l'Église, se les faisant répéter, parcequ'il y trouvoit, disoit-il, les motifs les plus solides de son espérance, et achevant d'une voix mourante, mais qui étoit encore le souffle de cette vie divine de la grace dont Dieu l'animoit, les psaumes qu'on lui commençoit. C'est alors qu'embrassant la croix de son Dieu, et s'unissant à elle par de saints baisers, il pria celui qui alloit être son juge de n'oublier pas qu'il étoit son sauveur, lui disant ces paroles affectueuses qui justifièrent le publicain : *Deus, propitius esto mihi peccatori* (1). C'est alors que, se livrant aux ferveurs de la charité la plus consommée, il ne fut plus touché que du seul regret d'avoir trop tard aimé

(1) Luc. 18, 13.

son Dieu, et de la seule crainte de ne pouvoir pas l'aimer jusqu'à la fin. « Je crains, dit-il, que « mon esprit ne s'affoiblisse, et que par là je « ne sois privé de la consolation que j'aurois « eue de mourir occupé de lui et m'unissant à « lui. »

Mais il ne m'appartenoit pas, chrétiens, de vous faire goûter ni sentir l'onction d'une mort si précieuse : ce don étoit réservé à une bouche plus sacrée et plus éloquente que la mienne. L'illustre et savant prélat qui vous a parlé avant moi a déja épuisé cette matière ; et après ce que vous avez ouï, c'est à moi de me taire ici, en me réduisant à cette seule parole de mon texte : *Nequaquam ut mori solent ignavi mortuus est*. Il est mort, mais non pas comme les mondains, à la mort desquels il ne paroît qu'impénitence, que dureté, qu'insensibilité pour Dieu, et que lâcheté. Voilà, monseigneur, ce qui devoit mettre le comble à l'éloge de notre incomparable prince, et ce qui devoit couronner sa glorieuse vie. Sans cela tout ce qu'il a fait, et tout ce que j'ai dit de lui, seroit devant Dieu, non seulement vanité des vanités, mais sujet de réprobation. C'est par là que devoit finir son

éloge, et c'est par là qu'il a mérité d'être ce héros de la terre choisi de Dieu et prédestiné pour le ciel. Dieu, monseigneur, vous a donné dans sa personne l'idée de la véritable gloire: mais en vain, et pour lui et pour vous, seroit-il aujourd'hui l'idée de la véritable gloire selon le monde, si vous ne trouviez en lui l'idée de la véritable piété. Vous avez hérité de ses grandeurs, de ses lumières, des rares talents de son esprit, et, malgré le silence que votre modestie m'impose, de ses qualités héroïques: mais tout cela séparé de sa piété, à quoi vous conduiroit-il? comme au contraire tout cela sanctifié par sa piété, à quoi ne vous élèvera-t-il pas? Il y a peu d'années que lui-même entendoit ici l'éloge du prince son père, et vous entendez aujourd'hui le sien: ainsi se termine la gloire des hommes; mais celle que vous aurez d'imiter sa foi et sa religion ne se terminera jamais. Les miséricordes et les graces singulières dont Dieu l'a prévenu, voilà ce qui fait le sujet de votre confiance: voilà ce qui fait la consolation de la princesse votre digne épouse, dont ce grand homme a tant honoré la vertu, et dont je puis dire que la vertu est l'un des plus puissants mo-

tifs qui ont servi à la sanctification de ce grand homme; car jusqu'à quel point n'en a-t-il pas été touché? et qu'y avoit-il de plus propre à lui faire goûter Dieu et à lui faire aimer la religion, que la conduite édifiante, que la vie irrépréhensible, que la dévotion exemplaire de cette princesse selon son cœur, dont la douceur le charmoit en même temps que son attachement à tous ses devoirs le persuadoit? Une vie héroïque chrétiennement et saintement terminée, voilà ce que le jeune prince votre fils aura sans cesse devant les yeux, ce qu'il se souviendra d'avoir vu, et ce qui lui inspire déja ces nobles et ces généreux sentiments que nous admirons en lui. Formé et cultivé par ce héros, en pouvoit-il avoir d'autres? Voilà le modèle que tous les princes de votre maison auront éternellement à se proposer pour être eux-mêmes des princes parfaits et des princes prédestinés.

Mais après leur avoir représenté un modèle si propre à les toucher, et si capable de les convaincre, c'est à nous, monseigneur, de rendre aujourd'hui à ce héros les devoirs de la plus juste et de la plus solennelle reconnoissance dont nous ne nous acquitterons jamais. Je parle ici

au nom de toute une compagnie qu'il a honorée de sa protection, de sa bienveillance; oserai-je le dire? de sa confiance, de son estime, et de son amitié. Vous le savez, mes pères, et je suis sûr qu'au moment que je dis ceci, vos cœurs, aussi vivement émus que le mien, répondent par un témoignage unanime à tout ce que je pense et à tout ce que je sens; vous savez ce que nous devons à ce grand prince, et ce que nous avons perdu en le perdant. Il étoit notre appui, notre conseil, notre consolation. Nous avions recours à lui comme à notre père; nos intérêts le touchoient, nos disgraces l'affligeoient; il prenoit part aux succès de nos ministères; sa bonté pour nous nous servoit dans le monde de défense, et nous valoit mieux que toutes les apologies. Quelle marque ne nous a-t-il pas donnée de cette bonté? Après nous avoir confié pendant sa vie ce qu'il avoit au monde de plus cher, il a voulu mourir entre nos mains; et mourant, il nous a laissé une partie de lui-même, qui est son cœur. Ce cœur plus grand que l'univers, ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier, ce cœur si solide, si droit, si digne de Dieu, il a voulu que nous le possédassions, et

que nous en fussions les dépositaires. Nous le serons, grand prince, et jamais dernière volonté n'aura été ni plus respectueusement ni plus fidèlement exécutée. Autant de cœurs que nous avons, ce sont comme autant de mausolées vivants où nous placerons le vôtre. Ce bronze et ce marbre ne sont destinés que pour en conserver les cendres; mais il vivra éternellement en nous. Tandis que cette compagnie subsistera, il y sera en vénération. Jusqu'aux extrémités de la terre, on prendra part à l'engagement où nous sommes d'honorer ce cœur. Dans l'ancien monde et dans le nouveau, il y aura des cœurs pénétrés des obligations immortelles que nous avons au prince de Condé. Aidez-nous, ministre de Jésus-Christ, à remplir dans toute son étendue un si saint devoir. Pontife du Dieu vivant, prélat (1) que ce héros a distingué entre ses plus chers et ses plus confidents amis, aidez-nous à lui rendre devant Dieu le tribut solide de notre véritable gratitude; et par le sacrifice de l'agneau sans tache que vous allez immoler, achevez de purifier ce

(1) Monseigneur l'évêque d'Autun.

cœur que toute la gloire du monde n'a pu remplir, parcequ'il étoit né pour cette gloire éternelle et incorruptible que Dieu prépare à ses élus.


MASSILLON

DE MASSILLON.

C'est sous l'heureux ciel de la P[illegible] ce doux [illegible] si favorable [illegible] midi de la France, qui nous a [illegible] grands [illegible] que Jean-Baptiste [illegible] vit [illegible] le jour [illegible] les rayons du [illegible] [illegible] su [illegible] Il [illegible] en [illegible] [illegible] père, François Massillon, [illegible] dans cette ville. Il fut d'abord [illegible] à la même profession, et peu s'en fallut que [illegible] du plus aimable et du plus [illegible] urs ne [illegible] dans l[illegible] [illegible] qui ne pouvoit [illegible] [illegible] plus [illegible] [illegible] on voit [illegible] [illegible] études [illegible] [illegible] de la n[illegible] [illegible] et qu'on auroit bien étonné, sans doute, si on lui



DE MASSILLON.

C'EST sous l'heureux ciel de la Provence, dans ce doux climat si favorable au génie, dans ce midi de la France, qui nous a donné tous nos grands orateurs, que Jean-Baptiste Massillon vit aussi le jour: les rayons du même soleil brillèrent sur son berceau et sur celui de Mascaron. Il naquit à Hières, en 1663. Son père, François Massillon, étoit notaire dans cette ville. Il fut d'abord destiné à la même profession, et peu s'en fallut que les talents du plus aimable et du plus tendre de nos orateurs ne s'éteignissent dans la sécheresse du notariat; son père, qui ne pouvoit soupçonner des dons si rares, l'empêcha même d'achever ses humanités, et se hâta de le retirer du collége pour l'appliquer plus promptement aux affaires. On tremble quand on voit cet empressement de l'arracher à des études qui devoient compléter en lui l'ouvrage de la nature; on murmure contre ce père qui, cependant, ne pouvoit guère prévoir la gloire future de son fils, et qu'on auroit bien étonné, sans doute, si on lui

eût prédit cette statue érigée depuis peu par la ville d'Hières. Un penchant secret, un attrait irrésistible ramenoit toutefois le jeune Massillon vers ses anciens maîtres; il quittoit volontiers la coutume et le digeste pour Cicéron et Virgile; et dès que ses occupations lui laissoient un moment de loisir, il couroit au collège. La sévérité paternelle en gronda; mais elle se vit bientôt obligée de céder aux pressantes instances de ces maîtres, qui n'avoient abandonné leur disciple qu'avec regret, et qui le ressaisissoient comme une conquête. Ce n'est pas que rien les eût encore avertis de la vraie destination de ce précieux élève; son avenir ne se trahissoit par aucun indice bien précis : seulement on avoit remarqué qu'il se plaisoit, parmi les jeux de son enfance, à déclamer avec un certain art, devant ses camarades rangés autour de lui, les morceaux qui l'avoient le plus frappé dans les sermons qu'il venoit d'entendre : le petit auditoire l'écoutoit avec un degré d'attention et une expression d'étonnement qui étoient de véritables présages, quoiqu'on ne les prît pas pour tels; et lui, en jouant ainsi au prédicateur, tout fier des triomphes qu'assuroient les graces naissantes de son

débit à une éloquence empruntée, préludoit, innocemment et sans le savoir, à ceux que la sienne propre devoit obtenir un jour. Il est bien rare que les dispositions très prononcées ne se manifestent pas par quelque trait dès le premier âge; mais il est si facile de s'y méprendre, les signes équivoques et trompeurs sont mêlés si souvent aux augures fidèles, qu'on est bien pardonnable de ne pas s'attacher à ces premières lueurs qui presque toujours égarent.

L'Oratoire acheva de le conquérir en 1681 : car c'étoit dans cette congrégation célèbre qu'il avoit commencé ses études; il n'étoit âgé que de dix-huit ans lorsqu'il y fut associé. Les caractères de son talent sembloient s'annoncer alors et se peindre d'avance dans une physionomie ouverte, pleine de douceur et de finesse, dans des regards à-la-fois sévères et riants, dans un organe enchanteur, dont les accents mélodieux et suaves formoient comme les accords d'une musique naturelle, dans des attitudes habituelles où respiroit une sagesse naïve et noble. En ce temps, la congrégation, qui ne savoit pas, à beaucoup près encore, quel germe de gloire reposoit dans son sein, s'enorgueillissoit d'un pré-

dicateur qu'on appeloit son missionnaire: il se nommoit le P. Le Jeune. Massillon lut ses discours et les goûta: il falloit bien qu'ils ne fussent pas sans mérite. Cette lecture, en flattant son goût, encouragea son génie; il fit quelques essais auxquels on applaudit, mais dont il ne fut pas content. Il ne crut pas avoir rencontré sa vocation; il écrivit même au général de l'ordre qu'il ne se croyoit pas né pour la chaire, et le pria de l'agréer pour d'autres fonctions auxquelles il se sentoit, disoit-il, plus propre. Mais de nouveaux essais dessillèrent tout-à-fait les yeux de ses supérieurs et de ses juges: on combattit ses incertitudes, on leva ses scrupules; le bruit de la louange qui retentissoit de tous côtés autour de lui fit taire enfin ses doutes. Mais cette imagination tendre fut comme blessée de ce fracas et de ce retentissement d'éloges; le jeune prédicateur entendit au fond de son ame la voix de l'amour-propre qui se méloit à tant de voix flatteuses; il en fut effrayé; il vit les piéges de la vanité, il s'en exagéra les périls; une espèce de délire le saisit: dans sa terreur il veut prendre la fuite; il fuit en effet; il court se cacher dans la solitude du monastère de Sept-Fonts, émule de la

Trappe; il y prend l'habit, et, pour se dérober aux douces séductions de la gloire et à l'éclat des succès, il se voue, dans les ténèbres d'un cloître, aux rigueurs de la vie la plus austère et la plus mortifiée. Une cause tout opposée produisit dans la suite un effet tout semblable : le célèbre Houdart de La Motte, dès son premier pas dans la carrière des lettres, se hâta de la quitter pour aller aussi s'ensevelir dans un désert; il se rendit droit à la Trappe: mais ce ne fut pas devant les tentations de la renommée qu'il recula ; le mauvais succès de son début au théâtre fut le motif de sa retraite. Un sentiment plus vertueux, plus délicat, et plus noble animoit Massillon ; et l'on retrouve ce sentiment dans une réponse qu'il fit, quelques années après, à une personne qui venoit de l'entendre, et qui le félicitoit sur la beauté de son discours: « Eh! laissez, s'écria-t-il; le « diable m'a déja dit tout cela plus éloquemment « que vous. » La durée du séjour de La Motte à la Trappe ne fut pas longue; Massillon ne tarda pas non plus à être rendu au monde, que son éloquence devoit instruire et charmer: ce fut elle qui l'y ramena. Il fut chargé par l'abbé de Sept-Fonts de répondre à un mandement que

cet abbé avoit reçu du cardinal de Noailles; le cardinal, frappé des graces particulières, de l'élégance naturelle, de la clarté, du bon goût, répandus dans un écrit sorti du fond d'un cloître, ne souffrit pas que l'auteur, par un pieux mais indiscret larcin, enlevât plus long-temps à la region et à l'Église des talents qui leur promettoient tant d'heureux fruits.

Le jeune cénobite quitte, non sans quelques soupirs, les cruelles délices de sa solitude; il revient à l'Oratoire; il céde à sa destinée; ses supérieurs, enchantés de son retour, l'envoient d'abord en divers lieux remplir les fonctions de l'enseignement; il professe successivement la rhétorique et la théologie à Montbrison, à Vienne, à Pesenas; à ces exercices il mêle quelques discours; il se rengage insensiblement dans les voies où l'appeloit son génie; sa réputation se soutient et s'augmente; déja même son nom est connu dans la capitale: ce nom y étoit devenu une autorité; Arnauld le cite dans une lettre à Boileau sur Athalie: la lettre est datée de 1691; Massillon n'avoit alors que vingt-huit ans. La sévérité de ses doctrines touchant le théâtre avoit pu contribuer à le faire remarquer par des hom-

mes tels que Despréaux et Antoine Arnauld. Il poussoit à cet égard la rigidité si loin, qu'il ne permettoit pas même la lecture des pièces dramatiques. Arnauld, qui venoit de lire Athalie et de relire Esther, à laquelle, chose remarquable, il donnoit la préférence, ne semble point partager les principes et les scrupules du nouveau casuiste; ils s'accordent même difficilement avec l'idée qu'on s'est généralement formée des études de Massillon : on croit que Racine a été un de ses modèles, parcequ'on trouve dans la prose de l'orateur la même douceur et la même tendresse que dans les vers du poëte; ce dernier paroît même avoir fourni quelques pensées à celui qu'on regarde comme son imitateur; mais l'analogie des esprits seroit peut-être une explication suffisante de ces ressemblances. Au reste, Massillon étoit jeune quand il étoit si sévère : il a peut-être changé d'avis avec les années; peut-être ne s'est-il pas toujours refusé la lecture de Racine, qui devoit avoir pour lui tant d'attrait : la sévérité est d'ordinaire le partage de la jeunesse, comme l'indulgence est celui de la maturité.

Massillon, à travers ces incertitudes de la

première époque de sa vie, étoit parvenu à l'âge de trente-trois ans, lorsqu'il se rendit à Paris, en 1696. Ses talents y demeurèrent encore quelque temps dans une sorte d'obscurité. Chargé de gouverner un séminaire célèbre, celui de Saint-Magloire, il parut se renfermer volontiers dans cet emploi modeste. Son éloquence toutefois y trouva place: il traçoit à ses jeunes lévites, dans des discours simples, les devoirs de la cléricature, ainsi qu'il devoit un jour les rappeler, dans de semblables allocutions, aux prêtres et aux pasteurs; il commençoit, comme il devoit finir, par des *conférences ecclésiastiques.* Cependant il alloit entendre les prédicateurs qui se distinguoient dans les temples de la capitale et dans la chapelle de Versailles. Confondu dans la foule des fidèles, il écoutoit attentivement ces orateurs, qui ne savoient pas devant quel juge et quel rival ils parloient. C'est alors qu'interrogé sur leur mérite et sur leur manière, il fit cette réponse fameuse: « Je leur trouve bien de « l'esprit et bien du talent; mais si je prêche, je « ne prêcherai pas comme eux. »

Quels étoient donc ces orateurs dont Massillon craignoit ou dédaignoit de suivre les exemples?

Étoient-ce Bossuet, Mascaron, Fléchier, Bourdaloue? Le plus jeune d'entre eux avoit près de trente ans de plus que lui; en 1696, ils étoient tous plus que sexagénaires. Il y avoit trois ans que Bourdaloue avoit cessé de se faire entendre à la cour: à l'extrémité d'une carrière qui ne devoit plus durer que huit années, il ne montoit que rarement et presque à regret dans la chaire. Ses illustres émules, tout entiers aux soins de l'épiscopat, retirés dans leurs évêchés, se faisoient une loi de ne pas étendre plus loin leurs travaux et leur zèle; ils consacroient leurs derniers jours à leurs plus saints devoirs, à leurs obligations les plus sacrées.

On n'a pas fait jusqu'ici, ce nous semble, assez d'attention au temps où Massillon prononça ces paroles si souvent répétées: elles pourroient être accusées d'un peu de présomption si elles se rapportoient aux grands hommes que nous venons d'indiquer, et sur-tout à Bourdaloue. Il est vrai qu'on les cite toujours avec une sorte d'applaudissement, comme l'expression franche d'une supériorité véritable, qui s'avoue et se décèle sans détour, comme le cri de la conscience du génie qui se rend tout haut justice à lui-même; mais on

ne réfléchit pas qu'interprétées ainsi, elles ne paroissent guère appartenir à cette modestie dont Massillon avoit donné tant de preuves. Si, d'ailleurs, il a prêché autrement que Bourdaloue, on ne sauroit affirmer qu'il ait prêché mieux: la question est encore indécise; chacun peut la résoudre selon son goût, personne ne peut la décider d'une manière absolue. Massillon et Bourdaloue sont les deux premiers de nos sermonaires; mais il seroit trop difficile de dire lequel des deux l'emporte sur l'autre: l'équitable postérité partage entre eux son admiration, sans adjuger la couronne. Il est donc possible que Massillon, en disant ce mot qui retentit encore, n'ait eu en vue que quelques uns de ces prédicateurs qui, sans se placer dans les premiers rangs, et sans avoir laissé un grand souvenir, jouissoient pourtant, vers la fin du dix-septième siècle, d'une réputation que le siècle suivant n'a pas confirmée.

La dernière année de cet heureux âge auquel s'attachent, au-dessous du nom d'un grand roi, tant de noms immortels, vit enfin Massillon prendre son essor. Il prêcha, en 1699, le carême dans l'église de l'Oratoire de Paris; il avoit

alors trente-six ans. Il enleva son auditoire par la beauté de son génie, et sur-tout par la nouveauté de sa manière : quelques uns pleuroient de tendresse en voyant que l'éloquence françoise alloit refleurir, avec un éclat nouveau, sur le tombeau de tant de grands hommes. Il excita le même enthousiasme, quelque temps après, à Notre-Dame, où le P. Bourdaloue, dans la soixante-septième année de son âge, et déja couvert de cheveux blancs, voulut l'entendre. En sortant, ce patriarche de la chaire dit, avec un accent profond, à ceux qui l'environnoient et qui interrogeoient son autorité : *Oportet illum crescere, me autem minui.* C'est une chose merveilleuse que la candeur, la naïveté avec laquelle les génies supérieurs de cette illustre époque se rendoient justice les uns aux autres. Bossuet, en parlant de Bourdaloue, disoit, *Il est notre maître en tout;* Fénélon, déplorant la mort de Fléchier, s'écrioit : *Nous avons perdu notre maître;* Bourdaloue, à l'aspect de Massillon qui s'élève, s'applique ces paroles du précurseur sur le Christ : « Il faut que celui-là « croisse, et que je diminue. » La réputation du jeune prédicateur s'accrut en effet chaque jour;

mais elle ne répandît jamais aucun nuage sur la gloire de Bourdaloue : ce dernier ne descendit pas du haut degré d'honneur où il étoit monté par tant d'années de travaux et par tant de chefs-d'œuvre. Il avoit éclipsé, dans le sermon, tous ses devanciers; il ne fut pas effacé par son successeur. Celui-ci marcha par une route différente à l'immortalité : il n'a ni surpassé ni même égalé Bourdaloue dans les qualités où ce réformateur de la prédication excelle; il les a balancées par d'admirables compensations. Plus doux, plus élégant, plus tendre, et parlant au cœur de plus près; mais bien moins fécond dans ses plans, bien moins serré dans ses déductions, bien moins rapide dans sa marche, abusant quelquefois des richesses de son style et des graces même de son éloquence, s'il dispute à bon titre la palme à son rival, il ne parvient pas du moins à la lui arracher; et, dans cette lutte de deux supériorités diverses, la victoire demeure indécise.

Voyons-le paroître maintenant devant ce roi dont l'oreille, accoutumée en tout genre aux plus heureux concerts de l'esprit humain, avoit entendu les Mascaron, les Fléchier, les Bossuet,

les Bourdaloue, en même temps que les Corneille, les Racine, et les Despréaux; aux pieds duquel la civilisation consommée déposoit, comme des tributs, tous les gages de sa perfection, et que la nature et la fortune sembloient avoir à l'envi comblé de tous leurs présents. La politesse étoit alors à son plus haut période; la langue, travaillée par les plus habiles écrivains, avoit reçu toutes les formes dont son génie la rendoit susceptible; le goût, entièrement épuré, n'avoit plus qu'à se garder des excès de la délicatesse. La cour la plus brillante de l'univers en étoit aussi la plus spirituelle et la plus aimable; un tact exquis des convenances y régloit toutes les relations de la vie sociale; la flatterie elle-même craignoit de n'être pas noble et fine; et le monarque le plus puissant que la France ait eu donnoit, le premier, l'exemple de la soumission la plus parfaite à toutes les lois de la bienséance.

C'est dans un tel état de choses que Massillon fut appelé à Versailles, pour y prêcher l'avent, à la fin de cette même année 1699, où il avoit commencé de se montrer à Paris. Son début devant Louis XIV est célèbre; c'est un coup de maître. Le temps approchoit; mais n'étoit pas encore

venu, où d'humiliantes adversités devoient succéder à soixante années de succès, de triomphes et de gloire. Le trône de France, désormais affermi sur l'abaissement d'une noblesse altière, qui ne devoit plus lui servir que de décoration, et la personne du prince rendue plus auguste par la longueur de son règne et par la majesté même de la vieillesse, étoient encore environnés de tous les prestiges de la puissance, de la fortune, et de la grandeur. Au milieu de cet enchantement des plus brillantes prospérités et des joies les plus flatteuses dont puisse s'éblouir et s'enivrer l'orgueil humain, le nouvel orateur se présente avec un front où se peint la tristesse évangélique, et laisse tomber ces sévères et lugubres paroles, qui sembloient si peu d'accord avec le présent, et qu'on a pu regarder, dans la suite, comme une prophétie de l'avenir: *Bienheureux ceux qui pleurent!* Puis il les reprend et les développe en ces termes, d'une manière tout-à-fait inattendue : « Sire, si le monde parloit ici « à la place de Jésus-Christ, il ne tiendroit pas « à votre majesté le même langage. Heureux le « prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu « que pour vaincre; qui n'a vu tant de puis-

« sances armées contre lui que pour leur donner
« une paix plus glorieuse, et qui a toujours été
« plus grand ou que le péril ou que la victoire!
« heureux le prince qui, durant le cours d'un
« régne long et florissant, jouit à loisir des fruits
« de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de
« l'estime de ses ennemis, de l'admiration de
« l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de
« la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse
« de ses lois, de l'espérance auguste d'une nom-
« breuse postérité, et qui n'a plus rien à desirer
« que de conserver long-temps ce qu'il posséde!
« ainsi parleroit le monde. Mais, sire, Jésus-
« Christ ne parle pas comme le monde. Heu-
« reux, vous dit-il, non celui qui fait l'admira-
« tion de son siècle, mais celui qui fait sa princi-
« pale occupation du siècle à venir! heureux, non
« celui dont l'histoire va immortaliser le régne et
« les actions dans le souvenir des hommes, mais
« celui dont les larmes auront effacé l'histoire de
« ses péchés du souvenir de Dieu même! etc. »
Si, en lisant ce morceau, on est saisi d'admiration; si l'on est frappé de l'ingénieuse adresse de ces louanges qui viennent se placer sans effort et sans détour à côté des plus graves enseigne-

ments, et qui forment avec eux un contraste si imprévu, quel effet ce même morceau n'a-t-il pas dû produire, lorsqu'il fut prononcé, devant Louis XIV et sa cour, par un orateur qui, pour la première fois, s'adressoit à un tel auditoire; lorsqu'il fut entendu par le monarque lui-même, et par tous ces personnages, appuis et ornements de sa grandeur! Qui sait si ce jour-là Despréaux, Bourdaloue, Fléchier, Bossuet, Fénélon, n'étoient pas assis dans la chapelle à côté de ces héros de la guerre, qui n'étoient étrangers à aucun des arts de la paix; à côté de ces femmes si spirituelles, d'un goût si délicat, dont l'éloquence et la poésie ambitionnoient les suffrages, comme celui des plus habiles connoisseurs? Quoi qu'il en soit, toutes les traditions s'accordent: il paroît certain qu'un murmure d'approbation et d'applaudissement involontaire circula de rang en rang dans l'assemblée, et devint si sensible, malgré la majesté du lieu et la présence du roi, que l'orateur en fut interrompu et presque déconcerté.

C'étoit le triomphe de l'esprit et du goût encore plus que celui de l'éloquence: elle triomphoit, quand Démosthène traçoit leur défaite

sur le front pâlissant de ses adversaires, en jurant par les mânes des héros de Marathon; quand Bourdaloue arrachoit de la bouche d'un de ses auditeurs cette exclamation glorieuse, *Il a raison!* quand Cicéron faisoit tomber, des mains de César attendri, l'arrêt qui condamnoit Ligarius; quand Bossuet consternoit de terreur tout son auditoire, en s'écriant: *O nuit désastreuse, ô nuit effroyable!* Ses victoires véritables, lorsqu'elles se manifestent par l'éclat soudain de quelque signe extérieur, sont toujours dues à la violence, soit qu'elle terrasse les esprits par l'ascendant du sublime, soit qu'elle les subjugue par l'empire de la raison, soit même qu'elle force doucement les volontés, et mène à son gré les cœurs, par le tyrannique attrait des graces les plus persuasives.

Massillon devoit enrichir aussi les fastes de la parole d'un de ces traits à jamais mémorables, qui marquent et caractérisent toute la puissance de l'homme à qui la nature a dit: « Tu domineras « sur les autres hommes par l'exercice de la plus « noble des facultés humaines. » Ce que nous venons de citer n'est au fond qu'un compliment plein d'art, la merveille du goût le plus exquis,

le chef-d'œuvre de la délicatesse. Un succès d'une nature plus imposante étoit réservé à Massillon : qui n'a pas entendu parler de l'impression extraordinaire que fit un endroit de son sermon sur le *petit nombre des élus?* Ce sermon fut d'abord prêché à Saint-Eustache ; le passage dont il est question fit lever d'effroi l'auditoire tout entier ; le bruit de cet évènement se répandit par-tout, et accrut à la cour le desir d'entendre un orateur qui savoit remuer à ce point les imaginations : on l'entendit, et, quand il en vint à ce fameux sermon du *petit nombre des élus*, on étoit bien préparé ; et cependant ce discours réussit, comme si l'épreuve en avoit été nouvelle : la foule étoit immense dans la chapelle ; on attendoit avec empressement le morceau célèbre ; il faut le transcrire ici, quoiqu'il ait été très souvent cité..... « Je vous le demande, mes « frères, et je vous le demande frappé de ter- « reur, ne séparant pas, en ce point, mon sort « du vôtre, et me mettant dans la même dispo- « sition où je souhaite que vous entriez ; je vous « demande donc : Si Jésus-Christ paroissoit dans « ce temple, au milieu de cette assemblée, la « plus auguste de l'univers, pour nous juger,

« pour faire le terrible discernement des boucs « et des brebis, croyez-vous que le plus grand « nombre de tout ce que nous sommes ici fût « placé à la droite? croyez-vous que les choses « du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y « trouvât seulement dix justes, que le Seigneur « ne put trouver autrefois en cinq villes tout en- « tières?.... Je vous le demande, vous l'ignorez, « je l'ignore moi-même : vous seul, ô mon Dieu, « connoissez ceux qui vous appartiennent. Mais « si nous ne connoissons pas ceux qui lui appar- « tiennent, nous savons du moins que les pé- « cheurs ne lui appartiennent pas. Or qui sont « les fidèles ici assemblés? les titres et les digni- « tés ne doivent être comptés pour rien; vous en « serez dépouillés devant Jésus-Christ..... qui « sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent « pas se convertir; encore plus qui le voudroient, « mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs « autres qui ne se convertissent jamais que pour « retomber; enfin, un grand nombre qui croit « n'avoir pas besoin de correction..... Voilà le « parti des réprouvés : retranchez ces quatre sor- « tes de pécheurs de cette assemblée sainte; car « ils en seront retranchés au grand jour..... Pa-

« roissez maintenant, justes!.... où êtes-vous?
« Restes d'Israël, passez à la droite! froment de
« Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille des-
« tinée au feu!.... O Dieu, où sont vos élus? et
« que reste-t-il pour votre partage?.... » Massillon, avant d'entrer dans ce mouvement, jeta ses regards sur le roi, et parut hésiter un moment, comme par respect pour la majesté royale; puis, s'abandonnant à toute la véhémence oratoire, il ne s'arrêta plus qu'à l'instant où l'émotion, portée au comble et visiblement partagée par Louis XIV, l'obligea de s'interrompre: il pâlit alors, demeura muet, et posa, pendant quelques minutes, les deux mains sur ses yeux, laissant ainsi à l'assemblée le temps de revenir de sa frayeur, et prenant celui de se remettre lui-même. La vérité et la beauté de l'action achevèrent l'effet du morceau.

En général, Massillon possédoit, dans un degré très éminent, cette qualité de l'orateur qui consiste à mettre parfaitement d'accord le geste, l'accent, l'expression de la physionomie avec les paroles. On sait que l'acteur Baron, après l'avoir entendu, dit en sortant à un de ses camarades:
« Mon ami, voilà un orateur; et nous, nous ne

« sommes que des comédiens. » Baron étoit excellent juge de cette partie de l'art. Eschine, vaincu par Démosthène, s'écriait, en récitant aux Rhodiens, dans sa retraite, l'admirable discours de son antagoniste : « Qu'eût-ce été si vous l'a-« viez entendu lui-même? » Le passage qui vient d'être rappelé nous émeut, nous agite, nous transporte dans une simple lecture : qu'eût-ce donc été si nous avions entendu Massillon? « C'est, « dit Voltaire, dans l'article *éloquence* de l'*En-« cyclopédie*, la figure la plus hardie, et un des « plus beaux traits d'éloquence que l'on puisse « lire chez les anciens et chez les modernes. »

Louis XIV, dont les mots avoient toujours tant de noblesse, d'à-propos, de grace, et de charme, fit à Massillon ce compliment, en présence de toute sa cour, après l'avent de 1699 : « Mon père, j'ai « entendu plusieurs grands orateurs dans ma « chapelle, j'en ai été très content; pour vous, « toutes les fois que je vous entends, je suis tou-« jours très mécontent de moi-même. » Après le carême qu'il prêcha pour la seconde fois à Versailles, en 1704, le roi lui dit : « Je veux vous « entendre tous les deux ans. » Cependant on ne le vit point reparoître sur le plus brillant

théâtre de sa gloire ; il est difficile de juger quelle raison l'en éloigna : quelques uns prétendent que l'envie, irritée par sa supériorité, calomnia ses mœurs et réussit à noircir sa vie. Il ne parvint aux honneurs de l'épiscopat que sous le régent, en 1717 : il fut nommé évêque de Clermont.

C'est à cette époque qu'il prononça, devant Louis XV, qui n'avoit alors que sept ans, les discours dont se compose la partie de ses œuvres oratoires, qu'on appelle son *petit Carême.* Ils sont plus remarquables par l'extrême élégance du style, et par toutes les perfections du goût, que par les caractères qui appartiennent à la haute éloquence ; c'est même un des mérites de l'orateur que d'en avoir écarté tout à-la-fois et l'énergie de ces traits, et la longueur des développements : il parloit devant un roi enfant, il composa exprès des instructions proportionnées, autant que cela étoit possible, à l'âge tendre du Joas de la France ; et cette observation délicate d'une convenance si intéressante fait plus d'honneur à son tact et à sa finesse, que la magnificence des discours les plus forts et les plus sublimes n'en auroit pu faire à son talent.

« Il semble, lui dit avec grace l'abbé Fleury, en « le recevant à l'académie françoise, il semble « que vous ayez voulu imiter le prophéte qui, « pour ressusciter le fils de la Sunamite, se ra-« petissa, pour ainsi dire, en mettant sa bou-« che sur la bouche, ses yeux sur les yeux, et « ses mains sur les mains de l'enfant, et qui, « après l'avoir ainsi réchauffé, le rendit à sa « mère plein de vie. » Le style de Massillon, par-tout d'un bonheur inexprimable, par-tout enchanteur, semble avoir, dans ces petits chefs-d'œuvre, plus de douceur encore et plus de charme, plus de tendresse et de grace. Il pouvoit aisément, dans une pareille circonstance et suivant un tel dessein, dégénérer en afféterie et en mignardise; mais aucune affectation, aucune trace de manière n'en corrompt jamais l'aimable simplicité: toujours du plus heureux naturel, coulant, facile, paré de ses négligences mêmes, vivifié par une chaleur douce, qui toujours anime sa marche, sans la précipiter jamais, brillant d'un coloris sage et vrai, il est ingénieux sans raffinement, agréable sans recherche, fin sans subtilité, délicat avec abandon. On dit que tant de beautés ne coûtoient presque rien à l'au-

teur, et naissoient d'elles-mêmes sous sa plume rapide et féconde, comme les fleurs dans un sol heureux. Retiré dans une maison de campagne de l'Oratoire, il écrivit en six semaines, suivant la tradition, ces dix sermons du *petit Carême*, qui seront à jamais, dans notre langue, des modèles de goût, de style, et d'éloquence.

Admis à l'académie françoise en 1719, à l'âge de cinquante-six ans, il y prononça un de ces discours de remercîment qui, le plus ordinairement, ne laissent ni ne méritent un long souvenir, et qui expirent en quelque sorte sur les lèvres mêmes du récipiendaire : celui de Massillon étoit digne de survivre à la circonstance pour laquelle il fut composé; on y retrouve toutes les graces du talent de cet orateur. Il lui appartenoit bien de parler du goût, de cette qualité inestimable, dont la pure et suave délicatesse semble s'exhaler comme un parfum délicieux de toutes ses compositions; voici comment il s'exprime à ce sujet devant les arbitres mêmes de la langue et de la littérature : « ..... La politesse du langage nous « amena celle des mœurs : le goût qui régnoit « dans les ouvrages d'esprit entra dans les bien- « séances de la vie civile; et nos manières, comme

« nos ouvrages, servirent de modèle aux étran-
« gers. Le goût est l'arbitre et la règle des bien-
« séances et des mœurs comme de l'éloquence:
« c'est un dépôt public qui vous est confié, à la
« garde duquel on ne peut trop veiller: dès que
« le faux, le mauvais, et l'indécent, sont applau-
« dis dans les ouvrages d'esprit, ils le sont bien-
« tôt dans les mœurs publiques; tout change et
« se corrompt avec le goût: les bienséances de
« l'éloquence et celles des mœurs se donnent
« pour ainsi dire la main. Rome elle-même vit
« bientôt ses mœurs reprendre leur première
« barbarie, et se corrompre sous les empereurs,
« où la pureté du langage et le goût du bon siècle
« commença à s'altérer; et la France auroit sans
« doute la même destinée, si l'académie, dépo-
« sitaire des bienséances et de la pureté du goût,
« ne nous répondoit aussi de celles des mœurs
« pour nos neveux. Votre gloire est donc deve-
« nue la gloire et l'intérêt public de la nation: le
« destin de la France paroît attaché au vôtre. »
Hélas! si ces principes devoient servir de règle
à nos jugements, et si nous voulions apprécier
les mœurs de notre siècle d'après l'état actuel
du goût, quelle opinion pourrions-nous en avoir?

Bien que la diction souple et liante de Massillon semble devoir aisément se plier à tous les genres, et dans chacun obtenir d'éminents succès, toutefois ce grand écrivain, en passant du sermon à l'oraison funèbre, paroît descendre beaucoup au-dessous de lui-même : très supérieur, ainsi que Bourdaloue, à Bossuet et à Fléchier dans l'un de ces genres, de même que Bourdaloue il est loin de s'élever à leur niveau dans l'autre. « Massillon, dit M. de Château-« briand, a fait quelques oraisons funèbres : elles « sont inférieures à ses autres discours ; son éloge « de Louis XIV n'est remarquable que par la pre-« mière phrase : *Dieu seul est grand, mes frères!* « C'est un beau mot que celui-là, prononcé en « regardant le cercueil de Louis-le-Grand. » Cette oraison est la seule que nous ayons cru devoir présenter dans ce recueil : elle nous a paru mériter, par l'importance du sujet et par la richesse du style, d'être préférée aux cinq autres que Massillon nous a laissées. Le trait cité par l'éloquent auteur du *Génie du christianisme* est haut et sublime ; il s'en faut que le reste réponde à ce début, qu'il étoit, après tout, bien difficile de sou-

tenir. Nous ne pouvons rien ajouter au jugement porté sur ce discours par le jeune et célèbre académicien dont nous avons déja plus d'une fois transcrit les spirituelles et judicieuses observations: « On y trouve en général, dit M. Villemain, plus d'élocution que d'éloquence; l'orateur tâche de transporter dans son style la « majesté extérieure et la décoration éclatante « qui entouroient le trône de Louis XIV; cette « pompe de style, n'empêchant pas la rigueur « des censures, paroît dictée par une sorte de « bienséance, plutôt qu'inspirée par l'enthousiasme..... Dès-lors tout cet appareil oratoire « étonne, impose, éblouit, mais ne parle point « à l'ame. On a félicité Massillon du courage « qu'il a montré en adressant de dures vérités à « la cendre d'un grand monarque; peut-être, s'il « eût été moins sévère, s'il eût oublié quelques « fautes et quelques malheurs, pour ne regarder que la gloire et n'écouter que l'admiration, « il se seroit montré plus éloquent, sans être « moins utile: car, si l'éloge des grands hommes « a pour objet d'exciter l'émulation en honorant la vertu, il ne faut pas craindre d'agran-

« dir ce qui est déja grand, et d'embellir le mo-
« déle pour imposer plus de devoirs aux imi-
« tateurs. »

Quelque levain d'aigreur avoit-il corrompu, dans l'ame de Massillon, la pureté naturelle de ses sentiments? Quelque plaie secrète du cœur auroit-elle, à l'insu même de l'orateur, envenimé son éloquence? Le prince qu'il célébroit avoit souffert que, pendant onze années, il ne fût point rappelé dans la chapelle royale; ce prince avoit peut-être ouvert une oreille trop facile à de perfides insinuations; les récompenses méritées n'arrivoient pas. Louis XIV n'aimoit point le parti auquel Massillon, étoit attaché, comme oratorien, et à l'exemple de tant de grands hommes; la hardiesse des maximes que professoit ce parti honoré par tant de beaux noms éclate parfois d'une manière assez vive dans les pages du *Petit Carême.* Ce n'est sûrement pas parceque Massillon avoit sacré le cardinal Dubois, ni parceque Fénélon avoit embrassé le quiétisme, que la philosophie nouvelle les combla l'un et l'autre d'éloges affectés et suspects. Il y avoit plus d'un rapport entre ces deux belles ames, qui eurent quelques foiblesses; entre ces deux intelligences

supérieures, que purent égarer quelquefois l'élévation de leurs vues et la générosité même de leurs pensées. Massillon fut, comme Fénélon, un excellent évêque: on chérit encore sa mémoire à Clermont, comme celle de Fénélon à Cambrai; ils déployèrent les mêmes vertus dans l'exercice des mêmes fonctions. Toutes leurs actions, toutes leurs démarches, eurent particulièrement l'attendrissant caractère de cette charité véritablement évangélique, que l'on croit louer mieux en l'appelant humanité; ils mirent dans leur conduite pastorale la même angélique douceur que dans leurs écrits, et firent honneur à l'épiscopat autant par l'ardeur de leur zéle que par l'éclat de leur génie.

Massillon ne laissa pas reposer le sien parmi les soins de son ministère: ses discours synodaux furent de nouveaux monuments de son éloquence; le goût pour la solitude religieuse qui, dans sa jeunesse, et avec toutes les espérances de la gloire, l'avoit conduit dans le désert de Sept-Fonts, si éloigné des voies du monde, respire encore dans ses paraphrases des psaumes, méditées aussi au milieu des occupations de son diocèse. Si l'on en croit M. d'A-

lembert, sec et malin panégyriste de l'orateur le plus rempli de tendresse et d'onction, il crayonna même, dans quelques moments de distraction et de plein loisir, une *Vie du Corrège*. En général, les ouvrages de cet académicien, comme presque tous ceux de sa secte, fourmillent de mensonges sur les faits, ainsi que de sophismes sur les questions: cette circonstance n'est pas prouvée; peut-être même n'est-elle qu'une fiction imaginée pour amener un rapprochement. Il est vrai que le Corrège et Massillon se ressemblent en quelques points: le peintre et l'orateur appartiennent tous deux à l'école des graces et composent sous leur dictée; la plume de l'un a la même mollesse et la même suavité que le pinceau de l'autre. Mais le Corrège ne vécut pas beaucoup plus long-temps que Raphaël, et Massillon mourut plein de jours. Après plus de vingt années de résidence parmi ses ouailles chéries, ce pasteur adoré y termina sa carrière, en 1742, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, regretté de toute la France, qui perdoit en lui le dernier de ses grands orateurs, et l'un des plus beaux génies.

Marmontel décrit ainsi, dans ses Mémoires,

l'impression que fit sur lui, dans sa jeunesse, l'aspect de l'éloquent et respectable évêque de Clermont: « .....Dans l'une de nos promenades à « Beauregard, maison de plaisance de l'évêché, « nous eûmes le bonheur de voir le vénérable « Massillon: l'accueil plein de bonté que nous fit « ce vieillard illustre, la vive et tendre impres- « sion que firent sur moi sa vue et l'accent de sa « voix, est un des plus doux souvenirs qui me « restent de mon jeune âge. Dans cet âge, où les « affections de l'esprit et celles de l'ame ont une « communication réciproquement si soudaine, « où la pensée et le sentiment agissent et réagis- « sent l'un sur l'autre avec tant de rapidité, il « n'est personne à qui quelquefois il ne soit arrivé, « en voyant un grand homme, d'imprimer sur « son front les traits du caractère de son ame ou « de son génie: c'étoit ainsi que, parmi les rides « de ce visage déja flétri, et dans ces yeux qui « alloient s'éteindre, je croyois démêler encore « l'expression de cette éloquence si sensible, si « tendre, si haute quelquefois, si profondément « pénétrante, dont je venois d'être enchanté à la « lecture de ses sermons: il nous permit de lui « en parler, et de lui faire hommage des reli-

« gieuses larmes qu'elle nous avoit fait répandre. »

Nous avons nous-mêmes entendu dire, en 1789, à M. de Marmontel, qui auroit aujourd'hui près de cent ans, qu'après un demi-siècle, ce souvenir étoit tout nouveau pour lui, et que son oreille retentissoit encore des sons de cette voix harmonieuse et imposante, qui avoit instruit, ému, et charmé le grand roi.

D...LT.

NOTICE

SUR LOUIS XIV.

Les faits du règne le plus éclatant de notre histoire sont tellement dans la mémoire des gens instruits, la personne même de Louis XIV est si connue, qu'une notice sur ce prince paroît être une superfluité. Cependant le nom de ce grand monarque inspire toujours assez d'intérêt pour qu'on aime à revenir sur les temps où il a régné, et pour qu'on puisse nous savoir quelque gré de retracer, en tête de son oraison funèbre, des souvenirs sur lesquels on ne croit jamais s'être assez arrêté.

D'ailleurs, nous ne pouvons et nous ne devons nous proposer ici que d'offrir un aperçu très rapide, un léger sommaire : plus la matière a d'étendue, plus nous devons rechercher la brièveté ; plus le sujet est riche, plus il nous fait une loi d'être économes ; et nous épargnerons d'autant plus les ornements, qu'il en est plus susceptible : heureux si cette foible esquisse n'est pas trop indigne des traits pleins de grandeur qu'elle doit reproduire, et si elle peut contribuer jusqu'à un certain point à effacer l'injurieuse impression qui résulte de quelques tableaux, où plutôt de quelques méprisables caricatures, où l'on a cherché, même dans ces derniers temps, à dégrader ce que les annales de notre patrie

présentent de plus imposant, de plus noble, et de plus élevé; comme si le plus indigne usage de l'esprit, dans un François, n'étoit pas de travailler à ravaler, par l'indécence des bouffonneries, et par le mensonge des satires, ce qui honore la France, ce qui la place au rang des nations que l'humanité regarde comme ses plus beaux titres de gloire!

Quel est en effet, parmi nous, l'homme bien né qui, au seul nom de Louis XIV, ne relève la tête avec quelque fierté, dont l'esprit ne s'enflamme à ce nom, et dont l'imagination ne se représente avec une secrète complaisance les merveilles de ce règne immortel? Qu'il faut être profondément perverti par de malheureuses préoccupations, pour abjurer un sentiment si françois! Et que met-on à la place? la vaine enflure d'un esprit malade, un funeste orgueil de philosophie.

On refuse avec hauteur son admiration à ce qui la mérite, pour l'accorder avec foiblesse à des systèmes équivoques ou ridicules; on foule aux pieds la gloire si flatteuse de sa patrie, pour courir après je ne sais quelle triste chimère; on ferme son cœur aux affections les plus douces et les plus nobles, pour le remplir du fiel le plus amer et de la causticité la moins généreuse comme la plus injuste; on immole tout l'héritage du passé aux misères d'un présent déplorable, et aux incertitudes d'un avenir qui ne promet guère d'être plus fortuné; on renverse la statue de Louis XIV, et l'on en disperse les dé-

bris sur les bases ruinées de l'ordre social; c'est sous un amas d'horreurs, d'absurdités et de lugubres folies, qu'on prétend étouffer et anéantir tous les gages et tous les souvenirs de la plus belle époque de notre civilisation. Ce sont des ébauches politiques, des essais plus ou moins infructueux en tout genre, le fanatisme de la nouveauté, la violence des efforts, les convulsions de l'impuissance, la frénésie des prétentions, que nous voulons opposer, par le plus choquant des contrastes, aux développements majestueux, naturels et brillants de l'âge le plus glorieux de notre monarchie, et qui justifient, d'une manière assurément bien étonnante, nos superbes dédains pour les miracles du grand siècle.

Le premier de tous fut, en quelque sorte, la naissance extrêmement tardive et presque désespérée du roi qui devoit lui donner son nom : Louis XIV naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 5 de septembre de l'année 1638. Louis XIII son père, aîné des trois fils que Henri IV eut de Marie de Médicis, sa seconde femme, avoit été marié à l'âge de quatorze ans avec Anne d'Autriche, fille de Philippe III, roi d'Espagne, et n'obtint des enfants de ce mariage qu'au bout de vingt-trois années; aussi Louis XIV, qui vint au monde deux ans avant son frère unique, Philippe, d'abord duc d'Anjou, puis duc d'Orléans, fut-il appelé *Dieu-donné;* nom touchant, que nous voyons se reproduire dans l'auguste orphelin qui fait aujourd'hui notre espérance.

Louis XIII mourut le 14 mai 1643, anniversaire du jour de l'assassinat de Henri IV, n'ayant pas encore atteint sa quarante-deuxième année, et après un régne de trente-trois ans. Son successeur n'en avoit pas encore cinq. La régence fut donnée à Anne d'Autriche, contre le vœu du feu roi. Le cardinal Mazarin eut la surintendance de l'éducation du roi mineur; le marquis de Villeroi fut gouverneur du jeune prince, et l'abbé de Beaumont de Péréfixe, depuis archevêque de Paris, son précepteur.

Le duc de Beaufort, surnommé le *roi des halles*, petit-fils de Henri IV par César de Vendôme, fils naturel de ce prince et de Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, jeta, dès les commencements de la régence, la première étincelle de l'incendie qui devoit bientôt éclater; et déja le parti des *importants*, à la tête duquel étoient les Vendôme, cherchoit à tout brouiller. Cependant le duc d'Enghien, quatrième fils de Henri II de Bourbon, prince de Condé, avoit gagné, le cinquième jour du nouveau régne, cette célèbre bataille de Rocroy, premier gage de tant d'autres succès extraordinaires; et Turenne, jugé digne à trente-deux ans du bâton de maréchal, se montroit en Italie. Les trois journées de Fribourg mettent le sceau à la réputation de ces deux grands capitaines; la journée de Nordlingue confirme, en particulier, la gloire du duc d'Enghien, qui signale encore, dans les plaines de Lens, son génie et sa fortune. Ce fut au moment où l'on apprit à Paris la nou-

velle de cette victoire que la fermentation qui duroit depuis cinq ans prit décidément le caractère de la guerre civile. Cette guerre, si connue sous le nom de *la Fronde*, commencée par la journée des *Barricades*, à la fin du mois d'août 1648, se continua jusqu'en 1653, à travers les cris de *Mazarins* et de *Frondeurs*, les trêves et les traités des partis, les ridicules et les violences. Le cardinal Mazarin, en qualité de premier ministre, gouvernoit l'état; le jeune roi étoit dans sa quinzième année; il avoit été déclaré majeur à l'entrée de sa quatorzième, le 7 de septembre 1651, et fut sacré à Reims par Henri de Savoie, duc de Nemours, environ trois ans après, le 7 juin 1654. L'édifice de la politique européenne reposoit sur les bases des fameux traités de Munster et d'Osnabruck, signés en 1648, dont une des grandes clauses étoit la liberté de la Hollande, et qui devoient si longtemps être regardés comme le code de la diplomatie.

Mazarin, alors âgé de cinquante-un ans, avoit encore huit années à vivre : tous ses regards se tournoient vers l'Espagne, avec qui la France étoit toujours en guerre; la paix étoit l'objet de sa politique; et le mariage du roi avec l'infante, fille aînée de Philippe IV, sa principale vue. Il n'atteignit ce but important, pour ainsi dire, qu'à la veille de sa mort : Louis XIV épousa, le 9 de juin 1660, Marie-Thérèse d'Autriche, du même âge que lui, le seul enfant que Philippe avoit eu de son premier mariage avec Élisabeth de France, fille de Henri IV. Le cardinal

mourut à Vincennes au commencement de l'année suivante. Le roi, qui n'étoit encore que dans sa vingt-troisième année, saisit d'une main ferme le timon des affaires, et se montra, dès l'abord, capable et digne de gouverner.

Déja, six ans auparavant, pour forcer l'enregistrement de quelques édits, il étoit entré dans le parlement de Paris en habit de chasse et un fouet à la main; saillie de jeunesse répréhensible, mais où s'annonçoit la trempe de son ame; déja il avoit répondu, après la mort de Mazarin, aux ministres qui lui demandoient à qui ils devoient désormais s'adresser... A moi! La fierté naturelle de son caractère, qui perçoit ainsi, commença d'éclater par la manière vigoureuse et haute dont il fit respecter sa puissance chez l'étranger dans la personne de ses ambassadeurs; il sévit contre Fouquet, surintendant des finances, accusé de malversations; abrogea la surintendance, nomma Colbert contrôleur-général, et partagea sa confiance entre lui, Le Tellier et Lionne: on ne vit plus ni premier ministre, ni favori; le roi étoit à lui-même son principal ministre. Il avoit donné au vicomte de Turenne le titre de maréchal-général, l'élevant ainsi au-dessus des autres maréchaux de France; et à la mort du duc d'Épernon, il supprima la charge de colonel-général de l'infanterie. Après dix-sept mois de mariage, ayant eu un fils, il lui donna pour gouverneur le duc de Montausier, pour précepteur Bossuet, et pour lecteur le célèbre

historiographe Cordemoi. Son goût pour tous les genres de mérite se manifesta dans de tels choix; et son penchant pour la plus noble magnificence et pour la galanterie la plus polie et la plus brillante se fit remarquer dans les premières fêtes qu'il donna à Fontainebleau.

Son éducation avoit sans doute été négligée au milieu des troubles civils; toutefois il est constant qu'il savoit assez bien le latin, qu'il parloit avec facilité les deux langues étrangères alors à la mode, l'espagnol et l'italien; et l'on peut présumer que Péréfixe ne composa pas inutilement, pour son royal éléve, cette admirable *Vie de Henri IV*, que l'on n'a point encore surpassée. Au reste, d'une physionomie pleine de douceur et de majesté, beau, bien fait, adroit, il excelloit dans tous les exercices du corps, et sembloit né pour le brillant des fêtes comme pour le sérieux des affaires. A cette fierté d'ame, qui le faisoit par-tout respecter et craindre, il méloit une tendresse de cœur qui le livroit trop aisément, sans doute, aux séductions de l'amour, et une délicatesse d'esprit qui le rendoit sensible aux charmes de tous les arts. Protecteur de l'académie françoise, il établit, en 1663, l'académie des inscriptions et belles-lettres, et celle de peinture et de sculpture; il répandit ses bienfaits, par les mains de son ministre Colbert, jusque sur des savants et des gens de lettres étrangers; il encourageoit par des récompenses, il éclairoit même de ses suffrages les Molière, les

Despréaux, les Racine; et, tandis qu'il goûtoit les fruits de leur génie, qu'il s'enivroit de toutes les sortes de plaisirs et d'amusements, qu'il donnoit un carrousel magnifique sur la place des Tuileries, il humilioit le pape Alexandre VI, se préparoit à marcher en Lorraine contre le duc Charles IV, disposoit tout pour envoyer le duc de Beaufort devant Gigeri punir les corsaires d'Afrique, concouroit à repousser l'invasion des Turcs dans l'Empire, appuyoit de la force de ses armes la maison de Bragance en Portugal, et s'apprêtoit à soutenir la Hollande contre les Anglois et l'évêque de Munster; en même temps, il rentroit dans Dunkerque, prenoit possession de Mardick, ainsi que de tous les postes occupés par l'Angleterre sur les côtes de Flandre, et méditoit de faire remettre entre ses mains la ville de Marsal par le duc de Lorraine.

Sous sa puissante influence le royaume fleurissoit de toutes parts : les compagnies des Indes occidentales s'établissoient, l'industrie se déployoit dans la variété féconde des manufactures de toiles, de tapisseries, de points de France, de glaces; l'Observatoire de Paris se bâtissoit; on voyoit s'élever la façade du Louvre; le fameux Riquet entreprenoit la jonction des deux mers par le canal du Languedoc; on creusoit le port de Cette; une nouvelle université se formoit à Bourges; le Journal des savants commençoit; la police naissoit; la justice se perfectionnoit; les lois prenoient une forme meilleure; toutes les ressources

de la civilisation se développoient. Voilà les choses que, dans l'espace de six années, depuis 1661 jusqu'à 1667, conçut, dicta, exécuta, du milieu d'une cour voluptueuse, du sein des passions, des plaisirs, et des jeux, et parmi tous les enchantements des beaux-arts nés à sa voix, un jeune monarque, dont les ministres les plus habiles n'étoient que les premiers commis, qui ne trouvoit dans le génie d'autrui qu'un auxiliaire du sien, et qui n'avoit pas trente ans.

Le temps étoit venu où les vues du cardinal Mazarin alloient recevoir leur exécution; les ambitieuses espérances qu'il avoit fondées sur le mariage de l'infante, et dont il sembloit avoir légué l'accomplissement à Louvois, alloient se réaliser. La campagne de Lille s'ouvre: le roi part, accompagné de la reine, ayant sous lui le maréchal de Turenne; il s'avance vers la Flandre pour y réclamer, les armes à la main, l'héritage vacant par la mort de son beau-père. Turenne s'empare de Charleroi; Armentières, Saint-Vinox, Furnes, tombent au pouvoir du maréchal d'Aumont, qui, plus tard, se saisit également de Courtrai et d'Oudenarde; le roi, en personne, prend Ath, Tournai, Douai, l'Escarpe, et force Lille en neuf jours, parmi beaucoup de dangers. Il vole ensuite vers la Franche-Comté, qu'il soumet en moins de trente jours: Besançon est pris en deux jours par le grand Condé; Salins ouvre ses portes à M. de Luxembourg; Dole et Grai se rendent au roi. Dès ce premier pas, la fortune et la hauteur de Louis XIV

alarment l'Europe : la Suède, l'Angleterre, et la Hollande se liguent contre lui; il se résout à la paix; le traité est signé à Aix-la-Chapelle, le 2 mai 1668 : la Franche-Comté est rendue, contre l'avis du maréchal de Turenne; le roi retient toutes ses conquêtes des Pays-Bas. Cependant de nouvelles alliances se préparent et se concluent: les Hollandois s'unissent avec l'empereur et le roi d'Espagne, en 1670; mais la politique françoise parvient à leur ôter l'appui de l'empereur, ainsi que celui de la Suède et de l'Angleterre : cette dernière puissance entre même dans les intérêts de la France, à laquelle elle se joint pour déclarer la guerre à la Hollande; la déclaration a lieu le 7 d'avril 1672.

On sait avec quelle rapidité Louis XIV, aidé de Turenne, de Condé, de Monsieur, et du comte de Chamilli, soumit les trois provinces de Gueldres, d'Utrecht, et d'Overissel, écrasa tout ce qui lui résistoit, et prit quarante villes fortifiées: ce fut l'affaire de quelques mois. Rien, dans l'histoire d'aucun temps, n'efface l'éclat de ces triomphes rapides; le passage du Rhin, à Tholuis, tient même du merveilleux, et a mérité d'être chanté dans une poésie sublime et immortelle. La gloire du roi étoit au comble: toutefois la conquête de la Hollande ne fut point achevée, et six années de guerre, qui suivirent, furent une triste compensation de la promptitude de ces brillants succès. L'empereur se rapproche des Hollandois; l'Espagne conclut avec eux un nouveau traité.

Le roi, poursuivant ses hauts faits, prend Mastricht en treize jours, le 29 de juin 1673; au commencement de l'année 1674, le roi d'Angleterre se sépare de la France, et fait sa paix avec la Hollande; l'électeur palatin se réunit à l'empereur; Guillaume III, prince d'Orange, créé stathouder, et comme dictateur de sa république, déploie, à vingt-deux ans, toute l'énergie d'un grand et dangereux caractère; l'électeur de Brandebourg fait cause commune avec l'Autriche: tout est en feu d'un bout de l'Europe à l'autre. Trois armées françoises sont distribuées en Allemagne, en Flandre, en Roussillon. Turenne passe le Rhin, bat l'ennemi le 16 juin 1674, et livre aux flammes le Palatinat; le 11 août, le grand Condé gagne sur le prince d'Orange la sanglante bataille de Sénef; le comte de Schomberg tient les Espagnols en échec. La mer est aussi le théâtre de nos succès; Tromp et Ruyter ne tiennent pas contre la marine françoise. L'année suivante, le maréchal de Turenne défait encore l'ennemi à Turkheim, et meurt le 27 juillet, près Salzbach, au moment où il alloit se mesurer avec le célèbre Montécuculli. En même temps, le grand Condé se retire du service. La Franche-Comté étoit déja retombée au pouvoir du roi, qui avoit pris lui-même Besançon et Dole, et qui, cette fois, ne devoit plus la rendre. Ce prince, impatient des lenteurs du congrès ouvert à Nimègue en 1675, part de Saint-Germain le 28 février 1677. Valenciennes tombe devant lui; Cambrai se rend quelque temps après;

Saint-Omer est pris par Monsieur, à travers mille périls, que le frère du roi brave avec une intrépidité héroïque et trop peu célébrée. Bientôt Louis XIV vole en Lorraine, avec la reine et toute la cour; il fait investir Charlemont, Namur, et Luxembourg; puis, quittant soudain la Moselle et l'Escaut, il s'élance vers Gand, qu'il réduit en quatre jours; Ypres ne résiste guère plus: ces grands coups sont frappés en six semaines. Le roi fait à cheval ces rapides mouvements, et, au bout de quatre mois, il est à Saint-Germain. Enfin il dicte les conditions de la paix conclue à Nimègue, dans les derniers mois de l'année 1678.

Trop de sang avoit coulé au milieu de tant de siéges et de batailles; mais le cœur du roi pourvoyoit du moins à l'avenir des victimes vivantes de la guerre. Héritier d'une belle et humaine pensée de Henri IV, qui, en 1605, avoit fondé la maison royale de la *Charité chrétienne*, en faveur des officiers et des soldats estropiés, il avoit fait commencer en 1671 l'hôtel des Invalides; sorte d'expiation de tant d'exploits sanglants, et de tant de triomphes meurtriers. Ce fut à cette époque glorieuse du traité de Nimègue que Louis XIV reçut de ses sujets, et même de ses ennemis, le nom de GRAND: il paroissoit en effet avoir atteint le dernier degré des grandeurs de la terre, comme il étoit parvenu à cette maturité de l'âge qui semble rendre les grandeurs plus solides, plus stables, et plus imposantes. Arrivé à quarante ans, il se montroit entouré et appuyé des

monuments de sa sagesse et des trophées de son courage: la France étoit agrandie, la nation civilisée, le trône rendu plus auguste; l'innocente et fructueuse magie des arts de la paix se mêloit heureusement à tous les prestiges de la gloire des armes.

Dans l'espace d'à-peu-près dix années qui s'écoulèrent depuis la paix de Nimégue jusqu'au renouvellement de la guerre, la fierté belliqueuse de Louis-le-Grand semble encore épier d'un œil avide toutes les occasions d'éclater. Pendant que les autres puissances désarment autour de lui, et licencient leurs troupes, il ne retranche presque rien de son état militaire. Il s'empare de Strasbourg, le 20 septembre 1681, et, dix jours après, de la capitale du Mont-Ferrat; sur quelques incertitudes et quelques refus de l'Espagne, il fait bloquer, bombarder, et prendre Luxembourg, qu'il ne rend point; Courtrai et Dixmude sont assiégés et capitulent; Alger est foudroyé par deux fois; Tunis et Tripoli tremblent et demandent pardon; Gênes, du milieu des débris de ses palais de marbre, envoie son doge fléchir le genou devant le roi de France, qui, en triomphant d'elle, triomphe aussi d'un de ses usages les plus sacrés; du fond des mers les plus lointaines, un usurpateur du trône de Siam lui envoie des ambassadeurs, auxquels il ne daigne pas d'abord donner une audience qu'il n'accorde qu'à une seconde ambassade; il fait garder à vue, en 1688, le nonce du pape, pour l'affaire des franchises, et se saisit une seconde fois d'Avignon. L'Europe, l'Afri-

que et l'Asie sembloient rendre hommage, dans le silence, à sa supériorité; mais ce calme d'une soumission apparente cachoit des tempêtes.

Cependant Versailles, où le roi commença de résider le 6 mai 1682, achevoit d'étaler, en 1687, ses pompeuses magnificences; le canal de Languedoc est terminé en 1681; les ports de Brest et de Toulon reçoivent toute leur perfection; la machine de Marly est construite; la maison de Saint-Cyr est fondée en 1686; des fêtes brillantes sont données à Sceaux; le dauphin est marié avec Marie-Anne-Victoire de Bavière; une déclaration fameuse du clergé, confirmée par un édit du roi, trace irrévocablement dans quatre articles les bornes de l'autorité pontificale en France, et fixe les libertés de l'église gallicane, au commencement de 1682; trois ans après, l'édit de Nantes est révoqué, comme par une espèce de compensation; le roi, dont tous les exemples n'étoient pas des leçons de morale, bannit toutefois de sa cour quelques jeunes seigneurs dont les mœurs étoient d'une irrégularité trop choquante; il avoit causé plus d'un chagrin à cette reine qui ne lui causa que celui de la perdre en 1683; la mort de Colbert suivit de près celle de cette princesse; le grand Condé mourut le 11 décembre 1686, trois semaines après que Louis XIV, attaqué d'une fistule dans le dernier des intestins, eut subi une opération alors dangereuse, et dont le péril fut, pour le tendre attachement des peuples à leur monarque, l'occasion

du plus sensible épanchement. On ne comptoit pas parmi les moindres bienfaits de son administration cette triple ligne de places fortes qu'il avoit ordonné au génie de Vauban d'élever sur les frontières du nord et de l'est de la France, et qu'il léguoit à la postérité comme le gage de sa protection prolongée dans les siècles, et comme l'assurance d'une éternelle sécurité; mais, âgé de cinquante ans, et déja moins plein de feu, il devoit se préparer lui-même à soutenir encore de terribles assauts.

Dès l'année 1686, l'esprit sombre, turbulent, ambitieux, et vindicatif de Guillaume III, stathouder de Hollande, remplissoit l'Europe de ses intrigues, et cherchoit par-tout de nouveau des ennemis à Louis XIV. La ligue d'Augsbourg est conclue l'année suivante, à Venise, au milieu des joies et des folies du carnaval; et la guerre la plus sérieuse éclate en 1688. L'Espagne, la Savoie, l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche, l'Allemagne, la Suède, s'arment contre la France: c'étoit préparer à Louis-le-Grand une nouvelle matière de triomphes; sa gloire parut s'accroître encore dans cette redoutable lutte. Son fils assiége Philisbourg, qui succombe en peu de temps; Manheim, Spire, Worms, n'avoient pas même essayé de résister; le Palatinat est incendié pour la seconde fois; Manheim, Heidelberg, d'autres villes moyennes, soixante villages, sont brûlés; Mayence, Frankendal, Trèves, Coblentz, sont au pouvoir du vainqueur; Catinat défait à Staffarde et à Marsaille

le fameux duc de Savoie, Victor-Amédée; le maréchal de Noailles bat les Espagnols à Outer, et prend Gironne; Luxembourg remporte sur le prince d'Orange les victoires de Fleurus, de Leuse, de Steinkerque, et de Nerwinde. La valeur des Bourbons brille du plus vif éclat dans ces actions à jamais célèbres : on voit se distinguer dans ces batailles le petit-fils du grand Condé, le prince de Conti, le duc de Vendôme et son frère, et le duc du Maine; le dauphin avoit montré, au siège de Philisbourg, une intrépidité digne du sang de saint Louis; le roi en personne prend Mons, le 9 d'avril 1691, après seize jours de tranchée ouverte; Namur, qui se rendit à lui le 5 de juin de l'année suivante, coûta moins d'efforts. Étant tombé malade au Quesnoi, au commencement de la campagne de 1693, il cessa dès-lors de paroître à la guerre : il avoit cinquante-cinq ans; ce fut dans cette année qu'ayant tant de vertus guerrières à couronner, tant de nobles services à récompenser, et tant d'émulation à entretenir encore, il institua, le 10 mai, l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Louvois étoit mort deux ans auparavant; les succès de la France, qui avoit aussi perdu un autre Condé dans le maréchal de Luxembourg, le 4 janvier 1695, et qui avoit retrouvé un autre Turenne dans le maréchal de Catinat, continuèrent jusqu'à la fin de la campagne de l'année 1697, époque où la paix fut signée à Riswick. Les deux traités précédents, celui d'Aix-la-Chapelle, en 1668, et celui de

Nimègue, en 1678, avoient apporté de plus solides avantages; mais, du moins, cette troisième guerre prouva que Louis XIV n'avoit pas cessé d'être le prince le plus redoutable de l'Europe, lui fournit l'occasion de justifier encore sa devise *non pluribus impar*, et de mériter de plus en plus ce nom de *Grand* que lui avoit décerné la voix publique de l'Europe. L'administration intérieure du royaume s'amélioroit sans cesse; et c'est cette année même, 1697, qui vit M. d'Argenson établir dans la capitale une police regardée comme un des chefs-d'œuvre de l'art de gouverner. Ce magistrat, de la plus ancienne noblesse et du plus grand mérite, doit être mis au nombre de ces hommes rares que le ciel se plut à répandre avec profusion autour du trône de Louis XIV.

Pendant les derniers temps que nous venons de parcourir, l'Angleterre avoit été le théâtre d'une grande catastrophe. Deux ans après la mort trop paisible de l'odieux Cromwel, qui n'avoit joui que neuf années du fruit de ses forfaits, Charles II, fils de l'infortuné Charles I[er], et petit-fils de notre roi Henri IV, étoit remonté sur le trône de ses pères, le 8 de juin 1660; il régna vingt-cinq ans moins quelques mois, à ne compter que depuis son rétablissement, et mourut au commencement de 1685; son frère, Jacques II, lui succéda. Le prince d'Orange, Guillaume III, avoit épousé, en 1677, la princesse Marie, fille aînée de ce dernier. Appelé en Angleterre par les criminelles intrigues

d'un parti puissant, il arma contre son beau-père ses mains parricides, et le détrôna vers la fin de l'année 1688. Jacques n'avoit pas régné quatre ans; mais il s'en étoit passé vingt-huit depuis le retour de la famille royale jusqu'à la chute de ce prince. Louis XIV soutint ses droits et prit sa défense contre l'usurpateur, sans pouvoir engager dans cette noble et royale querelle l'Espagne qui, la première, avoit reconnu Cromwel, comme, dans la suite, elle fut aussi la première à reconnoître la révolution françoise; mais il fit, pendant quatre ans, des efforts aussi généreux qu'inutiles. La bataille de la Boyne, donnée le 11 de juillet 1690, fut pour Jacques ce qu'avoit été pour son malheureux père, en 1645, celle de Nazerbi, et ce que fut celle de Culloden, en 1746, pour Édouard, son petit-fils, dernier rejeton des Stuarts. Les états, assemblés en *convention*, nom d'exécrable augure, avoient, en 1689, déclaré le trône d'Angleterre vacant; le combat naval de la Hogue, en 1692, acheva de décider du sort de Jacques, à qui le roi de France ne put désormais offrir que la plus auguste et la plus brillante hospitalité. Ce combat de la Hogue, où les Anglois brûlèrent treize vaisseaux françois, fut comme le signal de la décadence de notre marine, jusque-là florissante et glorieuse : tant de hautes renommées qui se formèrent dans son sein sous Louis XIV montrent jusqu'où elle s'éleva pendant le règne de ce prince; et les réputations des Tourville, des Château-Renaud, des du Guay-Trouin, des

Jean Bart, des Duquesne, des d'Estrées, marchent les égales de celles des Turenne, des Condé, des Luxembourg, des Catinat, des Vendôme; les honneurs du bâton de maréchal de France entrèrent alors dans l'armée de mer, et ce fut d'Estrées qui les reçut le premier.

Depuis le traité de Riswick jusqu'en 1701, c'est-à-dire pendant quatre ans, l'Europe, épuisée par tant de convulsions, s'occupa, dans le repos, de guérir les plaies de la guerre; et la France, affoiblie par ses succès mêmes, languissoit abattue sous le poids d'une gloire importune. Enfin, une nouvelle lutte s'engage, et un spectacle tout-à-fait nouveau se déploie: un prince qui, durant quarante années, sembla commander à la fortune et à la victoire, devient le jouet du sort, et plie sous le faix des adversités; mais on le voit se relever à la fin, et couronner un de ses fils, au milieu même des débris de sa famille, qui tombe et s'éteint autour de lui presque tout entière.

Charles II, roi d'Espagne, meurt le 1er de décembre 1700; Louis XIV accepte, le 11 du même mois, le testament de ce prince, qui lègue ses états à Philippe, duc d'Anjou, second fils du dauphin. Le frère du duc de Bourgogne est en conséquence proclamé roi à Madrid, sous le nom de Philippe V, trois semaines après la mort de Charles; il part le 4 du mois suivant. L'Angleterre et la Hollande le reconnoissent; la Bavière et la Savoie le soutiennent; l'empereur proteste; tout le reste est neutre. Le prince Eugène,

à la tête de l'armée de l'empereur, entre en Italie, au commencement de 1701; les maréchaux de Catinat et de Villeroi reculent devant lui; Villeroi est fait prisonnier, l'année suivante, à Crémone. L'Angleterre et la Hollande ne tardent pas à se joindre à l'empereur. Vendôme livre, le 15 d'août 1702, en présence du nouveau roi d'Espagne, la bataille de Luzara, dont le succès est douteux; le marquis de Villars gagne celle de Fridelinghen, le 14 d'octobre; il est fait maréchal de France; le comte de Tallard prend Trèves, le 25; dix maréchaux de France sont créés dans les premiers jours de l'année 1703. Le maréchal de Villars, le maréchal de Villeroi, le duc de Vendôme, le duc de Bourgogne, ayant sous lui les maréchaux de Tallard et de Vauban, obtiennent divers avantages dans le cours de cette année. Marlborough paroît; l'archiduc Charles prend le titre de roi d'Espagne, et débarque à Lisbonne, le 9 mars 1704. Le 13 d'août suivant, l'électeur de Bavière, les maréchaux de Tallard et de Marsin, sont battus à Hochstet par le prince Eugène et Marlborough; Tallard est pris; l'armée françoise abandonne quatre-vingts lieues de pays. Le duc de Savoie s'étoit séparé de la France, dont les armes sont encore assez heureuses en Italie pendant la campagne de 1705; dans cette même année, le maréchal de Villars soutient les affaires du côté de l'Allemagne. Du côté de la Flandres, la bataille de Ramillies, perdue le 23 mai 1706, contre Marlborough, par l'électeur de Bavière et le maréchal de Villeroi, fut un des

échecs les plus désastreux de cette guerre; le vainqueur s'empara de plus de douze places. En Italie, le Modénois, le Mantouan, le Piémont, le Milanez, et le royaume de Naples, nous échappent; le maréchal de Marsin est tué, le duc d'Orléans blessé au siége de Turin, que délivre le prince Eugène. Il faut passer une infinité d'actions plus ou moins importantes, qui remplirent les années 1707 et 1708. Les rigueurs de l'hiver de 1709 mettent le comble aux maux dont la France est accablée. Le 11 de septembre, les maréchaux de Villars et de Boufflers sont mis en déroute à Malplaquet, par Marlborough et Eugène, qui assiégent et prennent Mons.

Le roi avoit déja fait des démarches pour obtenir la paix; il fut traité avec hauteur. La cherté du plus nécessaire des aliments produit des révoltes dans Paris. Un congrès s'ouvre, au commencement de 1710, à Gertruydemberg; le fier Louis s'abaisse jusqu'à promettre de donner de l'argent pour continuer la guerre contre Philippe V: on veut qu'il la déclare lui-même à son petit-fils; il repousse une proposition si injurieuse. Cependant l'héritier de Charles II, chassé deux fois de Madrid, presque abandonné de la France, sans troupes, sans argent, sans espoir, voit tout-à-coup, à l'aide du duc de Vendôme, ses affaires se rétablir. L'archiduc, son compétiteur, ne peut plus tenir en Espagne, et reprend la route de Barcelone, le 11 de novembre 1710. Vendôme gagne, un mois après, la bataille décisive de Villavi-

ciosa; la couronne est affermie sur la tête de Philippe V. Les préliminaires de la paix sont signés à Londres, dans le courant d'octobre 1711 : l'usurpateur Guillaume étoit mort depuis neuf ans; l'empereur Joseph venoit de mourir. Les négociations commencent à Utrecht, le 29 janvier 1712; la célèbre victoire de Denain est remportée par le maréchal de Villars sur le prince Eugène, le 24 juillet. La paix est conclue, l'année suivante, avec toutes les puissances, excepté l'empereur et l'Empire, qui ne firent la leur qu'en 1714, à Rachstadt et à Bade. La maison de Bourbon occupoit le trône d'Espagne, l'Europe étoit pacifiée, lorsque le grand roi mourut à Versailles, le 1er de septembre 1715, à l'âge de soixante et dix-sept ans, après en avoir régné soixante et douze : c'est de beaucoup le règne le plus long comme le plus illustre de la monarchie.

Louis XIV eut, de son mariage avec Marie-Thérèse d'Autriche, six enfants, trois fils et trois filles, dont cinq moururent en bas âge; l'aîné, Louis, dauphin, appelé *Monseigneur*, mourut de la petite-vérole, à l'âge de cinquante ans, le 13 d'avril 1711. *Monseigneur* eut de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière trois fils: Louis, duc de Bourgogne; Philippe, duc d'Anjou; et Charles, duc de Berri. Le duc de Bourgogne, devenu dauphin, ne survécut pas une année à son père : une mort soudaine l'enleva au mois de février 1712, dans l'espace de vingt-quatre ou vingt-cinq jours, lui, Marie-Adélaïde de Savoie, son

épouse, et Louis, second duc de Bretagne, l'aîné des deux fils qui leur restoient; ils avoient perdu, sept ans auparavant, le premier duc de Bretagne; le dernier de leurs enfants, le duc d'Anjou, qui n'avoit que deux ans, et qui fut depuis Louis XV, étoit aux portes du tombeau. Charles, duc de Berri, troisième fils du premier dauphin, termina sa carrière, dans sa vingt-huitième année, le 4 mai 1714; Philippe, duc d'Anjou, roi d'Espagne, poussa la sienne jusqu'au 9 de juillet 1746, et transmit sa couronne à l'aîné de ses fils, Ferdinand VI, tandis que le second, don Carlos, eut le royaume des Deux-Siciles, et Philippe, le troisième, les duchés de Parme et de Plaisance.

Le nombre des enfants de Louis XIV s'éleva jusqu'à seize, si l'on compte ceux qui naquirent de ses liaisons avec mesdames de La Vallière, de Montespan, et de Fontanges. Il eut de la première deux fils et une fille; Louis de Bourbon, mort en bas âge; Louis de Bourbon, comte de Vermandois, qui ne vécut que jusqu'à seize ans; et Marie-Anne, princesse de Conti: de la seconde, quatre fils et trois filles; Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine; Louis-César de Bourbon, comte du Vexin; Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse; Louise-Françoise de Bourbon, mademoiselle de Nantes; Louise-Marie de Bourbon, mademoiselle de Tours; Françoise-Marie de Bourbon, mademoiselle de Blois: de mademoiselle de Roussille, duchesse de Fontanges, un fils, mort presque en naissant.

Le chef d'une si nombreuse famille laissa son trône à un arrière-petit-fils, qui n'avoit que cinq ans et demi, et fut sur le point de le voir passer dans une autre branche de la maison de saint Louis. La succession de cette auguste maison, quoique interrompue en apparence, n'en fut pas moins réellement toujours continuée ; car Philippe VI, tige de la dynastie des Valois, étoit arrière-petit-fils de saint Louis ; et de plus, elle remonte, également sans interruption, jusqu'à Hugues, duc de France, surnommé *Capet*, ou bonne-tête, à cause de la supériorité de son esprit et de la vigueur de son caractère ; duquel descend le père des Bourbons directement, d'aîné en aîné, dans l'espace de deux cent quarante ans, depuis 986 jusqu'à 1226. Les ancêtres de Hugues Capet furent Robert-le-Fort, ministre sous Charles-le-Chauve, en 840; Eudes, comte de Paris, fils de Robert, proclamé roi par l'assemblée de Compiègne, en 888; Hugues-le-Grand, duc de France et de Bourgogne, comte de Paris et d'Orléans, appelé aussi *le Blanc* et *l'Abbé;* Charlemagne eut un fils naturel, qui se nommoit, comme le petit-fils de Robert-le-Fort, Hugues-l'Abbé, et qui fut probablement un des aïeux du chef de la troisième dynastie de nos rois. On aime à environner de ces nobles et augustes souvenirs un prince tel que Louis XIV, un roi si digne de l'antiquité de son origine; comme on aime à contempler la source de ces grands fleuves qui, dans un long

cours, tantôt se précipitent avec bruit et menace sur les campagnes effrayées; et tantôt, déroulant leurs eaux en silence, avec une majesté paisible, fertilisent la terre qu'ils arrosent, et forcent doucement la nature à déployer tous ses trésors.

Nous avons cru devoir nous abstenir de retracer ici tout ce que fit ce grand monarque pour les lettres, les sciences, et les arts, qui fleurirent avec tant d'éclat sous son règne; de répéter ces belles paroles, ces mots heureux, qui, mieux peut-être encore que ses actions, peignent son caractère, et d'énumérer tous ses titres à la reconnoissance des vrais François. Ce n'est pas sans regret que nous nous sommes prescrit des bornes si étroites; nous n'avons que trop bien senti qu'une notice n'est pas une histoire.

D...LT.





Avec quelle magnificence ouvroit-il son Royaume à un Roi et à une Reine pieuse qui, pour avoir voulu faire remonter la foi sur le Trône de leurs ancêtres, en avoient été eux-mêmes chassés

Oraison funèbre de Louis XIV

ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS LE GRAND,

ROI DE FRANCE,

Prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Ecce magnus effectus sum, et praecessi omnes sapientia qui fuerunt ante me in Jerusalem... et agnovi quod in his quoque esset labor, et afflictio spiritus.

Je suis devenu grand; j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit.

Ecclesiast. 1, 16, 17.

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers moments sur-tout où il préside à la mort des rois de la terre. Plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême: Dieu paroît tout ce qu'il est, et



ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS LE GRAND,

ROI DE FRANCE,

Prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ qui fuerunt ante me in Jerusalem... et agnovi quod in his quoque esset labor, et afflictio spiritûs.

Je suis devenu grand; j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit.

Eccles. 1, 16, 17.

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers moments sur-tout où il préside à la mort des rois de la terre. Plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paroît tout ce qu'il est; et

l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité et affliction d'esprit; et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au-dessus de l'homme!

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées; la magnificence des éloges a égalé celle des évènements; les hommes ont tout dit, il y a long-temps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu, comme lui, que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit; ses ennemis ont envié sa puissance; les étrangers sont venus des

îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté; ses sujets lui ont presque dressé des autels; et le prestige qui se formoit autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu, de la crainte de votre nom; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devoient gouverner vos peuples; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez; il falloit encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus: vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgraces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux, mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre! Nous avons vu toute la race royale presque éteinte; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge; l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres

de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles; le roi qui avoit passé d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités, se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et survivre à tant d'évènements divers pour rendre gloire à Dieu et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle; l'attendrissement finit avec la représentation; et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions que pour se jouer dans l'univers et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcheroit en vain : racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déja tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté; rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires; montrons-le plus grand encore au lit de la mort qu'il ne l'étoit autrefois sur son trône, dans les

jours de sa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grace; et quoiqu'il ait été grand, et par l'éclat inouï de son règne, et par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire de très haut, très puissant et très excellent prince Louis XIV du nom, roi de France et de Navarre, ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connu; et de sa piété, que pour en proposer et immortaliser les exemples.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui fait la grandeur des rois sur la terre en fait aussi le danger. Les succès éclatants dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des sentiments, et la majesté dans la personne; voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux souverains, et voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le roi pour qui nous prions passa, pour ainsi dire, du berceau sur le trône; il ne jouit

point des avantages de la vie privée, toujours utile au souverain, parcequ'elle lui apprend à connoître les hommes, et que les hommes lui apprennent à se connoître lui-même.

Mais Dieu, qui veille à l'enfance des rois, et qui, en formant leurs premières inclinations, semble former les destinées publiques, versa de bonne heure dans son ame ces grandes qualités qui suppléent aux instructions, et que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les soins d'une régente vertueuse et d'un ministre habile, Louis, au sortir de ces nuages, commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse, toujours plus aimable, ce semble, dans les princes, cet air grand et auguste, qui tout seul annonçoit le souverain, la tendresse perpétuelle de la nation pour ses rois, tout le rendit maître des cœurs; et c'est alors qu'un prince est véritablement roi, quand l'amour des peuples, si j'ose parler ainsi, le proclame.

La France reprenoit alors cet état florissant qu'un nouveau régne semble toujours promettre aux empires : les dissensions civiles l'avoient

plus aguerrie et purgée de mauvais citoyens qu'épuisée ; les grands, réunis au pied du trône, ne pensoient plus qu'à le soutenir ; les guerres étrangères, et qui n'étoient encore que de nation à nation, occupoient la valeur de ses sujets, sans accabler ses peuples : heureuse si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance, et si, en ignorant combien il lui étoit aisé de conquérir, elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvoit perdre !

Le mariage de l'infante d'Espagne avec Louis venoit de suspendre les anciennes jalousies que le voisinage, la valeur, la puissance, formoient entre les deux nations. Les Pyrénées, qui les avoient vues tant de fois se disputer la victoire, les virent mener en triomphe sur les mêmes lieux les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébroit, sans le savoir, la naissance future d'un souverain que ce mariage devoit un jour donner à l'Espagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion des deux empires, ne put encore réunir les cœurs.

La régente ne survécut pas long-temps à la joie d'une cérémonie qui fut le fruit de sa sa-

gesse, l'objet fixe de ses desirs, et qui couronna sa glorieuse administration. Le grand ministre qui l'avoit aidée à soutenir le poids des affaires, et qui avoit su sauver la France malgré la France conjurée contre lui, avoit vu, peu auparavant, expirer avec lui une autorité que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avoient affermie.

Louis se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une nation belliqueuse; maître du cœur de ses sujets et du plus florissant royaume du monde; avide de gloire, environné de vieux chefs dont les exploits passés sembloient lui reprocher le repos où il les laissoit encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse; et tandis que les manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevard que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups; ses villes, devant lesquelles l'intré-

pidité espagnole avoit tant de fois échoué, n'ont plus de murs à l'épreuve de la bravoure françoise; et Louis est sur le point de renverser en une campagne l'ouvrage lent et pénible de la valeur et de la politique d'un siècle entier.

Déja le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe; le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis; et plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther, n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, et ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres. Les mauvais succès irritent nos ennemis sans les désarmer; leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent: tant de sang déja répandu nourrit les haines, loin de les éteindre. Les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimégue, Riswick, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettoit de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages. Les situations changent, et nos prospérités continuent. La monarchie n'avoit pas encore vu des jours si brillants: elle s'étoit relevée autrefois de

ses malheurs ; elle a pensé périr et s'écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes ; la mer encore gémissoit sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires. Nos flottes, qui suffisoient à peine sous les derniers règnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portoient par-tout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis, attaqués jusque dans leurs ports, avoient paru céder à l'étendard de la France l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les îles du Nouveau-Monde, avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes ; et l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de saint Louis et toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier et d'en chercher un au pied du trône de Louis.

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis sur pied des ar-

mées si formidables ; jamais l'art militaire, c'est-à-dire l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été poussé si loin : jamais tant de généraux fameux ; et, pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup d'œil décidoit toujours de la victoire ; un Turenne, qui, plus tardif en apparence, n'en étoit que plus sûr du succès ; un Créqui, plus grand le jour de sa défaite que dans les jours de ses triomphes ; un Luxembourg, qui sembloit se jouer de la victoire ; et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Guesclins et les Dunois de notre siècle.

Mais hélas ! triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous ? Monuments superbes élevés au milieu de nos places publiques pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes ? *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides* (1) ? Vous leur rappellerez un siècle entier d'horreur et de carnage, l'élite de

(1) Jos. 4, 6.

la noblesse françoise précipitée dans le tombeau; tant de maisons anciennes éteintes, tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfants; nos campagnes désertes, et, au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger; nos villes désolées; nos peuples épuisés; les arts à la fin sans émulation; le commerce languissant: vous leur rappellerez nos pertes plutôt que nos conquêtes: *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes: Quid sibi volunt isti lapides?* Vous leur rappellerez tant de saints lieux profanés; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du ciel sur les plus justes entreprises; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre: vous leur rappellerez nos crimes plutôt que nos victoires: *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes: Quid sibi volunt isti lapides?*

O fléau de Dieu! ô guerre! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ? O glaive du Seigneur, levé depuis long-temps sur les peuples et sur les nations, ne vous reposerez-

vous pas encore? *O mucro Domini, usquequò non quiesces*(1)? Vos vengeances, ô mon Dieu, ne sont-elles pas encore accomplies? n'aurez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre? L'innocence de l'auguste enfant que vous venez d'établir sur la nation ne désarme-t-elle pas votre bras plus que nos iniquités ne l'irritent? Regardez-le du haut du ciel, et n'exercez plus sur nous des châtiments qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes: *O mucro Domini, usquequò non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile.*

Un si long cours de prospérités inouïes, qui devoit un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence où les siècles passés ne l'avoient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'élevèrent, demeures superbes de Louis, où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées sembloient venir rendre hommage à sa grandeur! Paris, comme Rome triomphante, s'embellissoit des dépouilles des nations.

(1) Jerem. 47, 6.

La cour, à l'exemple du souverain, plus brillante et plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangères. La ville, l'imitatrice éternelle de la cour, en copia le faste; les provinces à l'envi marchèrent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea: il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos pères que dans leurs vieux et respectables portraits, qui, en ornant les murs de nos palais, nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens; la misère même, qu'il avoit enfantée, ne put le modérer. La perpétuelle inconstance des ornements fut un des attributs de la nation; la bizarrerie devint un goût. Nos voisins mêmes, à qui notre faste nous rendoit si odieux, ne laissèrent pas d'en venir chercher chez nous le modèle; et après les avoir épuisés par nos victoires, nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissoit le règne de Louis. La navigation, plus florissante que sous tous les règnes précédents, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde

connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphère, pour prendre des points fixes et en perfectionner les connoissances. Un édifice célèbre (1) s'éleva hors de nos murs, où, en observant le cours des astres et toute la magnificence des cieux, on marque au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'océan; et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportoient tous les ans, comme celles de Salomon, les richesses du Nouveau-Monde. Hélas! ces nations insulaires et simples nous envoyoient leur or et leur argent, et nous leurs portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos dérèglements et nos vices.

Le commerce, si étendu au-dehors, fut facilité au-dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres et les collines qui les séparoient, virent réunir leurs eaux, et porter au pied des murs de la capitale le tribut et les richesses diverses de chaque province. Les deux mers qui entourent et

(1) L'Observatoire.

qui enrichissent ce vaste royaume se donnèrent, pour ainsi dire, la main; et un canal, miraculeux par la hardiesse et les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avoit séparé par des espaces immenses.

Il étoit réservé à Louis d'achever ce que les siècles précédents de la monarchie n'auroient même osé souhaiter; c'étoit le régne des prodiges: nos pères ne les avoient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables; mais, plus heureux que nous, ils verront peut-être le régne la paix, de la frugalité et de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter au prix des vices et des malheurs où elle nous a précipités!

Il est vrai que les soins de Louis pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume ne se proposoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avoient jus-

que-là donnée. Au milieu de ce chaos régnèrent l'ordre et la paix; et dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale: la justice eut des lois fixes, et le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du juge, ou du crédit de la partie; des réglements utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les règnes à venir, furent publiés; l'étude du droit françois et du droit public se ranima; des sénateurs célèbres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornèrent nos tribunaux; l'éloquence, et la science des lois et des maximes, brillèrent dans le barreau; et la tribune du sénat principal devint aussi célèbre, par la majesté des plaidoyers publics, que l'avoit été sous les Hortense et sous les Cicéron celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés! Vous en serez les monuments éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône, et qui en assurez plus

l'éclat et la majesté que les soixante vaillants qui environnoient le trône de Salomon (1)! L'émulation y forma le goût; les récompenses augmentèrent l'émulation: le mérite, qui se multiplioit, multiplia les récompenses.

Quels hommes et quels ouvrages vois-je sortir à-la-fois de ces assemblées savantes! des Phidias, des Apelle, des Platon, des Sophocle, des Plaute, des Démosthène, des Horace; des hommes et des ouvrages au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours. Je vois revivre le siècle d'Auguste, et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grèce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de Louis, et que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti long-temps de ces pompeux éloges; et nous nous sommes comme rassasiés là-dessus de nos propres louanges. Mais le dirai-je ici? en ajoutant à la science, nous avons ajouté au travail et à la malice; les arts, en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse; le théâtre, plus florissant, mais toujours le triste

(1) Cant. 3, 7.

fruit de l'abondance, de l'oisiveté et de la corruption, on a donné du ridicule au vice sans corriger les mœurs, on a corrompu les mœurs en rendant le vice plus aimable; la poésie, en nous rappelant tout le sel et tous les agréments des anciens, nous en a rappelé les séductions et la licence ; la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi ce qu'elle acquéroit de plus sur les connoissances de la nature ; l'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes; enfin la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devoient naitre la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités, et éternisé les disputes. O siècle si vanté (1)! votre ignominie « s'est donc « multipliée avec votre gloire! » Mais la gloire appartenoit à Louis, et l'abus qu'on en a fait a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatoient au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au-dedans elle s'affoiblissoit par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la

(1) Ozée, 4, 7.

grandeur des empires se trouvoit réuni autour de Louis. Des ministres sages et habiles, ressource des peuples et des rois; nos frontières reculées, et qui sembloient éloigner de nous la guerre pour toujours; des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts, et qui paroissoient plus destinées à menacer les états voisins qu'à mettre nos états à couvert; l'Espagne, forcée de nous céder, par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avoit jusque-là disputée; Rome même désavouer, par un monument public, le droit des gens violé, et l'outrage fait à une couronne de qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine; enfin le souverain lui-même d'une république florissante descendre de son trône, d'où ses prédécesseurs n'étoient pas encore descendus, quitter ses citoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis, pour fléchir sa clémence.

Grands événements qui nous attiroient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe! et des événements qui font tant de jaloux peuvent bien embellir l'histoire d'un règne, mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un état. Que

manquoit-il dans ces temps heureux à la gloire de Louis? Arbitre de la paix et de la guerre; maître de l'Europe; formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangères que celles de ses propres conseils; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources qui en tarissant leurs biens ne pouvoient épuiser leur zéle; conservant sur les princes issus de son sang, signalés par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets; voyant autour de son trône les enfants de ses enfants; le père d'une nombreuse postérité; le patriarche, pour ainsi dire, de la famille royale, et élevant tout à-la-fois sous ses yeux les successeurs des trois régnes suivants. Jamais la succession royale n'avoit paru plus affermie; nous voyions croître au pied du trône les rois de nos enfants et de nos neveux: hélas! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes; et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israël. Mais ne hâtons pas ces tristes images, que la constance de Louis doit nous ramener dans la suite de ce discours.

Que ces jours de deuil paroissoient loin de nous en ce jour brillant où nous donnions des rois à nos voisins, et où l'Espagne même, qui

avoit ébranlé tant de fois l'empire françois, et qui, depuis si long-temps, usurpoit une de nos couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de Louis!

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfants souverains dans l'Europe; voyant son trône environné des rois sortis de son sang, réunissant encore une fois, sous la race auguste des Francs, les peuples et les nations; faisant mouvoir du fond de son palais les ressorts de tant de royaumes; et devenu le centre et le lien de deux vastes monarchies, dont les intérêts avoient semblé jusque-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes qu'avec le sang de tant de François que vous avez fait verser: les malheurs que vous prépariez nous ont rendu cette gloire triste et amère; vos dons éclatants, en flattant notre vanité, ont humilié et pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avoit pu nous nuire; l'Espagne alliée nous a accablés: nos disgraces seront éternellement gravées autour de la couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos princes. Mais si la Castille a vu notre

joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre estime pour sa valeur et sa fidélité et notre reconnoissance pour son choix affoiblies.

J'avoue, mes frères, que la gloire des événements, qui embellit un règne, est souvent étrangère au souverain : les rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres; leurs succès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures, et prouver qu'ils sont bien servis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnoit, et de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse! et quel usage des affaires! l'Europe redoutoit la supériorité de ses conseils autant que celle de ses armes: ses ministres étudioient sous lui l'art de gouverner; sa longue expérience mûrissoit leur jeunesse, et assuroit leurs lumières: les négociations, conduites par l'habileté, réussissoient toujours par le secret. Quel bonheur la réputation seule du gouvernement ne promettoit-elle pas à la France, si nous eussions su nous contenter de la gloire de la sagesse! Tous les rois voisins qui, en naissant, avoient trouvé Louis

déja vieilli sur le trône, se fussent regardés comme les enfants et les pupilles d'un si grand roi; il n'eût pas été leur vainqueur: « mais il étoit assez « grand pour mépriser les triomphes(1); » et il eût été leur tuteur et leur père.

De ce fonds de sagesse sortoit la majesté répandue sur sa personne: la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale: jamais roi ne sut mieux soutenir que lui le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur, quand les ministres des rois venoient au pied de son trône! quelle précision dans ses paroles! quelle majesté dans ses réponses! Nous les recueillions comme les maximes de la sagesse; jaloux que son silence nous dérobât trop souvent des trésors qui étoient à nous, et, s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses paroles à des sujets qui lui prodiguoient leur sang et leur tendresse.

Cependant, vous le savez, cette majesté n'avoit rien de farouche: un abord charmant, quand il vouloit se laisser approcher; un art d'assaison-

(1) Jam Cæsar tantus erat, ut posset triumphos contemnere. Flor.

ner les graces qui touchoit plus que les graces mêmes; une politesse de discours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à entendre. Nous en sortions transportés, et nous regrettions des moments que sa solitude et ses occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidèle, nous aimons de tout temps à voir nos rois; et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y auroit plus gagné que Louis? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous, ce n'étoit plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvoient à peine soutenir la majesté; c'étoit un maître humain, facile, bienfaisant, affable: l'éclat qui l'environnoit le déroboit à nos regards; nous ne voyions que sa gloire, et vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité, qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant, même parmi les autres hommes; un ami fidèle; un époux, malgré les foiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse, condamnant, pour

ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, et renouant par l'estime un lien affoibli par les passions; un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événements éclatants de son règne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-elles devant Dieu, quand la piété ne les a pas sanctifiées? hélas! le vain sujet souvent des louanges des hommes et des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, et qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs, à quoi mène-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due? à un jugement plus rigoureux, et par l'ambition qui toujours y conduit, et par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, et toujours à craindre pour les plus grands rois sur-tout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières; et vous ne troublerez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, et qui vont solliciter pour Louis le Père des miséricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine: *Et*

agnovit quòd in his quoque esset labor, et afflictio spiritûs; et il fut encore plus grand par une foi humble et par une piété sincère, que par l'éclat de sa puissance et de ses victoires.

SECONDE PARTIE.

L'onction sainte répandue sur les rois consacre leur caractère et ne sanctifie pas toujours leur personne : l'étendue de leur devoir répond à celle de leur puissance ; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins et de leur servitude que de leur autorité ; ils ne sont rois que pour être les pères et les pasteurs des peuples : ils ne sont pas nés pour eux seuls ; et les vertus privées, qui assurent le salut du sujet toutes seules, se tourneroient en vices pour le souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives que l'Écriture rappelle l'éloge d'un des plus saints rois de Juda. Il conserva son cœur fidèle à Dieu (1) : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius;* c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété et tous les monuments de l'erreur : *Tulit abominationes impietatis;* c'est le zèle

(1) Eccli. 49, 3, 4.

du souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché et de malice, en l'honorant de ses faveurs et de sa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem;* et c'est l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le pasteur et le père.

Louis porta en naissant un fonds de religion et de crainte de Dieu que les égarements mêmes de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Louis et de tant de rois chrétiens, qui couloit dans ses veines; le souvenir encore tout récent d'un père juste, les exemples d'une mère pieuse; les instructions du prélat irrépréhensible qui présidoit à son éducation; d'heureuses inclinations, encore plus sûres que les instructions et les exemples; tout paroissoit le destiner à la vertu comme au trône.

Mais, hélas! qu'est-ce que la jeunesse des rois? une saison périlleuse où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, et à monter avec lui sur le trône. Et que pouvoit attendre Louis, sur-tout dans ce premier âge? L'homme le mieux fait de sa cour; tout brillant d'agréments et de gloire; maître de tout vouloir, et ne voulant rien en vain; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nou-

veaux, qui attendoient à peine ses desirs; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, et qui paroissoient tous réunis et conjurés pour plaire à lui seul; environné d'apologistes des passions, qui souffloient encore le feu de la volupté, et qui cherchoient à effacer ses premières impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence; au milieu d'une cour polie, où la mollesse et le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, et même d'aller de pair avec la valeur et le courage; et enfin dans un siècle où le sexe, peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant, de l'exemple du prince, quel déluge de maux dans le peuple! Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques: l'imitation, toujours sûre de plaire et d'attirer des graces, réconcilie l'ambition avec la volupté; les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues et en deviennent la plus sûre route; des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, et chantent des passions que le respect tout seul auroit dû en-

sevelir dans un éternel silence; de nouveaux spectacles s'élèvent pour en faire des leçons publiques: tout devient la passion du souverain.

O rois des peuples, dit l'Esprit de Dieu (1), vous qui, assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des nations, c'est à vous que j'adresse ces paroles: *Ad vos, ô reges, sunt hi sermones mei.* Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en haut, que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte; qu'un jugement très dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, et qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée.

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu, en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers conquérants, que la religion et la politesse qu'elle met dans les mœurs n'avoient pu depuis modérer, que tant de rois avoient vainement condamné, et qui avoit coûté

(1) Sap. 6, 3, 4, 5, 10.

tant de sang à la nation fut aboli; et Louis consacra le commencement de son régne par une action qui assure le repos et la tranquillité de tous les régnes à venir.

Oui, mes frères, dans le temps même que Louis paroissoit encore loin du Seigneur, le Seigneur étoit déja près de lui: les passions même qui blessent son cœur respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes qui ne goûtent qu'à demi le plaisir s'il n'est assaisonné d'impiété, et qui paroissent ne se souvenir de Dieu que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie étoit proscrit dès-là qu'il étoit connu: la naissance et les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion, en rendoient le châtiment plus éclatant; les agréments même de l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avoient plus pour lui dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoissoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu; et l'impie qui dit anathème au ciel, devenoit à l'instant pour lui l'anathème de la terre.

Ainsi se préparoit l'ouvrage de la sanctification de Louis. Mais sortons de ces temps de té-

nèbres, si inévitables aux rois et si ordinaires aux autres hommes; périssent et soient à jamais effacés de notre souvenir ces jours qu'il a effacés par ses larmes et par sa piété, et que le Seigneur a sans doute oubliés! Les premières années de la jeunesse des souverains, comme les commencements de leur naissance, se ressemblent presque toutes: *Nemo enim ex regibus habuit aliud nativitatis initium* (1). Mais, si Louis les a suivis dans les premières voies des passions, où sont les rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur et de fidélité que lui dans les voies de la grace? Où sont même ceux de ses sujets qui vivoient sous ses yeux, et que leur rang approchoit du trône? Hélas! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ses foiblesses, ils ont peut-être fini par censurer sa vertu.

Et quelle vertu! uniforme, tendre, constante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété si inséparables de l'inconstance des hommes, que l'uniformité toute seule lasse, que l'ennui du vice attire souvent tout seul à la nouveauté de la vertu, pour qui l'usage de la vertu redevient

(1) Sap. 7, 5.

bientôt un nouvel attrait favorable au vice, et qui, en repassant sans cesse du vice à la vertu, cherchent plus à soulager leur inconstance qu'à fixer leur infidélité.

Dès la première démarche que Louis eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal et majestueux. Un jour instruisoit l'autre jour, et une nuit donnoit des leçons semblables à l'autre nuit. L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées; et hors les événements inattendus, qui montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie.

Soins immenses du gouvernement, dont il portoit presque tout seul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ses devoirs religieux: jamais la vie de la cour, toujours inégale, parcequ'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite; et, dans un lieu où le caprice et le loisir sont si ingénieux à varier les jours et les moments, Louis seul étoit le point fixe où tous les jours et tous les moments se trouvoient les mêmes; vertu rare, dans les princes sur-tout, que rien ne contraint, et en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse

réveillée par le choix et la multiplicité des ressources.

La piété et la bonne foi des dispositions répondoient à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion au pied des autels! Avec quel respect venoit-il courber devant la gloire du sanctuaire cette tête qui portoit, pour ainsi dire, l'univers, et que l'âge, la majesté, les victoires, rendoient encore moins auguste que la piété! Quelle terreur en approchant des mystères saints et de cette viande céleste, qui fait les délices des rois! Quelle attention à la parole de vie! et, malgré les dégoûts et les censures d'une cour éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère et pour les défauts même du ministre! « Il nous en a dit assez pour nous « corriger, » répondoit-il à ceux de sa cour qui paroissoient mécontents de l'instruction. Quelle tendresse de conscience! quelle horreur pour les plus légères transgressions! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima; et s'il n'accomplit pas toute justice, c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'est la destinée des meilleurs rois; c'est le malheur du rang, plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu, ne prépariez-vous pas à sa constance! Ce grand roi, que la victoire avoit suivi dès le berceau, et qui comptoit ses prospérités par les jours de son règne; ce roi, dont les entreprises toutes seules annonçoient toujours le succès, et qui, jusque-là, n'ayant jamais trouvé d'obstacles, n'avoit eu qu'à se défier de ses propres desirs; ce roi, dont tant d'éloges et de trophées publics avoient immortalisé les conquêtes, et qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire; ce roi, si long-temps maître des événements, les voit, par une révolution subite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place: ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux; leurs propres succès les étonnent; la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp; le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute; la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs; tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites; le peuple est consterné; la capitale est menacée; la misère et

la mortalité semblent se joindre aux ennemis; tous les maux paroissent réunis sur nous: et Dieu, qui nous en préparoit les ressources, ne nous les montroit pas encore; Denain et Landrecies étoient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause étoit juste; mais l'avoit-elle toujours été? et que sais-je si nos dernières défaites n'expioient pas l'équité douteuse ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires?

Louis le reconnut; il dit: « J'avois autrefois « entrepris la guerre légèrement, et Dieu avoit « semblé me favoriser: je la fais pour soutenir « les droits légitimes de mon petit-fils à la cou- « ronne d'Espagne, et il m'abandonne; il me « préparoit cette punition, que j'ai méritée. » Il s'humilia sous la main qui s'appesantissoit sur lui; sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours: sa grande ame ne parut point émue; au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour, la sérénité seule de son auguste front rassuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtiments du ciel comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ses faveurs passées; il répara, par la plénitude de sa soumission, ce qui pou-

voit avoir manqué autrefois à sa reconnoissance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des évènements; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple, ô mon Dieu, comme David; vous le frappez encore comme lui dans ses enfants: il vous avoit sacrifié sa gloire, et vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici? et quel spectacle attendrissant même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire! Dieu répand la désolation et la mort sur toute la maison royale. Que de têtes augustes frappées! que d'appuis du trône renversés! Le jugement commence par le premier-né: sa bonté nous promettoit des jours heureux, et nous répandimes ici nos prières et nos larmes sur ses cendres chères et augustes. Mais il nous restoit encore de quoi nous consoler. Elles n'étoient pas encore essuyées nos larmes, et une princesse aimable (1), qui délassoit Louis des soins de la royauté, est enlevée, dans la plus belle saison de son âge, aux charmes de la vie,

(1) Mort d'Adélaïde de Savoie.

à l'espérance d'une couronne, et à la tendresse des peuples, qu'elle commençoit à regarder et à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu, se préparent encore de nouvelles victimes: ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux (1). Les cendres du jeune prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse; il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut pour sentir qu'il l'a perdue; et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété qui devoient faire revivre le règne des meilleurs rois et les anciens jours de paix et d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu! montrerez-vous encore votre colère et votre puissance contre l'enfant qui vient de naître? Voulez-vous tarir la source de la race royale? et le sang de Charlemagne et de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab, et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité?

Le glaive est encore levé, mes frères; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse, et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les

(1) Mort du duc de Bourgogne.

premiers jours étoient si brillants, est moissonnée(1); et si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle(2), ce reste précieux que Dieu vouloit nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et sanglante scène par nous enlever le seul des trois princes (3) qui nous restoit encore pour présider à son enfance et le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sur sa nombreuse postérité, et en un instant elle est effacée comme les caractères tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnoient, et qui formoient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une foible étincelle sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs; il espère, comme Abraham, que le seul enfant de la promesse ne périra point: il adore celui qui dispose des sceptres et des cou-

(1) Mort du duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après.

(2) Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité.

(3) Mort du duc de Berri, oncle du roi Louis XV.

ronnes, et voit peut-être, dans ces pertes domestiques, la miséricorde qui expie et qui achève d'effacer du livre des justices du Seigneur ses anciennes passions étrangères.

Louis conserva donc à Dieu un cœur fidèle, *Gubernavit ad Dominum cor ipsius;* et c'est là le devoir essentiel de l'homme. Mais jusqu'où ne porta-t-il point son zèle pour l'Église, cette vertu des souverains, qui n'ont reçu le glaive et la puissance que pour être les appuis des autels et les défenseurs de sa doctrine? *Tulit abominationes impietatis.*

Ici les évènements parlent pour moi; et les plaintes séditieuses de l'hérésie chassée du royaume, qui ont si long-temps retenti dans toute l'Europe, et les clameurs des faux prophètes dispersés, qui sonnoient par-tout, à l'exemple de leurs pères, le signal de la guerre et de la vengeance contre Louis, ont fait avant nous l'éloge de son zèle.

Spécieuse raison d'état, en vain vous opposâtes à Louis les vues timides de la sagesse humaine; le corps de la monarchie affoibli par l'évasion de tant de citoyens; le cours du commerce ralenti, ou par la privation de leur in-

dustrie, ou par le transport furtif de leurs richesses; les nations voisines, protectrices de l'hérésie, prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient son zèle; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes; il croit même affermir son trône en renversant celui de l'erreur: les temples profanes sont détruits, les chaires de séduction abattues, les prophètes de mensonge arrachés des troupeaux qu'ils séduisoient, les assemblées étrangères réunies à l'assemblée des fidèles. Le mur de séparation est ôté; nos frères viennent retrouver au pied de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avoient dégénéré. Le temps, la grace, l'instruction, achèvent peu à peu un changement dont la force n'obtient jamais que les apparences; et l'erreur, qui née en France sembloit y avoir jeté des racines éternelles; et cette zizanie, qui tant de fois avoit pensé étouffer parmi nous le bon grain; et l'hérésie, depuis si long-temps redoutable au trône, par la force de ses places, par la foiblesse des règnes précédents forcés à la tolérer, par un déluge de sang françois qu'elle avoit fait verser, par le nombre de ses partisans et par la science

orgueilleuse de ses docteurs, par l'appui de tant de nations, et même par l'ancien souvenir et l'injustice de cette journée sanglante qui devroit être effacée de nos annales, que la piété et l'humanité désavoueront toujours, et qui, en voulant l'écraser sous un de nos derniers rois, ranima sa force et sa fureur, et fit, si j'ose le dire, de son sang, la semence de nouveaux disciples; l'hérésie, à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que Louis lui porte, disparoît, et est réduite, ou à se cacher dans les ténèbres d'où elle étoit sortie, ou à passer les mers, et à porter, avec ses faux dieux, sa rage et son amertume dans les contrées étrangères.

Heureuse, si la soumission eût précédé les châtiments; si, au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité; et si ses sectateurs, contents la plupart d'obéir en apparence au souverain, n'eussent tiré d'autre avantage du zèle de Louis, que de laisser à leurs enfants et à leurs neveux le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Église! Mais enfin la France, à la gloire éternelle de Louis, est purgée de ce scandale; la contagion ne se perpétue plus dans les familles, il n'y a plus parmi nous qu'un bercail et un pasteur; et si la

crainte fit alors des hypocrites, l'instruction a fait depuis, de ceux qui sont venus après eux, de véritables fidèles.

Aussi, sous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparoître, elle réveilloit également le zèle et la piété de Louis. Vaines idées de perfection, qui, sous prétexte d'élever l'homme jusques à Dieu, le laissiez tout entier à lui-même, et lui faisiez de la pureté sublime de sa vertu, la sûreté de son libertinage; nouveau système d'oraison, si inconnu à la simplicité de la foi, et qui mettiez l'acquiescement oiseux et le fanatisme de vos prières à la place des devoirs et des violences de l'Évangile; doctrine impie et ridicule, qui cherchiez à persuader en secret que la prière, qui seule nous obtient la grace de surmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime, Louis eut horreur de vos blasphèmes; il arma le zèle de l'Église contre les piéges mystérieux que vous tendiez à la piété; et le grand évêque (1) qui, pour démêler vos illusions, s'en étoit presque laissé éblouir, plus séduit par son amour pour la prière que par les fausses maximes qui en

(1) M. de Fénélon, archevéque de Cambrai.

abusoient, se joignit à la voix unanime des pasteurs contre lui-même, laissa un exemple à l'épiscopat qui sauveroit à l'Église bien des scandales s'il étoit imité, et changea, par la candeur et la promptitude de sa soumission, les éclairs et les foudres de l'Église qui le menaçoient, en une pluie abondante de graces et de bénédictions pour lui : *Fulgura in pluviam fecit* (1).

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie et du fanatisme; mais la paix que nous attendions n'est point encore venue : *Expectavimus pacem, et non erat bonum* (2). Les mystères de la grace, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits; les pasteurs de l'Église, qui, toujours unis entre eux, ne devroient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, se divisent, comme s'ils avoient des intérêts et des espérances différentes; les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent; ce n'est partout que trouble et que confusion. Grand Dieu! à quoi aboutiront ces dissensions funestes? Un

(1) Ps. 134, 7.
(2) Jerem. 8, 15.

siècle entier de contestations ne devroit-il pas en avoir enfin ralenti la fureur? Les troupes des Philistins nous environnent; au lieu de nous réunir pour repousser les infidèles, c'est nous-mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées du Dieu vivant. Mais laissons une matière dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfants de l'Église qui ont quelque amour pour cette mère commune des fidèles: il suffit à mon sujet de dire que Louis n'eut rien tant à cœur que de voir la concorde et l'union régner parmi les pasteurs, la foi maintenue dans la pureté, les fidèles point partagés entre Paul, Apollon ou Céphas, mais uniquement attachés à Jésus-Christ et à son Église, et que c'étoit là constamment le but de toutes ses démarches. Dieu ne lui a pas donné la consolation, avant de mourir, de voir finir nos tristes dissensions; mais avec quelle douleur les voyoit-il se perpétuer dans son royaume! Les malheurs de l'état le trouvoient constant: les troubles de la religion flétrissoient son cœur, et effaçoient l'auguste sérénité de son visage; et, dans le lit même de sa douleur et de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Église l'occu-

poient plus, le touchoient plus que les horreurs de la mort dont il étoit environné : *Qui cùm jam corpore solveretur, magis de statu Ecclesiarum quàm de suis periculis angebatur* (1).

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la religion devenoit un intérêt d'état pour lui. Avec quelle magnificence ouvroit-il son royaume et ses trésors à un roi (2) et à une reine pieuse qui, pour avoir voulu faire remonter la foi sur le trône de leurs ancêtres, en avoient été eux-mêmes chassés ! Une nation vaillante, mais aussi orageuse que la mer qui l'environne, et accoutumée à donner de semblables spectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, se soulève, et jette hors de son sein ces sacrés dépôts : Louis, seul de tous les souverains, que cet outrage intéressoit, court au-devant d'eux, les essuie du naufrage, offre un asile à la religion et à la royauté fugitives ; s'arme pour venger la majesté des rois et la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes ; attire sur ses états les fureurs d'une ligue redoutable, et les calamités d'une longue guerre

(1) S. Ambr, in orat. funeb. Theod.

(2) Le roi Jacques II, et la reine sa femme, chassés d'Angleterre, et réfugiés en France.

qui n'a pensé finir qu'avec la monarchie; et s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur couronne, il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zèle pour la défense de la foi sembloit croître et se ranimer avec son grand âge, rappelez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché et de malice: *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum;* et c'est l'exemple que doit le pasteur et le père de ses sujets.

Vous le savez, mes frères, la source de la régularité et de la pureté des mœurs publiques est toujours dans le zèle et dans la sainteté des évêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier et pour le conduire: aux soins et aux exemples des premiers pasteurs est presque toujours attaché le salut ou la perte des fidèles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de Louis à choisir des ministres irrépréhensibles! quelles précautions! quelle délicatesse de conscience! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa couronne, il le regarda comme l'é-

œil des rois, et le fardeau le plus pénible et le plus dangereux de la royauté. Les brigues, la faveur, la chair et le sang, n'étoient pas un droit auprès de lui pour posséder les places de l'Église, qui est le royaume de Jésus-Christ. Les services mêmes, la naissance, la longue suite d'ancêtres, ne lui paroissoient pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisédech, qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement persuadé que l'épiscopat n'étoit pas une faveur temporelle destinée à gratifier les familles, mais un don céleste destiné à honorer l'Église en lui donnant des ministres capables d'honorer leur ministère; et l'exactitude de sa religion et de son zéle là-dessus alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des régles.

Il vouloit que la puissance de son régne ne servît qu'à établir le règne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un de sa cour revenir des égarements des passions, et mener une vie conforme à la sagesse et à la piété de la sienne! c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dérision à la cour: c'étoit elle qui remplissoit les premières

places; elle qui étoit comblée d'honneurs; elle enfin qui frayoit l'accès au trône et à la confiance du souverain.

Jours fortunés! vous deviez ramener parmi nous le règne de la piété et de l'innocence: et cependant jamais la malice n'a plus abondé; et les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siècle pervers! tout coopère donc à ta perte! Si le prince oublie Dieu, il affermit et perpétue les vices: s'il favorise les justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin Louis contraignit les œuvres de ténèbres à se cacher, et à ne plus insulter à la lumière; le désordre ne fut plus un bon air; et s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation et le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où, à la honte des mœurs publiques et de la politesse de la nation, les plus grossières obscénités assembloient les grands et le peuple; où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit, et où le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur; cette li-

cence fut proscrite, et les débris de cette scène impure élevèrent à la piété de Louis un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises n'en avoient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asiles n'érigea-t-il point à la piété? Vous l'apprendrez à nos neveux, édifice auguste (1), où la valeur réfugiée consacre au pied des autels les restes tronqués et languissants d'une vie tant de fois exposée pour l'état! Vous l'apprendrez encore, maison sainte (2), où la naissance et la pauvreté dotées sauvent également l'innocence du sexe des périls, et sa noblesse de la honte et de l'indigence!

Que d'établissements pieux vois-je s'élever sous son règne, au milieu de la capitale et dans les provinces! Le règne de Dieu croît et s'étend avec celui de Louis. Les jeunes ministres du sanctuaire reprennent, dans des maisons saintes que chaque pasteur élève à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos pères. Les forêts même

(1) Hôtel des Invalides.

(2) Maison de Saint-Cyr.

se repeuplent de solitaires; et, comme au temps des Machabées, plusieurs descendent dans le désert(1), pour y chercher le jugement et la justice, parceque les maux et la corruption avoient inondé, et que Dieu n'étoit plus connu au milieu des villes(2): *Tunc descenderunt multi quærentes judicium et justitiam in desertum, quoniam inundaverunt super eos mala.* Des ouvrages infinis, remplis de doctrine et de lumière, paroissent pour aider à la piété des fidèles. Nos neveux qui, en remontant, retrouveront dans ce siècle les premiers monuments de la science et de la piété renouvelées, béniront le régne de Louis, recevront la grace que nous avons rejetée, et puiseront dans ces secours dus à ses soins et transmis d'âge en âge les régles des mœurs, la justice, et le salut que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'étoit-il réservé à une piété si fidéle à Dieu, si zélée pour l'Église, si utile aux peuples, qu'une couronne de justice, encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ses ancêtres, et une mort encore plus glorieuse à la grace et plus héroïque que sa vie?

(1) La Trape, et Sept-Fonts. — (2) 1 Mach. 2, 29, 30.

Non, mes frères : la source du véritable héroïsme et de l'élévation des sentiments est dans la foi ; le monde n'a jamais fait que de faux héros ; et la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux ou une foiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus foible et plus méprisable que leur frayeur, parcequ'elle est plus fausse.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements, ce semble inaltérables, d'une santé que l'âge, les afflictions, et les soins laborieux d'un long règne avoient jusque-là respectée. Il avoit vécu au-delà de l'âge des rois, et elle nous promettoit encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes ; il avoit vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte nous paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avoit déja empreint au-dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lumières de l'art et aux vaines espé-

rances d'une cour que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare: la mort cachée au-dedans laisse voir au-dehors des signes toujours trop infaillibles qui l'annoncent; on ne peut plus la méconnoître; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'ame, que le monde n'a pas encore données. « Pourquoi pleurez-vous? » dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer, « aviez-vous cru que les rois étoient « immortels? »

Ce monarque, environné de tant de gloire, et qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller ou ses desirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie; il ne lui reste pas même ces incertitudes qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte les douceurs de l'espérance. Il sait que

son heure est venue, et qu'il n'y a plus de ressource; et il conserve, dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité qu'on lui avoit vu autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône; il règle les affaires de l'état, qui ne le regardent déja plus, avec le même soin et la même tranquillité que s'il commençoit seulement à régner; et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre, qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les sacrements des mourants n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre qui, d'ordinaire, les accompagne; ce sont des mystères de paix et de magnificence: et ce n'est pas ici un de ces moments rapides et uniques où la vertu se rappelle tout entière, et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle la ressource de sa fermeté; les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi!

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours, sans foiblesse, mais avec

religion; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté; ne voulant exciter ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs; ne cherchant ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse, et voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grace opère de grand en Louis dans ces derniers moments. Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur: c'est la grace qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'état. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes! Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services : il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rares sous un prince enfant; les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien; il leur demande pour son fils Salomon et pour la foiblesse

de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi: c'est qu'il l'étoit déja dans le ciel, et que le règne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon, l'auguste enfant, est appelé. Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale; cet enfant, sauvé du débris, qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom (1): *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua.* Il lui laisse pour dernières instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne, les maximes de la piété et de la sagesse. « Mon « fils, lui dit-il, vous allez être un grand roi; « mais souvenez-vous que tout votre bonheur « dépendra d'être soumis à Dieu, et du soin que « vous aurez de soulager vos peuples. Évitez la

(1) 1 Par. 29, 19.

« guerre, ne suivez pas là-dessus mes exemples; « soyez un prince pacifique; craignez Dieu, et « soulagez vos sujets. » Il lève les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, ame héroïque et chrétienne! votre cœur est déja où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos desirs, et qui retardent votre espérance : le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de saint Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres; et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir

manqué, durant le cours d'un si long règne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu! jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations, où la foi est aussi ancienne que la couronne, et où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissensions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois; laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Étendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple; cet auguste rejeton de tant de rois; cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale.

Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples; que la piété, la clémence, l'humanité, et tant d'autres vertus, qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son régne. Soyez son Dieu et son père, pour lui apprendre à être le père de ses sujets; et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

DU P. DE LA RUE.

Voici un nom moins imposant et moins illustre que les précédents : les renommées de Mascaron, de Massillon, de Bourdaloue, se soutenoient à côté de celles de Bossuet et de Fléchier; La Rue n'a pas le même éclat : il semble que nous passions d'une sphère radieuse, et toute étincelante de lumière, dans une région où cette lumière expire, où cette splendeur s'altère par le mélange de quelques ténèbres ; ce n'est pas que le père de La Rue n'égale, au moins, comme orateur funèbre, les deux orateurs qui le précèdent immédiatement dans ce Recueil ; mais il n'a pas, à beaucoup près, comme eux, dans ses sermons, de quoi balancer la gloire des Fléchier et des Bossuet : on peut le regarder comme le premier dont la réputation soit presque la même dans l'un et l'autre genre ; fâcheux avantage qu'il n'obtient que par le même degré de médiocrité dans tous les deux.

Nous ne rencontrerons plus, désormais, aucun talent en qui se signale, d'une manière

tranchante, cette différence que nous avons eu lieu d'observer jusqu'ici entre le sermon et l'oraison funèbre : quand on ne s'élève pas très haut, d'un côté, il est tout simple que, de l'autre, on ne tombe pas beaucoup au-dessous de soi-même.

C'est assurément un désavantage réel que de se présenter dans une carrière après ceux qui l'ont ouverte avec bonheur, et parcourue avec succès; mais un semblable succès auroit-il été la conquête des talents, qui sont venus les derniers, si, par un renversement de l'ordre des existences et des successions, la priorité leur fût tombée en partage? Question difficile, dont nous devons abandonner la solution à de plus habiles que nous.

Quelle étonnante combinaison que celle qui, précisément, eût réuni les plus heureux génies aux plus heureuses circonstances! Et quand on songe que cette réunion singulière est un spectacle que semblent offrir, dans tous les temps, les différentes parties de la littérature, quels doutes, quelles incertitudes ne s'élèvent pas dans l'esprit! L'oraison funèbre auroit-elle dégénéré entre les mains de Fléchier, entre celles de Bos-

suet, si la nature eût fait naître plus tard ces deux grands maîtres? Ce genre d'éloquence eût-il attendu leur naissance, pour obtenir sa perfection? L'orateur dont nous avons à nous occuper, et envers qui le ciel n'a pas été trop avare de ses faveurs, eût-il été plus grand dans le cas où il fût venu plus tôt? Jusqu'à quel degré les dispositions qu'il reçut de la nature avoient-elles besoin d'être aidées et développées par les exemples qu'il reçut de ses devanciers? Eût-il été sans existence littéraire s'il se fût trouvé sans modèle?

L'imitation est un secours; mais elle est aussi un inconvénient: quelques esprits ne seroient rien sans elle; d'autres, par elle, sont moins qu'ils n'eussent été. L'originalité, qui est le premier de tous les mérites, quand elle est l'expression neuve, inspirée, et fidèle de certaines convenances importantes, se renferme dans des limites très étroites: elle semble être un privilége du temps, encore plus qu'une prérogative du génie; hors des bornes d'une époque fixe, le génie, auquel appartient de plein droit l'avenir, paroît quelquefois ne pouvoir plus être que l'esclave du passé. Il faut que, baisant la chaîne

qui l'arrête, il rabaisse son essor, et contienne son vol dans le cercle déja tracé; il faut que, renonçant à la gloire de remplir sa destinée et d'être original, il craigne de se montrer bizarre et de se perdre dans des écarts honteux, en évitant les chemins battus.

Nous osons proposer ce problème, peut-être assez nouveau, aux professeurs de littérature, qui abondent aujourd'hui plus que jamais, ainsi qu'aux écrivains qui, dans ce temps où l'on ne fait guère des livres que sur des livres, s'appliquant à compter les richesses des temps antérieurs, plutôt qu'à les augmenter, mettent tout leur esprit à analyser celui des autres; nous croyons que le P. de La Rue n'était pas indigne d'en devenir l'occasion.

Il naquit à Paris, en 1643, vingt ans avant Massillon. Ses premiers goûts ne parurent pas l'appeler à l'éloquence sacrée; il y avoit dans les penchants de son esprit quelque chose de mondain qui sembloit l'écarter de la prédication: il entra tard dans cette carrière; il y fut poussé par ses supérieurs, plutôt qu'il ne s'y porta de lui-même. On assure toutefois qu'il sollicita l'honneur d'être associé aux missionnaires du

Canada; mais sa vocation ne fut point reconnue : l'illustre société à laquelle il appartenoit le crut plus fait pour édifier, par ses talents oratoires, la capitale et la cour, que pour aller prêcher l'évangile dans les forêts du Nouveau-Monde. Elle comptoit déja un très grand prédicateur au nombre de ces hommes du plus rare mérite qui, dans divers genres, étoient sa gloire; elle voulut en avoir un second; mais, peut-être, la difficulté même de rivaliser heureusement avec Bourdaloue entra-t-elle pour quelque chose dans l'espèce de répugnance que témoignoit La Rue; il étoit distrait, d'ailleurs, par des occupations qu'il chérissoit, et qui obtenoient toutes ses préférences, parcequ'elles remplissoient tous ses desirs, même celui de payer à la société dont il étoit membre son tribut d'illustration.

En effet, sa reconnoissance pouvoit, à cet égard, demeurer tranquille : il avoit plus d'un moyen d'acquitter sa dette; et, quand même il ne fût pas monté dans la tribune chrétienne, il auroit toujours obtenu une place parmi les esprits distingnés qui honorèrent sa compagnie. Il avoit commencé par professer la rhétorique, et,

dans cet emploi modeste, sa réputation promettoit d'égaler ces renommées brillantes dont l'éclat se répandoit bien au-delà de l'étroite enceinte où elles s'étoient formées; jamais plus célèbre école n'eut de plus célèbres maîtres: du fond de leur classe, les Porée, les Lasante, les le Jay, les du Baudory, attiroient les regards du public; La Rue se montroit digne de les fixer aussi comme professeur; on sait, de plus, qu'il occupe un des plus beaux rangs dans cette foule de poëtes latins que produisit cette société si utile aux lettres: dès l'âge de vingt-quatre ans, il se fit connoître par un poëme dans lequel il célébroit *les victoires de Louis XIV*, et que l'auteur du Cid et de Cinna ne dédaigna pas de traduire en vers françois.

Il étoit né avec une imagination pleine de feu qui l'entraînoit vers la poésie; notre langue en eût peut-être moins bien secondé l'élan; le jeune poëte avoit beaucoup plus étudié celle de Virgile et d'Horace: il ne faut point s'étonner que certains talents en préfèrent l'usage: c'est qu'ils en ont plus approfondi les éléments et les convenances; elle s'est saisie, pour ainsi dire, de tout leur esprit, dès le premier âge, dans ce long cours d'études où elle prédomine; elle s'est

emparée d'eux par les impressions de l'enfance, qui sont si puissantes, et par ses propres attraits, qui sont si séduisants; elle leur a fait négliger d'abord, puis abandonner la langue maternelle, dont ils ont moins observé les graces, et dont ils méconnoissent les ressources; par une sorte de réciprocité le doux idiome de la patrie résisteroit entre leurs mains; ils le sentent, et il est tout simple que l'instrument devenu pour eux le plus facile leur soit aussi le plus agréable.

La Rue le manioit supérieurement: nous avons de lui un recueil considérable de poésies latines qui se placent à côté de celles des Vanière, des Rapin, et des Commire, et qui ne font pas moins d'honneur à la fameuse école où elles ont pris naissance. Il aimoit les compositions dramatiques, et il y réussissoit. Les jeux du théâtre faisoient partie, chez les jésuites, des solennités scolastiques; il falloit qu'un professeur des hautes classes sût faire des tragédies et des comédies; c'étoit un de ses devoirs que le père La Rue remplissoit avec le plus d'empressement et de succès. Lié avec le grand Corneille, ses inspirations dramatiques devoient se sentir d'une telle amitié; aussi s'essaya-t-il plus d'une

fois dans la langue que le père de la scène françoise avoit enrichie et ennoblie. Après avoir traité en vers latins les sujets de Lysimaque et de Cyrus, il composa en vers françois un Lysimaque et un Sylla. Les éloges que Corneille donna à cette dernière tragédie inspirèrent aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne le desir de la jouer, et l'on auroit vu représenter sur un théâtre profane cet ouvrage d'un religieux, si le P. de La Rue, averti à propos, ne se fût hâté de prévenir cette glorieuse inconvenance.

Ce fut sans doute aussi pour ménager les bienséances qu'il fit paroître sa comédie de l'Andrienne sous le nom du célèbre acteur Baron, qui étoit également son ami, et qui lui montroit l'art de la déclamation comme Pierre Corneille lui enseignoit celui de la composition tragique. Son Cyrus a été imité en vers françois, et peut-être a donné l'idée d'une autre tragédie qui a paru, sous le même titre, il y a quelques années; peut-être aussi devons-nous en partie à son Sylla celui qui occupe en ce moment la scène avec tant d'éclat : nos auteurs se parent quelquefois, sans le dire, de la dépouille

des jésuites; et ce n'est pas la seule obligation que nous ayons à ceux-ci sans l'avouer.

A tant de titres le P. de La Rue joignit l'honneur de concourir à ces belles éditions des écrivains de l'ancienne Rome qui furent entreprises pour l'éducation du dauphin, et son Commentaire sur les œuvres du premier des poëtes latins est encore estimé, dans un temps où ce genre de travail, si recommandable, semble avoir reçu toutes ses perfections. Le choix que l'on fit de lui pour l'explication philologique des ouvrages de Virgile paroissoit lui assigner, parmi les poëtes latins de son époque, le même rang que son auteur tient entre ceux de l'antiquité.

On ne peut se dissimuler que, dans le P. de La Rue, la réputation du professeur, du latiniste, du philologue, du poëte, a nui beaucoup à celle de l'orateur: son nom rappelle moins ses succès dans l'éloquence de la chaire, que ceux qu'il obtint dans d'autres genres; on se souvient à peine que sa voix se mêla, dans la tribune évangélique, à celle des Bossuet, des Fléchier, des Bourdaloue, des Massillon. Ces grandes renom-

mées écrasent la sienne; de son vivant, on le remarquoit davantage à côté d'eux, ou à leur suite : la postérité n'a jamais la même indulgence que les contemporains; ces derniers accordent leur attention à tout ce qui n'est pas entièrement indigne de leur estime; auprès des génies les plus brillants et les plus sublimes ils accueillent encore les talents moins heureux et moins élevés; la variété est un charme et un besoin; ils jouissent de toute celle que la libéralité de la nature met dans la distribution de ses présents; la postérité a plus de réserve dans ses plaisirs.

Elle ne connoîtroit guère le P. de La Rue s'il n'avoit été que prédicateur; il apporta cependant de rares qualités dans l'exercice de l'art oratoire: on retrouva dans ses discours le même éclat et la même chaleur que dans ses poésies; une analyse fine des mœurs, et une peinture vive des désordres; une connoissance approfondie des passions, et une censure vigoureuse de leurs excès; il se montra tout à-la-fois ingénieux et véhément; on parut même craindre d'abord qu'accoutumé à répandre beaucoup d'esprit dans ses vers il n'en répandit trop dans

ses sermons; il nous apprend lui-même qu'il fut sauvé de cet écueil par le sage avis d'un homme de la cour: « Mon père, lui dit ce courtisan, continuez de prêcher comme vous faites; « nous vous écouterons toujours avec plaisir, « tant que vous présenterez la raison; mais point « d'esprit: tel d'entre nous en mettra plus dans « un couplet de chanson que la plupart des « prédicateurs dans tout un carême. »

Quel que fût le goût du P. de La Rue pour ces saillies séduisantes et dangereuses, cet orateur ne dût pas avoir beaucoup de peine à suivre un tel conseil: car la véhémence et l'abandon semblent former le principal caractère de son éloquence; elle fait quelquefois souvenir qu'il avoit voulu en essayer les forces et le pouvoir dans les âpres solitudes, et parmi les hordes sauvages de l'Amérique. Son style a même quelque chose d'inculte et de trop négligé; cette négligence va jusqu'à l'incorrection, et elle n'est point couverte, comme dans Bossuet, par la magnificence originale et hardie de l'expression, ou, comme dans Massillon, par la mollesse heureuse et par les graces faciles du pinceau; le naturel qui la suit ne vaut pas l'élégance ap-

prêtée et curieuse, mais pure et délicate, de Fléchier. Rien ne rachète les inégalités du père de La Rue, et, quoiqu'on sente, en le lisant, qu'il ne manquoit pas de génie, la lecture de ses discours manque d'attrait : ils ont je ne sais quel air d'improvisation et de premier jet qui, dans la chaire, pouvoit être une convenance et un mérite ; mais qui, dans l'impression, déplaît et rebute : l'auditeur aime qu'on l'entraîne avec une sorte de violence et de rudesse : il ne fait pas trop d'attention aux chemins par lesquels on le conduit ; le lecteur veut être plus ménagé, parcequ'il est plus attentif : avec plus de sang froid et de réflexion, il a nécessairement plus de délicatesse et de sévérité.

Cette pratique défectueuse du P. de La Rue, se rapportoit peut-être à une théorie très judicieuse et très solide dont il étoit pénétré : il pensoit avec raison qu'il y a une élégance étudiée et des graces artificielles qui choquent les bienséances et contrarient les vues de la prédication : il expose admirablement les détails de cette doctrine dans la préface de ses discours ; cet esprit impétueux et facile semble même y proscrire le travail préliminaire de la plume

et les scrupules inquiets de la composition ; il blâme sur-tout l'usage de captiver les inspirations de l'éloquence dans les entraves de la mémoire, il préféroit la méthode de lire à celle de réciter ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il possédoit lui-même jusqu'à un certain point ce talent de l'improvisation qu'il auroit voulu trouver dans tous les prédicateurs : cette faculté s'annonçoit en lui par une conversation rapide, abondante, et féconde ; mais il ne tenta point de la porter tout entière dans la tribune chrétienne : il se contentoit de ne pas contraindre la vivacité de sa prompte et riche imagination. Dans le cours d'un sermon préparé et appris elle lui suggéroit sur-le-champ, de ces traits heureux qui frappent d'autant plus qu'ils sont moins médités : elle le récompensoit abondamment de la liberté qu'il lui laissoit, et les lueurs soudaines qu'elle jetoit dans ses discours en devenoient d'ordinaire les points les plus lumineux et les plus brillants.

Les élans d'un esprit si plein d'une juste confiance étoient soutenus par la beauté d'une action noble, savante, juste, animée : né avec beaucoup de dispositions pour cette partie de

l'art de la parole, La Rue l'avoit cultivée avec beaucoup de soins; il en sentoit tout le prix: il savoit combien la déclamation prête de secours à l'éloquence; il connoissoit le pouvoir du geste, des inflexions de la voix, du langage des yeux, de l'expression de la physionomie; il avoit, à cet égard, puisé beaucoup de lumières dans les rapports d'amitié qui l'unissoient au comédien Baron, dans le goût qu'il avoit pour le théâtre, dans les succès même qu'il obtenoit en société. Les graces naturelles et familières de la conversation, où il excelloit, lui révéloient celles qu'exige un genre plus sérieux et plus élevé; en composant des drames dans son cabinet il pensoit à la manière d'en remplir les rôles sur la scène; enfin, Baron, ce Roscius de son siècle, donnoit fréquemment des leçons et des conseils à son ami: souvent il déclamoit des morceaux de Corneille et de Racine devant le P. de La Rue, et celui-ci lui récitoit un exorde, une péroraison, quelqu'endroit éclatant ou pathétique d'un sermon. On dit qu'il mettoit un art infini et un charme particulier dans la lecture de ses vers latins, et qu'il contribuoit plus que personne à diriger les jeunes élèves qui, chaque année, sur

le théâtre innocent des jésuites, se transformoient pour un moment en acteurs. Toutes les traditions, d'un commun accord, le représentent comme le prédicateur de son temps, qui sut le mieux, par l'important mérite de la déclamation, compléter l'ensemble de son talent oratoire.

Ce talent moins fécond, comme moins décidé, que celui de Bourdaloue et de Massillon, ne sauroit toutefois, encourir le reproche de stérilité: nous possédons du P. de La Rue un *Avent* et un *Carême;* ses *Oraisons funèbres* sont au nombre de sept; il a, de plus, composé beaucoup de *Panégyriques.* Nous avons déja fait remarquer qu'on ne trouve plus ici, entre l'oraison funèbre et le sermon, cette distinction qui se montre ailleurs par des caractères si frappants: elle s'efface dans les compositions du P. de La Rue, et les limites des deux genres semblent s'y confondre. Ce n'est pas qu'on ne puisse penser avec raison qu'il étoit né pour le sermon plutôt que pour l'oraison funèbre· sa manière paroît convenir mieux à l'un qu'à l'autre. Ce qu'elle a d'un peu sauvage, de hérissé, d'irrégulier, choque moins dans le ser-

mon, qui demande plus de mouvement, que dans l'oraison funèbre, qui veut plus d'élégance. Cependant M. Thomas fait entendre, dans son Essai sur les éloges, que La Rue fut particulièrement redevable de sa réputation à ses oraisons funèbres; c'est un fait que nous ne pouvons ni affirmer, ni contredire; ce que nous savons bien, c'est qu'aujourd'hui ses oraisons funèbres et ses sermons sont à peu près négligés; on ne le cite nulle part : M. Villemain en dit à peine un mot dans sa dissertation. Il en est des orateurs sacrés comme des écrivains profanes : à mesure que le nombre de ceux qui ne s'élèvent pas au premier rang s'accroît on s'occupe moins de chacun de ces derniers.

Le texte heureux que le P. de La Rue choisit pour l'oraison funèbre du duc et de la duchesse de Bourgogne est presque seul resté dans la mémoire; mais le discours entier y méritoit une place : « La Rue, dit l'auteur de l'Essai « sur les éloges, fit couler des larmes et par la « force de son sujet, et par les beautés que son « génie sut en tirer. » M. Thomas loue avec la même justice deux autres oraisons funèbres de cet orateur; nous adoptons ces louanges; nous

ne différons de l'éloquent critique que sur une préférence : il regarde l'oraison funèbre du maréchal de Luxembourg comme inférieure à celle du maréchal de Boufflers, le chef-d'œuvre, à son avis, du père de La Rue ; nous osons, malgré une autorité si imposante, préférer à cette dernière oraison funèbre celles du maréchal de Luxembourg et du duc de Bourgogne.

Il faut regretter que La Rue, qui a fait aussi l'éloge funèbre de Bossuet, n'ait puisé, dans un si beau sujet, aucune de ces inspirations sublimes dont il sembloit devoir être la source naturelle. On est fâché, en lisant ce discours, de n'éprouver rien de semblable à ce que font sentir les chefs-d'œuvre oratoires du panégyriste de Henriette d'Angleterre et du grand Condé. En célébrant les hautes vertus de Bossuet, La Rue ne paroît pas avoir interrogé le génie de ce grand homme ; il en a même oublié les plus illustres monuments : on cherche en vain quelques pages, quelques phrases, quelques mots sur les *Oraisons funèbres;* il n'en est pas fait la moindre mention. M. le cardinal de Beausset n'a point relevé cette étrange omission, dans le bel ouvrage qu'il a consacré à la mémoire

de l'évêque de Meaux elle tient peut-être au peu de justice que l'on rendoit alors à l'éloquence de Bossuet : les merveilles de cette éloquence extraordinaire furent long-temps méconnues; il est possible que le P. de La Rue lui-même se soit cru supérieur à Bossuet comme orateur; mais l'équité de l'âge suivant a bien réformé ces jugements des contemporains.

Celui que M. Thomas porte sur l'orateur objet de cette notice nous semble réunir la plus parfaite justesse à la plus piquante précision : « .... La Rue, dit-il, a moins d'art, « plus d'éloquence naturelle, mais aussi moins « d'éclat, et surtout moins d'imagination dans « le style que Fléchier. Bossuet a créé une lan- « gue; Fléchier a embelli celle qu'on parloit « avant lui; La Rue, dans son style négligé, « tantôt noble et tantôt familier, sera plu- « tôt cité comme orateur que comme grand « écrivain. Le plus souvent il jette et abandonne « ses idées sans s'en apercevoir, et l'expression « naît d'elle-même. Cette négligence sied bien « aux grands mouvements; le sentiment, quand « il est vif, commande à l'expression, et lui com- « munique sa chaleur et sa force : mais l'ame de

« La Rue n'est point, en général, assez pas-
« sionnée pour soutenir toujours et colorer son
« langage. Enfin c'est peut-être, de tous les ora-
« teurs, celui qui a le plus approché de la marche
« de Bossuet; mais il est loin de son élévation,
« comme de ses inégalités: il n'est pas donné à
« tout le monde de tomber de si haut. »

Le P. de La Rue entendit tous les grands prédicateurs du grand siécle: il se fit écouter à côté d'eux. Il leur survécut à tous, excepté à Massillon; il vit aussi mourir ce père Cheminais, jésuite comme lui, plus jeune que lui, qu'on appeloit le *Racine de la chaire*, ainsi qu'on en appeloit Bourdaloue le *Corneille;* rapprochements abusifs, où l'imagination se joue, et que proscrit la raison. Il ne laissoit pas, en mourant, la société des jésuites sans appuis et sans espérances du côté de la prédication : les PP. Ségaud et Bretonneau soutinrent avec assez d'éclat la gloire qu'avoient acquise à la compagnie ses Bourdaloue, ses Cheminais, et ses La Rue; dans la suite, le P. Neuville, trop amateur des oppositions symétrisées, et trop curieux des découpures, mais dont la rhétorique ressembloit quelquefois à l'éloquence, joignit, dans la chaire, sa

réputation à ces renommées fraternelles, et continua, pour ainsi dire, dans la famille cette honorable tradition. Ainsi, la société se consoloit de ses pertes, toujours plus ou moins heureusement réparées; ainsi, dans cette réunion nombreuse et parfaitement organisée, l'avenir ne restoit jamais sans espoir, parceque le présent n'étoit jamais sans prévoyance ni sans ressources; et lorsqu'au mois de mai 1725 elle pleura le vieillard qui, si long-temps, l'avoit remplie d'un noble orgueil, comme, vingt-un ans auparavant, elle avoit pleuré le P. Bourdaloue, elle voyoit, autour de la tombe du P. de La Rue, fleurir une jeunesse brillante, et des rejetons multipliés, dont les espérances, si elles ne prévenoient pas toute appréhension de décadence, écartoient, du moins, toute crainte de disette et de stérilité.

D...LT.

NOTICE

SUR

FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCI, DUC DE LUXEMBOURG.

François de Montmorenci, comte de Bouteville, gouverneur de Senlis, décapité à Paris, le 21 de juin 1627, pour s'être battu en duel, laissa son épouse, Élisabeth-Angélique de Vienne, enceinte d'un enfant dont elle accoucha un peu plus de six mois après, le 8 de janvier de l'année suivante. Cet enfant, qui naquit sous de si tristes auspices, fut François-Henri de Montmorenci, duc de Luxembourg. Il se trouva sans fortune, par la confiscation qui fit passer les biens de la maison de Montmorenci dans celle de Condé; mais la princesse de Condé, sœur du duc Henri II de Montmorenci, cette autre victime des sanglantes sévérités du cardinal de Richelieu, et mère du grand Condé, prit sous sa protection le jeune Bouteville, orphelin et dépouillé : elle le recommanda à son fils, qu'avoient illustré déja les victoires de Rocroi, de Fribourg, et de Nordlingue; celui-ci le fit son aide-de-camp. Bouteville avoit alors dix-huit ans; sa constitution étoit délicate et foible; sa taille petite, et

26.

même difforme; mais il montroit du goût et du talent pour la guerre. Il suivit son général en Catalogne dans l'année 1647; ce fut son premier apprentissage; un an après, il signala sa bravoure et ses talents naissants à la bataille de Lens; il étoit dans sa vingt-deuxième année. La reine-mère, instruite de sa conduite, et frappée des espérances qu'il donnoit, le fit nommer maréchal-de-camp. Le grand capitaine dont les conseils et les exemples l'instruisoient dans l'art de la guerre sentit pour son élève, dès les commencements, ce que les ames héroïques sentent les unes pour les autres: le cœur de Bouteville répondit à cette illustre amitié; ils s'aimèrent mutuellement, et s'unirent par un lien indissoluble: mais, du côté du plus jeune et du disciple, les devoirs de la reconnoissance ajoutèrent à la force du penchant naturel; et comme le dévouement étoit sans bornes, il fut aussi sans frein, sans considération, et sans retenue.

Tout ce que pensoit le prince de Condé, Bouteville le pensoit; tout ce que le premier vouloit, le second le vouloit aussi; doctrines, sentiments, volontés, déterminations, tout étoit en commun: mais c'étoit Condé qui dictoit ce qu'il falloit croire ou faire; c'étoit lui qui donnoit le mouvement; Bouteville, à sa suite, se précipita dans tous les troubles de la Fronde. Lors de l'emprisonnement du prince, il fit tout pour le délivrer, jusqu'à essayer d'enlever les nièces du cardinal de Mazarin. N'ayant pu se

maintenir dans la Bourgogne, où il s'étoit jeté au nom du prince de Condé, qui en avoit le gouvernement, il courut joindre, avec un régiment qu'il y avoit levé, Turenne, qui étoit à la tête d'une armée espagnole. Blessé, pris tout sanglant, et fait prisonnier à la bataille de Rhétel, perdue par Turenne, en 1650, il est renfermé au donjon de Vincennes, parcequ'il n'avoit pas cédé aux séductions et aux artifices mis en œuvre par le cardinal pour l'arracher au parti de Condé. Quand ce prince, poussant la vengeance aux derniers excès, offrit son bras et son épée aux ennemis de la France, Bouteville ne balança pas à partager cette coupable résolution, et il ne quitta les Espagnols qu'à l'époque où, tout étant pacifié, Condé les quitta lui-même. Rentré dans sa patrie, et réconcilié avec son roi, il épousa, par les soins et par la protection du grand homme auquel il étoit dévoué, Madeleine-Charlotte de Clermont-Tonnerre, qui descendoit, comme lui, des Montmorenci, et à laquelle les bons offices du noble ami de Bouteville avoient fait transférer les biens et le duché de Luxembourg: Bouteville prit le titre, les armes, et le nom de ce duché.

Devenu duc de Luxembourg par son mariage, il ne fut créé maréchal de France que long-temps après, lorsqu'en 1675, à la mort de Turenne, Louis XIV nomma huit maréchaux, qu'on appela *la monnoie de M. de Turenne*; plaisanterie qui ne tiroit point à conséquence, du moins pour le duc de Luxembourg:

car, au jugement de l'Europe entière, il avoit bien mérité cet honneur par sa fameuse retraite de Hollande, opérée en 1673, et regardée comme un des chefs-d'œuvre de l'art militaire. Six ans auparavant, dans la guerre de 1667, il avoit continué de se montrer tel qu'on l'avoit vu jusqu'alors, le digne élève du grand Condé, sous lequel il servoit.

Peut-être même n'eut-il que trop de ressemblance avec le vainqueur de Sénef dans la guerre de 1672 contre les provinces-unies : il y acquit beaucoup de gloire ; mais, si l'on en croit quelques traditions, cette gloire fut souillée de trop de sang et d'horreurs. Se laissant emporter à cette fougue guerrière, dont il trouvoit le principe en lui-même, et l'exemple dans son maître, il renversa toutes les bornes de cette morale qui doit protéger l'humanité au sein même des batailles et du carnage : armé de la foudre que la colère de Louis XIV, irrité contre la Hollande, avoit remise entre ses mains, il fit de ce pays un théâtre de désolation, où l'incendie, le pillage, le viol, et le meurtre, étaloient tout ce que la rage des hommes acharnés les uns contre les autres peut offrir de plus révoltant et de plus effroyable. On lui attribue même des paroles et des harangues qui supposeroient que l'ivresse des succès et le délire des vengeances dont il étoit le ministre avoient absolument étouffé dans son cœur tout sentiment humain : mais la soldatesque a-t-elle jamais besoin d'exhortations pour se livrer

aux plus affreux désordres, et ne suffisoit-il pas que le duc de Luxembourg la laissât faire?

S'il imitoit, dans la guerre, l'impétuosité quelquefois effrénée du prince de Condé, il paroissoit aussi, dans la vie civile, suivre les opinions hardies de cet esprit indépendant et altier, et, comme lui, fouler aux pieds les plus respectables croyances. Cependant il fut accusé des superstitions les plus ridicules, qui, à la vérité, peuvent se concilier parfois (car telle est la foiblesse de l'esprit humain) avec le mépris audacieux des traditions les plus vénérées. On prétendit que, dans la vue d'obtenir le mariage de son fils avec mademoiselle de Louvois, il avoit fait un pacte avec le diable, par l'entremise d'un sorcier nommé *Le Sage*. Considéré, en outre, comme ayant eu des liaisons avec deux empoisonneuses, qui passoient aussi pour sorcières, la Voisin et la Vigoureux, il se vit sur le point d'être arrêté, et se rendit lui-même à la Bastille. En butte à la haine et à la jalousie de Louvois, qui se chargeoit de persécuter les héros de son siècle, et de les punir de leur gloire, il eut à subir, dans sa prison, les traitements les plus vexatoires; on l'enferma dans un cachot qui n'avoit que six pas et demi de long, et dont l'air fétide altéra pour toujours sa santé naturellement délicate. Il fut d'abord interrogé; puis on le laissa près de six semaines sans aucune instruction nouvelle: il fut enfin jugé et absous par la chambre de l'Arsenal, après une déten-

tion de quatorze mois; mais Louvois le fit exiler, et il ne revint qu'un an après à la cour, où il remplit sa charge de capitaine des gardes, emploi dans lequel on emprisonna, pour ainsi dire, son génie pendant neuf années, sans avoir l'air de le croire capable d'aucun autre genre de service, et sans paroître se souvenir de tout ce qu'il avoit fait de grand. Ainsi on sembloit confondre dans le même oubli, et les fausses accusations qui avoient été intentées contre lui, et les louanges méritées que souvent il avoit reçues de la bouche de son roi, et qu'avoit confirmées la voix publique de la France, aussi bien que celle du reste de l'Europe.

Il fallut que Louis XIV, de son propre mouvement, et sans aucune de ces impulsions étrangères que les rois, quels qu'ils soient, semblent toujours attendre, tirât de ce loisir involontaire et sans gloire un guerrier d'autant plus nécessaire à sa patrie, qu'elle avoit à regretter Turenne et Condé. Le maréchal de Luxembourg, formé par les leçons et par les exemples de ces deux illustres capitaines, paroissoit en pouvoir seul réparer la perte. Les persécutions de l'envie, les noirceurs de la calomnie, les rigueurs d'une longue prison, l'ennui de l'exil, la rouille de l'oisiveté où l'on avoit fait languir si long-temps cette ame pleine de puissance et d'activité, rien n'en avoit affoibli le ressort: elle s'élançoit sans cesse vers de nouveaux combats et de nouveaux succès; elle dévoroit de nouveaux périls.

La carrière s'étoit rouverte aussi brillante que jamais. Les circonstances appeloient impérieusement Luxembourg : l'Europe entière, liguée à Augsbourg, se soulevoit, et, dans l'effroi que lui inspiroient les entreprises de Louis XIV, se serrant, pour ainsi dire sur elle-même, et réunissant en un point toutes ses forces, menaçoit la France de toute sa masse et de tout son poids. Dans ces conjonctures pressantes, le roi donne au maréchal de Luxembourg le commandement de l'armée de Flandres ; celui-ci part, environné des souvenirs de son ancienne gloire, et, dès le premier pas, écrase l'envie sous le plus beau triomphe qu'il eût encore obtenu : il gagne, le 1[er] de juillet 1690, la bataille décisive de Fleurus sur le prince de Waldeck ; bataille où, suivant les maîtres de l'art, il déploya tout ce que les lumières de l'expérience et les trésors de la réflexion peuvent ajouter aux ressources naturelles du talent : il avoit alors plus de soixante-deux ans. Dans la campagne suivante, les deux victoires de Leuse et de Steinkerque achevèrent de l'élever au rang des plus grands capitaines qu'ait eus la France : à Steinkerque, sur-tout, où tant de gloire coûta tant de sang, on crut voir revivre le prince de Condé tel qu'on l'avoit vu à Rocroi et à Sénef, se précipitant lui-même dans les hasards, à travers des flots de fumée et de poussière, et aussi peu économe de la vie des autres que de la sienne propre.

Deux ans après, en 1693, le maréchal de Luxem-

bourg, dont l'âge n'amortissoit point le feu, remporta encore à Nerwinde une victoire non moins meurtrière et non moins sanglante: le champ de bataille présentoit le plus horrible spectacle; il étoit couvert d'un nombre immense de blessés, et jonché de cadavres; vingt mille hommes avoient péri, huit mille du côté des François, et douze mille du côté des ennemis; aussi disoit-on que la France avoit plus de *De profundis* à chanter que de *Te Deum*. Le peuple de Paris, qui voyoit les trophées de ces batailles, et qui n'en voyoit pas les horreurs, applaudissoit avec transport à cette multitude de drapeaux qu'on apportoit en triomphe dans la cathédrale. Les vastes murs de cette basilique offroient à peine assez d'espace pour les recevoir; ils en étoient comme encombrés; et c'est ce qui fit appeler le maréchal de Luxembourg le *tapissier de Notre-Dame*. Il termina ses faits d'armes par une marche longue et hardie, qu'il fit, en 1694, devant l'ennemi, depuis Vignamont jusqu'à l'Escaut, près de Tournay, et qui n'est pas moins célèbre que ses victoires mêmes.

Vers la fin de cette même année, le maréchal tomba malade, et mourut dans les premiers jours de la suivante, entre les bras du P. Bourdaloue, à l'âge de soixante-sept ans. Il survécut vingt ans à Turenne, et neuf ans au prince de Condé, son protecteur, son ami, et son guide. Il eut plusieurs enfants de son mariage avec l'héritière du patrimoine des Montmorenci; un fils entre autres, c'étoit l'aîné, qui tomba

frappé d'un coup de mousquet, à la bataille de Steinkerque, en se jetant au-devant de son père, menacé lui-même du plus terrible danger.

On a conservé quelques mots de Luxembourg qui peignent bien son caractère et son tour d'esprit. Après la bataille de Nerwinde, il écrivit à Louis XIV : « Sire, Artagnan, qui a vu l'action, en « rendra compte à votre majesté; vos ennemis y ont « fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Pour « moi, sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exé« cuté vos ordres : vous m'avez dit de prendre une « ville, et de donner bataille ; je l'ai prise, et je « l'ai gagnée. » Quand, dans son procès, on lui demanda s'il n'étoit pas vrai qu'il se fût donné au diable afin de marier son fils avec mademoiselle de Louvois, il répondit d'un ton ferme, et d'un air de dédain : « Quand Matthieu de Montmorenci, un de « mes aïeux, épousa une reine de France, il ne s'a« dressa point au diable, mais aux états-généraux, « qui déclarèrent que, pour acquérir au roi mineur « l'appui des Montmorenci, il falloit faire ce ma« riage. » Il apprit que le prince d'Orange, outré de ne pouvoir obtenir sur lui aucun avantage, s'étoit écrié avec dépit, après les batailles de Steinkerque et de Nerwinde : « Ne battrai-je donc jamais ce petit « bossu-là ! » — « Comment M. le prince d'Orange « sait-il cela? reprit-il avec vivacité; il ne m'a jamais « vu par-derrière. » Quelques historiens prétendent, avec peu de vraisemblance, qu'en entrant dans la

Hollande il adressa ce discours à ses troupes: « Allez, mes enfants, pillez, tuez, violez; et s'il y a « quelque chose de plus effrayant encore, ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me « suis pas trompé quand je vous ai choisis comme « les plus braves des hommes, et les plus propres à « pousser l'ennemi avec vigueur. » Ce discours, s'il est vrai, rappelle le mot du prince de Condé au milieu du carnage de Sénef : « Ce n'est qu'une nuit « de Paris. » Luxembourg parloit bien autrement au lit de la mort: « Je préfèrerois aujourd'hui, disoit-« il, à l'éclat de tant de victoires inutiles au tribu-« nal du juge des rois et des guerriers, le mérite « d'un verre d'eau donné aux pauvres pour l'amour « de lui. » En effet, comme s'il eût été destiné à reproduire en tout l'image du grand Condé, ses derniers moments, comme ceux de ce prince, furent très édifiants: « Je n'ai pas vécu comme lui, » dit le P. Bourdaloue, qui l'avoit administré, « mais je vou-« drois mourir de même. »

Quand Louis XIV fut averti du danger où étoit le maréchal, il se représenta vivement toute la grandeur de la perte qu'il alloit faire, et, s'adressant à son premier médecin, « Je vous en conjure, Fagon, « lui dit-il avec des larmes, faites pour lui tout ce « que vous feriez pour moi-même! » Madame de Maintenon, et tout Saint-Cyr en pleurs, tombèrent au pied des autels; la France entière s'émut, et l'on put

répéter, à l'occasion de la mort du maréchal de Luxembourg, ce qui avoit été dit de celle de Turenne, que la perte d'un seul homme étoit *une calamité publique.*

D...LT.


Digitized by Google

ORAISON FUNÈBRE

DE

FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCI,

DUC DE LUXEMBOURG,

Prononcée à Paris, dans l'église de la maison professe de la Compagnie de Jésus, le 21 d'avril 1695.

Non in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis.

Ce n'est pas, Seigneur, par confiance en la justice de nos œuvres que nous répandons nos prières devant vous, mais dans la vue de vos miséricordes infinies. Au chap. IX de DANIEL.

C'ÉTOIENT les gémissements d'un prophète, au milieu d'un peuple captif, éloigné de sa patrie, et soupirant après sa liberté. Quelle force auroit-il pu donner à sa prière, en représentant au Seigneur les services de David, de Jacob, et d'Abraham, et tâchant d'attirer sa pitié sur les

enfants par le souvenir de leurs pères? A ces vains sujets de présomption plutôt que de confiance, Daniel fermoit les yeux. Il trouvoit un plus sûr appui dans la pure bonté de Dieu que dans toutes les vertus des hommes; et, sans rien perdre de l'ardeur qui le portoit à prier, ni de l'espérance qui doit soutenir la prière, il prioit, il espéroit, mais toujours sur le fond des miséricordes de Dieu.

Que venons-nous faire, messieurs, en présence du même Dieu? Venons-nous pleurer inutilement les morts où l'on ne doit verser que des larmes de pénitence? Venons-nous y vanter leurs victoires et leurs travaux héroïques? ce n'est qu'aux saints, vainqueurs du péché, que la religion nous permet de rendre de pareils devoirs, d'honorer leurs tombeaux, et de chanter leurs vertus jusqu'au pied du trône de Dieu, parcequ'ils règnent avec lui, glorieux de sa même gloire. Mais à l'égard des princes et des héros, dont les vertus, souvent humaines, n'ont été la plupart que des passions déguisées sous des noms et des voiles spécieux, quand on vous appelle à leurs tombeaux, c'est pour vous y donner, grands du monde, un spectacle touchant

de ce terme inévitable, auquel vous ne pensez point. C'est pour vous mettre sous les yeux cette mort, que vous regardez avec fierté, sanglante et précipitée, dans l'ardeur et le mouvement d'un combat; mais que vous avez tant de peine à soutenir froide et sérieuse, exposée à vos réflexions, dans ce funèbre appareil qui vous fait, malgré vous, des leçons de pénitence. Enfin si quelquefois, par un usage établi dès les premiers temps de l'Église, on ose interrompre les saints mystères par l'éloge de leurs actions; ce n'est point avec l'orgueil du pharisien, qui vantoit à Dieu la justice de ses œuvres, *non in justificationibus nostris*: c'est avec la honte du publicain, qui ne demandoit que miséricorde, *in miserationibus tuis multis*. Ces tristes récits de tant d'exploits, qui forment les grands noms et la gloire des mortels, ne sont donc pas faits pour attendrir le cœur de Dieu, mais pour toucher les cœurs des hommes. Et c'est dans cet esprit, messieurs, que j'entreprends aujourd'hui l'éloge de très haut et très puissant seigneur François-Henri de Montmorenci, duc de Luxembourg et de Piney, pair et maréchal de France, chevalier et commandeur des ordres du roi, gouverneur de

Normandie, capitaine des gardes-du-corps de sa majesté, et général de ses armées.

A ce seul nom, que de choses s'offrent en foule à nos esprits! Que de merveilles, de valeur, de fermeté, de justice même selon les hommes! Auprès de Dieu, tout cela n'est rien, *Non in justificationibus nostris.* C'est à nous, messieurs, et à la France, qui a reçu tout le fruit de ces grandes actions, d'y trouver des motifs de reconnoissance, et par conséquent de zèle à prier pour lui. Mais dans ces mêmes actions, et dans tous les événements d'une vie si agitée, que de traits éclatants d'une miséricorde particulière, appliquée à son salut! C'est là qu'il faut attacher notre espérance et chercher l'appui des prières que nous répandons devant Dieu : *sed in miserationibus tuis multis.*

Ainsi me réduisant à l'intention de l'Église, et à la simplicité du texte que j'ai choisi, je ne veux que montrer, dans les deux parties de ce discours, à tous les fidèles que la piété intéresse à son salut, 1° les obligations que la France a de prier; 2° les raisons qu'elle a d'espérer : les obligations de prier, dans ce qu'il a fait pour la France, et les raisons d'espérer dans ce que

Dieu a fait pour lui. Mais, Seigneur, qu'a-t-il fait pour vous et pour son salut? car c'est là ce qui fait le mérite personnel, et ce qui seul entre dans la balance décisive de l'éternité. Nous le trouverons renfermé dans ces deux points, qui nous rempliront l'esprit de cette idée consolante : que ce Dieu plein de bonté, qui ne couronne que ses dons, quand il couronne nos mérites; et qui, faisant aux saints un mérite de leurs vertus, veut bien faire aux pécheurs un mérite de leurs larmes, aura trouvé enfin dans celui que nous regrettons ce qu'il falloit pour répandre sur lui cette dernière miséricorde, qu'il fait à qui il lui plaît, et que nul ne peut mériter.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Paul, instruisant les fidèles de leur devoir envers les grands, leur propose entre autres motifs de respect, l'autorité qu'ils ont reçue de Dieu, pour protéger les bons, et pour réprimer les méchants: « car ce n'est pas en vain, dit-il, « qu'ils portent l'épée : » *non enim sine causâ gladium portat* (1). Et, là-dessus, établissant le droit

(1) Rom. c. 13.

non seulement des rois, mais de toutes les personnes élevées en dignité, il veut qu'on leur rende l'honneur et les tributs qui leur sont dus : *Cui tributum, tributum... cui honorem, honorem.* Mais outre les tributs réglés par le droit humain, l'apôtre, en faveur des grands, nous impose encore un tribut tout autrement précieux : c'est celui de nos plus ardentes prières : *Obsecrationes, orationes, postulationes* (1). Et la raison qu'il en apporte, c'est que sous leur autorité « nous passons sûrement la vie dans la paix et dans la « piété : » *ut quietam et tranquillam vitam agamus in omni pietate.*

Or s'il y a quelqu'un dans les rangs inférieurs aux souverains, à qui ce tribut soit dû, par tout ce qu'il y a parmi nous de vrais François et de vrais fidèles, n'est-ce pas ce guerrier fameux, de qui l'état et la religion ont reçu de si heureux services? Et, pour chercher les fondements de son mérite dans le mérite même de ses aïeux, y a-t-il race, entre celles dont nous respectons le nom, dont on puisse dire avec plus de vérité ces paroles de saint Paul : *que ce n'est pas en vain que l'on y porte l'épée?* Et depuis quand, mes-

(1) Timoth. c. 2.

sieurs? La couronne n'est pas plus ancienne sur la tête de nos rois, que la noblesse dans le sang de ces héros. La foi de Jésus-Christ est montée avec Clovis sur le trône; mais elle est entrée dans la cour sur les pas d'un Montmorenci. De là ce nom singulier de *premier baron chrétien*, qui leur est héréditaire, et qui marque également l'antiquité de leur noblesse, et celle de leur piété. Laissons ces temps obscurs. Est-ce assez pour mériter notre considération, que sept cents ans, je ne dis pas de distinction, mais d'élévation constante? On ne voit sortir leur nom des ténèbres de l'antiquité, que revêtu d'abord de l'éclat des plus hautes dignités et surtout des dignités militaires. Le nom de connétable n'a commencé à paroître dans le monde, ou du moins dans nos histoires, qu'avec leur nom. De là ces glorieuses dignités s'y sont comme perpétuées. Sept connétables, sept maréchaux, quatre amiraux; grands-officiers de la couronne, gouverneurs de provinces, généraux d'armées, presque sans nombre et en tout temps. Jamais enfin, l'état ni la religion ne se sont trouvés, parmi nous, en nulle situation glorieuse ou périlleuse, que la Providence attentive à nos be-

soins ne nous ait aussitôt préparé dans ce même sang des secours extraordinaires de sagesse ou de valeur. Quelle obligation, par conséquent, pour l'église et pour l'état, de rendre avec ferveur ce tribut de leurs prières à tous ceux qui portent ce nom! puisque nous éprouvons depuis si long-temps « que ce n'est pas en vain « qu'ils portent l'épée : » *Non sine causâ gladium portat.*

Mais, ô profondeur des desseins et des jugements de Dieu! cette grandeur si antique, élevée sur de si solides et si justes fondements, soutenue de tant de bras, attachée par alliance à tous les trônes chrétiens, être sur le point de périr! Les principaux chefs de cette maison si puissante, tomber, hélas! sous des coups, dont le seul souvenir nous fait frémir! Leurs honneurs et leurs mérites éteints! Dirai-je aussi leur gloire avec leurs mérites? Un seul enfant, né dans les pleurs, orphelin avant que de naître, ayant peine à se faire jour au milieu des ruines de sa maison, est destiné pour en relever la fortune, et pour rappeler aux aînés la gloire et la grandeur, que depuis deux cents ans les cadets s'étoient attirée. Et cet enfant, si cher à la Pro-

vidence, est ce grand général pour qui nous prions.

Passons les premières années de sa vie, les premiers exercices de sa valeur. Ce n'est pas pour lui seul que l'indulgence est nécessaire. Elle est due au malheur de ces temps-là. Il y fut enveloppé, moins par son choix que par l'état de sa fortune. Que d'exploits éclatants, dont on n'ose se souvenir, et que l'on ne peut oublier! Dieu, si puissant à tirer le bien du mal, tournoit dès-lors ses égarements à l'avantage de la France. En un mot, il apprenoit à vaincre; et c'est ce qu'il nous falloit.

Quel usage a-t-il fait depuis de cette heureuse habitude? Entrerons-nous dans le détail de trente années de travaux, ou, pour mieux dire, de succès? Ne craignez pas, messieurs, que je dégrade aucun de nos héros par des comparaisons toujours téméraires et odieuses. Il y a tant de chemins qui conduisent à la gloire, et tant de traits différents de mérite et de valeur, que plusieurs, sans s'effacer, et même sans se ressembler, peuvent servir d'objets à l'admiration publique. Mais est-ce trop, que de dire à la louange de M. de Luxembourg, qu'il y a peu de nos

grands généraux, qui aient été en même temps plus redoutables aux ennemis, plus agréables aux soldats, plus fermes et plus hardis dans les entreprises. Qualités du guerrier parfait, que Salomon nous dépeint ainsi dans la Sagesse : *Timebunt me reges horrendi; in multitudine videbor bonus, et in bello fortis* (1) : « Les rois terribles « me craindront; je serai habile à conduire la « multitude, et brave dans le combat. » Mais quand pour déployer ce qui est renfermé dans ces trois mêmes qualités, je vous aurai fait voir qu'il y en a peu qui aient eu de plus puissants ennemis en tête, et qui les aient traités avec plus de supériorité; peu qui aient eu à gouverner de plus nombreuses armées, et qui les aient gouvernées avec plus de facilité; peu qui aient eu à soutenir de plus hasardeuses entreprises, et qui les aient soutenues avec plus de fermeté et plus d'intrépidité : quel rang lui donnerez-vous parmi ceux de nos généraux, pour qui vous avez plus d'estime? Or c'est cette supériorité, cette facilité de génie, cette fermeté, et cette intrépidité, qui forment le vrai caractère de celui que nous regrettons.

(1) Sap. c. 8.

Ce n'est pas un nouveau destin pour la France, de voir tous ses voisins devenir ses ennemis. Ce qu'il y a de nouveau, c'est de voir tous ses ennemis unis entre eux par un seul et même lien. Non seulement même lien de passions et d'intérêts; mais un lien plus fort, c'est l'ascendant d'un chef sur tous les membres d'une ligue. À toutes les autres ligues, ce lien ayant manqué jusqu'ici, la France avoit toujours, dans l'unité de son chef, et dans l'union de ses forces, une puissance aisément supérieure au nombre et aux efforts de ses plus grands ennemis. Ils ont trouvé enfin ce génie propre à réunir toutes leurs haines contre nous. Pour donner plus de force à l'instrument de leurs passions, ils l'ont aidé à détrôner la vertu même. Pour nous former un ennemi suffisant à nous occuper, ils se sont donnés un maître. Et qui, messieurs? Celui-là même, que les uns regardoient comme tuteur héréditaire de leur chère liberté; que les autres avoient appelé pour maintenir leurs nouvelles lois contre les fausses terreurs de la puissance arbitraire; que les autres redoutoient comme l'ennemi naturel de leur religion. Cette Hollande, si jalouse de la franchise de son com-

merce; cette Angleterre, si attachée aux droits prétendus de son parlement; cette Allemagne, si accoutumée au partage de la souveraineté; cette Autriche, encore si remplie des idées de la monarchie universelle; cette Espagne, si zélée pour la pureté de la foi; cette Italie, enfin, si passionnée pour son repos, ont arraché de leurs cœurs tous ces sentiments si anciens et si naturels, pour se faire un intérêt commun de l'élévation d'un prince dont la grandeur ne nous peut jamais nuire, qu'en les accablant de son poids. Étranger et absent, il est l'ame de leurs conseils, la tête qui les gouverne. Il semble que les souverains, en lui déférant le nom de roi, lui aient tous fait hommage de leurs couronnes, et que Louis ne soit, aujourd'hui, l'objet de leur jalousie et de leur inimitié, que parcequ'il a mis sa gloire à soutenir, seul contre tous, les droits de la majesté royale. Il les soutient cependant, il triomphe malgré eux. Ils ne sont devenus si puissants par leur union que pour mieux sentir devant lui leur véritable foiblesse. Leurs efforts n'ont rien diminué ni de la grandeur de son empire, ni de celle de son cœur. Sage et heureux plus que jamais, si le ciel lui enlève de temps

en temps les ministres de ses desseins, il lui laisse toujours sa sagesse et sa fortune. Ce monarque en fait part à ceux qu'il honore de son choix : et suivre exactement les ordres du souverain, c'est ce qui fait parmi nous les grands capitaines.

Quel instrument plus sûr et plus souple entre ses mains, pour soutenir, contre tant d'ennemis, la gloire et le bonheur de ses armes, que le duc de Luxembourg? Quel ascendant prit-il d'abord sur ce prince fameux, qui a pris le dessus sur tant d'autres! Accoutumé, dans la guerre de Hollande, à fuir l'ombre seule du roi, il commença de tourner tête en présence de Luxembourg. Il crut que les villes de Zwol, de Deventer, de Groll, et de Coëverden, que ce général avoit prises à la tête des troupes de Munster, l'avoient rendu assez illustre pour en faire son premier rival. Il voulut donc se mesurer avec lui. Ce fut au siége de Worden. Mais son chef-d'œuvre fut une défaite. Il ne fut pas plus heureux à Bodengrave, et ses marais glacés ne dérobèrent pas son armée à l'ardeur impétueuse du François. Ces deux essais si malheureux remplirent dès-lors le prince d'une telle idée de son vainqueur, qu'il n'osa plus se commettre avec

lui, qu'en appelant à son secours la mauvaise foi et la surprise. Ce fut ce qui le rendit si hardi à la journée de Saint-Denis, où la nouvelle de la paix signée devoit avoir porté dans les deux camps le calme et la sûreté. Là, cependant, comme partout ailleurs, il éprouva, par le carnage de ses troupes, que, contre la valeur d'un général toujours présent à soi pour le combat, l'artifice lui servoit aussi peu que la force ouverte. En effet, n'est-ce pas une des merveilles de la Providence, que quelque précaution qu'il ait prise, il ne s'est jamais vu réduit ou engagé à nul combat, qu'il n'y ait trouvé Luxembourg pour obstacle à sa victoire? Il le trouva commandant l'aile droite au fameux combat de Sénef, et rendant au prince de Condé le fruit des glorieuses leçons qu'il en avoit reçues dans sa jeunesse. Il le trouva commandant l'aile gauche à Cassel, où la France reconnut, dans le frère de son roi, que donner et gagner des batailles est, pour les princes de ce sang, un art où ils n'ont besoin d'aucun maître.

Instruit par une si longue et si funeste expérience, osa-t-il, ce prince entreprenant, avec une armée de cinquante mille hommes, soute-

nir sa vue devant Charleroy? A-t-il osé faire à ses yeux, durant une campagne entière, ces sièges tant vantés de Maubeuge ou de Dinant? A-t-il osé tenter l'attaque d'une seule place? En croirons-nous son propre témoignage? On a surpris de ses lettres où, faisant part de l'état de ses affaires à un fameux général des troupes de l'empereur, il lui apprenoit: « Que ce duc, qui « étoit en possession de le battre par-tout, venoit « de le battre encore à Nerwinde. »

Mais pouvoit-il faire à l'Europe un aveu plus solennel du respect de son génie, devant celui de Luxembourg, que le parti qu'il prit sur les bords de la Méhagne? Il s'agissoit de secourir Namur. Il s'y sentoit obligé par l'importance d'une place que les alliés regardoient comme leur commun rempart; et qu'il sembloit lui-même avoir choisie pour centre de sa domination nouvelle dans les Pays-Bas espagnols, par le soin qu'il avoit pris d'ajouter de nouveaux ouvrages à ceux qui l'avoient rendue imprenable jusqu'alors, et d'honorer ces ouvrages de son nom. Ce nom qui, dans l'idée des alliés, devoit mettre Namur hors d'atteinte, n'avoit servi que d'attrait au zèle de Louis-le-Grand,

pour venir venger la religion du tort que lui faisoit la politique espagnole, en confiant les murs et les citadelles de ses villes aux ennemis de ses autels. Au seul nom du roi, qui faisoit le siége en personne; et à qui la difficulté extraordinaire de l'entreprise étoit un gage du succès: aux approches de Luxembourg, que le roi avoit fait avancer vers la Méhagne, le prince avoit senti le péril pressant de la place et celui de sa réputation. Une victoire eût sauvé la place: mais au défaut d'une victoire, dont les événements passés lui étoient de mauvais garants, un combat, du moins ambigu, suffisoit pour sauver sa gloire. Il sembla donc en chercher l'occasion: il parut en bataille au-delà de la rivière: il la couvrit de ponts: il crut que l'on s'attacheroit à lui disputer le passage, et qu'après quelques efforts, dont l'honneur seroit partagé entre l'une et l'autre armée, il remporteroit avec lui du moins la réputation d'un combat. Le roi, informé de ces mouvements par le duc, lut tous les desseins de l'ennemi dans les replis de son ame; et, pour les renverser, quelle résolution prit-il? Celle de lui laisser la liberté du passage, de lui abandonner tout le terrain nécessaire à se

déployer, et par là de le réduire ou à s'exposer malgré lui au péril d'une bataille décisive, ou à renoncer à la gloire du passage, qu'il feignoit de vouloir tenter. Ce fut alors, pour la première fois, que l'on vit Luxembourg reculer, les armes à la main, devant le prince d'Orange; mais à la honte du prince même, qui sembloit n'attendre que ce signal pour livrer Namur à sa destinée, ou plutôt à celle du conquérant.

Que dira la postérité, de cette confiance magnanime? Je vois dans la sainte antiquité une armée innombrable d'infidèles, défendue et couverte d'un torrent, s'écrier, frappée de terreur aux approches de Judas Machabée: « S'il passe « à nous, c'est fait de nous; nous ne pourrons « lui résister. » *Si transierit ad nos prior, non poterimus sustinere* (1). Notre général, au contraire, animé d'une juste confiance à la vue de l'ennemi: « S'il passe à nous, dit-il, c'est fait de lui; « il ne peut nous échapper. » Pour prendre de tels sentiments, quelle grandeur d'ame ne faut-il pas? quelle supériorité de courage? Ainsi l'aviez-vous ordonné, Dieu des armées. Peu d'ennemis plus puissants que celui que vous nous

(1) I. Mac. c. 5.

avez préparé : mais à cet ennemi si puissant, quel autre général s'est rendu plus redoutable? Et si ce fameux Machabée, par une tendresse de piété égale à la fermeté de son cœur, se faisoit un devoir d'offrir à Dieu des sacrifices pour les ames de ses soldats, tombés dans le combat sous le fer des ennemis : est-ce un moindre devoir pour nous, d'offrir le sacrifice de nos larmes, et la victime immortelle de nos autels, pour un guerrier toujours vainqueur, par qui nous sommes devenus terribles à nos plus terribles ennemis? *Timebunt me reges horrendi.*

Un second avantage qui lui est tout particulier, c'est d'avoir eu sous son commandement, par un effet de la conjoncture des temps, les plus grands corps d'armée que jamais la France ait mis sur pied. Avec quelle facilité donnoit-il à ces vastes corps, composés de tant de parties différentes, ce mouvement nécessaire au succès des grands desseins! Je dis facilité, messieurs. Je dirois prudence et sagesse, si j'avois à dépeindre un de ces esprits profonds, dont la conduite est le fruit d'une application chagrine ou laborieuse, et qui laissent lire sur leur visage l'importance de leurs projets. Mais avoir comme

lui ses desseins toujours arrangés, prévoir ceux des ennemis avec une pénétration presque toujours sûre, trouver en soi dans les événements subits des ressources toujours prêtes; et couvrir tout cela d'une tranquillité, d'une égalité, d'un jeu, pour ainsi dire continuel : ce sont des traits qui nous font souvenir de cette sagesse éternelle, dont Salomon n'a pas cru nous donner une basse idée, quand pour nous exprimer l'élévation de sa conduite, et en même-temps sa facilité dans l'exécution des plus grands desseins, il nous a dit: « Qu'elle se joue à gouverner l'univers. » *Ludens in orbe terrarum* (1). Sera-ce faire injure à la sagesse des hommes, que de marquer par la même expression l'activité tranquille et aisée d'un esprit supérieur à tout ce qu'il entreprend? Tel étoit ce grand général dans la conduite des armées.

Il ne lui falloit point, pour s'attirer le respect, appeler à son secours la pompe ni la fierté. Il ne lui falloit point, pour maintenir la discipline, employer la dureté, la rigueur; ni pour engager le soldat aux exécutions difficiles, user de force ou d'autorité. Toutes ces qualités, néces-

(1) Prov. 8.

saires au commandement, étoient en lui renfermées dans un air de popularité, noble et militaire, qui lui étoit naturel. Par là, messieurs, il étoit si bien entré dans les cœurs, qu'avec une parole obligeante ou familière, il y portoit en un moment le courage et la confiance qui régnoit dans son propre cœur. Il faisoit disparoître en se montrant le péril de l'assaut, la difficulté du combat, la peine et le travail des marches précipitées au travers des pays impénétrables jusqu'alors. Ils savoient que, par quelque fatigue et quelque route que ce fût, il les menoit à la gloire, et jamais ils n'étoient trompés.

Peut-on oublier cette marche prodigieuse pour une armée, de plus de trente lieues en trois jours, qui déconcerta si absolument toute la prudence ennemie, et qui a couronné les faits du duc de Luxembourg? Les alliés avoient perdu la campagne à serrer inutilement nos quartiers à Vignamont, pour nous forcer à repasser la Meuse, ou à leur prêter le flanc en nous rapprochant de Namur. Forcés eux-mêmes à plier sous la constance victorieuse de Monseigneur, qui, par sa présence et par ses ordres, donnoit un nouveau poids à l'autorité du général, un

nouveau feu au zèle de l'armée, ils cherchèrent à réparer la honte de leur retraite par quelque éclat vers les côtes de la mer. Ils ne se promettoient rien de moins que d'y surprendre à leur choix les plus fortes de nos places. De grands apprêts : une flotte menaçante, en état de favoriser leur dessein; le chemin ouvert, sans obstacle, au milieu de leur pays; des camps tout marqués pour voler des environs de la Meuse aux bords de l'Escaut et de la Lys. C'étoit à nous de voler pour les suivre. Eh! que falloit-il donc pour les devancer?

Rien que vous voir, et que suivre vos pas, grand prince, heureux fils d'un roi conquérant, fameux à jamais, encore plus par la rapidité de ses conquêtes que par leur nombre et leur grandeur. Mais quelle joie pour vous, dans l'ardeur d'imiter la rapidité de ce monarque, inimitable à tout autre qu'à vous; quelle joie de trouver sous votre main un général si habile et si prompt à seconder vos desirs! Au premier ordre pour la marche, une telle ardeur s'empara de tous les esprits, que l'on ne compta plus ni les lieues, ni les jours, ni les passages des rivières. Chacun trouvoit dans son courage, et

dans l'espérance du combat, de quoi s'endurcir aux cris même de la soif et de la faim. Nous admirons ces braves Israélites qui, pressés de la soif, en marchant contre Madian, sous la conduite de Gédéon, n'osoient s'arrêter un moment pour puiser de l'eau; mais qui, toujours hâtant le pas, se contentoient d'enlever de l'eau de la main, et de la porter à la bouche : *qui manu ad os projiciente lambuerant aquas* (1). On voit une armée entière oublier son repos et ses besoins, refuser même les secours et les rafraîchissements, que le zèle du peuple et la prévoyance des officiers leur avoient par-tout disposés sur les chemins. Ils couroient, disoient-ils, à la victoire, et n'avoient besoin que de l'ennemi. Ils le trouvèrent enfin, mais surpris, consterné de leur diligence, confus de voir l'Escaut déja bordé de nos escadrons, Monseigneur à leur tête, et Luxembourg près de lui. Ils n'eurent pas le plaisir du combat; mais ils eurent celui de vaincre et d'étouffer, en paroissant, toute l'audace et tous les desseins de l'ennemi.

Si, après tant de traits d'une habileté consommée, nous refusons à ce général les éloges qui

(1) Judic. 7.

lui sont dus, *In multitudine videbor bonus:* n'aura-t-il pas pour lui nos ennemis mêmes contre nous? Mais il n'a pas besoin de nos applaudissements; il a besoin de nos prières. Laissons, s'il le faut, aux nations étrangères tout le soin de le louer; nous, qui avons ressenti les effets de son heureuse conduite, songeons à nous acquitter envers lui de ce qu'il attend de nous. Crions à Dieu : Seigneur, c'est celui qui marchoit devant nous, quand nous combattions pour votre cause. Sauvez *celui qui sauvoit Israël* (1).

Mais la source de ces deux merveilles, l'une de supériorité sur son ennemi, l'autre de facilité à gouverner nos armées : où étoit-elle, messieurs? Elle étoit au fond de son cœur : dans cette fermeté, dans cette intrépidité, toujours unies en sa personne, qui produisoient cette haute réputation si redoutable aux uns et si engageante pour les autres : *In bello fortis.*

Il seroit honteux de dire de lui que la peur n'a jamais paru sur son front. Disons que le trouble et l'embarras n'y ont pas même trouvé place. Il ne voyoit le péril qu'avec mépris. Il voyoit à Fleurus le péril de forcer, en présence

(1) I. Mach. 9.

de l'ennemi, le passage de la Sambre, et d'aller s'enfermer, pour combattre, entre la rivière et lui. Il le força cependant, il combattit, il vainquit. Il voyoit à Leuse le péril d'affronter, avec dix-huit escadrons, toute la cavalerie ennemie, composée de soixante et douze escadrons. Il l'affronta, et la défit. Mais, pour le bien connoître, il faut le voir dans ces deux derniers combats, dont l'un fut le retour et comme l'image de l'autre. A Nerwinde il rendit le coup que l'on avoit tâché en vain de lui porter à Steinkerque. On avoit voulu le surprendre; il voulut surprendre à son tour. Avec quel succès! Cependant avec quels efforts!

Assailli à Steinkerque, au milieu d'un camp sans défense, il vient à bout de s'y maintenir comme dans une place fortifiée; sans autre avantage sur les ennemis que la fermeté de son cœur, la confiance de ses troupes, et la valeur de ces grands princes, qui assurèrent alors sa victoire par leur exemple, et l'honorèrent même de leur sang. A Nerwinde il est assaillant; mais d'un camp défendu par l'art et par la nature, entouré de batteries et couvert de retranchements. Souvenez-vous, messieurs, du carnage de cette jour-

née, où la résistance de l'ennemi, presque égale à notre valeur, mit dans tout son éclat cette opiniâtreté invincible, qui attachoit notre général à la poursuite de ses desseins, et lui en promettoit le succès, à l'instant même où tout sembloit désespéré. Là, sur-tout, il en eut besoin. Car ne nous attendons plus à ces victoires faciles, à ces déroutes générales, qui changent en un jour la fortune des états. Quand nous n'aurions pas pour ennemis les plus braves peuples du monde, il y a trop long-temps qu'ils s'exercent contre nous, pour n'avoir pas appris du moins à se bien défendre. Il nous doit être glorieux, que ceux que nous surmontons ne rougissent pas de leur défaite, et que toute l'Europe rende ce témoignage à notre nation, qu'elle sait triompher de la valeur même. On en vit des preuves alors. Notre armée, secondée de l'élite de trois nations belliqueuses, fidèles sujets d'un roi qui méritoit de ne régner que sur de pareils sujets, attaquer tant de nations liguées, au milieu de leurs lignes et de leurs retranchements, avec autant d'ardeur qu'en rase campagne : un combat changé en siège ; officiers et soldats, sans se rebuter, retourner quatre et cinq fois à l'assaut ; le

feu des armes et des canons rendu inutile et sans effet par le tranchant de l'épée; le général présent à tout, donnant ses ordres, et les exécutant lui-même, au milieu de la mêlée, tel qu'au milieu de ses amis; l'ennemi forcé de tous côtés, heureux de pouvoir, dans sa fuite, opposer deux rivières à la poursuite du vainqueur! On vit alors la vérité de ces expressions qui passent pour fabuleuses; la Iette comblée de morts, ses flots changés en sang, et arrêtés dans leur cours. On vit renouveler, dans ces champs célèbres, les images que nous fait le prophète Ézéchiel, de ces défaites sanglantes des ennemis du peuple de Dieu : « Là, dit-il, les princes de l'A- « quilon, tremblants et confus dans leur force : » *Ibi principes Aquilonis, paventes et in sua fortitudine confusi...* (1). « Là, le prince, entouré des sé- « pulcres de ses soldats, » au lieu même où il espéroit triompher. « Tous égorgés, ajoute-t-il, « et tous percés par l'épée : » *In circuitu illius, sepulcra ejus: omnes interfecti, et qui ceciderunt gladio* (2). Eh, Seigneur! encore un combat: une année encore, Seigneur, eût peut-être achevé l'ouvrage, et rappelé cette paix bannie depuis

(1) Ezech. 32. — (2) *Ibid.*

si long-temps. Et pourquoi ne dirons-nous pas, en soupirant sur ce tombeau, ce que le prophète Élisée disoit, inspiré de Dieu, à un prince guerrier, qui avoit à soutenir tous les efforts de la Syrie? *Frappez la terre,* dit-il au prince. Il la frappa d'un javelot. Mais s'étant arrêté trop tôt: « Ah! s'écria le prophète plein de douleur, si « vous eussiez frappé cinq fois, c'étoit fait de la « Syrie; vous lui eussiez porté le dernier coup: » *Si percussisses quinquies, percussisses Syriam, usque ad consumptionem* (1). Ce bras généreux, maintenant cendre et poussière, a frappé la terre quatre fois. Les coups de ses quatre combats ont retenti dans toutes les parties de l'Europe. Une victoire encore, Seigneur, une cinquième victoire eût comblé notre bonheur, rétabli la paix dans le monde, élevé votre religion sur les ruines de ses ennemis: *Si percussisses quinquies.* Vous l'avez refusée à nos vœux et à nos larmes, à nos péchés peut-être; peut-être à ceux de ce guerrier qui, combattant en même temps pour son prince et pour son Dieu, s'étudioit moins à plaire à Dieu, qu'il ne s'appliquoit à plaire au prince, et songeoit plus à des lauriers fragiles, qu'aux

(1) 4. Reg. 13.

couronnes de l'éternité. Mais que Dieu l'ait privé de l'honneur d'achever la guerre, et l'ait réservé à la valeur d'un autre bras : en cela même, messieurs, quelle bonté de Dieu pour lui, d'avoir abrégé ses victoires, pour le rappeler au soin de sa conscience, et lui donner le temps de pourvoir à son salut! Mais quelle obligation pour nous de redoubler auprès de Dieu la ferveur de nos prières, pour un chrétien qui, peut-être, n'est criminel que pour avoir eu plus d'ardeur pour nos avantages temporels, que pour les intérêts de son ame ; à qui, peut-être, les louanges que nous donnions à sa valeur, ont fait oublier les devoirs de la dépendance chrétienne ; et qui, peut-être, n'est tombé dans les foiblesses naturelles à tout mortel, que pour avoir tourné au service de l'état la force et le courage, qu'il auroit dû occuper à vaincre ses passions, et à soutenir, dans la cour, l'honneur du service de Dieu contre tous les respects du monde! Prions donc, messieurs ; nous le devons, puisqu'il a tant fait pour nous. Mais espérons : nous le pouvons, puisque Dieu a tant fait pour lui. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si la vie du grand capitaine, à qui nous rendons ces tristes devoirs, n'étoit éclatante que par les traits que j'ai employés jusqu'ici pour vous rendre sensibles à son mérite, on pourroit craindre que tant d'exploits et de triomphes profanes ne fussent la récompense de ces foibles efforts de vertu, qui échappent quelquefois aux pécheurs, et pour lesquels le ciel n'a point de couronnes. Je le regarderois moi-même avec un œil de pitié comme un de ces conquérants, dont Dieu se glorifioit dans le prophète Isaïe, « d'employer « le bras pour soumettre les nations, mettre en « fuite les rois, et briser les portes des villes (1); » et qu'il abandonnoit enfin au mérite de leurs œuvres et aux peines de leurs péchés, après avoir payé leurs services ambigus par le vain éclat de la prospérité mondaine.

A Dieu ne plaise que notre charité soit aujourd'hui refroidie par de pareils sentiments. Trop de raisons relèvent notre espérance; et, sans prétendre discuter les droits de la justice de

(1) Is. 45.

Dieu, tant de soins qu'il a pris du salut de ce pécheur semblent nous persuader qu'il en a fait l'objet de sa miséricorde éternelle. Ici, messieurs, laissons le courtisan, le guerrier, le conquérant. Tout cela n'étoit que pour les yeux des hommes. Aux yeux de Dieu, c'est un pécheur, distingué véritablement par tous ces titres d'honneur qu'il a portés sur la terre, mais en même temps exposé à toutes les fragilités et à toutes les misères qui semblent être attachées à ces dangereuses qualités. Cependant, au milieu de l'abus qu'il en a pu faire, et qui auroit pu enfin le conduire, comme tant d'autres, jusqu'à l'oubli de son Dieu, admirons sur lui les tendresses singulières, ou plutôt les miracles de sa miséricorde. Elle lui a donné les deux graces les plus précieuses qu'elle puisse donner aux pécheurs: la grace de l'adversité durant sa vie, et la grace de la pénitence à la mort. Qu'il puisse donc chanter éternellement ces paroles de David: « Béni « soit Dieu, qui a rendu en moi sa miséricorde « admirable: » *Benedictus Deus, quoniam mirificavit misericordiam suam mihi*(1).

Vous ne le croyez point, grands du siècle, et

(1) Ps. 30.

vous l'éprouvez cependant, du moins vous le faites sentir aux autres: que rien ne corrompt plus le cœur, qu'une longue et constante prospérité; que rien ne jette dans l'esprit de plus épaisses ténèbres; qu'il n'y a communément que l'adversité qui puisse rappeler l'homme mondain à la raison, à la conscience, à son salut, et à son Dieu. Vous ne le croyez point, et c'est là l'erreur qui vous perd. Celui dont nous parlons étoit dans la même erreur, et dans les égarements qui en sont les suites ordinaires. Il couroit depuis cinquante ans dans les routes de l'ambition. Quel progrès il y avoit fait! Mais plus on y avance, ô mon Dieu! plus on s'éloigne de vos voies. Vous, cependant, vous le suiviez pas à pas; vous attendiez le moment pour lui porter le coup de miséricorde. Il vint ce moment: le coup partit.

Quel coup, messieurs! quel éclat par toute la France! Un homme de ce nom, de ce rang, revêtu de tant d'honneurs, distingué par tant de services, être obligé de se justifier: sur quoi? sur ce qui ne peut convenir qu'aux ames les plus viles; non seulement sans religion, mais sans raison, sans fortune, et sans honneur. En

ce moment il sent tomber tous les appuis de sa grandeur, foibles roseaux, pliants au gré du vent et sous le poids de l'orage. Il n'est point étonné de voir les yeux et les cœurs changés pour lui. Salomon a dit: « que la calomnie trouble le « sage, et détruit la force de son cœur: » *Calumnia conturbat sapientem, et perdet robur illius* (1). Jamais le sien ne fit paroître plus de sagesse, et ne s'éleva plus au-dessus de sa force même et de son intrépidité. La vue du péril; la facilité de l'éviter par tant de chemins ouverts, et même offerts à son choix; l'horreur au contraire des moyens nécessaires pour se justifier, ne lui firent point prendre l'alarme. Sûr de son innocence, il ne compta pour rien sa liberté: lui-même il en fit le sacrifice. On le vit courir à la prison, du même pas dont les coupables la fuient. Il n'y cherchoit qu'à sauver son innocence et sa gloire: il y trouva la miséricorde de Dieu qui l'attendoit.

Oui, messieurs, et si ce que je vais dire n'est pas encore sorti de la bouche de la renommée, il doit sortir aujourd'hui de celle de la vérité. A la vue de ce même temple, où nous sommes

(1) Eccl. 7.

assemblés, qui se trouvoit sur son passage, il s'arrête : et, dans ce moment, malgré la confusion des pensées qui agitoient son esprit, il reconnoît la main de Dieu levée sur lui. Loin d'en être consterné, comme ce prince infidèle à la vue de la main céleste qui écrivoit son arrêt, plein de confiance, au contraire, et en même temps d'humilité, il entre, et, répandant son cœur au pied de ce même autel, il avoue que ses péchés sont la source de sa disgrace. Il adore la bonté de Dieu, qui avoit fait choix de ce moyen pour le tirer du précipice et le faire rentrer dans le chemin du salut. Et, moins touché du péril de sa fortune et de sa réputation, que du péril de son ame, il renonce (écoutez chrétiens), il renonce à sa justification devant les hommes, si sa justification ne s'accorde pas avec son salut. Ce fut alors le sens et l'esprit de sa prière. Il s'en est souvent expliqué, et dans un temps où l'aveu qu'il en faisoit lui devoit être un reproche de sa conduite. Vous, Seigneur, qui l'écoutiez, qui avez tout promis à la prière, et à celle surtout qui se fait pour le salut, vous lui avez accordé cette justification éclatante aux yeux du monde, qu'il ne vous demandoit que foiblement :

lui auriez-vous refusé ce salut, qu'il vous demandoit alors avec tant d'instance, dans l'amertume d'un cœur sincèrement humilié?

Ce ne fut pas sans effet; et s'il m'est permis de lui appliquer ce que l'Écriture a dit d'un juste persécuté: « La sagesse descendit avec lui « dans la prison, et ne l'abandonna point dans « la solitude. » *Descendit cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit illum* (1). Il y détesta ses vanités, il y rechercha les erreurs et les désordres de sa vie, il les expia solennellement par l'usage des sacrements, il ne sortit de sa captivité qu'animé des plus saintes résolutions. Pour l'y affermir Dieu permit que, tout justifié qu'il étoit, libre et triomphant de l'envie, une retraite de plusieurs mois servît d'épreuve à sa fidélité. Fidèle à Dieu durant tout ce temps, il le passa dans les mêmes exercices, il continua de purifier son cœur par de fréquentes confessions; c'étoit enfin un autre cœur, formé par l'adversité, consacré par la pénitence. Ouvrage de la grace de Dieu, combien, hélas! durerez-vous? répondez, messieurs, et cherchez la réponse dans vous-mêmes. Après tant de serments que

(1) Sap. 10.

vous avez faits à Dieu, et que vous avez crus sincères: qu'a-t-il fallu, que faut-il pour vous faire tout oublier? la plus foible occasion présente à vos yeux, à votre cœur, renverse tous vos projets, dément toutes vos promesses. Hé! quelles occasions assaillirent d'abord ce cœur changé par l'adversité! charges, commandements, honneurs, victoires, applaudissements: tout l'appareil de la prospérité. Si contre tant d'assauts si violents sa vertu ne se soutint pas assez, pleurons, pleurons la commune fragilité. Condamnez-le, mais en même temps portez sentence contre vous-mêmes. Accusez pour lui, comme vous faites pour vous, l'air contagieux du monde, et sur-tout l'air de la cour, au milieu duquel vous vivez. Et cependant, dans tous les relâchements dont il a pu depuis se rendre coupable, admirez les diverses impressions de grace et de vertu que la miséricorde a toujours laissées dans son cœur, pour marquer qu'il étoit à elle, et que ce fugitif ne lui échapperoit pas.

Souvenez-vous du mépris et de l'oubli des injures, qui éclatoient en lui, jusqu'au murmure de ses amis, qui, jugeant de son attention aux

services qu'on lui rendoit par son indifférence aux mauvais offices, et de sa reconnoissance par son peu de ressentiment, lui faisoient quelquefois un crime, en matière d'amitié, de ce qui est vertu à l'égard de la vengeance. Insensible, ou plutôt sourd aux rapports, aux railleries, aux contes, et aux discours malins, on le voyoit recevoir d'un air tranquille et caressant ceux même de ses inférieurs dont il venoit d'apprendre l'ingratitude. Il les trouvoit plus dignes de pitié que de son indignation. Facile à rendre son amitié à ceux qui l'avoient méprisée, il rendoit aussi aisément son estime et ses offices à ceux qui l'avoient offensé. Qui jamais eut plus d'ennemis, plus de sujets apparents de repousser l'outrage par l'outrage, plus d'occasions et de moyens de se venger? Sur qui s'est-il vengé? en quel temps? de quelle manière? Eh, messieurs! de quelle manière, avec quel air de modération, d'humanité, exerçoit-il même la vengeance publique, et ce ministère de la guerre qui, naturellement, inspire la dureté! Tandis que les vaincus vengeoient avec rigueur la honte de leur defaite sur ceux de nos officiers que le sort du combat faisoit tomber entre leurs mains, le vain-

queur mettoit le plaisir et l'honneur de sa victoire à traiter ses prisonniers comme il eût fait ses amis. Ne rétablit-il pas entre les armées ce commerce d'honnêteté et de générosité qui doit toujours accompagner la valeur, et qui avoit été rompu par les premières fureurs de la guerre?

Oublioit-il les devoirs de la charité? Vous louez le chrétien tendre aux besoins des misérables, assidu à secourir les mourants, zélé pour l'honneur des autels; louez donc le général qui, sortant du champ de bataille, accablé de fatigue et couvert de sang, donne ses soins à faire séparer les vivants d'avec les morts, à recueillir les restes languissants de ces généreuses victimes de la gloire de l'état; à leur hâter, par des ordres empressés dans tout le pays d'alentour, le secours spirituel des pasteurs et des ministres sacrés. Louez le général qui, dans les dégâts de la guerre, s'applique autant qu'il le peut à détourner l'orage du champ du pauvre et du peuple sans défense, pour le laisser tomber, s'il est besoin, plutôt sur le champ du riche et sur le château du noble; jusqu'à négliger les prières et les terres de ses plus illustres parents, pour épargner les biens et les terres de l'Église. Louez

le général qui, par un esprit de religion, répare à ses dépens les désordres de l'impiété; qui rend de son argent, aux autels dépouillés par l'avarice du soldat, les vases destinés à renfermer les saints mystères; qui, enfin, par le même esprit, et avec une attention toute singulière, écarte le fer et le feu des temples et des lieux où les saints sont honorés.

Temple fameux, qui rendez la ville de Hall si chère à toute la Flandre! antique monument de la dévotion de ces peuples envers la Mère de Dieu, vous le serez aussi de la vénération de ce guerrier pour le nom de la même Vierge; et, quand la postérité verra la ville entourée des ruines de ses remparts, et le temple levant le front au milieu de tant de ruines, en gémissant des dures nécessités de la guerre, pourra-t-elle s'empêcher de se souvenir avec joie de la religion du général? Il prit le même soin, et pour un sujet tout pareil, dans la démolition de Braine-le-Comte. Il faisoit même profession d'une reconnoissance particulière pour cette Mère de miséricorde. Et l'on voit encore de ses lettres à des personnes du premier rang, dans lesquelles il ne rougit pas de déclarer « que dans tous ses

« malheurs il s'étoit adressé à elle, et avoit tou-« jours ressenti les effets de sa protection. »

Tous ces faits sont constants; et quand d'ailleurs sur tous ces faits je ne demanderois, messieurs, que la même crédulité que l'on accorde si aisément à la médisance et à l'envie, lorsqu'on les entend déchirer sans preuve et sans fondement la réputation des grands par les mensonges les plus noirs, me la pourroit-on refuser? surtout dans le lieu saint et dans l'illustre assemblée où j'ai l'honneur de parler, et sur des faits qui ne peuvent passer pour douteux à la malignité de l'esprit humain que parcequ'ils sont avantageux à la mémoire d'un grand homme.

A tout cela cependant, si la racine de la grace et de la divine charité n'a donné l'ame et la force nécessaire pour produire des fruits de salut, ce ne sont là que des feuilles inutiles, qui ne sauveroient pas le figuier stérile du péril d'être coupé(1). Tout ce que nous disons là ne seroit, comme dit saint Paul, que « le son d'un airain sonnant, « d'une cymbale retentissante (2). » Il est vrai: mais ce foible son dans le célèbre centenier, hors

(1) Luc. 13.
(2) 1. Cor. 13.

de la grace et même de la foi, ne laissa pas de s'élever jusqu'à Dieu, qui voulut bien y prêter l'oreille, et payer ce son si foible par la grace de la conversion (1). Sera-ce trop présumer en faveur d'un homme plein de foi? sera-ce trop présumer de la miséricorde de Dieu, qui lui fut toujours si libérale, que de regarder ces impressions de vertu et de piété comme des liens qui, tout foibles qu'ils étoient, aidèrent à le rapprocher de Dieu, et à lui attirer la grace du repentir, qui enfin termina sa vie.

Hé! quelle grace, messieurs! A combien de ses pareils a-t-elle été refusée? De combien de périls a-t-il été tiré par la main de Dieu, pour être réservé à ce moment favorable? On a vu des ennemis se détacher exprès de leurs escadrons pour lui venir porter le coup de la mort. C'est ce qui arriva dans la mêlée du combat de Leuze. Il para le coup. C'étoit Dieu qui lui en donnoit l'adresse et la force. Mais qu'arriva-t-il à Nerwinde? Il y combattoit à la manière des anciens héros de sa race, c'est-à-dire au milieu de ses enfants. Le plus jeune (2) à seize ans y faisoit sa seconde

(1) Act. 10.

(2) M. le chevalier de Luxembourg.

campagne, et c'étoit la seconde bataille où il essayoit sa valeur. Le troisième (1), forçant à la tête de sa brigade les retranchements des ennemis, venoit de recevoir une dangereuse blessure. Le père avançoit toujours, et, poussant les vaincus dans un poste hasardeux, sans égard aux instances des officiers qui lui en montroient le péril; ce fils aîné (2), digne héritier de son courage et de son nom, qui rend ici les derniers devoirs à sa mémoire, étant accouru pour tâcher de l'arrêter, fut aussitôt frappé du coup qui devoit porter sur son père. C'étoit Dieu qui veilloit sur eux, et qui mesuroit leurs pas; qui, par le péril du fils, prolongeoit au père les moments d'une vie utile à l'état, pour le conduire à ce temps de salut encore caché dans le sein de la providence.

Qu'il fut court ce temps de salut! Peu de jours, de soupirs, de larmes, après une longue suite d'années passées dans les engagements du monde et des passions. J'en conviens, et sur ce sujet je sais les réflexions des saints pères. Je sais qu'en recevant à la mort les pécheurs à la

(1) M. le comte de Luxembourg.

(2) M. le duc de Montmorenci.

pénitence, ils ne leur donnent pas l'assurance du salut : *Pœnitentiam dare possum, securitatem non possum* (1). Mais que la charité, messieurs, vous fasse distinguer sur qui porte cette sentence : sur les pécheurs en qui la foi est sans lumière, la religion sans autorité ; en qui la raison est abrutie, et le cœur incapable d'une ferme résolution : pécheurs qui, par un long abus des choses saintes, se sont aveuglés à toutes les idées de Dieu ; pécheurs qui ne se soumettent alors aux derniers devoirs de la religion, qu'après qu'on les y a comme forcés par tout ce que le zèle, la prudence, et le respect même du monde sont capables de suggérer ; pécheurs en qui, avant la douleur et le repentir des péchés, il faut rétablir la raison, le bon sens, la foi, l'espérance, la confiance, et la crainte de Dieu. Quand un pécheur de ce caractère attend la mort pour nous dire qu'il croit, qu'il espère, qu'il aime Dieu, « Nous lui accordons, dit saint Augustin, « la pénitence ; mais quelle assurance de salut ? »

Rien de pareil dans le pénitent dont le salut fait aujourd'hui le sujet de notre prière ; la foi, la religion, la crainte de Dieu, le respect des

(1) August. Hom. 41. ex 58.

choses saintes, le mépris de la mort, l'indifférence pour la vie, une raison vive et déployée, de grands et nobles sentiments : voilà les dispositions de son ame à la pénitence ; il n'y manque rien que le changement du cœur, c'est-à-dire une sincère soumission au mouvement de la grace. C'est donc en cette occasion, ou jamais, que la sentence de saint Cyprien a toute sa force : « Que la pénitence ne vient point trop tard, « pourvu qu'elle soit véritable ; et que rien ne « lui est irrémissible, pourvu qu'elle parte du « cœur. » *Nec serum est, quod verum; nec irremissibile, quod voluntarium* (1). Or, à l'égard de ce pénitent, tout porte les marques visibles d'un sincère et solide repentir.

Incapable de lâcheté, durant tout le cours de sa vie ; accoutumé à élever son courage à proportion de la grandeur du péril ; à la vue du péril de sa vie, qui lui est déclaré par ses véritables amis, et plus encore à la vue du péril de son ame, qu'il connoît et qu'il sent mieux que personne, il suit aussitôt la grace qui l'élève au-dessus de tout, et se formant une idée de Dieu selon l'attrait de cette grace et le penchant naturel de son cœur,

(1) De cœna Domini.

il mesure l'étendue de sa miséricorde à l'étendue infinie de sa grandeur. Se trompoit-il? C'étoit la mesure du sage. *Secundùm magnitudinem ipsius, sic et misericordia illius* (1). Point de présomption cependant dans sa confiance. Elle est accompagnée de l'humilité qui convient à un pécheur confus de son ingratitude et d'un long abus des dons de Dieu. Point de déguisement dans sa vénération pour les saints mystères. On voit bien que tout ce qu'il fait pour se disposer à les recevoir, tout ce qu'il dit en les recevant, part d'un cœur accoutumé, malgré ses passions, à s'humilier devant Dieu, à l'adorer, à l'invoquer, et même à sentir le remords de ne le pas assez aimer. Point de retour sur les grandeurs du siècle; avec toute la vivacité qui lui étoit naturelle, et toute la présence de son esprit, il n'a plus d'yeux pour cette fortune brillante qu'il sent s'évanouir devant lui, il ne la juge pas digne même d'un seul soupir. S'il lui reste encore quelques soins et quelques égards humains, c'est pour accomplir les devoirs de la justice; il étend ses soins sur ses domestiques; il n'y en a pas un qui n'ait part à son souvenir,

(1) Eccles. 2.

selon son mérite et ses services: et qui prend-il pour confident de ses dernières volontés? Ce fils si cher, toujours à ses côtés dans la mêlée des batailles, y est encore dans ce triste combat, pour recevoir et pour exécuter ses ordres: hélas! non pas avec la joie qu'il avoit de lui obéir les armes à la main. Là d'une main tremblante et les sanglots dans le cœur, il écrit ce que d'un air serein le père mourant lui dicte; et c'est là qu'il se sent trop foible pour l'imiter. Tous ses enfants viennent à ses pieds, conduits par une main (1) que l'amitié lui rendoit encore plus précieuse que l'éclat du sang, du mérite, et des hautes dignités dans l'Église et dans la cour. En présence d'un ami de ce poids et de ce nom, il ne craint point de leur découvrir la tendresse de son cœur, de l'en prendre pour témoin, et même pour dépositaire. Mais où va pour eux sa tendresse? à leur inspirer pour Dieu des sentiments encore au-dessus des siens; des sentiments pour le roi pareils aux siens, et pour eux-mêmes enfin des sentiments de concorde et d'union dignes d'eux-mêmes. Avec la même fermeté, sensible aux regrets de ses amis,

(1) Monseigneur le cardinal de Bouillon.

il en est touché sans foiblesse; il les distingue tous par des marques particulières d'estime sans attachement. A ceux même qu'il avoit lieu de ne pas tenir pour amis, il fait sentir par ses recherches, et même avouer par leurs pleurs, qu'il avoit mérité de l'être, et qu'il l'avoit toujours été.

Quel empressement! quel concours autour de lui de tout ce que la France et la cour ont de plus grand! Quelle surprise à la fâcheuse nouvelle du péril pressant où il étoit! quelle inquiétude du roi sur la perte d'un sujet qui lui avoit conquis et sauvé tant de provinces! quels regrets de tous ces grands princes qui l'avoient eu pour général, c'est-à-dire pour associé dans les périls, et pour guide à la victoire! Honoré de leurs pleurs, il en est aussi peu troublé qu'attendri. Sans peine il se donne en spectacle à la pitié des uns, à la tendre douleur des autres; il les fait souvenir de la vanité des grandeurs, qui ont un fondement aussi fragile que la vie; il leur fait concevoir l'importance du voyage qu'il va faire avant eux, et qu'ils feront après lui. Pénétré du regret de se voir si éloigné de la pureté nécessaire pour offrir à Dieu son ame en

odeur de suavité, il l'offre pour victime à sa volonté suprême, et croit sentir que Dieu veut son salut, puisque après tant de péchés il lui en laisse encore une vive et humble espérance. Il accompagne d'une attention fidèle et respectueuse les saintes cérémonies. Il veut rendre les derniers soupirs dans l'adoration de son maître, en embrassant le crucifix. Affoibli enfin et sentant les approches de la mort, il emploie les derniers efforts de sa parole à demander aux ministres sacrés et à ses fidèles amis le secours de leur voix et de leurs pensées, pour soutenir jusqu'à la fin l'union de son cœur avec Dieu. Dans ces sentiments de soumission d'une créature à son auteur, de crainte et d'humilité d'un criminel devant son juge, de religion et de piété d'un fidèle envers son sauveur, de confiance et d'amour d'un fils prodigue et repentant envers son père, il expire, il va comparoître au souverain tribunal, suivi de ses œuvres, il est vrai; mais, Seigneur, tout comblé de vos grandes miséricordes : elles ne l'auront pas accompagné tant d'années, elles n'auront pas sur la fin redoublé avec tant d'éclat, pour lui manquer au seul dernier moment, à ce moment auquel ten-

dent tous les moments et toutes les graces de la vie.

C'est ce qui a soutenu jusque-là son espérance, et ce qui doit à son égard soutenir la nôtre aujourd'hui : *non in justificationibus nostris, sed in miserationibus tuis.* Que ceux qui ne vous connoissent pas, ô mon Dieu ! blâment notre confiance. Mais que ceux qui vous connoissent par une véritable foi, par une longue expérience des bontés de votre cœur, qui sont entrés dans les trésors de votre miséricorde infinie, qui savent « que vous avez pitié de tous « les hommes, parceque vous pouvez tout ; que « vous leur pardonnez à tous, parcequ'ils sont « tous à vous, et que vous aimez les ames (1) » ; que pour leur pardonner, vous n'exigez « que le « retour de tout leur cœur » ; que vous êtes le bon pasteur, qui laisse tout le troupeau pour aller après la brebis perdue, et qui la prend sur ses épaules avec d'autant plus de charité qu'elle est plus lasse, plus languissante, et peut-être près de mourir ; « que ceux qui vous connoissent tel espèrent en vous, ô mon Dieu » ! *Sperent in te, qui*

(1) Misereris omnium, quia omnia potes... Parcis omnibus, quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas. SAP. 11. 24.

noverunt nomen tuum; et qu'ils publient à haute voix avec David « que jamais vous n'avez abandonné ceux qui vous cherchent d'un cœur sincère : » *quoniam non dereliquisti quærentes te, Domine* (1). Celui sur qui nous implorons votre clémence étoit plein de ces sentiments. Jamais il n'a cessé de vous connoître. S'il s'est égaré, vous l'avez recherché par l'adversité, par la pénitence. Invité par les recherches de votre grace, il vous a recherché par l'ardeur de ses soupirs. Vous n'abandonnez point, Seigneur, ceux qui vous connoissent et qui vous cherchent. Nous vous connoissons trop, pour ne pas tout espérer : *Sperent in te, qui noverunt nomen tuum, quoniam non dereliquisti quærentes te, Domine* (2).

Ne donnons donc pas dans les piéges des ennemis de la pénitence, aussi-bien que de la vertu. Le monde est plein d'hommes sans foi, qui s'étant mis hors d'état de rien prétendre au bonheur de la vie future, se font un plaisir de mal penser de ceux qui sortent de celle-ci; et tâchent, comme dit saint Jérôme, à se consoler

(1) Quæretis me et invenietis, cum quæsieritis me in toto corde vestro. JEREM. 29. 13. Ps. 6. 11.

(2) Non quæreret, nisi quæsitus. BERN. in Cant. serm. 84.

de leur propre désespoir, en désespérant du salut de tous les autres: *Remedium pœnæ suæ arbitrantur, si nemo sit sanctus* (1). Ne leur laissons pas cette fausse joie, et que tout ce qu'il y a de vrais fidèles se réunissent pour soutenir la force miséricordieuse de la grace du Seigneur contre les fausses duretés et le zèle affecté du libertinage.

Que les enfants de ce héros, tous si capables de soutenir ici-bas la gloire qu'il leur a laissée, ne s'imaginent pas qu'il n'y en ait plus pour lui; qu'ils songent à cette gloire de l'heureuse éternité, où la pénitence a part aussi-bien que l'innocence; et que, tâchant eux-mêmes d'y parvenir par la plus sûre de ces deux voies, ils se persuadent que Dieu ouvre l'autre, quand, à qui, et comme il lui plaît.

Que celui de ces illustres enfants que la Providence a choisi pour le service de son Église, et qui s'y est consacré dès ses plus tendres années avec de si heureuses dispositions aux plus nobles vertus, et aux plus hautes dignités de cet excellent état; que ce fils, si justement sensible à la perte d'un tel père, s'applique avec autant

(1) Hieron. Epist. ad Asellam.

d'ardeur à lui hâter, par sa piété, la paix et la gloire des élus, que ses autres enfants, par leur valeur, feront d'honneur à sa mémoire.

Que cette veuve affligée, aussi éloignée du faste et de la corruption du monde par choix et par inclination, qu'elle touche de près à ce que le monde a de plus grand par le sang de Luxembourg et de Clermont, dont elle a uni l'éclat au sang de Montmorenci, redouble maintenant avec plus de confiance, pour le repos éternel de son époux, les exercices de charité dont elle a fait sa plus douce occupation tandis qu'il étoit sur la terre.

Que cette femme enfin, forte au-dessus de son sexe et de son âge, qui a donné la vie à ce héros, alors *enfant de sa douleur* (1), maintenant *couronne de sa vieillesse* (2); qui le voit mourir couvert de gloire, après l'avoir vu naître au milieu des ombres de la mort; aujourd'hui survivante à tant de révolutions, comme un témoin public des merveilles de la Providence, après soixante et huit ans d'un veuvage vertueux; que cette femme, égale ou supérieure à la veuve pro-

(1) Filius doloris. GENES. 35.

(2) Corona senum, filii. PROV. 17.

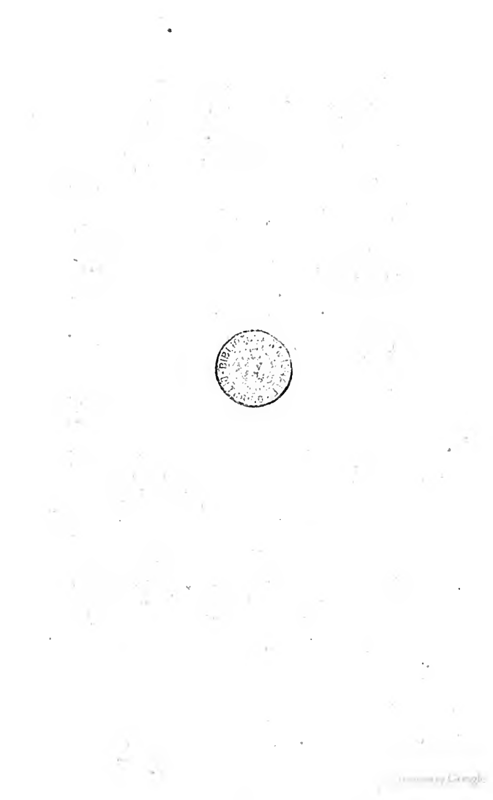
phétesse (1), par le nombre de ses années et par l'amour de son état, semblable à elle en sagesse et en piété, consacre les restes de sa vie à bénir les miséricordes que Dieu a exercées sur son fils, et à les attirer sur la florissante famille dont Dieu a voulu qu'il fût le chef.

Nous, messieurs, animés à prier pour lui par tant de motifs d'espérance, « opérons toujours « notre salut avec crainte et tremblement, » bien convaincus de cette vérité si éclatante dans saint Paul, « que c'est Dieu qui opère en nous et le « vouloir et le faire, selon sa bonne volonté (2). » Si Dieu a fait en lui cette opération merveilleuse, la fait-il dans tous les pécheurs? Si celui-ci s'est montré fidèle à ce dernier effort de la bonté de Dieu pour lui, tous les autres y sont-ils fidèles? S'il a eu le temps, l'aurez-vous? Si le bonheur de cette fin semble vous enhardir au péché, que la rareté de ce bonheur vous porte à la pénitence. A cette mort favorable d'un pénitent, opposez tant de morts violentes, imprévues, fu-

(1) Luc. 2.

(2) Cum metu et tremore vestram salutem operamini. Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere, pro bona voluntate. Philip. 2.

nestes en tant de façons. Et cependant, sans cette fin si remplie de consolation, que devenoient toutes les merveilles de sa vie? De quoi lui serviroit l'éclat de tant de victoires au tribunal de son Dieu? Mais de quoi lui serviroit-il au tribunal même du monde, et dans l'opinion du public? C'est donc à cette fin que se doit mesurer toute la grandeur de l'homme. Et Dieu, et le monde, messieurs, jugeront de vous par votre fin. Puisse-t-elle avoir été pour lui et être pour nous le commencement de l'éternité bienheureuse!




LOUIS, DUC
BOURGOG

noit le trône des plus brillantes espérances; et c'é-



NOTICE

SUR

LOUIS DAUPHIN DE FRANCE,

DUC DE BOURGOGNE.

Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et bisaïeul du roi de France aujourd'hui régnant, naquit le 6 août 1682. Il eut pour père Louis dauphin, nommé *Monseigneur*, et pour mère Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière. Monseigneur avoit été élevé par Montausier, Bossuet, et Géraud de Cordemoi; l'éducation du duc de Bourgogne fut confiée à Beauvilliers, à Fénélon, et à l'abbé Fleury. Ces deux éducations, auxquelles présidèrent de tels hommes, firent éclore un grand nombre d'excellents ouvrages, et donnèrent particulièrement naissance à deux grands chefs-d'œuvre, le *Discours sur l'histoire universelle*, que Bossuet composa pour son auguste élève, et le *Télémaque*, livre d'un genre tout différent, mais d'un égal mérite, que Fénélon écrivit pour le sien. Ainsi l'éducation des princes enrichissoit la littérature de la nation, en même temps qu'elle environnoit le trône des plus brillantes espérances; et c'é-

toit aussi pour Louis XIV enfant qu'avoit été faite, par Hardonin de Péréfixe, la plus intéressante des Histoires de Henri IV.

Tant de soins et tant de génie prodigués pour la culture des héritiers de la couronne ne prospéroient pas toujours, et l'on put quelquefois désespérer de cueillir les fruits annoncés par ces présages heureux; mais aucun disciple royal ne parut plus fait pour les réaliser, ni plus digne de ses maîtres, que le duc de Bourgogne. Ce qu'on apprenoit de lui chaque jour remplissoit les peuples de la joie la plus douce et la plus pure; et cette joie pénétroit d'autant plus avant dans les cœurs, qu'elle avoit été précédée de quelques alarmes, et que les commencements n'avoient pas été sans difficultés et sans épines. La nature sembloit devoir résister en lui à l'ardeur du zèle et aux efforts de l'art appelés à l'amollir et à la perfectionner; on eut lieu de craindre d'abord que la lime ne mordît jamais sur un caractère aussi dur et aussi rebelle. La vertu courageuse du duc de Beauvilliers, la froide raison et la sagesse de l'abbé Fleury, l'adresse insinuante de Fénélon, en furent déconcertées. Voici ce qu'en raconte le duc de Saint-Simon, dans ses Mémoires, quelquefois noircis par les teintes sombres d'une imagination pleine de misanthropie, mais généralement fidèles et véridiques:... « Le duc de Bour« gogne naquit terrible, et, dans sa première enfance, « fit trembler; dur, colère, opiniâtre à l'excès, pas« sionné pour tous les plaisirs, porté à la cruauté,

« barbare en raillerie, saisissant les ridicules avec « une justesse qui assommoit; ses réponses tendoient « toujours au juste et au profond, même dans ses « fureurs. »

Tels étoient les obstacles effrayants contre lesquels Fénélon et ses dignes coopérateurs avoient à lutter: ils parvinrent à les surmonter avec un bonheur qui dut leur paroître d'autant plus doux qu'il étoit plus inespéré. Le succès fut complet, et jamais peut-être l'art et la patience ne semblèrent obtenir une plus entière victoire sur la nature. La violence de ce torrent fougueux et menaçant, habilement rompue et détournée par ces mains industrieuses, prit insensiblement un cours plus favorable, et son impétuosité même servit à rendre son changement plus sûr et plus heureux. La docilité, la douceur, remplacèrent l'emportement et l'âpre fierté; ce jeune cœur, où dominoient l'égoïsme et l'inhumanité, se remplit des sentiments les plus tendres pour tout ce qui porte le nom d'homme; la religion, y versant chaque jour son onction salutaire et ses influences bienfaisantes, l'ouvroit chaque jour davantage aux vertus affectueuses qui font les bons cœurs et qui distinguent les belles ames. Toutes les qualités excellentes se développoient et fleurissoient là où sembloit fermenter le germe de tous les vices. L'esprit du duc de Bourgogne, que ses défauts couvroient de nuages et de ténèbres, se rendit aussi plus accessible aux lumières et aux connoissances. Celui qui d'abord se refusoit à toute appli-

cation et à tout travail, devint attentif, studieux, laborieux, et fit de rapides progrès dans ses études. On cherchoit le prince dans le prince même; on ne le reconnoissoit plus, et l'on s'applaudissoit de ne plus le reconnoître.

C'est un spectacle charmant de voir, dans le recueil des œuvres de Fénélon, les traces et les monuments de la perpétuelle et infatigable vigilance qu'il portoit dans les détails de cette royale éducation. Sa plume facile et ingénieuse, secondant l'activité de son zéle, étoit toujours prête à opposer aux saillies alarmantes et aux mouvements irréguliers d'une nature pleine de résistance quelque apologue, quelque conte écrit avec une simplicité pleine de fleurs et de graces, et dont la moralité opportune pénétroit doucement, à l'aide de l'à-propos et du plaisir : on eût dit que les muses elles-mêmes dictoient ces leçons naïves, que l'on retrouve avec un vif intérêt parmi les autres ouvrages de cet heureux génie. La reconnoissance, cette première des vertus, étoit à la tête de celles qu'on inspiroit au duc de Bourgogne; et c'étoit elle-même qui devoit acquitter l'élève envers les maîtres dont il tenoit tant de perfections. Il demeura toute sa vie tendrement attaché à l'homme rare qui lui avoit appris à le chérir lui-même en lui apprenant à aimer le bien. L'exil de Fénélon, en 1697, n'altéra point cette union de deux ames faites l'une pour l'autre.

Le duc de Bourgogne avoit quinze ans quand,

malgré ses pleurs et ses prières, on le sépara d'un ami si tendre et si précieux. Il fut marié à cette époque avec Marie-Adélaïde de Savoie, fille aînée de Victor-Amédée II, laquelle n'étoit âgée que de douze ans, et dont Saint-Simon dit qu'elle étoit *régulièrement laide*: mais les graces et la vivacité de son esprit suppléoient à ce qui lui manquoit du côté de la figure; elle fut très aimée de son époux. On lui a reproché d'avoir eu trop de curiosité pour les secrets de l'état, et même d'avoir abusé de ceux qu'elle avoit pu pénétrer. C'est elle qui, en mourant, dit à une de ses dames: « Aujourd'hui dau-« phine, et demain rien. » Elle eut deux fils, le duc de Bretagne, en 1705, et, cinq ans après, le duc d'Anjou, qui, par la mort de son père et de son frère, monta sur le trône, et fut appelé Louis XV. Elle prit soin d'établir une fille naturelle que le dauphin, son beau-père, avoit eue de la comtesse de Grimoard du Roure, née Caumont de La Force, avant de s'attacher à mademoiselle Joly de Choin. Quoique soupçonnée de n'avoir pas toujours eu pour les intérêts de la France l'attachement qu'elle leur devoit, elle ne cessa jamais de se montrer sensible à tout ce qui touchoit la réputation militaire du prince son mari, et on la vit répandre des larmes quand cette réputation venoit à souffrir quelque fâcheuse atteinte.

Le duc de Bourgogne lui donna plus d'une fois cette sorte de chagrin. Il étoit peu fait pour la guerre;

il avoit quelques unes des disgraces et des difformités du prince d'Orange et du maréchal de Luxembourg, mais il n'avoit pas leurs talents et leur génie. Rien cependant n'avoit manqué à son éducation militaire, et cette partie des soins donnés à son premier âge étoit aussi complète que les autres. Lorsqu'il eut seize ans, le roi voulut qu'il fût formé un camp de plaisance à Compiègne; et là le jeune prince, sous la direction du maréchal de Boufflers, acheva de s'instruire et de se préparer au commandement des armées. Il fut mis à la tête de celle de Flandre en 1702; le maréchal de Boufflers l'y suivit, et continua de lui donner des leçons en lui donnant des avis. Il déploya dans cette campagne la valeur naturelle aux Bourbons, sans avoir lieu de s'y distinguer par aucun autre genre de mérite. L'année suivante, ayant été nommé généralissime de l'armée d'Allemagne, il prit le Vieux Brisach; mais il avoit avec lui Vauban. Ensuite, pendant cinq ans, il demeura tranquille à la cour, se livrant dans ce loisir aux plaisirs de l'esprit, méditant sur ses devoirs, et ne cessant point d'étudier les secrets du grand art de régner.

Il ne reparut à la guerre qu'en 1708, comme généralissime des armées de Flandre. La médiocrité de ses facultés militaires y fut d'autant plus sensible qu'il avoit à combattre Marlborough et le prince Eugène. A la vérité, il étoit aidé dans cette campagne

par le duc de Vendôme, comme il l'avoit été dans les précédentes par Boufflers et par Vauban; mais Vendôme ne put s'entendre avec lui : la vivacité de ce grand capitaine s'irritoit des scrupules et des lenteurs du duc de Bourgogne; il frémissoit d'impatience lorsqu'il voyoit ce prince, dans les occasions les plus pressantes, s'abandonner à des dévotions qui apportoient de funestes délais, et ne pouvoient, suivant lui, procurer d'utiles secours; il alla même jusqu'à le gourmander avec une brusque franchise, et jusqu'à se permettre envers l'héritier du trône de ces mots piquants et amers que le respect auroit dû lui interdire. Cependant Marlborough et le prince Eugène profitoient de cette mésintelligence des chefs françois; et d'ailleurs, forts des revers et des pertes que déja Louis XIV avoit essuyés, de la mauvaise fortune qui commençoit à persécuter ce grand roi, de leur génie, et de la foiblesse du prince qu'on leur avoit opposé, ils fouloient aux pieds les anciens trophées de la France, et, chaque jour plus menaçants, ils ne marchoient que de succès en succès. Le résultat définitif de cette campagne fut, pour le duc de Bourgogne, d'avoir vu tomber Lille au pouvoir de l'ennemi.

Si ce prince n'avoit pas eu beaucoup de ces vertus qui promettent et qui font les bons rois, si la médiocrité même de ses talents guerriers n'avoit paru tenir à son horreur pour la guerre et à son amour

pour l'humanité ; si enfin l'on n'avoit pu rejeter en partie ses fautes sur cette fatalité des circonstances, sur cette nécessité des vicissitudes, qui mettoient à la place des prospérités passées les plus affligeants retours, sans doute sa réputation eût souffert du malheur de ses armes : mais l'opinion qu'on s'étoit formée de lui l'élevoit au-dessus des reproches et des censures, et les espérances que donnoient ses hautes qualités couvroient des foiblesses et des torts qui sembloient attachés à ces qualités mêmes. Ces flatteuses espérances se fortifièrent et s'accrurent, lorsqu'à la mort de son père, en 1711, devenu dauphin, il fut associé par son aïeul aux soins du gouvernement. Louis XIV, qui, dans les derniers temps, avoit eu des préventions contre son petit-fils, qui peut-être même avoit conçu quelque jalousie d'un mérite si éclatant, et qui pouvoit voir dans des principes si purs un blâme, dans une conduite si pleine d'humanité une sorte d'accusation, subjugué par tant de renommée et de vertus, ouvrit les portes du conseil à l'élève de Fénélon disgracié, et donna ordre à ses ministres de soumettre leurs travaux au nouveau dauphin. On vit alors fructifier, dans toute son étendue, le bienfait de cette éducation sublime, qui sembloit être la représentation vivante de quelqu'un de ces plans fictifs et de ces modèles imaginaires, conçus dans l'enthousisame du bien et dans le délire de la perfection par les esprits les plus éle-

vés. Mais on ne jouit pas long-temps de cet heureux et rare spectacle; l'espoir dont il pénétra les ames, et qui formoit un contraste si singulier avec le sombre sentiment des maux dont la France gémissoit alors, ne jeta une lueur vive et consolante que pour s'éteindre aussitôt dans le gouffre des misères publiques, et pour remplir à-la-fois d'amertume et la famille royale et le peuple, déja contristés par tant d'autres fléaux.

Le 12 février 1712, à l'époque des réjouissances du carnaval, madame la dauphine fut enlevée, dans sa vingt-sixième année, après quelques jours de maladie, par une rougeole pourprée, qui étoit épidémique, et qui fit périr beaucoup d'autres personnes. Le même mal attaqua presque en même temps le dauphin, qui mourut six jours après son épouse et dix mois après son père, à vingt-neuf ans et demi. Le duc de Bretagne, leur fils aîné, âgé de sept ans, dauphin pendant trois semaines par la mort de son père, succomba, frappé de la même contagion, le 10 mars suivant. Leur second fils, le duc d'Anjou, depuis Louis XV, qui n'avoit que deux ans, en proie au même danger, fut à l'article de la mort, et n'échappa qu'avec peine au péril commun. L'oncle de ce quatrième dauphin, le duc de Berri, frère puîné du duc de Bourgogne, mourut quinze mois après, le 4 mai 1714, n'ayant pas encore vingt-huit ans; son autre oncle, qui avoit été comme lui duc d'Anjou, régnoit

sous le nom de Philippe V en Espagne, où il ne devoit terminer sa carrière qu'en 1746, à l'âge de plus de soixante-trois ans. D'une si nombreuse et si imposante lignée, il ne resta donc à la fin, auprès de la vieillesse de Louis XIV, qu'un enfant en bas âge, dont la vie même avoit été menacée.

On porta le même jour au tombeau des rois les restes du père, de la mère, et de l'enfant. La France entière fut dans la consternation, dans le deuil, et dans les larmes, jetant sur le passé des regards douloureux, gémissant sur le présent, et craignant l'avenir. En conduisant à Saint-Denys tant de dépouilles royales, trois pompes funèbres à-la-fois, la douleur publique se rappeloit, par la vue des monuments antiques semés alors de distance en distance sur la route lugubre, un autre exemple d'un pareil triomphe de la mort, lorsque saint Louis, la reine Isabelle d'Aragon sa belle-fille, et son fils Jean Tristan, comte de Nevers, furent transportés ensemble et déposés à la même heure dans le mausolée de leurs ancêtres. On dit que lorsque le P. de La Rue prononça l'oraison funèbre qu'on va lire, tout l'auditoire fondit en pleurs dès l'abord, en entendant ces paroles empruntées de Jérémie, qui servent de texte au discours : « Pourquoi vous attirez-vous par vos péchés « un tel malheur, que de voir enlever par la mort, du « milieu de vous, *l'époux*, *l'épouse*, et *l'enfant?...* » Personne n'ignore les beaux vers que renferme le

septième chant de la *Henriade* sur le duc de Bourgogne, et tout le monde a dans la mémoire cette vive et touchante exclamation qui les termine:

. . . . O jours remplis d'alarmes!
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils!

D...LT.



ORAISON FUNÈBRE

DE

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

ET DE MADAME LA DAUPHINE.

Quare facitis malum grande contra animas vestras; ut intereat ex vobis vir, et mulier, parvulus... de medio Judæ?

« Pourquoi vous attirez-vous par vos péchés un tel malheur, « que de voir enlever par la mort du milieu de vous *l'époux*, « *l'épouse*, et *l'enfant?* » Paroles tirées du chap. 44 de Jérémie.

Ce Dieu véritable et saint, qui tient en main la clef de la maison de David; qui ouvre, et nul ne peut fermer; qui ferme et nul ne peut ouvrir, vient donc d'exercer à nos yeux ce pouvoir absolu auquel on ne résiste point; et les menaces effrayantes qu'il faisoit par ses prophètes à son peuple criminel sont aujourd'hui changées en événements et en spectacles (1).

(1) Sanctus et verus, qui habet clavem domùs David; qui aperit, et nemo claudit; claudit, et nemo aperit. Apoc. 3.

Quels évènements! quels spectacles, messieurs! Son bras s'est appesanti sur les princes aussi bien que sur les sujets. Une maison pareille à la maison de David, élevée par les mains de la sagesse, appuyée sur tant de colonnes qui sembloient la rendre inébranlable aux assauts de la fortune et aux injures des temps; Dieu qui depuis tant d'années la tenoit ouverte à la victoire, à la magnificence, à la joie, fermée en apparence à la douleur et au chagrin, par combien de coups imprévus, subits, et réitérés, vient-il d'y étendre la solitude, et d'y introduire la mort!

On n'y voyoit point cependant ni d'Amnon, ni d'Absalon, dignes du courroux de Dieu. L'obéissance et le respect, la concorde et l'affection, y régnoient dans tous les cœurs. La France ne laisse pas d'y voir les révolutions qui autrefois étonnèrent la Judée; et le monarque religieux y verse sur sa famille innocente et désolée les mêmes larmes que David sur ses enfants criminels et malheureux.

Depuis un an qu'il en répand sur un fils, dont l'ambition la plus forte étoit de lui obéir, où en trouver encore assez pour pleurer un petit-fils, que toutes les vertus chrétiennes et politiques

disposoient à bien régner ; une princesse qui régnoit déja par les charmes de sa douceur ; un tendre enfant, qui, sous la fleur des traits engageants de sa mère, cachoit le fruit des hautes qualités de son père et de ses aïeux?

N'avez-vous donc donné, Seigneur, au régne d'un souverain qui nous a presque tous vus naître, et que nous révérons tous comme notre père commun ; n'avez-vous donné à son régne une étendue inconnue jusqu'ici à tous les rois, que pour faire éclater de son temps des prodiges inouïs dans tous les régnes? N'avez-vous arrangé sous ses yeux dans un ordre si brillant la nombreuse postérité que vous paroissiez lui destiner, que pour lui enlever en vingt jours ce qui faisoit l'appui de son trône pour tout un siécle? Une couronne portée depuis plus de douze cents ans par tant de rois, élevée avec tant d'éclat sur l'auguste front qui la soutient depuis soixante-dix ans, n'a pour appui prochain qu'un enfant de deux ans! Par quel débordement de crimes avons-nous pu mériter cette effusion des vases de la colère et de la fureur de Dieu? *Ut intereat ex vobis vir, et mulier, parvulus..... de medio Judæ?*

C'est à quoi nous réduit le déplorable trépas de très haut, très puissant, et excellent prince, monseigneur Louis, dauphin, précédé de celui de très haute, très puissante, et excellente princesse, madame Marie-Adélaïde de Savoie, son épouse; et suivi de celui de monseigneur Louis, aussi dauphin, leur fils aîné.

Vains regrets! vaines réflexions! foibles intérêts de la terre, occuperez-vous toujours l'esprit et le cœur des chrétiens? Ne connoissons-nous point de repos ni de bonheur que celui de la vie présente? Est-ce honorer le prince que nous perdons que d'épuiser notre tendresse à déplorer notre perte, et de paroître insensibles à ce qu'il gagne en nous quittant? Comptons-nous pour si peu ce qu'il a tant estimé? Le ciel, qu'il s'étoit proposé pour but de ses entreprises, est-ce une conquête au-dessous de l'ambition des héros? Purifions nos idées, messieurs; démêlons de nos intérêts ceux de nos princes et ceux de nos rois.

Dieu les avoit fait naître pour le bonheur de la France, il est vrai; mais encore plus pour leur bonheur éternel. Dieu nous enlève notre bonheur pour nos péchés; Dieu les appelle à

leur bonheur pour leurs vertus: de quoi nous plaindrons-nous? Nos espérances sont trompées: leur mort est le châtiment de nos péchés. Leurs espérances sont couronnées: leur mort est la récompense de leurs vertus. Et de ces deux événements, Dieu, miséricordieux vengeur, et juste rémunérateur, tire également sa gloire.

Pardonnez donc, Seigneur, à notre foible mortalité la peine que nous avons à voir partir de la terre un prince que vous appelez au ciel; nous n'étions plus dignes de lui dès que vous l'avez jugé digne de vous. La pompe que nous dressons à la mémoire de son nom n'est funèbre que pour nous, elle est triomphante pour lui; et si nous célébrons ses funérailles avec ce sombre appareil que la douleur nous inspire, et que l'usage nous prescrit, c'est que nous n'osons pas encore lui élever des autels: consolation réservée à ceux qui viendront après nous. Ce qui semble la promettre, ou du moins la faire espérer, c'est que le siècle présent, tout dévoué qu'il est au mensonge, à la calomnie, et même à l'impiété, n'aura point sur son sujet d'autres témoignages à rendre aux siècles suivants que ceux que la candeur et la bonne foi

des premiers siècles ont rendus aux héros dont les noms sont consacrés. Nous n'ornerons point son tombeau de lauriers cueillis dans le sang par les mains de la victoire; on n'y verra point suspendues les dépouilles des ennemis gémissants et désolés, pitoyables amusements de la profane douleur: non; mais les passions enchaînées par la raison, la raison soumise à la foi, le libertinage et l'hypocrisie confondus par la piété; l'oisiveté, la volupté, l'arrogance, la dureté, tous les vices étouffés et domptés par les vertus, lui serviront de trophée. Les idoles de la vanité ne souilleront point le lieu saint; le parfum de nos prières, que les anges porteront au ciel en odeur de suavité, ne sera point corrompu par la fumée des éloges mondains dont la flatterie des vivants ose encenser l'orgueil des grands jusque dans le néant de leurs cendres. Unissons-nous, messieurs, et chantez avec moi les cantiques du Seigneur dans les louanges de nos princes.

PREMIÈRE PARTIE.

Si les rois sont les images de Dieu, c'est beaucoup moins par l'élévation de leur puissance

que par l'usage qu'ils en font pour le bonheur de ceux qui leur sont soumis. Le nom de pasteur, attaché par l'évangile à ceux qui conduisent les ames, étoit un nom commun, dans l'antiquité profane, à ceux qui gouvernoient les nations, moins pour faire aux sujets une leçon d'obéissance à l'égard de leurs souverains, que pour apprendre aux souverains la protection, la vigilance, l'affection même, et la tendresse, qu'ils doivent à leurs sujets.

Cependant c'est à quoi les grands trouvent dès le berceau des obstacles infinis. Au lieu que les ames vulgaires, en recevant la lumière du jour, semblent avouer leur dépendance, et reconnoître le néant d'où elles viennent de sortir, celles des grands prennent d'abord l'impression de l'éclat des grandeurs qui les environnent. Le premier objet de leurs regards est la foule des courtisans empressés à les servir, presqu'à les adorer. Avant que d'être instruits qu'ils ne sont qu'une partie du genre humain destinée à soutenir l'autre, ils sont prévenus de l'idée que le monde entier n'est que pour eux. Ils sentent qu'ils sont les maîtres de ceux qui sont commis à les élever; et la raison n'est pas plus tôt éclose

dans leur esprit, qu'aussitôt elle trouve dans leur cœur des ennemis déja puissants à combattre.

Ce fut contre ces ennemis, ces passions indociles, que la raison naissante du duc de Bourgogne essaya ses premiers efforts. Il ne fallut point l'y exciter par les caresses ni les menaces, artifices communs pour insinuer aux enfants la haine du vice et l'amour de la vertu; il ne voulut apprendre à aimer ni à haïr que par les réflexions et l'ordre de la raison même. A la première voix de la sagesse, il ouvrit l'oreille et l'écouta. Ceux qui en étoient auprès de lui les fidèles interprètes, et qui l'instruisoient en son nom, n'eurent point à lui reprocher, comme au reste des jeunes gens, sa lenteur à sortir des amusements de l'enfance, à prendre le goût des sciences et des beaux-arts: *Usquequò parvuli diligitis infantiam..... Usquequò imprudentes odibunt scientiam* (1)?

Un desir ardent de savoir tout ce qui peut servir à cultiver l'esprit d'un prince et à lui former le cœur lui ôta le goût des folies et des vanités dont la noblesse ne rougit point de faire

(1) Ps. 122.

l'agrément et l'occupation de sa vie. Indifférent aux connoissances inutiles ou curieuses, il ne trouva rien au-dessus de lui dans les plus hautes et les plus âpres dès qu'il y entrevit quelque secours pour mieux remplir ses devoirs. Il ne voulut être savant que pour être utile à l'état: dans cet esprit, il étudia l'histoire avec une attention particulière; il apprit les principes de la morale, ceux de la politique et de la jurisprudence; il fit des traductions et des extraits suivis des ouvrages les plus propres à lui imprimer les maximes d'un parfait gouvernement.

Mais la science qui emporta ses soins les plus assidus fut celle de la religion: non seulement il la prit pour guide de sa raison, mais pour régle de sa conduite; il la rendit dominante et absolue sur toutes ses idées et sur toutes ses actions. Tous les jours il entendoit dire aux politiques, aux courtisans, qu'un royaume est heureux quand le commerce y fleurit, que la paix et l'abondance y régnent, que l'on y voit l'or et l'argent rouler dans toutes les mains: *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (1). Il en convenoit avec eux; mais il étoit persuadé, tout au-

(1) Ps. 143.

trement qu'ils ne le sont, que, pour porter un royaume à ce haut degré de bonheur, il faut que Dieu y règne sur les peuples et sur les rois: *Beatus populus, cujus est Dominus Deus ejus* (1); qu'il n'y a que la pure et sincère religion qui puisse réduire les princes, aussi bien que les sujets, à se préserver des vices qui causent les malheurs publics, et qu'entre tous les rois d'Israël et de Juda, trois, signalés entre les autres par leur piété, David, Ézéchias, et Josias, furent les seuls assez heureux pour n'avoir point livré aux étrangers le bonheur et la gloire de leur royaume; c'est l'expression de l'Esprit saint: *Præter David, Ezechiam, et Josiam, omnes dederunt gloriam suam alienæ genti* (2).

Sur ce principe, et sur celui du penchant naturel des peuples à suivre l'exemple des grands, il fit sur lui-même l'essai de ce que, si Dieu l'eût permis, il eût tâché de faire aussi sur nous (3). Il déracina de son cœur tout ce qu'il eût voulu corriger dans les mœurs publiques. Il éprouvoit sur ses propres défauts le succès de la censure

(1) Ps. 143.
(2) Eccl. 49.
(3) Onus quod portandum imponis, tu portes priùs.

qu'il préparoit à nos excès ; et réprimant en lui tout ce qui trouble le repos de la vie particulière, aussi bien que celui des empires et des états, autant il se trouvoit par là libre et tranquille, autant prétendoit-il nous rendre heureux (1).

Quelles espérances n'avions-nous pas d'un vrai bonheur dans une éducation si sage! En voici des présages encore plus doux dans son alliance avec la princesse de Savoie.

Après les ennuis d'une longue guerre, elle vint à la cour comme le gage de la paix, elle en étoit même en quelque façon l'image : elle avoit les mêmes traits ; la sérénité sur le front, la joie et la douceur dans les yeux ; les graces étoient répandues autour d'elle et attachées à ses pas. L'Écriture dit que la présence d'une femme gracieuse est pour l'ornement d'une maison ce qu'est au monde le soleil quand il se lève : *Sicut sol oriens mundo, sic mulieris bonæ species ad ornamentum domûs* (2). Adélaïde parut en France avec pareil éclat. Jeune encore, et sortant des

(1) Ex te discas, qualiter oporteat aliis moderari. S. Bern. Ep. ad Balduinum.

(2) Eccl. 26.

ténèbres de l'enfance, elle attira d'abord toute l'attention de la cour par les rayons naissants d'une lumière bienfaisante et d'une vivacité propre à tout animer, sans offenser et sans nuire: *Sicut sol oriens mundo.* Que ne nous promettions-nous pas des influences d'un tel astre pour le bien commun de l'univers, s'il eût pu parvenir à son plus haut degré! et que nous étions éloignés de craindre ou même de penser qu'il dût sitôt disparoître!

On ne peut dire avec quel art ou plutôt avec quelle force de génie, dès-lors maîtresse de son cœur, elle sut le tourner aux mœurs et aux intérêts de sa nouvelle patrie. Elle n'attendit pas qu'on l'invitât, comme l'épouse de Salomon, à se détacher du souvenir des auteurs et des lieux de sa naissance : *Obliviscere populum tuum, et domum patris tui* (1). Elle mesura ses devoirs avec tant de justesse et tant de dextérité, que, sans manquer aux justes sentiments que la nature lui inspiroit, elle les soumit sans peine aux sentiments propres de son état; elle s'en fit même une si douce habitude, que la guerre s'étant rallumée avec une ardeur que le sang répandu de-

(1) Ps. 44.

puis douze ans n'a pu encore étouffer, l'opposition cruelle des partis n'altéra point l'égalité des mouvements de son ame, ou si elle eut au-dedans quelque combat à soutenir, son visage au moins et ses soupirs même furent fidèles à son secret.

Le soin qu'elle avoit toujours pris de plaire au roi n'en devint que plus empressé, plus ingénieux, et plus vif; et la victoire ayant cessé de faire éclater autour de lui ces chants qui depuis le berceau avoient fait la joie de sa vie, la princesse en étoit toute la douceur.

Qu'étoit-elle à l'égard de son époux? ce qu'avoit été la sagesse à l'égard de Salomon, c'est-à-dire le seul objet de toutes ses complaisances. Salomon nous dépeint l'attachement qu'il avoit eu d'abord pour la sagesse, avec les mêmes couleurs dont un jeune époux dépeindroit ses empressements pour son épouse. « Je l'ai cherchée, « disoit-il, dès ma première jeunesse; j'ai recher-« ché son alliance, passionné pour sa beauté. » *Hanc amavi et exquisivi à juventute meâ, factus amator formæ illius* (1). Je me suis proposé de vivre avec elle dans une douce société, persuadé

(1) Sap. c. 8, 2.

qu'elle m'aideroit de ses conseils, et que dans ses entretiens je trouverois le calme à mes ennuis et à l'agitation de mes pensées : *Sciens quoniam mecum communicaret de bonis, et erit allocutio cogitationis et tædii mei.* J'étois même persuadé que ses lumières me seroient d'un grand secours pour le gouvernement des peuples et pour la gloire de mon nom : *Habebo per hanc claritatem ad turbas.... Disponam populos* (1).

Sentiments dignes de Salomon, mais qu'il eut le malheur de démentir dans la suite, et par son divorce avec la sagesse, et par la diversité de ses profanes amours. Le duc de Bourgogne eut la gloire d'une constante et noble fidélité. La sagesse et l'épouse partagèrent.... c'est trop peu dire, occupèrent toujours ses soins. Il étoit tout entier à toutes les deux, non seulement par la délicatesse de sa vertu, mais encore par celle de son cœur ; parcequ'en effet il ne voyoit rien qui méritât mieux sa tendresse.

Une pareille union ne s'est peut-être jamais vue dans une pareille opposition de caractère et d'humeurs ; cependant la douce habitude, jointe à l'estime réciproque et aux sérieuses réflexions

(1) Sap. c. 8.

de la saine et droite raison, les avoient conduits l'un et l'autre à ce juste tempérament qui rend les éléments compatibles et même nécessaires au maintien de l'univers. Et dans cette association de leurs différentes qualités ne voyoit-on pas une image de l'harmonie qui doit régner dans tous les membres qui composent un état?

L'air sérieux et affable du dauphin, l'air noble et gracieux de son épouse, ne formoient-ils pas en eux ce tempérament de majesté propre à leur attirer le respect, sans répandre la terreur, à faire naître la confiance, sans donner lieu à la témérité? Le trône eût-il jamais été plus solidement appuyé que par la justice de Louis, et par la clémence d'Adélaïde? A l'application de Louis, à la vaste étendue de ses connoissances, à la fermeté de son génie, eût-il échappé aucun moyen de rendre aux lois leur force et leur vigueur, aux beaux-arts leur ancien éclat, à toutes les nations la confiance? Adélaïde de son côté eût-elle rien oublié de ses manières insinuantes pour faire la splendeur et les délices de la cour (1)?

Eh! de quoi ne nous flattoit pas l'essai qu'elle

(1) Firmabitur justitià thronus ejus. Prov. 25. Roboratur clementià thronus ejus. Prov. 20.

avoit déja fait de ces précieux talents dans le gouvernement absolu de sa maison, dont le roi, par une distinction singulière, inconnue jusqu'alors aux princesses de son rang, lui avoit confié la conduite! Avec quelle condescendance engageoit-elle tout le monde à leurs devoirs en s'acquittant des siens envers tout le monde! En combien peu de temps avoit-elle goûté quel honneur et quelle espèce de plaisir c'est que celui de se faire aimer! Quels présages en tout cela d'un parfait bonheur pour la France!

Mais c'étoit peu que des présages. En pouvoit-on desirer de plus fermes assurances que celles qu'il avoit plu au roi de donner à ses sujets par la confiance qu'il avoit prise en son petit-fils pour les affaires de son royaume? Le prince jusqu'alors s'étoit fait un devoir de sagesse de ne point s'empresser de déployer la sienne aux yeux du roi, selon l'avis exprès de l'esprit saint: *Penes regem, noli velle videri sapiens*(1). Mais le roi, plus habile à pénétrer le fond des cœurs que le prince à fermer le sien, en avoit depuis longtemps découvert tous les trésors, et voulut enfin les rendre publics.

(1) Eccli. 7.

Le jour qu'il choisit pour ce dessein ne pouvoit guère être plus solennel. Les prélats députés de toutes les provinces du royaume, au milieu des princes et des seigneurs de la cour, venoient offrir à sa majesté les secours que le sanctuaire fournit aux besoins du trône, en reconnoissance de l'appui que le trône donne au sanctuaire. Un redoublement de zèle ayant fait en cette occasion redoubler les efforts de leur libéralité, remplit aussi le cœur du monarque généreux de nouveaux mouvements de tendresse pour l'Église et de compassion pour ses sujets. Il déplora le triste enchaînement des guerres, qui, depuis tant d'années en avoient suspendu les justes effets; mais il ajouta que sa consolation la plus douce étoit d'avoir un petit-fils, capable par son jeune âge et par ses sages intentions, d'accomplir ce que son âge ne lui permettoit plus à lui-même que d'espérer; qu'il le leur mettoit devant les yeux, moins comme l'héritier de la couronne, que comme le confident, le dépositaire, et le ministre fidèle des desseins qu'il avoit formés pour le bien de ses sujets.

Que de larmes couloient à ce discours si tou-

chant! Larmes de tendresse et de joie, hélas! quel coup vous a changées en larmes de sang?

Le prince dès ce moment se crut autorisé par la confiance de l'aïeul, obligé même par son ordre, à connoître à fond et en détail les intérêts et les besoins de l'état. Il se forma dès-lors le plan d'un état heureux, et traça sur ce plan tous les projets de sa vie.

Quelques dispositions que l'activité de son humeur lui eût inspirées pour la guerre, et quelques preuves qu'il eût données en diverses occasions, de vigilance, de valeur, de fermeté dans les fatigues, et de sang-froid dans les périls; cependant flatté de l'idée d'un avenir plus tranquille et plus doux, qu'il croyoit entrevoir à travers les tristes orages dont le monde entier est agité; plein de l'espérance d'une longue paix, fondée sur l'épuisement général de tous les partis, ennuyé de la violence et de la durée de la guerre, il se crut destiné à guérir les profondes plaies qu'elle avoit faites depuis long-temps à la félicité publique. Il en étudia les remèdes, dont il trouva la source dans le cœur de son grand-père.

Il se représenta ce que ce monarque auroit

fait, si la fortune eût laissé le cours libre à sa bonté, si l'envie de ses ennemis n'eût point mis l'Europe en feu pour l'obliger à l'éteindre, et à suspendre le soin de cultiver son royaume et de pourvoir à sa sûreté. Toutes les intentions du roi, bienfaisantes et compatissantes, passèrent et s'imprimèrent dans l'ame du sage dauphin.

Les ministres, les officiers, qui venoient de la part du roi lui rendre compte des affaires, admiroient en lui ce que l'Égypte avoit admiré dans Joseph, un jeune homme envoyé de Dieu pour apprendre aux anciens les maximes de la politique: *Ut senes prudentiam doceret* (1); et par-dessus tout celle-ci: que le bonheur d'un royaume consiste dans le secours et dans l'affection réciproque du monarque et des sujets.

C'est ce qui le faisoit gémir de la dure nécessité qui force les souverains à gouverner quelquefois leur état comme un vaisseau dans l'orage, et à le dégrader de ses ornements, et à le dépouiller malgré eux de ses richesses pour le préserver du naufrage et le conduire dans le port. Inexorable loi, que de sanglots tirez-vous du cœur des peuples! combien en avez-vous

(1) Ps. 104.

tiré du cœur paternel du monarque, et du tendre cœur du dauphin!

Ne croyez pas, messieurs, que, pour s'épargner le chagrin de nos misères, il cherchât à les ignorer. Mauvais artifice des ames dures! au contraire, pour s'attendrir et s'exciter lui-même à nous soulager, l'image des maux publics ne sortoit point de sa pensée. Il se les faisoit dépeindre avec toutes leurs couleurs par les plus fidèles témoins. Rien ne lui étoit inconnu des ressorts de l'avarice pour s'acquérir le droit de piller les trésors du prince, sous ombre de les remplir; de dévorer les sujets, sous couleur de les défendre, et de trahir la majesté, sous prétexte de la servir.

Non, sa douleur la plus amère n'étoit pas de voir nos frontières serrées de tous côtés par un million d'ennemis. La France en feu dans ses dehors lui paroissoit moins en péril que désolée au-dedans, non par la discorde, mais par le concert mutuel de ses enfans à s'entredéchirer par l'usure, et s'arracher l'or et l'argent des mains, à tendre tous les jours à la bonne foi de nouveaux pièges, à la liberté du commerce de nouveaux fers. Indigné de tant de maux, sur-tout de l'inso-

lence du luxe à la vue de l'indigence et du péril de l'état, touché d'ailleurs de l'impuissance et du silence des lois au milieu du bruit des armes, à quoi se détermina-t-il? à s'opposer lui-même au torrent de la licence, à donner en sa personne et dans toute sa conduite un modèle de simplicité, de modestie, de frugalité, capable au moins d'alarmer ces avides perturbateurs de la société humaine; et de leur faire appréhender ce que la justice et la paix pourroient exécuter un jour contre leurs communs ennemis, quand une fois elles seroient réunies.

Il se retrancha donc tout ce qui ne pouvoit servir qu'à sa commodité propre, ou à sa curiosité. Toutes les superfluités qui passent pour innocentes aux yeux peu accoutumés à connoître le superflu lui étoient odieuses, et lui sembloient criminelles.

Il osoit même, le dirai-je, et nos neveux m'en croiront-ils? il osoit resserrer la main libérale du roi quand elle s'ouvroit sur lui, content de la lui voir ouvrir sur ceux qui prodiguent leurs biens et leur sang à son service. On sait qu'à la mort de monseigneur, héritier de son sang et de ses droits, il refusa de l'être de

ses pensions; il voulut payer au moins cette espèce de tribut aux besoins pressants de la France; et quoique notre Seigneur ait dit que ce sont les sujets, non pas les enfants des rois (1) qui sont tributaires; il se crut, dans l'élévation de son rang, tributaire même aux sujets de ce témoignage de tendresse et de compassion pour eux, et de cet exemple public du retranchement nécessaire au repos et au salut de l'état.

Quels nouveaux transports d'affection, de courage, d'admiration, cet exemple excita-t-il dans les cœurs! On crut voir dans le cœur du prince une ressource assurée à l'épuisement présent, un trésor, où l'on retrouveroit le crédit et la confiance perdue, la sûreté des fonds et des revenus innocents, la clef des richesses cachées et entassées par le crime.

Aussi étoit-ce là que se portoient tous ses soins, et sur cette espèce de gloire il ne savoit point modérer son ambition: gloire dont les rois de sa race, plus que tous les rois du monde, ont toujours été jaloux, d'être aimés de leurs sujets. Une curiosité qu'il ne cachoit point

(1) Reges terræ à quibus accipiunt tributum? à filiis suis, an ab alienis? MAT. 17.

à ceux qui approchoient de sa personne, et qu'il croyoit fidèles à la vérité, c'étoit de savoir d'eux quelles étoient sur son sujet les dispositions du peuple. « Comment suis-je dans Paris, leur di- « soit-il, et qu'y pense-t-on de moi? »

Quoi, prince, il vous importe peu de savoir pour qui vous passez chez les nations éloignées; si les cent bouches de la renommée sont également fidèles à publier vos vertus; si quelqu'une n'est point vendue à la calomnie, à l'envie, pour défigurer aux étrangers ce que nous admirons ici: tout cela ne vous touche point? Être aimé dans Paris, dans Versailles, dans la France, c'est donc là l'objet le plus vaste et le plus élevé de votre ambition! Vrai sang des héros et des saints! Enfant de la sagesse et de la gloire! Ah! que vous la connoissiez bien, que vous la saviez bien distinguer de la vanité! Vous le sentiez et le disiez, qu'un prince est tel dans l'idée de tout l'univers et dans l'estime de tous les siècles, qu'il est dans le cœur de ses sujets. Ce sont eux qui travaillent à la couronne de son immortalité; et la couronne la plus noble, la plus digne d'un souverain, c'est celle qui est tissue par les mains et par l'affection des peuples. Être respecté, re-

donté, comblé de lauriers et d'honneurs, peut n'être rien que l'hommage forcé d'une basse flatterie, que les étrangers désavouent et que la postérité dément; mais être aimé, c'est un tribut que l'autorité n'impose point, qu'on ne se laisse point arracher par la violence, que le cœur ne rend qu'à son gré: et quand un prince est parvenu jusqu'à l'obtenir de ses sujets, il ne peut manquer d'y soumettre aussi le reste du monde.

Il étoit y parvenu, ce prince: maître de nos cœurs, avant que de régner sur nos fortunes, et touché des douceurs d'un empire si puissant, il ne se proposoit point d'autres conquêtes. Il étoit convaincu qu'un monarque aimé de son peuple est toujours terrible à ses ennemis. « Oui, « disoit-il, si Dieu me donne la vie, c'est à me « faire aimer que j'appliquerai tous mes soins. » Déterminé à ce devoir, qui lui paroissoit renfermer tous ceux de la royauté, sa propre vie lui étoit moins certaine que son dévouement à gagner notre affection; la vie même ne lui étoit chère qu'autant qu'il auroit pu l'employer à nous rendre heureux. « Si Dieu me la donne, » disoit-il. Ah! parole, oracle fatal de notre malheur présent!

Non, messieurs, non, Dieu ne la lui a pas donnée; il en a tranché le fil au milieu de ses plus beaux jours: mais c'est à nous qu'il a tranché ces jours, qui sembloient ne couler que pour le bonheur des nôtres. La France voit disparoître un bonheur qu'elle n'avoit jamais goûté dans tous les siècles passés, un prince, dans l'art de régner disciple de son aïeul, digne déja d'avoir des rois pour disciples.

Hélas! messieurs, accoutumés que nous sommes depuis long-temps à rendre nos hommages à des rois presque au berceau, à les voir apprendre à régner presque en apprenant à parler, nous avions devant nos yeux un prince instruit à commander par trente ans d'obéissance, et par trente ans de vertus; tel enfin que si la France étoit maîtresse de choisir des souverains, il eût seul mérité son choix entre tous les princes du monde.

Et voilà, France désolée, ce que vous avez perdu; ce que tous les peuples vous envioient; ou plutôt ce que tous les peuples, et même nos ennemis, regardoient avec confiance, et j'ose dire avec plaisir, comme le lien commun de la réconciliation du monde. Hé! quel orage nos

péchés ont-ils attiré sur nous? de quel foudre plus accablant Dieu menace-t-il les nations qui l'ont irrité, que d'enlever les princes illustres par leurs vertus, et d'abandonner les sujets à l'esclavage de leurs vices? Un roi vertueux sur le trône est un rempart au peuple criminel contre la fureur de Dieu. Josias par sa piété, par son zèle, en arrêtoit le torrent prêt à fondre sur Juda, Dieu le réunit à ses aïeux; il hâta le coup de sa mort pour hâter le coup de sa vengeance(1). A ce signal elle se répandit sur l'injustice, l'avarice, l'impudicité, la cruauté, le luxe énorme de Juda: le royaume devint la proie de ses plus cruels ennemis. Hélas! messieurs, nos crimes sont-ils moins criants? nos ennemis moins opiniâtres? le prince que nous pleurons, moins précieux que Josias? Ah plutôt.... s'il nous reste encore quelque lueur de secours dans l'abattement où nous sommes, c'est dans la force que ses vertus peuvent donner à ses prières. Il est plus puissant dans le ciel et plus zélé pour notre bien qu'il ne l'étoit ici-bas. Si nos espérances sont trompées, les siennes sont couronnées; et le

(1) Colligam te ad patres tuos: ut non videant oculi tui omnia mala, etc. 4. Reg. c. 22.

même juge qui tient en main la couronne de justice préparée à la fidélité ne frappe les pécheurs qu'en leur montrant la couronne de grace préparée à leur repentir. Pour nous exciter à ce repentir de nos péchés, considérons les vertus qui ont mérité au dauphin sa récompense.

SECONDE PARTIE.

C'est un roi qui parle à tous les rois. Écoutez, leur dit Salomon; si c'est un plaisir pour vous que d'être assis sur le trône et d'avoir le sceptre à la main: *Si delectamini sedibus et sceptris, ô reges populi*(1); que ne nous rendez-vous ce plaisir stable et éternel? vous le pouvez en ouvrant votre cœur à l'amour de la sagesse, à sa discipline, et à ses conseils: *Diligite sapientiam, ut in perpetuum regnetis.* Elle vous conduira sûrement par trois degrés à cette royauté éternelle; et les voici:

Le premier c'est la régularité de la vertu, le second la fermeté de la vertu, le troisième la ferveur de la vertu. La régularité de la vertu, dans l'exact accomplissement de toutes les lois de Dieu: *Custodia legum* (2). La fermeté de la vertu, dans les piéges et les assauts de la cor-

(1) Sap. 6. — (2) Sap. 6. 19. etc.

ruption du siècle : *Custoditio legum consummatio incorruptionis est.* La ferveur de la vertu, dans l'union intérieure avec Dieu : *incorruptio facit esse proximum Deo.*

Quelque foible que soit sur les grands l'impression de cet oracle, il eut tout son effet sur l'ame du jeune dauphin, comme si Salomon ne l'eût adressé qu'à lui seul. Voilà la route qu'il suivit et qu'il ouvrit à son épouse : il lui servoit de guide, elle avançoit sur ses pas. Et pourquoi ne croirons-nous pas que Dieu, qui les avoit unis si étroitement durant la vie, qui les a même unis si tendrement à la mort, aura voulu les unir encore dans le ciel, en couronnant le courage de l'époux et les efforts de l'épouse ?

Non, messieurs, les siècles futurs ne verront point la vertu du dauphin défigurée dans nos histoires par un éloge tel qu'en donne l'Écriture à la plupart des plus grands rois de Juda ; qu'à toutes leurs autres vertus une seule avoit manqué, le courage pour détruire les lieux hauts, restes publics de l'ancienne idolâtrie : *Veruntamen excelsa non abstulit* (1). Comme il avoit fait de son cœur le royaume ou le temple de Dieu ; il ne se

(1) 3. Reg. c. 15. — 4. Reg. c. 3.

contenta pas d'en exclure les idoles des honteuses et molles voluptés : *Contrivit statuas et succidit lucos* (1) ; mais encore, rare effort de fidélité dans ceux qui passent pour fidèles ! il y démolit les lieux hauts, l'orgueil, l'arrogance, la fierté, vices naturels à son rang : *Dissipavit excelsa* (2). Bien plus, à l'exemple d'Ézéchias, il n'épargna pas même le serpent d'airain, dévotions vaines, irrégulières, passées en superstition : *Confregitque serpentem æneum* (3). Tout cela fut détruit dans son ame avec une égale attention à tous les points de la loi : *Custoditio legum* (4).

Loin de sa confidence et de ses yeux, non seulement tous sacrificateurs et ministres des voluptés : *Abstulit effœminatos* (5) ; mais encore tout imposteur, tout diffamateur, tout flatteur. S'il ne pouvoit pas toujours, selon le souhait de David, marcher dans son palais au milieu de l'innocence ; au moins il avoit le même soin de ne point permettre aux cœurs malins les approches de son cœur. Il ne l'ouvroit qu'à ceux

(1) 4. Reg. c. 18. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.*

(5) 3. Reg. 15. Perambulabam in innocentiâ cordis mei in medio domûs meæ. Ps. 100.

dont la fidélité lui étoit connue par celle qu'ils montroient dans le service de Dieu : *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum* (1).

Sa régularité dans l'observation de la loi passoit en zèle pour les autres. Hé! que n'eut-il point fait pour attirer tout le monde à la vertu, pour réunir au sein de l'Église catholique tous les enfants séparés, pour y étouffer les semences de toutes les nouveautés! Que ne faisoit-il pas les derniers temps de sa vie pour concilier tous les esprits, pour resserrer les nœuds de la concorde et ceux de la charité pour établir par-tout l'édification publique?

C'étoit pour lui que le joug de l'Église et de l'Évangile étoit devenu léger, l'abstinence et le jeûne sans rigueur, la confession sans amertume, aussi prompt à se purifier de ses fautes qu'attentif à les éviter. Il se trouva même en péril de porter son exactitude à quelque sorte d'excès, et eut besoin du contre-poids des plus solides réflexions pour affermir sa conscience dans un équilibre assuré, de retenue sans contrainte, et de liberté sans relâchement.

Cependant affranchi des épines du scrupule,

(1) Non adhesit mihi cor pravum. *Ibid.* 4. *ibid.* 6.

il ne sortît jamais des liens de la vigilance et de la régularité. Les heures du jour qui échappoient aux affaires et aux contre-temps étoient assujetties à l'ordre. Également tranquille et occupé dans le désordre tumultueux et dans l'oisiveté ennuyeuse de la cour; toujours maître de lui dans ses mouvements, dans ses discours, dans les surprises de la colère, même de l'impatience; en garde contre les rapports, contre les préventions de l'antipathie et de l'humeur; en garde enfin contre lui-même et contre sa propre attention. Le même soin que met la politique à découvrir par espions le secret des cours étrangères, il le mettoit à découvrir les replis de son propre cœur; il s'étoit choisi des surveillants, des espions de son amour-propre et des moindres défauts qui se déroboient à ses yeux, et plus généreux que David, qui dans les avis des gens de bien desiroit de leur charité quelque adoucissement d'indulgence: *Corripiet me justus in misericordiâ* (1); jamais au contraire il n'étoit plus content de ses vrais amis que quand l'exactitude et la sévérité de leur censure en montroit la sincérité.

(1) Ps. 140.

Venez, monde enchanteur, rassemblez contre une vertu si fidèle et si régulière tout ce que vous avez de plus séduisant pour la corrompre, et de plus violent pour l'ébranler, vous ne servirez qu'à lui donner un nouvel éclat, en la rendant plus ferme et plus immobile à tous vos efforts: *Consummatio incorruptionis* (1).

Un juste sans tache au milieu de la corruption, dans la puissance de tout faire et l'impunité de mal faire, où est-il? quel est-il? demandoit le sage: *Quis est hic, et laudabimus eum* (2)? nous l'admirerons comme un prodige. Où est-il? hélas! il n'est plus. Mais nous l'avons vu de nos yeux, dans la plus délicieuse et plus pompeuse cour du monde. Écueil funeste, écueil de la fermeté des héros! cour dont l'air empesté donne la mort aux vertus les plus sacrées! vous avez été le port du salut à un prince de trente ans! Et comment, dit-on, vivre à la cour sans commerce et sans intrigue? comment y soutenir son rang sans faste et sans ambition? comment y passer le temps sans spectacle, sans théâtre, sans profusion de dépenses et de jeu? Sans tout cela, sans tous ces faux besoins, où nos passions nous

(1) SAP. c. 6. — (2) ECCLES. c. 31.

réduisent, un prince y a vécu content, heureux, respecté, digne de porter un jour la couronne de ses pères. Ah ! l'on vante la fermeté, l'intrépidité du courage, à la vue du fer et du feu. Foibles roseaux ! vous pliez au moindre vent de vos desirs : ils vous entraînent, ils vous emportent. Apprenez à la vue d'un prince à rougir de votre foiblesse, en admirant sa fermeté. Il eût été votre maître sur la terre, il sera votre juge devant Dieu.

Qu'étoit-ce donc pour lui que les plaisirs ? Il n'en goûta que d'innocents. Les plus innocents ne l'étoient plus dès qu'ils lui sembloient dangereux ; les moins dangereux l'ennuyoient dès qu'ils n'étoient plus modérés ; les plus modérés lui devenoient suspects dès qu'il s'y sentoit porté par quelque attrait trop naturel. On ne sait que trop la délicatesse extraordinaire de sa modestie et de sa pudeur. Je dis trop, par rapport à ceux qui n'en faisoient pas plus d'honneur à sa vertu.

Qu'étoit-ce que le théâtre avec sa pompe et ses concerts ? Ce qu'il étoit pour les premiers chrétiens ; c'est-à-dire une académie de volupté, où l'on dresse le cœur à toutes les passions que la religion apprend à détruire. Il ne paroissoit

jamais là, quand la bienséance l'y obligeoit, qu'en prescrivant, après un choix éclairé, ce qui n'y pouvoit plaire qu'aux gens sages.

Quel rang donnoit-il à la passion du jeu? Un des plus vils et des plus bas entre les passions sordides; un des premiers et des plus hauts entre les passions violentes et emportées. Les moindres pertes qu'il y faisoit, quand il y prenoit par hasard quelque heure de relâche, soulevoient dans son cœur le cri du soin des pauvres; il se le reprochoit avec douleur aux yeux de sa cour. C'étoit un prince, enfin, qui parloit en homme et en chrétien : malheur à nous, si, croyant parler à des chrétiens, il ne parloit pas même à des hommes!

A quoi donc lui servoit l'abondance et l'opulence attachées à son état? A réveiller en lui, non pas l'amour du plaisir, mais le souvenir des misères et des lois de l'humanité, mais la crainte et le respect d'un Dieu qui a fait le riche pour le pauvre, et qui s'est caché sous le pauvre; et c'étoit là son trésor: *Timor Domini ipse est thesaurus ejus* (1). Jugez-en par l'emploi qu'il faisoit des douze mille francs qui lui étoient assignés tous

(1) Is. 33. 6. de Ezech.

les mois : il en consacroit onze au secours de l'indigence. Enfants de la terre, couvrez-vous de pourpre et de lin, chassez Lazare d'auprès de vous, refusez à ses cris les miettes de votre table, et voyez le fils des rois trouver dans les restes du pauvre tous ses besoins et ses plaisirs.

Inébranlable aux assauts de tant d'ennemis flatteurs, craindra-t-il ceux qui font peur aux plus grands courages: la raillerie et le respect humain? Non, messieurs; ennemi de la lâcheté des grands, qui se rendent esclaves du monde qui leur est soumis, et rougissent de donner l'exemple et la loi de la vertu à ceux qui osent leur donner l'exemple honteux du vice, il les faisoit du moins rougir malgré eux de leur foiblesse en soutenant à leur vue tout l'honneur de sa fermeté. Non, ni l'embarras des affaires, ni l'incommodité des saisons, ni le tumulte et les périls de la guerre, ne le détournèrent jamais de ses pratiques religieuses. Il eût trouvé du temps pour rendre hommage à son Dieu, dans les prisons de Pharaon, dans les festins d'Assuérus, dans la fournaise de Babylone; en pouvoit-il manquer dans une cour et sous un règne où, pour plaire au monarque vertueux, et pour approcher de

son trône, la fortune a si souvent emprunté la main de la vertu?

Mais pouvoit-il manquer d'approcher même de Dieu, si pur de la contagion du siècle? Cette ferveur de vertu, cette union tendre avec Dieu n'étoit-elle pas un gage assuré du bonheur qu'il espéroit; un troisième et dernier droit à la couronne éternelle : *Incorruptio facit esse proximum Deo* (1).

A vous seul, ô mon Dieu, le pouvoir d'entrer dans les cœurs, et de découvrir ce qui s'y passe entre vous et vos amis. Autrefois vous en aviez fait confidence à l'ennemi du genre humain, pour le piquer d'envie sur la fidélité de Job. Ouvrez aujourd'hui le cœur d'un prince aux ennemis de la vertu, pour les attendrir, s'il se peut, aux délices du commerce qu'il entretenoit avec vous. Auroit-il pu si souvent approcher de votre table, et rechercher le pain des anges avec tant d'ardeur, s'il n'y avoit pas trouvé le même goût que les anges? Auroit-il conversé si aisément et si long-temps avec vous, s'il eût ignoré leur langage? Ah! son visage seul et sa modestie parloit à ceux qui la vouloient entendre, à ceux

(1) Sap. c. 6.

même qui sembloient y être sourds. On a vu des pécheurs, frappés de sa tendre dévotion, plier sous les coups de la grace, et courir lui rendre les armes au pied des prêtres dans le sacré tribunal.

Quelle joie pour lui dans ces moments où, libre du soin des affaires, il pouvoit penser à Dieu! « Penser à Dieu, disoit-il, y a-t-il rien de « plus doux? » A qui, messieurs, faisoit-il cette confidence? à qui?... Vous ne le saurez que par mes larmes; et je n'en attesterai point autrement la vérité. « Penser à Dieu, disoit-il, y peut-« on trouver de la peine; sur-tout quand on est « affligé? Je ne sais, ajoutoit-il, si je me con-« nois bien moi-même, et si je ne me trompe « point: mais il me semble, et je crois le sentir, « que j'aime Dieu sans peine, et que c'est de « tout mon cœur. »

Ah! j'entends Paul s'écrier dans la ferveur de son ame: Oui, mon Dieu, je vous aime; et qui m'empêchera de vous aimer? qui me séparera de votre amour? Non, ce ne sera ni la persécution, ni le glaive, ni les principautés, ni les puissances; non, pas même la vie ni la mort: *Neque mors, neque vita poterit separare* (1). N'est-

(1) Rom. c. 8.

ce pas Paul qui parle encore par la bouche de Louis?

Oui, messieurs, et Dieu l'entend : il n'en sera point séparé, ni de ce Dieu qui est l'objet souverain de son amour; ni de celle qui, après Dieu, en est l'objet le plus juste. Inséparables durant la vie, ils le seront aussi dans la mort. *Neque mors, neque vita poterit separare.* Car en quel temps, messieurs, cette fervente expression de son amour échappoit-elle à son cœur? Dans le même temps que Dieu préparoit à son amour l'épreuve la plus sensible où jamais un cœur puisse être exposé.

C'étoit la saison de l'année où le monde entier se livre à la joie; un temps où le silence des armes et le bruit des approches de la paix invitoient toute la cour et tout le royaume au repos; *Cùm quietum silentium contineret omnia* (1); lorsque du haut du ciel et de votre trône royal, ô Roi des peuples et des rois, votre parole irrévocable, votre arrêt fondit tout d'un coup comme un glaive exterminateur : *Omnipotens sermo tuus de cœlo à regalibus sedibus, durus debellator... prosilivit.* Et sur qui tomba-t-il, Seigneur? Non pas,

(1) Sap. c. 18.

comme autrefois, sur les premiers-nés de l'Égypte, ennemie de votre nom, mais sur les premiers-nés de votre Église, sur les têtes les plus dignes de vos regards paternels.

Le premier coup porta sur la princesse, et retentit aussitôt jusqu'au cœur de son époux, par la sympathie que la grace, encore plus que la nature, avoit établie entre eux. Le lien qui les unissoit plus fortement étoit celui de la vertu, qui tous les jours prenant dans la princesse de nouveaux accroissements, lui attiroit de plus en plus la complaisance du prince; et, s'élevant dans le prince à de nouvelles perfections, augmentoit pour lui l'estime et la confiance de la princesse.

Elle savoit le vrai prix de ce qu'il avoit d'excellent. Elle respectoit l'autorité que le nom d'époux lui donnoit sur sa conduite; et se faisoit honneur, même en public, de la soumission qu'elle lui devoit. Mais encore elle sentoit l'élévation de sa sagesse et de sa vertu sur la sienne. Elle l'avoit prié de n'avoir nul égard dans les affaires à ses sollicitations, pour peu qu'il y trouvât de péril pour la justice. Également ennemis de l'injustice et du mensonge, ils ne l'étoient

pas moins du faste et de la fierté : la princesse par ennui de la grandeur, et le prince par mépris. Elle en craignoit l'embarras, il en connoissoit la vanité. Elle en fuyoit l'esclavage, il en évitoit le péril. La douceur des plaisirs lui devenoit insensiblement plus amère, et le monde ennuyeux. Que de vœux du prince zélé, pour hâter dans ce cœur le triomphe de la grace!

Elle avoit pris en lui une confiance, inconnue sans doute aux personnes de son âge et de son rang. Lui demander souvent le secours de ses prières, c'étoit peu. Mais lui demander ses conseils, par rapport à sa conscience ; aller prendre de lui du courage et de l'ardeur aux devoirs de la religion ; concerter ensemble leurs bonnes œuvres : efforts, non, mais épanchements d'une affection sans réserve et sans fard. Ils avoient chacun dans leur maison des confidents secrets de leur charité, pour connoître et secourir les vrais pauvres. Durant le carême ils en nourrissoient chacun quarante par jour. Touchés du ravage public des maladies inconnues, et des surprises fréquentes de la mort, ils s'étoient engagés l'un à l'autre à ne s'en jamais cacher le péril ; à rendre le même office à tout ce qu'ils

auroient de plus cher. Ils n'eurent en peu de temps que trop d'occasions de le rendre: ils s'en acquittèrent avez zéle. Hélas! le retour de leur zéle, et le moment de l'exercer sur eux, devoit-il être si prompt?

Frappée de vives douleurs et d'un long assoupissement, qui ne se rompit qu'à la voix qui lui annonça le péril, et ne lui déguisa point que le juge étoit à la porte, Adélaïde, arrachée à son sommeil, se souvint aussitôt que ce juge étoit son père. Attendrie plutôt qu'alarmée, moins par la vue de sa fin que par la vue de ses péchés, elle parut ne regretter dans la briéveté de sa vie, que celle de sa pénitence, et ne desirer plus de temps que pour en produire les fruits. La grace des sacrements fit disparoître en un moment le monde entier à ses yeux. Bien loin d'y être attachée par les douceurs de l'âge et les avantages du rang, liens durs à rompre à vingt-six ans; elle ne sembla pas même y tenir par les affèctions les plus légitimes. A la vue d'un Dieu éternel, le néant de tout ce qui est étoit entré dans son cœur. « Princesse aujourd'hui, » disoit-elle a celles qui l'appeloient de ce nom, « princesse « aujourd'hui, demain rien, et dans deux jours

« oubliée. » Tout ce qu'on lui disoit pour lui déguiser le progrès du mal; les prières mêmes des peuples, et celles de son époux, qu'on lui représentoit comme des ressources de guérison, ne lui rappelèrent point l'espérance de la vie, et n'affoiblirent point la force de sa soumission. Convaincue qu'elle étoit de la tendresse et de la vertu de son époux: « Au contraire, hélas! di-« soit-elle, c'est par ma mort que Dieu voudra « l'affliger. »

Vous ne vous trompiez pas, princesse, et vous le connoissiez bien. Mais vous ignoriez, qu'arraché malgré lui d'auprès de vous il emportoit avec lui la plaie dans le cœur, et ne vous quittoit que pour vous rejoindre.

Ah! Seigneur, dans l'ancienne loi, quand vous ordonniez qu'on vous offrît deux oiseaux en sacrifice, il suffisoit qu'un des deux fût immolé. L'autre, trempé dans le sang du mort, échappoit du moins au coutean du sacrificateur: libre et vivant, et cependant victime agréable à vos yeux, par la seule impression du sang qu'il portoit avec lui dans la solitude (1).

(1) Unum ex passeribus immolari jubebit... alium autem vivum... tinget in sanguine passeris immolati... et dimittet ut in agrum avolet. Levit. 14.

Une loi plus sévère est donc réservée au Dauphin? mais plus douce en même temps. Survivre à ce qu'il aimoit, le cœur sanglant, lui eût été moins une grace qu'un supplice. Il ne compte plus sur la vie. Il passe toute la nuit, non pas à s'assoupir ni à s'aigrir sur sa douleur, mais à s'humilier devant Dieu; à se faire lire avec affection tout ce qui peut l'affermir dans le sentiment de sa dépendance; à joindre enfin au sacrifice qui venoit de s'accomplir, le sacrifice de lui-même et de ce qui reste de lui.

Vous l'avez exaucé, Seigneur: écoutez donc le reste de sa prière. Il borne tous ses soins et tout son amour pour la vie, à demander à Dieu celle du roi : *Domine, salvum fac regem.* Par là, prince, par cet éclat de votre dernier desir, vous avez bien montré que vous nous aimiez, et plus tendrement que vous-même. La vie du roi, vous le saviez, c'est le repos, la sûreté, la paix, la vie de ses sujets. Vous nous souhaitiez tout cela quand vous lui souhaitiez la vie.

Aussi, après le soin de son salut, et de celui de son épouse, ce fut là le seul qui l'occupa le peu de jours qu'il vécut. Il ne se crut pas même assez nécessaire à l'état pour souffrir que l'on fît des vœux pour sa guérison. La seule idée lui

en parut suspecte de vanité; la mort, au contraire, un asile, un port de salut contre les périls du haut rang où sa naissance le portoit. « Soyez béni, Seigneur, s'écria-t-il; vous me re-« tirez des occasions et des piéges que le monde « m'eût tendus. » Il n'a plus de pensées que pour le royaume éternel. *Adveniat regnum tuum.*

Mais, prince, êtes-vous prêt pour le ciel? Avez-vous bien compté si vous avez les fonds et les sommes nécessaires pour un si sublime dessein? C'est le conseil de l'Évangile: *Prius sedens computat sumptus* (1). Il obéit; il se fait apporter l'état de ceux qu'il avoit enrôlés au nombre de ses soldats pour la conquête du ciel: c'est-à-dire de ceux que sa charité soutenoit. N'ayant pas de quoi leur donner selon l'étendue de son cœur, il ordonne pour y suppléer la vente de ses pierreries. Officiers, courtisans, soldats, étrangers, sujets, c'est un prince expirant. Qu'avez-vous à lui demander? Restitutions, réparations? Il ne doit rien à personne, si ce n'est la charité (2).

La lampe étincelante de cette huile de salut,

(1) Luc. c. 14.

(2) Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis. Rom. c. 13.

avec quelle confiance marche-t-il au-devant de Jésus-Christ? Comment s'empresse-t-il de s'unir à lui par le pain de vie pour se disposer à s'unir à son immortalité? Tous les moments, jusqu'au dernier, lui sont des siècles. On l'invite à prendre quelque repos dans l'agitation de son mal. « Ah! je n'en attends plus, dit-il, que celui qui « se trouve en Dieu. » Vous l'avez trouvé, prince heureux. Un dernier soupir vous a fait entrer dans sa puissance et dans sa joie. Goûtez-en les douceurs dans toute l'éternité. Vous régnerez avec lui: vos espérances sont couronnées, c'est la récompense de vos vertus. Vous ne régnerez point sur nous: nos espérances sont trompées; c'est le châtiment de nos péchés.

Tirez votre gloire, Seigneur, et de la félicité du prince, et de l'infortune des sujets. Tirez-la, s'il se peut, non plus en lançant contre nous les carreaux de votre colère, mais en nous réduisant, par la douceur de votre grace, à jeter, comme lui, toute notre espérance en vous. Vous êtes irrité, Seigneur; c'est donc le temps de vous souvenir de votre miséricorde. Vos prophètes l'ont dit, nos pères l'ont éprouvé. Retournons à vous, comme nos pères, dans la componction

de notre cœur. Ne retrouverons dans votre cœur ce qu'y ont retrouvé nos pères. *Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (1).

Oui, messieurs, nous avons perdu ceux qui pouvoient nous rendre heureux. Mais tout le bonheur de la France n'est pas enseveli dans leur cercueil. Paris a vu, dans les siècles passés, transporter au même lieu, et renfermer en un seul jour dans le même mausolée, un roi, une reine, deux fils de rois (2), enlevés en peu de mois par la mort, dans le temps des guerres d'Afrique. Et le premier ornement de cette pompe funèbre étoit ce même saint, dont nos rois portent le nom, qu'ils reconnoissent pour auteur de leur race, et se proposent pour modèle de leurs vertus.

L'affreuse nouveauté d'un spectacle si lugubre accabla-t-elle nos ancêtres sous le poids de leur douleur? Se figurèrent-ils que la France étoit perdue, pour avoir perdu tant d'appuis? Au contraire, leur courage se soutint par leur

(1) Habac. c. 8.

(2) Saint Louis IX; Isabelle d'Aragon, reine de France, sa belle-fille; Jean Tristan, comte de Nevers, fils de saint Louis; Alfonse, comte d'Eu, fils de Jean de Brienne, roi de Jérusalem.

piété. Plus ceux qu'ils perdoient étoient vertueux et chers à Dieu, plus ils se promirent auprès de lui de solliciteurs et de protecteurs, dans l'épuisement où la guerre avoit plongé le royaume. Et ce fut pour étendre jusques à nous la mémoire de leur confiance aux miséricordes de Dieu, que ce même chemin, si fameux depuis tant de siècles par les triomphes de la mort, fut orné par leurs mains de tous ces trophées religieux que nous y voyons encore; où les statues de nos rois servent de base à la croix du Sauveur, et prêchent à leurs successeurs que toute la gloire du siècle est l'esclave de celle de Dieu.

Nous le reconnoissons, Seigneur, roi et peuple étendus et prosternés à vos pieds. Vous savez ce que le roi vous demande pour son peuple. Vous savez ce que le peuple vous demande pour son roi. N'attendez point de nous d'autres cris, d'autres prières, que celles du fidèle Josaphat, dans les fâcheux événements où vous exposâtes son cœur. Seigneur, vous disoit-il, et nous le disons avec lui, « Comme nous ignorons ce que nous « avons à faire, » *Cùm ignoremus quid agere debeamus,* « il ne nous reste plus rien que d'élever

« les yeux vers vous, » *hoc unum habemus residui, ut oculos dirigamus ad te* (1).

C'est trop long-temps les arrêter sur des cendres insensibles, que tous nos pleurs ne ranimeront pas ; c'est trop tôt les fixer sur un prince enfant, à qui le monde est à peine ouvert, et sur qui tout l'avenir est fermé. Portons nos yeux vers Dieu ; prions-le de se contenter des précieuses victimes, qu'il lui a plu d'immoler à la gloire de son nom. Mettons ce tendre enfant entre lui et nous : il est le reste de leur sang : qu'il daigne nous laisser ce reste ; et que les cendres du père, de la mère, et du fils aîné, les soupirs du grand-aïeul, les cris et les sanglots du peuple, unis au sang de l'agneau mort et vivant, immolé pour nos péchés, attendrissent pour nous le cœur d'un Dieu qui n'aime point le sang, mais qui veut le salut des hommes.

(1) 2. Paral. c. 20.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE.

